



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

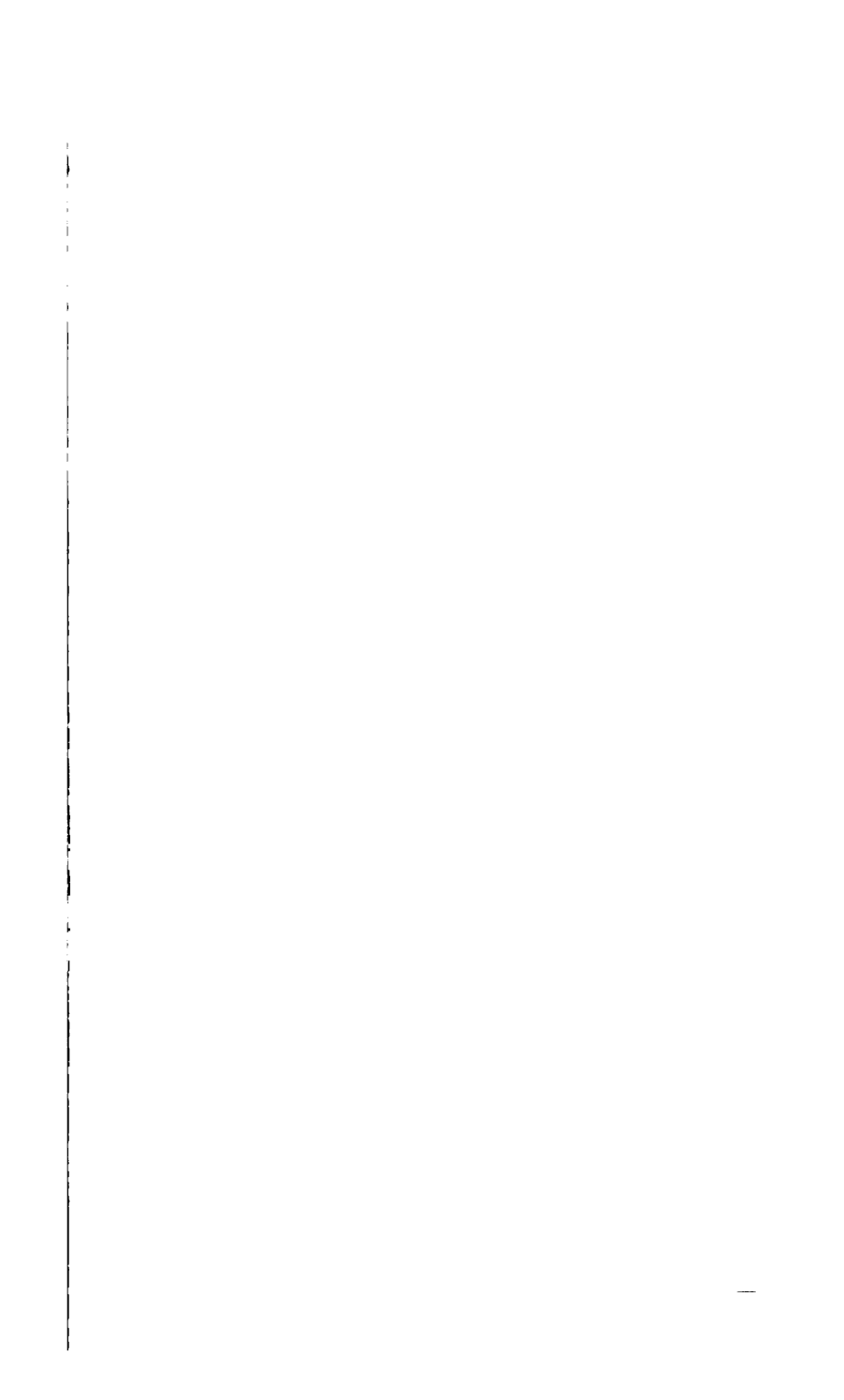
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



1

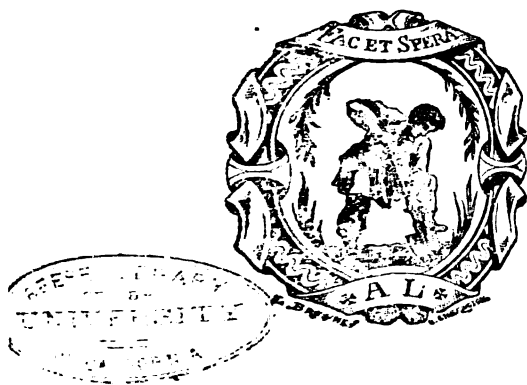




ŒUVRES POÉTIQUES
DE
JEAN DORAT
ET DE
PONTVS DE TYARD

Avec Notices biographiques et Notes

PAR
CH. MARTY-LAVEAUX



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M. D. CCC. LXXV

LA
PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine.

N°

87.

[Signature]





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JEAN DORAT

ÉCRIVAIN DU XVIII^e SIÈCLE

ŒUVRES COMPLÈTES, ÉDITION NOUVELLE

PAR

DE MATHIEU VEAUX



PARIS

chez MATHIEU VEAUX, ÉDITEUR

au Palais National

210
M 388
v. 3-4

71096



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

JEAN DORAT

Les renseignements relatifs à la vie de Dorat sont abondants, mais souvent inexacts, et parfois contradictoires. Les documents contemporains, auxquels nous nous sommes surtout attaché, peuvent se diviser en trois classes. La première, très-peu nombreuse, comprend les pièces de comptabilité, les listes officielles, les épitaphes et inscriptions, dans lesquelles il est question de Dorat comme professeur au Collège de France, ou comme poète royal. La seconde, beaucoup plus riche, renferme les témoignages des historiens qui l'ont connu, des poètes ses émules, des disciples qu'il a formés. La troisième se compose de ses propres œuvres, et, en particulier, de ses poésies latines : il y parle de lui avec complaisance et donne de minutieux détails sur ses études et sur ses affaires ; malheureusement les faits les plus simples se trouvent déguisés sous un amas d'allusions

Dorat.

a

mythologiques ou historiques, à travers lesquelles il est difficile de les découvrir.

Dorat nous apprend qu'il était noble du côté de son père, mais que sa mère était fille d'un marchand¹. La Croix du Maine² et Ménage³ ont cependant avancé qu'elle descendait des Bremondois ou Bermondet, fort renommés à Limoges; Goujet⁴ affirme qu'elle n'appartenait pas à cette famille, quoiqu'elle en portât le nom.

Du côté paternel, la famille de Dorat « étoit connue, dit Goujet⁵, depuis le commencement du quatorzième siècle. Quelques-uns la font originaire d'Italie, à cause du nom de *Dinemandy* qu'elle a porté anciennement; mais on n'a point fait attention que ce mot est du langage Limoufin, & qu'il signifie *Difne-matin*. C'étoit un sobriquet qui avoit été donné anciennement à quelques-uns des Dorat : & comme il avoit presque fait oublier le véritable nom, les neveux de Jean Dorat, dont je parle, fils de Pierre Dorat, voulant être autorisés pour reprendre leur nom véritable, obtinrent des Lettres d'Henri IV. en date du premier Juillet 1605, registrées au Parlement de Bourdeaux le 17 Aoust suivant, portant permission de faire revivre le nom de Dorat, sous lequel ils étoient déjà plus connus. « Ce qu'ils obtinrent, « tant en considération de leurs personnes, que pour la « mémoire de feu Jean Dorat, leur oncle, Poète & Interpretre de nos très chers Seigneurs & freres les Rois « défunts François I. Henri II. Charles IX. & Henri III. » Ce sont les termes des lettres patentes. »

Suivant Ménage⁶, le nom de Dinemandi est le plus

1. *Nobilitas à patre mihi est : à matre proborum*

Memercatorum gignit auita fides. (Poematum lib. II, p. 96).

2. *Premier volume de la Bibliothèque du fleur de la Croix-du-Maine.* — Paris, l'Angelier, 1584, p. 201.

3. *Remarques sur la vie d'Ayrault*, p. 186 et 499.

4. *Bibliothèque françoise*, t. XIII, p. 288.

5. *Bibliothèque françoise*, t. XIII, p. 287.

6. *Remarques sur la vie d'Ayrault*, p. 186, note.

ancien, et fut « changé en celui d'Aurat, ou de Daurat, à cause d'un des ancêtres de Dorat, appelé par sobriquet Aurat ou Daurat; de ses cheveux blons ¹. »

Ménage, du reste, cite son garant : « J'ai appris, dit-il, cette particularité du célèbre Nicolas Bourbon, Professeur du Roi, homme très-verfé dans l'Histoire des Hommes de lettres des derniers siècles. »

Papyre Masson, qui était contemporain de Dorat et l'avait connu familièrement, donne à ce changement une autre origine : selon lui, Dorat, à qui déplaisait le nom de Dine-matin, prit celui d'Auratus, de la rivière d'Aurance, sur les bords de laquelle il apprit à composer des vers².

Ronsard semble confirmer ce que dit ici Papyre Masson. Dans une pièce intitulée : *De l'Or*, qu'il adresse à

1. D'après le *Menagiana*, évidemment rédigé avec moins d'exactitude et de précision que la *Vie d'Ayrault*, le changement de nom aurait eu lieu du vivant de Dorat : « Il s'appelloit *Difne-matin* en son nom; on lui donna le nom de Dorat à cause qu'il avoit les cheveux d'un blond doré. » (T. IV, p. 307.)

Dans les *Remarques sur la vie d'Ayrault* (p. 186), après le passage que nous avons reproduit, Ménage ajoute : « C'est à cause de ce nom de *Difnematin* que j'ay appelé Dorat Orthrophagus dans ma *Métamorphose de Gargilius en perroquet*. » Dans cette bouffonnerie érudite, Ménage avait trouvé piquant de rappeler que le parasite Pierre de Montmaur occupait la chaire de Dinematin et des Goulus.

Orthrophagi magni Cathedræ successor inemptæ

Atque Guloforum.

(*Histotre de Pierre de Montmaur...*, par M. de Sallengre. — *La Haye*, 1715, in-12, t. I, p. 116).

2. *Vigenna amnis in finibus quoque Lemonicum oritur, nec Vigennæ nomen apud eos habet: Vignanam enim vulgus appellat. Fons eius non procul à Tarnaco oppidulo situs est. Recepto postea Taurione, & Aurancia fluvio, decurrit in Vigennam, in cuius Aurancia ripa Ioannes Auratus Poëta Regius didicit versus scribere. Is Mane-præfatus cum appellaretur, & displiceret impuberi id cognomen, Aurati ab Aurancia nomen accepit. (Descriptio fluminum Galliæ.... Papii Massoni opera nunc primum in lucem edita. — Parisiis, Quæfnel, 1618, in-8, p. 87.)*

Jean Dorat son précepteur¹, il s'exprime de la sorte :

*Je ferois grande iniure à mes vers & à moy,
Si en parlant de l'Or ie ne parlois de toy,
Qui as le nom doré, mon Dorat : car cest Hymne
De qui les vers sont d'Or, d'un autre homme n'est digne
Que de toy, dont le nom, la Muse & le parler
Semblent l'Or que ton fleuve Orence fait couler.*

Mais de ce que les bords de l'Aurence étaient assidûment fréquentés par Dorat, il ne s'ensuit pas, comme quelques-uns l'ont prétendu, que ce soit son lieu de naissance.

Ce point de sa biographie est fort controversé.

Si nous jetons les yeux sur son recueil poétique nous voyons d'abord qu'il était Limousin. En effet, il prend sur le titre même la qualification de *Lemouix*², et, en divers endroits³, il fait l'éloge de son pays. Il s'étend principalement sur ce sujet dans une pièce de vers latins en l'honneur d'un poète son compatriote, Joachim Blanchon. « Que les porcs de Béotie, s'écrie-t-il, louent leurs gras pâturages, moi je me vante de la stérilité de ma patrie où abondent les montagnes, asile des nymphes, les forêts, peuplées de dieux chèvre-pieds, les sources et les fleuves aimés des muses. » Dorat est donc né en Limousin; mais faut-il croire qu'il a vu le

1. *Hymnes*, liv. II, VII. *Œuvres*, 1623, in-fol., p. 124.

2. Voyez ci-après, p. 69, note L.

Ce nom de sa patrie avait servi de matière à un jeu de mots dirigé contre lui : « Jean Donza le père.... à cette demande touchant les vers de Dorat :

... Dicit quanti carmina ducas
Composuit vates quæ Lemouix?

se fait répondre par l'Écho : *Emo vix.* (*Ménagiana*, t. III, p. 308.)

3. *Poematum* lib. II, p. 72, et Appendice de la présente notice, p. LV.

jour sur les bords de l'Aurence, ou, comme paraît le supposer un érudit des plus versés dans la connaissance des poètes du seizième siècle, M. Blanchemain¹, qu'il est peut-être originaire d'un petit village de la Haute-Vienne appelé le Dorat? Je ne le pense pas. Je crois non-seulement que Dorat est Limousin, mais qu'il est né dans la capitale de la province. De Thou l'affirme²; La Croix du Maine, du Verdier, Ménage, sont du même avis, et Dorat lui-même, dans un passage embarrassé, mais décisif, dit expressément que Limoges est le lieu de sa naissance³.

La date en est presque aussi incertaine que le lieu. On sait que Dorat mourut le 1^{er} novembre 1588, mais ses contemporains sont loin d'être d'accord sur l'âge qu'il avait alors.

Son épitaphe officielle⁴, à laquelle, jusqu'à preuve contraire, nous devons ajouter foi, nous le présente comme mort à 80 ans, ce qui placerait sa naissance en 1508. Elle concorde avec l'assertion de Papyre Masson, qui, dans son éloge de Dorat se contente de dire un peu vaguement que ce poète mourut plus qu'octogénaire⁵, et aussi avec le portrait à l'âge de 78 ans (*æt. suæ LXXVIII*) placé en tête du recueil de 1586. Mais, en 1584, La Croix du Maine, dans sa *Bibliothèque*, assigne à la naissance de Dorat une date fort différente. « Il naquit, dit-il, l'an 1517. & ce qui fait croire à plusieurs qu'il ayt quatre vingt ans ou davantage encore, c'est qu'ils mesurent l'âge de ses disciples au sien, ou bien le temps depuis que son nom est en vogue, & qu'il a fait lectures publiques : mais ils ne regardent pas

1. *Œuvres de Ronsard*, tome préliminaire, p. 13, note 1.

2. « *Ratiasti Lemouicū ... natus* » (*Historiarum* lib. 89.)

3. Voyez *Appendice*, p. LV.

4. Voyez *Appendice*, p. LXVIII.

5. *Maiores... octuagenario exsuffit e vita.* (*Maffoni Elogia*, t. II^e p. 290.)

qu'il étoit fort ieune d'ans quand il commença à paroître. »

La Croix du Maine étoit ami de Dorat, et celui-ci connaissait si bien sa *Bibliothèque* qu'il avait écrit deux pièces de vers en l'honneur du livre et de son auteur¹. Ces circonstances semblent donner à l'opinion de La Croix du Maine une importance exceptionnelle; cependant la date proposée cadrerait si mal avec l'ensemble des faits qui constituent la biographie de Dorat, que le mieux est, selon nous, de nous en tenir aux indications fournies par l'építaphe.

Selon ses contemporains, son extérieur étoit loin de prévenir en sa faveur. « Vultu subrustico & infuauierat² », dit Papyre Masson; témoignage que Bayle a traduit assez fidèlement de la sorte : il avait une « mine un peu paffanne & defagreable », et dont Moréri a singulièrement exagéré la portée en le paraphrasant ainsi : « Ceux qui ont travaillé à son éloge avouent que c'étoit l'homme le plus mal fait, & qu'il avoit l'extérieur d'un payfan. »

L'excellent portrait placé en tête des œuvres de Dorat, et fidèlement reproduit dans notre édition, le montre bien tel que Papyre Masson l'a décrit. Il n'a point le grand air des écrivains de cet époque : sa figure a quelque finesse, mais cette finesse est subtile et prétentieuse; sa physionomie exprime une fermeté plus voisine de l'entêtement que de la résolution. L'expression générale est d'ailleurs d'une placidité qui étonnerait chez cet approbateur forcené de la Saint Barthélemy si l'on ne surprenait en même temps sur ce visage une certaine étroitesse d'esprit plus implacable que la cruauté.

Nous ne savons pas au juste à quelle époque Dorat

1. In *Bibliothecam Francisci A cruce canoniana. In eandem eiusdem.* (*Epigrammatum* lib. I, p. 56.)

2. *Elogia*, t. II, p. 288.

quitta le Limousin pour se rendre à Paris; mais, en 1540, un érudit versé dans la pratique et dans la théorie de l'art oratoire et de la poésie, Robert Breton, publie un volume de lettres, qui en contient une adressée à Dorat. Breton le remercie de l'envoi d'une pièce de vers, lui en demande d'autres, et le proclame le premier poète lyrique du temps, en n'exceptant que le seul Macrin, qui passait presque pour un autre Horace¹.

Cette lettre nous montre Dorat en pleine possession de sa réputation de poète, et occupant déjà dans l'érudition une position si éclatante qu'on se montrait fier d'insérer dans un recueil de lettres le moindre billet qu'on lui avait écrit. A coup sûr il était alors à Paris. Nous n'en avons pas encore ici la preuve matérielle; mais elle ne se fera guère attendre: une épître du même Robert Breton, publiée l'année suivante, en 1541, va nous la fournir.

C'est encore de vers qu'il s'agit et de vers latins; c'était le seul souci, la seule préoccupation des deux amis. Robert Breton avait confié à Dorat un manuscrit pour l'examiner, et celui-ci l'avait perdu. Fort embarrassé, il s'était empressé d'écrire une lettre d'excuse où il protestait, d'un air fort contrit, de son profond chagrin. Le cas était grave, tout autre que Dorat eût été sur-le-champ accusé de vol, d'abus de confiance; mais Breton vante la probité, la bonne foi de son ami, et par un effort héroïque, dont peu de poètes seraient capables, affecte pour le consoler un assez grand dédain à l'égard des vers perdus. Tout ce qu'il demande c'est que, pendant qu'il va faire un voyage à Arras, son

1. *Ego, ut iam me tibi aperiam, neminem esse puto, his temporibus, qui tantum lyrica valeat venustate quam tu. Vnum ex-cipio Macrinum, cui tu facile concedis, ut pene alter Horatius esse videatur. (Roberti Britanni Atrebatensis epistoliarum libri duo.— Parisiis ex officina Gulielmi Boffozelli. M. DXL, in-4, fol. 60.)*

pays, Dorat, qui ne quitte pas Paris, ne manque pas de lui écrire¹.

Dorat, peut-être pour réparer sa fâcheuse étourderie, envoya à son ami un sixain élogieux où il lui donnait un certificat en règle d'orateur et de poète. Celui-ci, tout heureux de ce témoignage, s'empresse de le faire imprimer à la fin de son volume².

Est-ce Robert Breton, que nous trouvons en relations avec Lazare de Balf, ambassadeur en Angleterre³, qui mit ce gentilhomme en rapport avec Dorat? nous l'ignorons; mais ce qui est certain, c'est que celui-ci devint le précepteur d'Antoine de Balf, fils naturel légitimé de l'ambassadeur. Antoine de Balf nous dit lui-même avec beaucoup d'exactitude et de précision, dans une

1. AD IOANNEM AVRATVM.

*Reddere quas dederam scribis non posse Camænas
Excusansque ipsum te doluisse refers.*

*Parce precor nostram studiose exquirere chartam,
Parce meos clara voce vocare modos.*

*Sat tua se nobis animi nudauit imago,
Sat probitas nota est, sat tua nota fides*

*. iam me dulcissima tangit
Patria: & ad notos conuocat ipsa lares.*

*Te repetam post hac, te clara Lutetia visam,
Te sine prædium vivere, dulce mori.*

*At tu sine abero, sine hic magis ocla fumam
Scribe: potest nihil hoc gratias esse. Vale.*

(*Roberti Britanni Atrebatii Carminum Liber unus... — Parisiis ex officina Gulielmi Boffolzeii, MDXLI, in-4, fol. 17, verso.*)

2. *Qui tua, nec quicquam præter tua carmina, lector
Viderit e scriptis docte Britanne tuis:*

*Ille putet tantum te forsitan esse poetam,
Libera nec numeris verba solere loqui.*

*At tu virumque facis summa cum laude; quod ex his,
Et licet ex aliis cuique videre libris.*

3. *Lazaro Baïso libellorum magistro. Fol. 64 de Roberti Britanni epistolarum libri duo.*

épître « Au Roy » placée en tête de ses œuvres, à quelle époque il entra chez son maître, et ce qu'il y apprit.

Remontons un peu plus haut pour bien fixer les dates. Lazare de Balf partant pour l'Allemagne comme ambassadeur, avec Ronsard, alors hors de page, avait laissé son fils Antoine chez le professeur Tusan,

*L'année defaïtree
Que Budé trepassa.*

c'est-à-dire en 1540¹.

Là quatre ans ie passay...

continue Antoine de Balf; ce qui nous amène à 1544.

*De là (Grand heur à moy) mon pere me retire :
Me baille entre les mains de Dorat pour me duiure :
Dorat, qui studieux du mont Parnasse auoit
Reconnu les detours : & les chemins fauoit
Par où guida mes pas. O Muses, qu'on me done
De Lorier & de fleurs vne frêche courone,
Dont i'honore son chef. Il m'aprit vos segrets
Par les chemins choïfs des vieux Latins & Grecs.*

Après son voyage d'Allemagne et un séjour à la cour à Blois, Ronsard vint rejoindre Antoine de Balf chez Dorat, où il rencontra aussi Remi Belleau. Il le rappelle en ces termes dans une épître adressée à ce dernier :

*Connoiteux de sçauoir disciple ie vins estre
De Daurat, à Paris, qui sept ans fut mon maistre
En Grec & en Latin : chez luy premierement
Nostre ferme amitié print son commencement,*

1. Egasius Balæus. *Historia vniuersitatis parisiensis*, t. VI, p. 937.

*Laquelle dans mon ame à tout iamais & celle
De nostre amy Baif fera perpetuelle¹.*

Claude Binet nous raconte, dans sa *Vie de Ronsard*², quelle infatigable activité les deux jeunes amis apportaient au travail :

« Ronsard qui auoit esté nourri ieune à la Cour, accoustumé à veiller tard, continuoit à l'estude iusques à deux ou trois heures apres minuit, & se couchant reueilloit Baif qui se leuoit & prenoit la chandelle, & ne laissoit refroidir la place. En ceste contention d'honneur, il demeura sept ans avec Dorat, continuant tousiours l'estude des lettres Grecques & Latines, de la Philosophie & autres bonnes sciences... Il s'adonna deslors souuent à faire quelques petits Poëmes... premiers essais d'un si braue ouurier. Quand Dorat eut veu que son instinct se deceloit à ces petits eschantillons, il luy predict qu'il feroit quelque iour l'Homere de France : car Dorat a eu tousiours ie ne scay quoy d'un diuin Genie, pour preuoir les choses à venir... & pour le nourrir de viande propre, luy leut de plain vol le *Prométhée* d'Eschyle, pour le mettre en plus haut goust d'une Poësie qui n'auoit encor passé les mers de deca; qui pour tesmoignage du profit qu'il auoit fait, traduit ceste Tragedie en François, l'effect de laquelle, si tost que Ronsard eut sauouré : « Et quoy, dit-il à Dorat, mon « maistre, m'auiez-vous caché si long temps ces richesses ? »

Parvenu à toute la plénitude de sa renommée, Ronsard reconnaît en ces termes la nature et l'impor-

1. *Œuvres*, 1623, p. 922. — Du Perron raconte les mêmes faits dans son *Oraison funebre de Ronsard* : « Se vint ranger aupres de Dorat, où il demeura cinq ans entiers, estudiant si assidûment qu'il recompensa avec beaucoup d'vfure la perte qu'il auoit faite auparavant. (*Œuvres*, 1623, p. 1671.)

2. *Œuvres*, 1623, p. 1642.

tance des services qu'il a reçus de l'illustre professeur :

*Le vins estre
Disciple de Daurat, qui long temps fut mon maistre,
M'apprit la Poësie, & me monstra comment
On doit feindre & cacher les fables proprement,
Et à bien desguiser la verité des choses
D'un fabuleux manteau dont elles sont enclofes.
Pappris en son escole à immortaliser
Les hommes que ie veux celebrer & priser¹.*

Ailleurs, adressant directement la parole à ce maître vénéré, il s'écrie :

*Si j'ay du bruit il n'est mien;
Le le confesse estre tien,
Dont la science hautaine
Tout alteré me trouua,
Et bien ieune m'abreuua
De l'une & l'autre fontaine².*

Ce qui signifie, dans le langage mythologique de cette époque, qu'il lui a fait étudier « les vieux Latins & Grecs » ainsi que, de son côté, le dit plus simplement Antoine de Balf.

Nous venons de voir Ronsard fixer à sept ans le temps passé par lui chez Dorat. Le texte que nous avons cité portait d'abord cinq ans, mais le chiffre de sept ans, qui a été définitivement adopté, est celui que Ch. Garnier donne dans son commentaire³, et Binet

1. *Hymnes*, liv. II, v. *Œuvres*, 1623, p. 1113.

2. *Œuvres*, 1623, p. 1529.

3. Il changea la Court à la maison du sçauant Dorat, precepteur de lean Antoine de Balf où sa demeure fut de sept ans, à fin de vaquer à la Poësie. (Note de Ch. Garnier. *Œuvres*, 1623, p. 1379.)

dans sa *Vie* du poète. Il est probable d'ailleurs que Ronsard prolongea comme ami son séjour dans la demeure où il avait cessé d'être écolier.

Dans son *Discours contre fortune*, adressé à Odet de Colligny, cardinal de Châtillon, il représente le malheur entrant en sa chambre, quand

... ia l'oiseau crefté auoit tout à lentour
Du logis de Daurat annoncé le beau iour ¹.

Ce qui prouve, ainsi que l'indique la note de Marcassus, qu'il habitait encore la maison de Dorat au moment où il écrivait cette pièce. Tout porte donc à croire qu'entré chez Dorat à l'âge de vingt ans, il y resta depuis 1544 jusqu'en 1551.

Ces années que nous venons de voir consacrées, de la part du savant professeur et de ses disciples, à un travail qui semble réclamer un isolement complet de toute préoccupation extérieure, ont été des plus agitées.

En 1544, lorsque Charles-Quint approcha de Paris, cette ville était en proie à la plus grande division ; le dauphin, et le duc d'Orléans, son frère, y avaient chacun son parti. Dorat nous apprend, dans ses poésies latines ², comment, alors que le Roi de France même tremblait pour sa puissance menacée, il fut obligé, lui, ami de la paix, par respect pour la loi de Solon, qui prescrivait que tout citoyen prît parti dans les discordes civiles, de ceindre le glaive, et reçut à l'épaule une blessure qui l'empêcha longtemps d'écrire et le força d'emprunter le secours d'une main étrangère. Il raconte du reste les choses moins simplement que nous

1. *Œuvres*, 1610, t. VIII, p. 158.

2. Voyez *Appendice*, p. LVII, LVIII, et Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIII, p. 289.

ne venons de le faire, et, suivant consciencieusement pour lui-même les préceptes poétiques qu'il prodiguait à ses élèves, il a soin de mêler au récit de son accident une intervention divine. Ce trait qu'il a reçu, Phébus même l'a lancé, Phébus irrité de lui voir désertier ses autels et prendre en main les armes de Mars.

La vérité historique est assez difficile à découvrir sous de tels ornements, mais Dorat nous dit ailleurs ' qu'il suivit les étendards d'Henri II, alors dauphin, et qu'après son avènement il l'accompagna à Bapaume, c'est-à-dire qu'il quitta le nouveau roi au mois de juillet 1547, époque à laquelle il visitait, après son sacre, les côtes de Picardie. Dorat confesse, du reste, en parodiant Virgile, qu'il ne fut qu'une très-petite part de la milice du prince, et il est aisé de deviner, à travers les obscurités de son style prétentieux, qu'il y figura plutôt comme poète que comme soldat.

A son retour de Bapaume, Dorat fut nommé principal du collège de Coqueret, où il transféra les élèves qu'il avait eus d'abord chez lui; puis, l'année suivante, par acte passé le 21 décembre 1548, il épousa, « en l'église paroissiale de S. André-des-Arcs à Paris, Marguerite de Laval, par sentence de l'official de Jofas, comme il est porté dans ledit acte, où Dorat est nommé Jean Disnemandi, *aliàs* Dorat. »

Ainsi s'exprime Moréri, qui semble avoir eu sous ses yeux la pièce dont il parle. Ce fait curieux, mais si incomplètement relaté, excite notre curiosité beaucoup plus qu'il ne la satisfait. L'intervention de l'official, juge ecclésiastique, dont une des principales attributions était les procès entrepris pour obtenir mariage, semble prouver que Dorat a été poursuivi pour séduction ou enlèvement. Rien du reste, à notre connais-

1. Voyez *Appendice*, p. LIV.

sance, ni dans ses œuvres, ni dans les écrits contemporains, ne jette la moindre lumière sur cet épisode romanesque de sa vie; mais en lisant l'épithaphe de Madeleine, fille de Dorat, morte en 1636, à l'âge de 88 ans¹, on s'aperçoit qu'elle était née en 1548, avant le mariage du poète. Marguerite de Laval avait eu deux filles de cette première couche. Ce fut probablement leur naissance qui détermina la sentence dont nous venons de parler.

Selon Nicéron, la première femme de Dorat se nommait Chipard et était fille d'un avocat². Voilà évidemment sur quoi il se fonde : Dorat adresse un petit billet à Chipard, célèbre avocat³, pour le remercier de lui avoir envoyé d'excellent vin. Il reconnaît que ses vers ne valent pas le breuvage qui les a inspirés, et s'en prend à la fièvre qui le travaille. En le forçant à tremper son vin, elle a appauvri son style. En terminant, il prie Chipard de continuer à se souvenir de lui et lui souhaite en revanche de parler toujours éloquemment devant un nombreux auditoire. A l'*index* des noms propres, qui termine le volume, Chipard est ainsi désigné : *Chipardus focer Aurati*. C'est de là que Nicéron a conclu que la première femme de Dorat se nommait Chipard; mais cette supposition tombe devant l'acte cité par Moréri. L'unique moyen de concilier ces deux témoignages, en apparence contradictoires, serait de supposer que Chipard était seulement le beau-père et non le père de Marguerite de Laval.

On pourrait aussi être tenté de croire qu'il s'agit, non de la première femme de Dorat, mais de la seconde;

1. Voyez *Appendice*, p. LXIX.

2. *Mémoires pour... la république des lettres*, t. XXVI, p. 114.

3. *Ad D. Chipardum insignem causidicum. (Epigrammatum* ib. II, p. 83.)

une telle supposition serait bien peu fondée, car cette seconde femme, servante suivant les uns, fille d'un pâtissier suivant les autres, était d'extraction beaucoup plus basse que la première. Dorat, d'ailleurs, comme on le verra bientôt, n'eut que de mauvais rapports avec le beau-père de cette nouvelle épouse, et n'était nullement porté à lui écrire d'agréables vers latins.

Après son mariage forcé, Dorat se vit appelé à la cour et crut par là son avenir assuré à jamais. Teissier, traducteur des éloges extraits de l'histoire du président de Thou, dit que notre érudit « fut employé à instruire les fils du Roi ». On a contesté, avec raison, l'exactitude de cette interprétation. Le texte original indique seulement que Dorat fut précepteur des pages ¹.

Il est certain néanmoins que, vers la même époque, il enseigna le grec et le latin à Henri, duc d'Angoulême, fils naturel d'Henri II, et aux trois filles du même roi, Élisabeth, Claude et Marguerite.

Dorat parle de ces leçons avec une précision et un luxe de détails qui charmeraient un peintre curieux d'esquisser ce petit tableau de genre.

La scène se passe au logis de Morel, trésorier de l'épargne, que Dorat, dans son intempérance mythologique, considère tantôt comme le Lycomède et tantôt comme le Chiron de cet autre Achille.

L'Achille, tout enfant, peut d'autant mieux passer pour une fille qu'il est encore en jaquette, mais il surpasse en beauté les trois nymphes qui l'entourent. Du reste, il ne partage guère leurs travaux. Le matin il joue avec son singe jusqu'au moment où l'on commence à étudier, et le jeu se prolonge souvent même pendant la leçon. Aimable, gracieux, le charmant élève porte avec

1. « *Pueris regis erudiendis admotus.* » *Historiarum*..... lib. 89.

empressement les livres à son maître, mais il ne semble pas s'en servir beaucoup pour son compte¹.

Dorat ne tira point de ce séjour à la cour les avantages qu'il en espérait. Après avoir supporté mille ennuis, dans l'espace d'une seule année que dura cet enseignement, il prit la fuite; et ayant, comme un autre Ulysse, échappé aux dangers de cette mer orageuse, il chercha à se remettre en grâce avec les Muses et reprit ses anciennes études². Mais cette année d'interruption lui avait causé un dommage considérable, dont il se plaît encore à exagérer l'importance dans une épître latine adressée à François Carnavalet, premier écuyer d'Henri II et gouverneur du duc d'Angoulême³.

« Pourquoi le jour où je me suis laissé entraîner à la Cour, s'écrie-t-il, n'a-t-il pas été le dernier de ma vie ?

« Riche de peu, content de peu, j'avais de quoi assurer à ma famille le pain de chaque jour; ma profession, et surtout l'infatigable activité avec laquelle je l'exerçais, me permettaient de gagner ma vie, et la jeunesse me rendait tout facile.

« Aujourd'hui, accablé d'infirmités et de chagrins, j'ai oublié mon art en cessant de le pratiquer et je me sens incapable de supporter le fardeau du travail. Faible, malade, je ne sais qu'adoucir mes maux par mes plaintes, si tant est que les plaintes adoucissent les maux...

« Je n'ai plus la maison que j'avais appropriée à mes études, mon mobilier a été détruit ou volé pendant mon absence. Où prendrai-je de quoi m'en acheter un pareil ? J'avais jadis des disciples d'un haut mérite, où les retrouver ? Où retrouver aussi le nom glorieux que je m'étais fait dans la ville ? Où les Muses si négligées

1. *Poematum*, lib. III, p. 212, 214, 224; lib. III, p. 302-305.

2. Voyez *Appendice*, p. LVIII.

3. Voyez *Appendice*, p. LVI.

tandis que je me suis consacré à de moindres affaires ? On se rit de ce que je ne sais plus parler Grec...

« Tandis que mon bien diminuait, ma maison s'est augmentée de deux filles jumelles, et déjà un troisième enfant arrive.

« Rien ne m'est accordé pour soulager ma vieillesse, mettre ma famille à l'abri de la faim et empêcher la chute imminente de ma vieille maison...

« Si vous l'aviez voulu (et vous auriez dû le vouloir), il vous aurait été facile de me secourir...

« Un mot pouvait me sauver ; que peut-on faire de moins que de dire un mot ? Nous savons quel pouvoir il aurait eu auprès du Roi.

« Les services que j'ai rendus chez vous méritent bien la récompense que vous donnez à un palefrenier ; accordez-moi une petite pension... ce que deux de vos serviteurs ont obtenu, que je l'obtienne à mon tour. »

Cette plainte devient noble par son excès même. Cette pension qu'on ne refuse pas à un palefrenier, le poète la réclame non en courtisan, mais en homme qu'on prive d'une récompense légitime. Il y a, toute proportion gardée, dans ces vers latins, plus émus et plus modernes que ne le sont d'ordinaire ceux de Dorat, quelque chose du ton de Corneille lorsqu'il demande le paiement de ce qui lui est dû ou qu'il réclame pour ses fils l'attention de Louis XIV.

A la suite de l'épître adressée à Carnavalet par Dorat, nous en trouvons une à Philippe Valeran, son médecin, dont l'habileté l'avait guéri d'une fièvre qui l'avait amené aux portes du tombeau. Il le remercie vivement et le paye en vers de ses bons soins, comptant d'ailleurs sur Carnavalet pour faire mieux. Il revient à cette occasion sur les vaines espérances qu'on lui a données à la cour, espérances qui, s'il avait succombé, n'auraient pas empêché ses enfants de mourir

Dorat.

c

de faim, comme de tendres oisillons privés de leur mère¹.

Quoique rétabli au moment où il écrivait cette épître, il était encore si faible, ses jambes avaient tant de peine à le porter, qu'il ne lui était pas possible d'aller présenter lui-même ses remerciements à celui qui l'avait sauvé.

Après avoir vivement exhalé ses plaintes, Dorat reprit courage à mesure que les forces lui revinrent, et demanda de nouveau au professorat des ressources pour sa famille et une légitime renommée. Il n'avait pas, on le devine, oublié le grec autant qu'il le prétendait.

Il réunit dans sa maison un petit nombre d'élèves qui, choisis par lui avec soin, l'avaient, de leur côté, spontanément choisi comme le plus capable des professeurs de ce temps ; il se remit à étudier avec eux les poètes grecs et tout particulièrement Homère, texte inépuisable de ses enseignements littéraires, philosophiques et moraux. Parmi ces élèves se trouvait le fils de Pierre de Termes, à qui Dorat raconte tous ces détails dans une pièce de vers que nous avons déjà eu occasion de citer².

Quelque soin que le savant professeur apportât dans les admissions, il lui arrivait parfois de tristes mésaventures, que, pour l'honneur de sa maison, il aurait dû se garder de divulguer.

Dans ses Épigrammes³ il s'abandonne à son ressentiment contre un de ses élèves, qui, « préférant Mercure à Phébus, » avait dérobé à son maître quelques objets, et avait été les offrir à un recéleur. On voit par cet exemple qu'il n'y a presque aucun détail de la vie do-

1. *Ad Valerianum medicum Delphini.* (*Poematum* lib. II, pages 59-64.)

2. Voyez *Appendice*, p. LVIII.

3. Voyez *Appendice*, p. LIX.

mestique de Dorat dont on ne retrouve la trace dans ses vers.

En 1556, il fut enfin nommé lecteur et professeur royal au Collège de France. Les compliments qu'il reçut à cette époque ne laissent aucun doute sur ce point¹; il succéda au flamand Jean Stracellé, ou plutôt Strazeel, mort subitement le surlendemain des Rois, après avoir joyeusement dîné l'avant-veille avec ses amis.

Cet événement, dont Dorat nous a conservé le souvenir dans une de ses Épigrammes², lui a fourni quelques jeux de mots latins et des réflexions élégamment tournées sur la fragilité de la vie.

Une fois professeur royal, Dorat se consacre avec une ardeur nouvelle à cet enseignement des lettres grecques qu'il avait déjà tant contribué à répandre parmi les esprits les plus distingués de son temps.

Mais cette époque si agitée était bien peu favorable à l'étude, et il fallait la persévérance et la curiosité des étudiants d'alors pour triompher des difficultés de tout genre qui portaient obstacle à la régularité de l'enseignement.

En 1562, la guerre civile et la peste avaient définitivement mis en fuite les écoliers et les professeurs, qui depuis trois ans n'étaient plus payés. Les maîtres qui

1. Dans ses *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle* (Paris, Guérin, 1748, 2 vol. in-fol.), Joly cite à ce sujet, à la fin de quelques poésies de Dorat qui se trouvent dans un recueil in-8 de Georges Buchanan : *Ad Carolum Lotharingum, Mich. Hosp. de Aurato in regiorum professorum cooptato 1556* ἱξάστειον, et deux autres pièces, également de Michel de l'Hospital. Voyez aussi : *A lean Dorat, LeŒur du Roy en l'Vniuersité de Paris*, à la page 71 des *Odes, enigmes & epigrammes adressez pour etreines au Roy, à la Royne...* par Charles Fontaine, Parisien. — Lyon, Citoyens, M. D. LVII, in-12.

2. *Epigrammatum* lib. I, p. 46.

continuaient leurs leçons avaient à peine cinquante élèves au lieu de trois cents, quatre cents, six cents même, qui auparavant se pressaient autour de leur chaire. Dorat revint un des premiers, en décembre¹, et reçut quelques mois après, en octobre 1563, un hommage des plus flatteurs. Lambin voulait faire de son édition de *Lucrèce* un véritable monument destiné à conserver la mémoire de tous ceux à qui il avait voué de la reconnaissance ou de l'affection. L'ensemble de l'ouvrage était dédié à Charles IX, et chaque livre en particulier à un collaborateur ou à un ami du savant commentateur. Le premier avait été adressé à Ronsard, le second à Muret, le cinquième à Turnèbe; le sixième, un des plus beaux, avait été réservé à Dorat. « Il ne m'eût pas été permis de t'oublier, lui dit Lambin, toi qui d'abord es mon collègue, qui ensuite, lorsque les nécessités de l'enseignement l'exigent, professes comme moi les lettres latines; enfin toi qui, point capital, es mon ami. »

Il le loue non-seulement de corriger et de restituer les textes de l'antiquité avec autant de facilité et d'exactitude que s'il avait vécu dans l'intimité de leurs auteurs, mais aussi d'égaliser ceux-ci dans les différents genres qu'ils ont cultivés, et il prend ses contemporains à témoin de la vérité de ses paroles².

Du reste les preuves de l'intimité des deux érudits abondent. Dans l'édition de Cicéron, publiée par Lambin, le nom de Dorat figure parmi ceux des Français dans la longue liste des savants de toutes les nations dont les recherches ont facilité ce grand travail; et

1. *Mémoire historique & littéraire sur le Collège royal de France*, par l'abbé Goujet. — Paris, Lottin, 1758, 3 vol. in-12, t. I, p. 139-140 et 143.

2. Cet hommage de Lambin en faveur de Dorat a été reproduit par Nicolas Goulu dans son *Eptaphium*. Voyez *Appendice*, p. LXVII, note 1.

celui-ci célébrant en grec, dans les pièces préliminaires, les louanges de son ami, le présente, à l'aide d'un de ces jeux de mots qu'il affectionne, comme destiné d'avance à de brillants travaux.

Par malheur, si Dorat se montrait professeur remarquable et savant ingénieux, il ne se consacrait pas d'une façon assez exclusive à ses importantes fonctions et se jetait à corps perdu dans de déplorables querelles, auxquelles le temps et les circonstances communiquaient un caractère religieux et politique qui en doublait la violence.

Au mois d'août 1567, il adresse à Charles, cardinal de Lorraine, un long manifeste en vers latins, intitulé *Le Décanat*, et signé avec trop de raison : *Genus irritabile vatum*¹.

Cette pièce est un factum en règle contre Pierre la Ramée, lecteur royal depuis le mois d'août 1551, et nouvellement investi des fonctions de recteur; elle est demeurée complètement inconnue aux biographes de ce philosophe, dont elle était digne d'attirer l'attention.

Dorat commence par raconter que Charles de Lorraine, de retour à Paris, n'avait été visité que par lui et par un petit nombre de professeurs du Collège de France. La Ramée et ses adhérents s'étaient abstenus. Dorat leur en fait un crime et compare Charles de Lorraine, toujours empressé à témoigner sa sollicitude au Collège de France et si mal récompensé de sa bienveillance, à Jésus-Christ, tout surpris, après avoir guéri dix lépreux, de n'être remercié que par un seul.

Dorat est tout naturellement le reconnaissant et fidèle lépreux; ses amis, il s'en vante, n'ont jamais as-

1. *Decanatus hoc est in P. Ramum decanatum collegij Professorum Regiorum sibi vendicantem. Ad Illustrissimum Principem Carolum Cardinalem Lotharingæ. (Poematum lib. III, p. 275-291.)*

sisté aux assemblées convoquées par La Ramée ; quant à lui, après en avoir laissé passer un fort grand nombre sans s'y rendre, il s'est enfin décidé, pour sortir de cette situation, à répondre à l'appel qui lui était fait.

Le récit de cette entrevue est assez piquant : La Ramée déclare qu'il a été récemment établi doyen par ordre du Roi¹ ; il étale avec arrogance un diplôme revêtu de sceaux énormes, constatant ce fameux décanat. « Mon bon La Ramée, lui dit Dorat, deviendrais-tu donc le doyen de tes confrères, toi qui n'es parmi eux ni le plus âgé, ni le plus sage, si ce n'est peut-être par cette barbe longue et blanche qui se partage en deux parties ! Mais le bénéfice de cette blanchissante sénilité t'est ravi par le grave témoignage que porte contre toi ton esprit dépourvu de maturité et puérilement orgueilleux dans sa sotte présomption, puisque, comparés à toi, l'ancienne Académie et la nouvelle, les Astronomes, les Musiciens, les Poètes, les Grammairiens, les Rhéteurs, ne te semblent pas valoir un sou à eux tous. »

Il continue ainsi longtemps, entassant accusations sur accusations, invectives sur invectives, se répandant en des torrents d'injures capables de lasser la patience proverbiale d'un tyran de tragédie ; mais de tous les griefs, le plus criant c'est que La Ramée « avait coutume, horreur ! d'enseigner en français du haut de sa chaire de lecteur royal !... »²

Partisan déclaré du professeur Charpentier, Dorat

1. Dorat fait remarquer ailleurs que si la nomination de La Ramée eut lieu par ordre du roi, ce fut du moins en son absence :

Carole, qui factus noster te absente decanus.
Ramus... (Epigrammatum lib. I, p. 34.)

2. *Francice docere*
De Regis solitus (nefas) cathedra. (Poemat. lib. III, p. 279-280.)

voit en lui, par une sorte de jeu de mots sinistrement prophétique, « le *Charpentier* qui, à l'aide de sa do-loire, coupera ce *Rameau* jusqu'à la racine pour le précipiter dans le feu qu'il a si bien mérité. »

D'autres pièces du recueil de Dorat contribuèrent encore pour leur part à perdre ce savant qui se permettait de professer en français et de modifier les méthodes existantes; les accusations d'impiété, d'hérésie s'y rencontrent à chaque vers, et les plus épouvantables menaces n'y sont point épargnées¹.

Du reste, Dorat, sans cesser de demeurer animé des mêmes sentiments contre La Ramée, ne tarda pas à quitter le Collège de France, et n'eut plus, par conséquent, les mêmes occasions d'être en lutte avec son imprudent collègue.

Madeleine Dorat venait d'avoir dix-neuf ans; elle possédait, s'il faut en croire son épitaphe, garant souvent peu sûr en pareille matière, toutes les qualités du corps et de l'esprit; elle savait le grec, le latin, l'espagnol et l'italien². Son père lui choisit, probablement parmi ses élèves, un époux fort érudit et doué d'une aptitude toute particulière pour le professorat. Fils d'un vigneron du pays chartrain, il s'était senti entraîné par un penchant irrésistible vers l'étude des lettres, et promettait à Dorat un successeur digne de lui. Né en 1530, il avait, à un an près, le double de l'âge de sa femme, mais à cette époque on s'effrayait moins qu'aujourd'hui d'une semblable disproportion, et il est probable que l'amour du grec fit passer Madeleine sur bien des choses. Elle eut avant tout à s'accoutumer au nom de son futur. Elle qui appartenait à une famille où l'on n'avait pas voulu continuer à s'appeler Dine-matin, dut trouver assez dur de se

1. *Epigrammatum* lib. I, p. 35 et 36.

2. Voyez *Appendice*, p. Lxix.

nommer Goulu ; mais en latin Gulonius était fort acceptable ; et d'ailleurs ce nom , déjà estimé et connu , sonnait tout autrement à l'oreille que si on l'eût entendu pour la première fois. Quant à Dorat , qui aimait fort les plaisanteries , même lorsqu'elles étaient d'un goût douteux , quand il avait quelque débat avec son gendre et qu'il parlait de lui , il l'appelait volontiers : « Mon Goulu ¹. »

Dorat agit en bon père pour assurer l'avenir du jeune ménage. Au moment du mariage de sa fille il cumulait les fonctions de lecteur au Collège de France avec celles de poëte royal , qui venaient de lui être conférées². Le 8 novembre 1567 il se démit de sa chaire en faveur de Nicolas Goulu³, et lui abandonna en même temps la moitié d'une maison disposée pour recevoir des écoliers. Il l'avait achetée pour eux deux , sur le mont Saint-Marcel , dans la partie la plus salubre de la ville. Cette demeure des muses , hospitalière pour tous ceux qui les aimaient , était des plus commodés pour les étudiants parisiens⁴. Elle possédait un jardin⁵. Plusieurs des ouvrages de Dorat portent l'adresse exacte de cette maison : « chez l'auteur , hors la porte Saint-Victor , à l'enseigne de la Fontaine. »

L'union de Madeleine Dorat et de Goulu fut heureuse : « De ce mariage , dit Bourbon⁶, sont venus deux

1. *Prosopographie*... par Antoine du Verdier. — Lyon, P. Frelon, 1604, t. III, p. 2577.

2. Les vers de Dorat, pour l'Horace de Lambin publié en 1567, sont signés : *interpretes & poeta regius*.

3. Jal. *Dictionnaire de biographie*.

4. Voyez *Appendice*, p. LXXII.

5. . . . *en vocat vitro*

*Hortulus : ille thoros instruit, ille dapas.
Nam licet herbofo super aggere terga reclines,
Poneturque cibi nil tibi, præter olus.*

(*Epigrammatum* lib. I, p. 47.)

6. *Borboniana*, manuscrit.

scavans frères, scavoir le P. Goulou Feuillant, qui a fi bien étrillé Balzac, & M. Goulou, le medecin. »

Nicolas Goulou mourut à 61 ans, en 1601, et son fils, dom Jean de Saint-François, le feuillant, le 5 janvier 1629. L'auteur de l'*Éloge* de ce dernier s'exprime ainsi au sujet de Madeleine Dorat, sa mère : « elle est encore aujourd'huy pleine de vie & de vertu, aussi glorieuse qu'affligée de suruiure à vn pere, à vn mary & à vn fils auxquels on peut dire que l'entiere cognoissance de toute sorte de littérature s'est communiquée¹. » L'année suivante, Jérôme Goulou mourut à quarante-neuf ans. Madeleine Dorat lui survécut jusqu'en 1636.

Après le mariage de sa fille, en 1568, Dorat eut un fils, nommé Louis, qui, à dix ans, traduisit en français des vers latins adressés par son père à la Reine-mère². Il mourut jeune; probablement des suites de l'opération de la taille, à ce qu'on peut conjecturer d'une pièce manuscrite suivie du nom de Dorat mais dont l'attribution ne semble pas fort sûre³.

Dorat possédait à Limoges une humble demeure qui avait été ravagée par les troupes; il s'en était plaint et le roi avait fait réparer le dommage. En 1569, au moment où les guerres religieuses recommencent pour la troisième fois avec une extrême gravité, Dorat, craignant un nouveau désastre, adresse une pièce de vers latins au duc d'Anjou, frère du Roi, chef d'une expédition qui se préparait alors en Aquitaine. Il le prie de lui conserver sa modeste habitation, et de vouloir bien faire écrire sur la porte : CETTE MAISON APPARTIENT A DORAT, JE DÉFENDS DE LA DÉVASTER⁴. François

1. *Eloge du reuerend Pere Dom Jean de S François, Religieux de la Congregation des Peres Fulliens...* Paris, veüe Nicolas Buon. M.DC.XXIX, in-4, p. 5.

2. Voyez, ci-après, note 8, p. 75.

3. Voyez *Appendice*, partie bibliographique.

4. Voyez *Appendice*, p. LX.

Carnaulet, à qui l'affaire avait été recommandée, prit soin de faire placer le nom du duc d'Anjou sur l'habitation, qui fut préservée. Dorat, en l'en remerciant, lui recommande sa mère et ses frères et sœurs, qui y demeureraient encore, et pour lesquels il redoute les événements qui vont avoir lieu¹.

En voyant la sollicitude dont Dorat entourait les siens, la passion réelle qu'il portait dans l'étude des auteurs de l'antiquité, l'enjouement un peu puéril, mais naïf et sincère, avec lequel il se livrait à mille jeux d'esprit, on est surpris d'abord que des sentiments si affectueux et une culture intellectuelle si complète aient pu se concilier en lui avec l'implacable haine dans laquelle il enveloppe tous ceux qui ne partagent point ses opinions. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que c'est précisément son amour du calme, des joies de famille, des beaux livres, de l'existence facile, qui lui faisait perdre toute modération à l'égard de ceux qui troublaient le genre de vie que sa prévoyance avait préparé; épicurien à sa manière, quoique bon catholique, il n'entendait pas être dérangé; éclairé, mais têtue; instruit, mais dépourvu de ce degré d'intelligence qui permet, sinon de tout pardonner, du moins de tout comprendre, il ne se contentait pas de jouir en silence des déplorables succès de son parti, il en faisait sans scrupule une féroce apologie.

Aucun capitaine enivré par le carnage, aucun moine aveuglé par ses préjugés n'a vanté la Saint-Barthélemy avec autant d'enthousiasme et de conviction que ce savant.

Ses vers latins, d'ordinaire plus ingénieux qu'énergiques, s'élèvent ici à une sorte de lyrisme, et il a ce malheur de n'avoir jamais été si réellement inspiré que par ce déplorable sujet.

1. Voyez *Appendice*, p. LX.

« Maintenant, dit-il, heureuse France, chante les louanges dues à Dieu ; maintenant célèbre les joyeux *Te Deum* ! Que les cloches soient sonnées dans toutes les églises ; que les rues, inondées des flots d'un peuple innombrable, soient trop étroites pour le contenir ; que la voix des prêtres retentisse, et que la foule réponde *Amen* à leurs chants. Qu'une procession commune réunisse toutes les paroisses portant chacune la bannière de son saint patron, suivie des pères, des mères, des vieillards, des enfants, et que dans cette pieuse cérémonie brille au premier rang notre Roi entouré de sa noblesse¹. »

La terrible nuit de meurtres et d'égorgements est pour Dorat le pendant, la suite, la consécration de la nuit de Noël.

« Dans la nuit est né le salut pour les âmes pieuses, et maintenant encore c'est dans la nuit qu'elles ont vu renaître pour elles le salut par la défaite de l'ennemi....

« Cette heureuse nuit méritait d'être suivie de ces heureuses journées dans le cours desquelles ont été immolés tant de monstres barbares, quand, à l'exemple du Roi, chaque ville se livra à sa juste colère et perça de l'épée ces odieuses bêtes féroces ; lorsque la fureur du glaive de Saint-Barthélemy se mit à sévir, et que Saint Louis vengea lui-même son royaume. »

On pourrait croire la rage de Dorat assouvie ; on se tromperait. Cette apologie exaltée du sang versé, l'énumération ironique qu'il fait ailleurs des membres sanglants de Coligny², les jeux de mots sinistres par lesquels il compare les protestants à des porcs égorgés³, n'ont point apaisé sa haine ; il veut qu'aucun huguenot n'échappe. « Vos chevaux rapides préparés pour la

1. *Elegia in te Deum laudamus.* (Poematum lib. II, p. 92-95.)

2. Voyez, ci-après, p. 31.

3. *Omnes, vi porci, sic cecidere porci.* (Poematum lib. II, p. 70.)

guerre, s'écrie-t-il, employez-les à votre fuite, si toutefois la fuite vous est permise. Des pierres vous seront jetées par la jeunesse des villes; des pierres vous seront lancées aussi par le peuple des campagnes; le Christ est une pierre, les enfants d'Abraham sont des pierres; et ces pierres, chiens, vous ne sauriez assez les craindre ¹. »

Pendant le massacre, l'infortuné Pierre La Ramée avait été assassiné dans son logement du collège de Presles à l'instigation de Charpentier.

Un des amis de celui-ci, Simon ou Siméon de Malmédy, qui avait pris son parti avec ardeur et avait cherché à le défendre des trop justes accusations dont il avait été l'objet ², reçut pour prix de ses bons offices les deux chaires de philosophie et d'éloquence qu'occupait La Ramée ³; et Dorat, en lui écrivant pour le féliciter, plaisante élégamment sur son infortuné prédécesseur, privé de la lumière du jour, et que les dieux mêmes ne pourraient guérir ⁴.

Le 27 octobre de cette année 1572, où il a fait de la Saint-Barthélemy l'éloge officiel dont nous venons d'extraire quelques passages, Dorat a reçu de

1. In Huguenothos. (Epigrammatum lib. I, p. 39.)

2. Ad I. Grouellum de famosis libellis, contra Iac. Carpentarium editis admonitio M. A. Guymarae per Sim. Malmédy, Doct. med. Paris. & Profess. regium, eius amicum. — Parisiis, Gul. Megeus, 1564, in-8.

3. « Pierre de la Ramée... fut tué le 24 Août 1572, auquel succéda Simon de Malmédy. » (Le Theatre des antiquitez de Paris, par le R. P. F. Jacques du Breul. Paris, MDC. XXXIX, in-4, p. 568. — Goujet, Mémoire sur le Collège de France, t. II, p. 202.)

4. Ramus semper luminis orbis erit.
Nam semel ille deum qui iura, fidemque fefellit,
Non est ut medicos possit habere deos.
Non si ducatur Medicorum in Præsidis ædem :
Non si captârit fomina mille dei.

(Poematum lib. III, p. 200, 201.)

Charles IX une « somme de deux cens cinquante livres... dont sa Maieſté luy a faiſt don en conſideration des ſeruices & bon debuoir quil luy a faiſtz cydeuant en ſon... eſtaſtz, faiſt & continue encores chacun iour en ce quil playt a ſa Maieſté luy commander... Et ce oultre & pardeſſus les aultres dons & penſions quil a euz dudiſt ſieur¹ ». Il jouiſſait, entre autres faveurs, d'une penſion qui fut augmentée à une époque dont nous n'avons point la date précise², mais dont le chiffre était de douze cents livres en 1577³. Le difficile était de la toucher. Au commencement du règne de Henri III Dorat s'en plaint à Nicolas Moreau, dont le père avait été trésorier sous les rois précédents.

« Au temps, dit-il, où ton père rempliſſait avec diſtinction les fonctions de trésorier d'Henri II et ensuite de Charles IX, ſon intégrité et ſa bonne grâce furent toujours telles envers moi et envers tous les ſavants favoriſés par le Roi, que nous étions certains de ne voir jamais le payement de nos penſions ſuspendu⁴. »

Par malheur, le ſucceſſeur de Moreau, Leroy, dont le nom fournit à Dorat un bon nombre de ces jeux de mots qui ſemblent avoir le privilège de le conſoler dans ſes plus vives affliſtions, ſe montre fort éloigné d'une ſemblable exactitude : il refuſe de payer à Dorat des ſommes dues depuis deux ans. Celui-ci ſe plaint au

1. *Registre de l'Épargne du Roi Charles IX, année 1572.* (Archives de France, KK n° 133, fol. 255e.)

2. *Ad Carol. IX. Gal. Regem de aucta Aurati penſione.* (Poematum lib. III, p. 185.)

3. *Eſtat des penſionnaires du Roy... faiſt... ſur celluy de... m^{re}.lxxvj. Avecq les augmentations... iuſques a la fin de la preſente année m^{re}.lxxviij.* (Bibliothèque nationale, manuscrits Dupuy, t. 852.)

4. Voyez *Appendice*, p. Lxi.

roi du trésorier Leroy ¹, et obtient une décision du Grand Conseil qui constate la justice de ses réclamations dans les termes les plus flatteurs pour sa double réputation de professeur et de poète.

Néanmoins, tout demeure inutile : la volonté du roi, les bons offices du duc d'Épernon, qui avait appuyé la demande du poète, l'intervention de Nicolas Moreau auprès de Leroy, la recommandation de Philippe Hurault, garde des sceaux, unique patron des doctes, comme l'appelle Dorat, dont toutefois la cire n'a pas plus d'effet que le sceau du roi ². La maladie, la vieillesse, la pauvreté, assiègent le poète, qui termine sa requête en disant qu'il ne sait que faire et se place sous la protection de Philippe Hurault.

Dans une autre pièce il se montre plus explicite et indique la nature du service qu'il réclame. Autrefois d'illustres Mécènes lui avançaient sur leur cassette l'argent qu'il ne pouvait toucher; ainsi faisait le chancelier de Birague. Après sa mort, arrivée le 24 novembre 1583, son successeur, Philippe Hurault, est prié par Dorat de vouloir bien lui continuer une semblable faveur. Si cependant la chose est impossible, qu'il dise du moins au trésorier deux mots sérieux et surtout de poids ³.

Ailleurs il remercie son protecteur de lui avoir rendu

1. Voyez, outre la pièce qui vient d'être indiquée : *Ad Regem*. (*Poematum* lib. I, p. 4.) On y trouve les vers suivants :

*Nunc etiam ante duos Quæstor mihi Regius annos
Aurea tercentum debita debet adhuc.*

2. Voyez l'*Appendice*, p. LXII. Voyez aussi, au sujet de cette affaire : *Ad Renatum Villoguierum, Parrhiæ urbis gubernatorem*. (*Epigrammatum* lib. I, p. 27.)

3. . . . *Satis superque
His verbis facies mihi duobus :
Dum sint seria, dumque ponderosa.*

(*Ad D. Huraltum Cancellarium. Epigrammatum* lib. II, p. 79, chiffrée à tort 103.)

ce service, ou du moins un autre du même genre¹. On voit combien le recouvrement de semblables pensions était laborieux et surtout précaire, et quelles ressources incertaines elles fournissaient au poète.

Il n'avait pas pu faire d'économies sur son traitement du Collège de France; on le touchait alors fort irrégulièrement, et les souverains du seizième siècle, si portés à augmenter les sommes destinées aux savants, se trouvaient quelquefois forcés par la misère du temps et les nécessités du trésor à les réduire bien malgré eux.

« Les Professeurs du Roy, dit Jacques du Breul², receuoient au commencement chacun par an quatre cens dix liures tournois, bien payez que mal payez, & depuis quatre cens cinquante liures. Ils ont esté quelque temps qu'ils n'ont receu que deux cens vingt cinq liures, depuis, en l'an 1582. leur furent augmentez leurs gages iusques à cent escus, & l'année suiuite à deux cens, & en 1585. à sept vingt dix escus. »

Dorat possédait bien, il est vrai, quelques propriétés, mais elles ne lui donnaient presque aucun revenu.

S'il avait une part dans la maison de Limoges³, habitée par sa mère et ses frères et sœurs, il est probable qu'il n'en tirait rien.

Il lui était échu, il ne dit pas comment, une petite vigne sur le territoire de Saint-Cloud⁴ qu'il regardait

1. *Poematum* lib. III, p. 297.

2. *Le Theatre des antiquitez de Paris*, p. 569.

3. Voyez *Appendice*, p. LX.

4. *Teque cliens sequerer dominumque, piunque patronum
Cuius in are ego sum, Clouij pars paruula vici,
Ad census adscripta tuos.*

(*Ad reuerendiss. antistitem P. Gondium Episcopum Parisensem. De Campanarum Clouianarum lustratione.*
Poematum lib. III, p. 190.)

comme une richesse¹ et qui cependant devait être d'un très-mince produit. Dans les pièces qui nous fournissent ces détails, sous prétexte qu'il n'a de doré que le nom, il demande à Pierre de Gondi, évêque de Paris, dont il était le tenancier, d'être dispensé de payer trente livres² qu'il lui devait en cette qualité; et, de plus, il implore sa protection contre le vigneron avec lequel il était en procès et qui, aussi ennemi du vin que Lycur-gue, avait transformé sa vigne en halliers.

Quant à la maison où Dorat recevait ses écoliers avant d'aller à la Cour, et qui avait été ravagée pendant son absence³, il n'en parle qu'à cette occasion. Il est probable qu'il s'en défit en achetant pour lui et son gendre la grande habitation située près de la porte Saint-Victor⁴.

Celle-ci, du reste, se trouva occupée à son tour par force majeure dans des circonstances toutes particulières.

En 1580, Paris fut frappé d'un épouvantable fléau.

« Depuis le deuxiesme iour de... iuing, dit Pierre de l'Estoille, iusques au 8, tombent malades... dix mille personnes d'une maladie aiant forme de reume ou de cathaire, qu'on appela la coqueluche. »

Cette maladie, qui, suivant le docteur Achille Chéreau, auteur d'une étude intéressante sur les épidémies parisiennes⁵, doit être considérée comme une grippe,

1. *Vinea parua quidem, sed pauperis illa Poëtae
Diuitia, mihi te Præsule contigerat.*

(*Ad reuerendiss. Episcopum Parisiensem. Poematum lib. III,*
p. 187.)

2. *Ter dena numismata.* (*Poematum lib. II, p. 112.*)

3. Voyez ci-dessus, p. xxi.

4. Voyez ci-dessus, p. xxviii.

5. *Les ordonnances faictes et publiées à son de trompe par les
carrefours de ceste ville de Paris pour éviter le dangier de
peste, 1531; précédées d'une étude sur les épidémies parisiennes
par le Dr Achille Chéreau.* — Paris, L. Willem, 1873, in-16.

était « auant coureuse de la peste, qui fut grande à Paris & aux enuironz tout cest an ¹. »

Lorsqu'elle fut déclarée « tous estrangers, comme escolliers des colleges, clerks de iustice, seruiteurs des marchands, absenterent ladicte ville pour s'en retourner en leurs pays ou aultre part ². »

Il est probable que la maison de Dorat se trouua vide ou peu s'en faut.

Des mesures administratives assez bien entendues furent prises avec beaucoup d'activité pour faire transporter les malades hors Paris.

« Malmedi, liseur du Roi aux mathematiques, philosophe & scauant medecin, entreprend la visitation & cure generale des pestiferez, & en fait bien son deuoir & son profit. Tentes & loges sont dressées vers Mont-faucon, les fauxbourgs Montmartre & Saint-Marcel, où se retirent plusieurs pestiferez, qui y sont passablement nourris & pensez... On commence à bastir à Grenelle, lieu champestre, à l'endroit des Minimes, de l'autre costé de la riuiera de Seine, vers Vaugirard ³. »

Cet examen des endroits propres à dresser des tentes et à élever des constructions commença le 7 juillet; mais dès le 3, comme nous l'apprend M. Chéreau, d'après des documents manuscrits qu'il a consultés, une première commission parcourait les localités plus rapprochées de Paris : « Henri de Monantheuil, accompagné du prévôt de Paris, d'un architecte et du chirurgien Ambroise Paré, visitait les faubourgs Saint-Marcel et Saint-Victor ⁴. »

Cette visite avait pour but de constater quelles étaient les maisons vacantes où l'on pouvait transporter

1. Pierre de l'Estoille.

2. Claude Hatton. *Mémoires...* publiés par M. Félix Bourquelot. — Paris, 1857, 2 vol. in-4, t. II, p. 1014.

3. Pierre de l'Estoille

4. *Étude sur les épidémies parisiennes*, p. 55.

Dorat.

immédiatement des malades et créer des ambulances.

L'habitation de Dorat fut une des premières dont on s'empara, probablement même avant la visite dont nous venons de parler. Dans deux pièces de vers latins adressées, l'une à Séguier, l'autre à Villemontée ¹, le poète se plaint que les pestiférés, chassés de Paris, ont envahi sa demeure, qu'ils coupent ses arbustes et qu'ils transforment une propriété particulière en établissement public.

En conséquence, il demande, ou que sa maison lui soit immédiatement rendue, ou qu'elle lui soit achetée, non à de mauvaises conditions, mais aussi cher qu'elle valait avant la peste, afin que le prix qu'on lui donnera de sa montagne lui permette d'en acquérir une autre que la Muse ne dédaigne pas de fréquenter.

Nous ne savons pas quelle fut la fin de cette affaire, mais il est probable que Dorat s'en tira avantageusement; non-seulement Séguier et Villemontée durent lui être favorables, mais il connaissait intimement tous les médecins chargés de l'organisation des ambulances, qui appuyèrent, suivant toute apparence, ses justes réclamations. Nous avons déjà parlé de Malmedi ², le successeur de La Ramée; quant à Henri de Monantheuil, il maria plus tard sa fille avec Jérôme Goulou, fils de Nicolas Goulou et de Madeleine Dorat; enfin une pièce de vers fort étendue de notre poète sur le livre de Paré ³ nous montre à quel point il était en bonnes relations avec lui.

La peste finie, Dorat vit bien vite les élèves revenir lui demander des leçons; il obtenait comme professeur un succès extraordinaire.

« C'est vne chose toute affeurée, dit La Croix du

1. Voyez *Appendice*, p. LXII, LXIII.

2. Voyez ci-dessus, p. xxxi.

3. In *Ambrosii Paræi primarij Regis Chirurgi opus*. (*Poematum* lib. I, p. 41.)

Maine¹, & desia assez recongneüe par vn si grand nombre d'hommes qui l'ont mis par escrit, que peu d'hommes se peuuent vanter d'estre doctes en la langue Grecque, & entendre bien les anciens Poëtes Grecs & Latins, sans auoir esté disciples ou auditeurs dudit sieur d'Aurat : & ceux-là seroyent reputez par trop ingrats, qui ne l'aduoueroyent : veu que les plus sçauants de l'Europe s'estiment bien heureux de confesser d'auoir eu vn tel maistre, duquel ont tant fait d'estat & font encores les Rois de France & tous les grands seigneurs, & autres...

« Il florist à Paris cette annee 1584... il fait encores tous les iours leçons ordinaires de sa profession.... tant il aime à profiter au public & faire des disciples qui tesmoigneront de sa science par les doctes leçons qu'il leur fait : ce que plusieurs, tant estrangers que François, ont ia tesmoigné par escrits publics, n'ayans voulu demeurer ingrats, ou craintifs d'aduouer ce qu'ils auoyent appris de luy. »

Du Verdier parle un langage tout à fait analogue à celui de La Croix du Maine : Dorat « a mis le filet & l'aiguille en main (comme on dit) à nos principaux poëtes françois : assauoir Ronfard, Bayf, Belleau & les autres ses disciples, pour façonner les ourages que nous voyons estre fortis d'eux : si bien que l'honneur du principal enrichissement de nostre langue luy en est deu ; comme aussi ils confessent tenir de luy ce qu'ils sçauent de meilleur touchant la leçon des poëtes grecs & latins, au parauant non connus ne imitez en ce royaume, tant l'ignorance les y auoit gardé enseuelis. Et combien qu'il se soit entierement adonné à faire des odes, epigrammes, hymnes & autres genres de poësies, en grec & en latin, en grand nombre, iusques à passer plus de cinquante mille vers ne cedans aucunement à ceux des anciens ; il n'a laissé de poëti-

1. *Bibliothèque*, p. 201.

fer en nostre langue françoise, dont il n'a esté imprimé que bien peu ¹. »

Papyre Masson rappelle aussi que le savant professeur a eu longtemps pour disciples presque tous les hommes remarquables, tant de la France que des pays voisins ², et, dans une pièce de vers latins adressée à Nicolas Moreau ³, Dorat, précisant davantage, nous apprend qu'il avait des élèves venus d'Allemagne, d'Italie, d'Écosse, d'Angleterre, et que des Grecs mêmes étudiaient le grec auprès de lui.

Nous ne chercherons point à réunir ici tous les témoignages des disciples de Dorat en faveur de leur maître, mais nous rappellerons du moins ces vers de Ronsard, le plus illustre de tous :

*O mon Daurat ton sçauoir
Par ce siecle nous fais voir
Que tu brises l'ignorance,
Renommé parmy la France
Comme vn oracle des Dieux,
Pour desnoïer aux plus sages
Les plus ennouex passages
Des liures laborieux.*

*Tant d'ames ne courent pas
Après Alcee là-bas,
Quand hautement il accorde
Les guerres deffus sa corde,
Comme ta douce merueille
Emmoncelle par milliers
Vn grand peuple d'escoliers
Que tu tires par l'oreille ⁴.*

1. Bibliothèque, p. 685.

2. Elogia, t. II, p. 288.

3. Voyez Appendice, . LXI.

4. A Jean d'Aurat son Precepteur, & Poete royal, liv. I, ode XIII. Œuvres, 1610, t. II, p. 180. On peut se reporter aussi

Ce don de « denouer les plus ennoués passages » est reconnu à Dorat par tous ses contemporains. « Il passoit, dit Scévole de Sainte-Marthe¹, pour vn rare critique & pour vn homme qui auoit vne parfaite intelligence des Autheurs les plus difficiles. »

Scaliger prétendait que Dorat et Cujas étaient seuls capables de rétablir les textes altérés des écrivains grecs et latins.

Masson nous donne les noms de quelques-uns des écrivains qu'il expliquait le plus volontiers : c'étaient, outre Homère, qui servait, comme nous l'avons vu, de base même à son enseignement², Pindare et Lycophron³.

Ces leçons si recherchées rapportaient autre chose à

aux vers de Ronsard et de Balf que nous avons cités plus haut (p. xiii-xv). La table générale de notre recueil indiquera les vers français des poètes de la Péléade où il est question de Dorat. Quant à retrouver et à rapporter tous les passages des autres écrivains du XVI^e siècle qui se vantent d'avoir été ses élèves, ce serait un travail extrêmement long et qui demeurerait toujours incomplet. Citons cependant ce passage d'une lettre de Stuckius à Goldats : « *Quam doleo me I. Aurati, præceptoris mei, viri ingeniosissimi & in emendandis antiquis poetis græcis acutissimi dictata, & annotationes in illa carmina ante multos annos, & eius ore calamo exceptas, cum aliis nonnullis meis libris, Lutetia amisse.* » (13^e lettre du recueil publié à Francfort en 1688.) Ce morceau a été cité par Bayle et ensuite par M. le vicomte de Gaillon, dans un excellent article sur Dorat, publié dans le *Bulletin du bibliophile* de février 1857. Clovis Hestean, à qui nous avons consacré une note (note 35, p. 85), s'est vanté aussi d'avoir étudié sous Dorat. D'autres tenaient à honneur d'avoir eu du moins pour maître un de ceux qu'il avait formés : « Mon père me donna pour précepteur J. Maludan, Limosin, disciple de Dorat », dit, dans ses *Mémoires*, Jean-Jacques de Mesme. (*Variétés historiques et littéraires* publiées par M. Ed. Fournier, t. X, p. 131.)

1. *Eloges des hommes illustres qui depuis vn siecle ont fleury en France dans la profession des Lettres, composez en latin... & mis en françois par G. Colletet.* — Paris, A. de Sommaville, 1644, in-4, p. 307.

2. Voyez ci-dessus, p. xxii.

3. *Elogia*, t. II, p. 288.

coup sûr que de la réputation et de la gloire; cependant Dorat, tout en s'avouant riche en élèves, se plaint de manquer d'or¹.

S'il avait voulu professer à l'étranger, il aurait été rétribué de la façon la plus brillante. Scaliger a dit² que Dorat avait à Padoue ou à Pise 1200 écus de gages, et l'on a contesté avec raison l'exactitude du fait, mais il est bien probable qu'il s'agit non pas d'un traitement qu'il a touché en réalité, mais de propositions qu'il a reçues. Nous savons en effet, par du Verdier³, qu'il a entrepris un voyage en Italie et que sur son passage on lui a fait les offres les plus séduisantes.

« Il estoit entierement Catholique, & reuenant d'Italie, passa par Geneue où il ne tint qu'à luy qu'il n'eust bon apoinctement : mais il ne se pouuoit accoustumer à ceste doctrine. Parlant vn iour avec vn de leurs principaux Ministres de plusieurs choses de la religion & des ceremonies, il luy fut dict que le signe de la croix, que font les Catholiques sur leur personne semble estre fait pour chasser les mouches; il respondit fort à propos, qu'il est vray, d'autant que Beelzebuth, Prince entre quelques diables, en Ebreu veut dire Prince des mouches, & que le signe de la croix chassant le Beelzebuth & les diables peut estre dict chasser les mouches. Je tiens cela de luy. »

Cette plaisanterie de savant, dont on voit que Dorat s'applaudissait fort, n'est pas du meilleur goût; mais l'anecdote jointe au témoignage de Scaliger prouve que la réputation de Dorat était européenne et que tous les États voisins faisaient des efforts pour l'attirer.

Son enseignement était loin de l'absorber tout entier :

« Même dans son âge le plus avancé, bon gré, mal gré, il écrivait toujours quelque chose. La plupart des per-

1. *Dives discipulis, egens sed auri.* (*Poematum* lib. IV, p. 298.)

2. Au mot *Auratus* dans le second *Scaligeriana*, p. 148.

3. *Profopographie*, t. III, p. 2571.

sonnages considérables souhaitaient qu'il fît l'anagramme de leur nom, et il semblait souvent prédire l'avenir d'une façon fort ingénieuse, à l'aide de ces transpositions de lettres ¹. »

Du Verdier confirme et complète ces renseignements : Il a, dit-il, « introduit les anagrammes en France, prises des Grecs & peu vûtes par eux, & point du tout par les autres auant luy ² ; il se mesloit d'interpreter les songes : il faisoit cas des centuries de Nostradamus, contenant certaines propheties, ausquelles il a donné des interpretations confirmées par plusieurs euenemens ³, & disoit que Michel nostre Dame les auoit escrit vn Ange les luy dictant. »

Non seulement Dorat célébrait, en sa qualité de poëte royal, les mariages, naissances, entrées et funérailles de la famille régnante, mais il avait toujours des vers latins, et parfois des vers français ou grecs, à la disposition des simples particuliers.

1. *Papyrii Massonis Elogia*, t. II, p. 289.

2. « On prétend qu'il trouua la tablature des anagrammes dans Lycophon. » (Niceron, *Mémoires*, t. XXVI, p. 111.)

Il est arrivé à Dorat de se servir de l'anagramme pour produire des jeux de mots latins; l'un d'eux est resté célèbre.

« Je n'ai pas assez bonne opinion de Dorat, dit La Monnoye, pour le croire Auteur du fameux distique :

*Roma quod inuerfo delectaretur amore,
Nomen ab inuerfo nomine fecit amor.*

« On le trouve cependant, imprimé page 37. du 1. livre de ses Epigrammes, mais d'une autre façon, moins bonne que la précédente. L'habile Lecteur en jugera :

*Roma quod auerso delectaretur amore,
Nomen ei, auerso nomine, fecit amor.*

« Ceux qui disent, & Ménage entre autres... que ces deux vers sont aussi dans le recueil des poësies de Jule Scaliger se trompent, ils n'y sont assurément pas. » (*Menagiana*, t. III, p. 309.)

3. C'est probablement ce passage de du Verdier qui a conduit M. Philarète Charles à dire que Dorat avait publié une édition des Prophéties de Nostradamus.

« On ne mettoit presque pas de son temps vn liure en lumiere, dit Scévole de Sainte-Marthe¹, que la Muse de Dorat n'escruiut en sa faueur & ne luy seruist de guide, comme s'il eust esté le Mercure fauorable de tous les chemins qui conduisent à la gloire. Presque pas vn homme ne mouroit en France, pour peu-qu'il fust de bonne Famille, que la Muse de Dorat n'en soupirast la perte, & ne fist pour luy l'office funebre de ces Femmes pleureuses dont les Anciens accompagnoient leurs tristes funérailles. »

De même que ces pleureuses auxquelles Sainte-Marthe l'assimile, la Muse de Dorat ne devait point se lamenter gratis, et plus d'une fois sans doute la bourse du poëte s'est trouvée abondamment garnie du produit de ses pleurs.

Ce n'est pas à la légère que nous lui reprochons de s'être fait payer ses vers : il en a été accusé de son vivant. « Il eut, dit Antoine du Verdier², quelque différent en son temps avec le Chancelier de l'Hospital, qui se mesloit aussi de poëtrier (*sic*), parce que ce Chancelier l'auoit aucunement rebroué, disant qu'il estoit Poëte venal, dequoy il fit ces deux vers suiuaus :

*Carmina non vendo : tibi do, qui carmina vendis,
Carmina qui vendis tam bene, vende mea*³. »

Malgré ces dénégations, Dorat indique, en plus d'un

1. *Eloges... par Scévole de Sainte Marthe... mis en François par G. Colletet*. Paris, A. Sommaville, 1644, in-4, p. 368.

2. *Profopographie*, t. III, p. 2575.

3. Cette pièce se trouve dans les *Epigrammata*, au bas de la page 37 :

IN QVENDAM AVRATO
obiicientem quod carmina venderet.

*Carmina non vendo : tibi do, qui carmina vendis,
Carmina qui vendit tam bene chara mihi.*

Ces deux vers, assez obscurs, se trouvent répétés en haut de la page suivante.

passage de son recueil, que les dons excitent le génie. Il le dit formellement en particulier dans une ode pindarique en latin adressée au cardinal Charles de Lorraine, et intitulée : *Des poètes et des princes vainqueurs qui aiment les poètes*. Il y compare les écrivains empressés à célébrer les louanges des grands à des bœufs fatigués pour qui le froment et le fourrage diminuent l'amertume du joug¹.

Il est certain que tant d'illustres personnages, fastueux de leur nature, amateurs des arts et des lettres, fiers de ces éloges qui les égalaient aux héros de l'antiquité, répondaient par des largesses à ces demandes incessamment renouvelées.

Cet argent, gagné si facilement, s'en allait vite. « Accueillant avec tout le monde, se répandant volontiers en bons mots et en récits spirituels, offrant parfois des repas recherchés et copieux, Dorat prouvait sa verte vieillesse par son intarissable babil et ne se montrait jamais économe, réputant indignes du nom de poètes ceux qui se piquaient d'être trop ménagers. Il n'estimait pas l'argent plus que de la boue, et regardait comme la plus grave des maladies le trop vif désir d'en acquérir². »

Cette légèreté, cette bonne humeur, cette inaltérable gaieté lui conciliaient beaucoup de gens.

Ce distique se trouve sous cette forme, avec la date de 1558, au feuillet 199 du Recueil de Dorat, publié à la suite des poésies latines de Georges Buchanan :

*Carmina non vendo, tibi do qui carmina vendis,
Tu tua qui vendis tam bene, vende mea.*

1. *Dos alit ingentium*

.
. *seffos iuvant frumenta boues :*
Mellis inflat, tristis amaritiem
Pabula minuunt aratri.

(*Odorum*, lib. I, p. 2152.)

2. *P. Massoni Elogia*, t. II, p. 288.

Charles IX était charmé de ces plaisanteries et de cet esprit chez un vieillard qui atteignait presque la décrépitude, et c'était là ce qui le lui avait rendu cher¹.

Brantôme appréciait fort ses récits. Après avoir reproduit le conte de la Matrone d'Éphèse, il ajoute : « La première fois que j'ouys cette histoire, ce fut monfieur d'Aurat qui la conta au braue monfieur du Gua & à quelques-vns qui disnoient avec luy². »

De Thou nous apprend lui-même qu'il allait souvent voir Dorat au faubourg Saint-Victor et puisait dans sa conversation beaucoup de renseignements utiles. Il l'avait particulièrement interrogé sur Budée, qu'il avait connu étant enfant, sur Germain Brice et sur Jacques Tusan³.

Malgré l'âge avancé auquel il était parvenu, Dorat ne pouvait jouir paisiblement ni de l'entretien des savants qui venaient le visiter, ni des distractions que lui procurait l'étude.

Outre les nécessités si pressantes de la vie, les troubles civils venaient souvent l'arracher à ses travaux. Il nous fait à ce sujet de curieuses révélations dans une épître adressée à Claude Gauchet pour le remercier de l'envoi de son poème des *Plaisirs de la vie rustique selon les quatre saisons de l'année*, publié en 1583⁴.

Avec la mobilité d'impression qui caractérise les poètes, Dorat s'était laissé séduire par cette agréable description de prairies, de forêts. Déjà il s'étonnait qu'on habitât la ville et qu'on se privât de richesses si faciles à acquérir. Bien qu'il se sentît alourdi par la vieillesse et

1. *P. Maffoni Elogia*, t. II, p. 289, 290.

2. *Dames galantes*, Discours IV.

3. Thuanus. *De vita sua*, lib. I. Voyez aussi *Histoir.* lib. 89, vers la fin.

4. Voyez l'*Appendice*, p. LXIV.

ne marchât qu'avec peine, l'enthousiasme que lui causaient les poésies pastorales de son ami lui inspirait pour la campagne une passion qui l'animait d'une ardeur nouvelle. Prêt à quitter son foyer, à fuir la cour et la ville, il entend tout à coup non le cor de chasse, mais la trompette guerrière : il faut rester là où, tout débile qu'il est, il se voit contraint de porter les armes, et où il frémit le jour et plus encore la nuit au bruit des arquebusades.

Ces troubles auxquels Dorat fait allusion étaient excités par les Seize. Pastoureau, conseiller au Parlement et grand ennemi de la Ligue, commandait les bourgeois, dévoués à la cause royale, qui habitaient le quartier de Saint-Jean-de-Latran. Il veut enrôler Dorat, qui s'excuse sur son âge, et demande à jouer seulement un rôle analogue à celui du clairon ou de la trompette, en donnant du cœur aux soldats, ainsi qu'il l'a fait souvent par les vers qu'il a composés. C'est là qu'il rappelle ses premières campagnes, afin de se dispenser d'en entreprendre de nouvelles.

Dans cette pièce, où il semble que Dorat avait intérêt à exagérer son âge, il ne se donne que soixante-neuf ans, et il résulte cependant de l'ensemble de ses œuvres et des témoignages contemporains qu'il devait être plus âgé. Après s'être vieilli outre mesure dans la première moitié de sa vie, il cherchait à se rajeunir dans la seconde et avait décidé La Croix du Maine¹ à lui servir de complice dans cet innocent mensonge, soit, ce qui paraît le plus légitime, pour ne pas risquer d'éloigner de lui les écoliers en faisant connaître son âge véritable, soit par un calcul de coquetterie assez invraisemblable au premier abord, mais que la résolution qu'il prit peu d'années avant sa mort suffirait cependant à expliquer.

Convaincu probablement, comme il l'a écrit quelque

1. Voyez ci-dessus, p. ix.

part, que la femme est un doux mal ¹, il se décida, sur la fin de ses jours ², à soixante-dix-sept ³ ou soixante-dix-huit ans ⁴, à épouser une jeune fille de dix-neuf ans ⁵.

Cette union disproportionnée lui attira mille quolibets, qu'il reçut avec son enjouement ordinaire.

« On dit.... que la veille de ses nœces, ayant fait part de la nouvelle de ce mariage à vn de ses amis, qui lui témoignoit de l'étonnement de cette nouvelle, à cause de son grand âge, & de la ieunesse de la fille, il se contenta de luy répondre : *Elle fera demain femme*, ce qui est vn bon mot de Ciceron ⁶ ». A d'autres « qui luy parloient de ceste nouvelle amour qui leur sembloit hors de saison, il répondit en riant que cela luy debuoit estre permis par vne licence Poétique ⁷. »

Enfin, comme on lui faisait observer qu'une fois décidé à se marier il aurait dû tout au moins épouser une femme d'un certain âge plutôt qu'une jeune fille, il s'écria que puisqu'il devait mourir par le fer, il aimait mieux que l'épée fût brillante et polie que toute couverte de rouille ⁸.

Plusieurs biographes ont prétendu que cette seconde femme de Dorat était une servante; à en croire Bourbon, elle était fille d'un pâtissier du faubourg Saint-

1. *Fœmina dulce malum, horis opportuna duabus :
Cum tacet in thalamo, cum tacet in tumulo.*

De natura mulieris. (Epigrammatum lib. I, p. 42.)

2. *Eloges.... par Scevole de Sainte-Marthe*, t. III, p. 369.

3. *Borboniana*, manuscrit cité par Joly.

4. *Menagiana*, t. III, p. 304.

5. *Vnde viginti annorum puella*, dit Sainte-Marthe. Colletet traduit, on ne sait pourquoi : « une jeune Fille de l'âge de 22 ans ».

6. Nicéron. *Mémoires*, t. XXXVI, p. 116.

7. *Eloges.... par Scevole de Sainte-Marthe*, p. 369, et *Menagiana*, t. III, p. 307.

8. *P. Maffoni Elogia*, t. II, p. 289.

Germain, et Dorat « n'eut jamais rien d'elle qu'un paté de pigeons, qu'il mangea avec d'autres Regens le jour qu'il devint amoureux d'elle & qu'il lui fut accordé ¹. »

Il est certain du moins que les parents de cette fille n'étaient pas dans l'indigence, car, ainsi que l'a remarqué Joly, Dorat adresse au lieutenant civil Séguier une pièce de vers latins, pour le remercier d'avoir accueilli favorablement une supplique de sa femme ². Celle-ci, par l'organe de son mari, se plaint de ce que sa mère, remariée, a vendu la maison paternelle, en a reçu le prix, veut la dépouiller de la part qui lui revient, et est devenue une véritable marâtre.

Malgré l'âge avancé de Dorat, cette dernière union ne demeura pas stérile. Le poète eut un fils, auquel il donna le nom de Polycarpe. « Plusieurs, dit Bourbon ³, réputoient ce Polycarpe bâtard, à cause du grand âge de Dorat & qu'il avoit chez luy en pension plusieurs grands Ecoliers qui aimoient bien sa femme. »

Dorat ne prit jamais à ce sujet aucun ombrage. La naissance de ce fils lui causa une joie incroyable; il se plaisait à jouer avec lui, et, dit P. Masson, à l'élever dans ses mains comme un petit singe ⁴. A la mort de son père, Polycarpe eut pour tuteur Nicolas Goulou, son beau-frère, qui s'en trouva longtemps chargé. Malgré les exemples dont il était entouré, il manifesta probablement peu de goût pour l'érudition. « Ce Polycarpe, dit Bourbon ⁵, a été fait marchand de toile, où il a si bien fait, qu'il est mort depuis peu extrêmement riche. » Joly, qui cite ce passage de Bourbon, pense qu'il l'écrivait vers le printemps de 1638.

1. *Borboniana*, manuscrit.

2. *Epigrammatum* lib. II, p. 82.

3. *Borboniana*, manuscrit.

4. *P. Maffoni Elogia*, t. II, p. 289.

5. *Borboniana*, manuscrit.

Dans les dernières années de sa vie, Dorat quitta la porte Saint-Victor pour les dépendances de Saint-Jean-de-Latran. Il s'y établit avec ses élèves et y resta jusqu'à sa mort.

Nous ne savons pas bien à quelle époque eut lieu ce changement de résidence. Il se pourrait que le savant professeur, expulsé en 1580 en faveur des pestiférés, fût venu à Saint-Jean-de-Latran et y fût resté; mais il nous paraît plus vraisemblable de croire que ce fut à l'époque de son second mariage qu'il quitta la maison habitée jusque-là en commun avec son gendre et sa fille Madeleine.

En choisissant cette demeure, Dorat avait probablement calculé qu'il allait de nouveau se trouver en rapport avec un ancien et tout-puissant protecteur, qui ne pourrait manquer de lui être fort utile. La commanderie de Saint-Jean-de-Latran dépendait d'Henri, duc d'Angoulême, en sa qualité de grand prieur de France. Dorat, son ancien précepteur, devenu son hôte¹, lui rappelle les leçons qu'il lui a données dès sa plus tendre enfance, la prédiction qu'il lui a faite de sa grandeur future, et, se disant écrasé par la somme qu'il doit payer pour la maison dépendant de Saint-Jean-de-Latran, il demande à être, comme beaucoup de ses voisins, déchargé de cette redevance. Il se fonde fièrement sur l'honneur que son enseignement répand autour de lui, et promet, en échange de la faveur qu'il sollicite, la reconnaissance de ses nombreux élèves.

Cette requête ne fut pas immédiatement couronnée de succès, car nous voyons bientôt une nouvelle pièce latine du poète, plus étendue, plus élogieuse, entrant dans de nouveaux détails sur l'enfance et sur l'éducation du prince; la conclusion est la même, mais la de-

1. *Qui tuus est hospes nunc, & doctor fuit olim. (Poematum, lib. III, page 212.— Au lieu de ad Henricum Engolismensem, la pièce porte par erreur : Ad Henricum III. Gal. & Pol. Regem.*

mande est répétée avec plus d'insistance et de force :

« Morel, qui fut le Chyron de ce nouvel Achille, le Phoenix de ce nouvel Éacide, a reçu pour un si grand travail un prix qui n'est pas à dédaigner : il est devenu gratis l'hôte de ta ville. Quant à moi, qui ai développé non comme lui ton corps, mais ton esprit, et qui t'ai enseigné à parler grec et latin, j'entends non pas seulement tout Paris, mais toute la France se plaindre de ce que je n'ai pas obtenu la récompense que je méritais. Fais donc, car tu le peux, que je sois gratis ton hôte, au lieu de l'être moyennant cent écus. Si tu fais cela, grâce à mon cours de Grec, l'école de Saint-Jean-de-Latran sera bientôt l'émule du Gymnase royal¹. »

Cette pauvreté, que Dorat avait peut-être exagérée d'abord, afin de vivre plus à l'aise et de contenter ses goûts de luxe, n'était devenue en dernier lieu que trop réelle. Cette phrase, plus élégante que précise, de Masson : « Il mourut riche, surtout des ressources que la vertu nous procure, non de celles dont l'avidie genre humain ne peut se rassasier² », pourrait faire croire qu'il était à l'abri du besoin, mais le témoignage des autres contemporains ne laisse aucune place au doute.

Ronsard³, parlant de la situation précaire des poètes, s'écrie :

*Ne sommes auancez finon de pauureté,
Lambin, Turneb, Daurat, lumieres de nostre âge,
Doctes & bien-uiuans en donnent tesmoignage.*

De Thou attribue la triste position du célèbre professeur aux plus louables motifs : « fait, dit-il, pour s'occuper uniquement des études et de l'avantage des

1. *Poematum* lib. IV, p. 305.

2. *Dives opibus, iis præsertim quas virtus parit, non quibus mortalium genus avidum expleri nequit.* (P. Maffoni *Elogia*, t. II, p. 290.)

3. *Œuvres*, 1623, p. 735.

autres, il négligea toute sa vie le soin de sa fortune, ce qui l'a fait tomber dans une déplorable indigence ¹. »

Il ne faudrait pas accepter dans son entier ce jugement si favorable. Comme professeur, Dorat se montre plus dévoué que désintéressé, du moins auprès des grands. Nous avons vu avec quelle exagération évidente il peint les fâcheuses conséquences de son séjour à la cour, et l'appété, assez fière et assez noble d'ailleurs, avec laquelle il réclame une récompense supérieure à celle qu'il a reçue ; il poursuit avec une insistance que rien ne lasse, les termes en retard de sa pension ; il cherche sans cesse à se faire dispenser des charges que ses propriétés ont à supporter ; il plaide pendant plusieurs années contre un vigneron qui avait laissé dépérir ses plants. Quand sa maison est envahie par les pestiférés et qu'il se voit presque, comme on dirait aujourd'hui, sous le coup d'une expropriation, il a grand soin de spécifier tout d'abord que, si elle a lieu, il entend être payé non d'après la valeur des propriétés dans ces temps malheureux, mais d'après celle qu'elles avaient avant le début de la peste ; il poursuit un de ses élèves pour un vol dont il n'indique pas la nature, mais qui était probablement, on peut le conjecturer par ce silence même, d'une assez mince importance ; enfin, dans une pièce dont nous n'avons pas encore eu occasion de parler, il réclame la peine du fouet contre une vieille servante qui avait bu son vin ².

L'homme qui agit ainsi n'abandonne pas le soin de ses intérêts, et, s'il les compromet parfois, ce n'est pas par négligence, mais au contraire à force d'attention minutieuse et de rigueur intempestive.

Scaliger, du reste, a encore plus mal rencontré en

1. *Historiarum*... lib. 89.

2. Voyez *Appendice*, p. LXVI.

faisant de Dorat un avare, que de Thou en le présentant comme un homme désintéressé. Apre au gain, profitant de toutes ses ressources, il était excellent administrateur, mais fort mauvais ménager, et c'était en quelque sorte par principes et par vanité de poète qu'il se montrait dépensier.

Il avait d'ailleurs une confiance exagérée dans son talent de professeur, qui lui avait assuré des ressources que sa vanité croyait inépuisables; mais sa vieillesse avait peu à peu éloigné les écoliers, dont le nombre se trouvait déjà fort diminué par suite des troubles civils, et lorsqu'il mourut à Saint-Jean-de-Latran, presque octogénaire, le 1^{er} novembre 1588, au moment où Henri III tenait les États de Blois¹, sa perte ne causa pas autant de regrets qu'elle aurait dû en exciter.

On commençait à oublier l'homme habile et consciencieux qui n'instruisait pas seulement ses élèves, mais les formait, qui parfois dérobaient un chef-d'œuvre à leurs yeux pour ne le leur montrer qu'au moment où ils avaient assez d'intelligence pour le comprendre et où ils ressentaient assez d'enthousiasme pour l'admirer.

Là est encore à nos yeux sa véritable gloire; ses cinquante mille vers latins ou grecs, et surtout ses poésies françaises, ne valent pas son enseignement. Ses élèves, voilà son véritable titre; en cessant d'être leur maître,

1. Selon de Thou, il mourut *presque octogénaire, pæne octogēnarius, nouembri exeunte*. (*Historiarum* lib. 89.) — *Desceffit.. Lutetia ad Templum D. Ioannis Lateranensis, prospera fere semper usus valetudine, cum regni Comitia Blesis haberentur Henrico tertio rege, anno Domini 1588. Calendis nouembris. Damast, Romanæ urbis Episcopi, ætatem supergressus, maior enim octuagenario exceffit e vita*. (P. Maffoni *Elogia*, t. II, p. 290) Voir les épitaphes dans l'*Appendice*, p. LXVIII. — M. Jal a cherché à vérifier la date de la mort de Dorat et son âge dans les registres de S. Benoît; mais ces registres, aujourd'hui entièrement détruits par l'incendie de l'annexe de l'Hôtel de ville, manquaient dès lors pour l'année 1588.

il demeurait leur ami et leur guide. Leur faire comprendre les chefs-d'œuvre de l'antiquité n'était à ses yeux qu'un moyen et non un but; il prétendait leur en voir composer à leur tour, et se montrait en toute circonstance initiateur ardent et convaincu. Mais par un phénomène extraordinaire et toutefois assez fréquent, l'ardeur, la flamme qu'il communiquait si bien aux autres, semblent ne pas l'échauffer lui-même, et il aurait pu répéter avec une rigoureuse exactitude ces paroles échappées à Horace¹ dans un accès de modestie :

*Fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.*

1. *Ars poetica*, v. 304.





APPENDICE

I

PIECES JUSTIFICATIVES

DE LA BIOGRAPHIE DE DORAT.

AD FOXIVM

REGIS PRVDENTISSIMVM ORATOREM.

*Vrbes de patria septem rixantur Homeri :
Et sub grammaticis lis ea pendet adhuc.
At mihi væ misero magnum qui sector Homerum,
Quâ licet ad musas ire sequente gradu ;
Certe qui voces non tantum primus Homeri,
Ipsa sed in vulgus orgia sacra dedi ;
Orgia quæ frustra cupiunt spectare profani,
Et melius cistis quæ veneranda latent.
Hæc ego qui primus vates nouus antra reclusi,
Fas vbi Mæonio cominus ore frui est,
Non vrbes patrias septem, velut ille, requiro,
Contentus patria, quæ fuit vna mihi.
Vrbs in Aquitanis quondam celeberrima terris,
Pauca, sed exilis quæ tenet arua soli.
Nomen & inde famis vetus illi Græcia fecit,
Si modò Lemoux λιμός ante fuit.*

*Patria tam sterilis, gnavis tamen vſa colonis,
 Creuerat ad iuſtas plena laboris opes.
 Non tamen inuidiam fecit labor improbus vlli :
 Cenſibus eſt ſolis inuidioſa ſuis.
 Quos ſi tu pateris Iudex iuſtiſſime Foxi,
 Iniuſte a dominis vique doloque rapti,
 Actum eſt de patria vatis tibi ſemper amici,
 Et quamuis expers criminis exul ero.
 Namque quid exilium eſt patriæ niſi ſede carere,
 Quæ niſi tu prohibes, nulla futura mihi eſt?
 Ergo Mæonio ne nam de vate reſingar,
 Ille ſua falſo crimine pulſus humo,
 Tu ſuccurre tuo (quæ ius finit) vſque fauore,
 Vt ſua ſit vati patria ſalua ſuo.*
 (Poematum lib. II, p. 100-101.)

AD FRANCISCVM CARNAVALEVM.

*Pace tua ſi iure quæri mihi pauca licebit,
 Pauca ego nunc tecum Carnualet querar.
 Quæ me prima dies maleſidam traxit in aulam,
 Vltima cur vitæ non fuit illa meæ?
 Paruo diues eram : paruoque beatus habebam
 Vnde meæ domui pabula certa darem.
 Ars mihi quærebat victum : labor improbus artem
 Inuerat, ætas cui ſat iuuenilis erat.
 Nunc morbis ſenioque grauis, neque ſat memor artis,
 Deſueti & fugiens ferre laboris onus,
 Debilis, æger, egens, quid agam, niſi damna gemendo
 Noſtra leuem, gemitus ſi modo damna leuat?
 Ergo ego conſumpſi melioris iuuenile vitæ
 Tempus, & ars mihi quas ante pararat, opes.
 Namque domo careo, ſtudiis aptiſſima quondam
 Quæ fuerat ſedes vna parata meis.
 Fracta, vel abſenti domino ſurrepta ſupellex :
 Vnde mihi talem nunc ego rurus emam?
 Olim ego diſcipulos non paruæ laudis habebam,
 Fama mihi quorum maxima fama cura eſt :
 Vnde parem, quos amiſi te propter, & illos?
 Vnde quod eximium nomen in vrbe fuit?
 Vnde tot oblitus, dum tracto minora, Camænas?
 Nam rideor Græcè dediticiſſe loqui.
 Vt tamen hæc reparem, non eſt reparabile tempus,
 Optima quod vitæ pars fuit vna meæ.*

Omnibus amissis, quid nunc mihi restat egeno,
 Naufragij tabulas præter & æra mei?
 Consumenda breui non multa numismata tanta,
 Quanta mihi soboles semper alenda domi est?
 Decrescente mihi nam re, domus aucta puellis
 Est geminis, proles tertia iamque subit.
 Et tamen ingrata cum nunc deceptus ab aula,
 Ceu gelido refero læsus ab angue pedem :
 (Nam referam nimium mihi tam nimiumque necesse est,
 Passo quæ nequeo iam, mihi crede, pati)
 Nunc cum me à duri iuuat afferuisse labore
 Seruitij, iratis, quod mihi dils subij :
 Nulla mei ratio veteris sudoris habetur.
 Premia sunt meritis reddita nulla meis.
 Nihil datur vnde meæ possim tolerare senectæ
 Pauperiem, natis vnde cauere famem,
 Vnde domus veteris certam prohibere ruinam :
 Namque domus instat certa ruina meæ.
 Quam tibi turpe puta non suffulcire cadentem,
 Turpe laboranti subdere nolle manum.
 Non ergo sic de te merui, non, dum tibi gratum
 Sic docui summa nocte dieque fide.
 Atqui, si velles (& erat te velle decorum).
 Commodius poteras rebus adesse meis,
 Si me non quibus, saltem me voce iuuares :
 Quid minus est vocem quàm dare velle suam?
 Scimus apud Regem quid haberet ponderis illa,
 Si sit pro rebus ambitiosa piis.
 Non ego quàm curator equum tibi villior esse
 Promerui officiis in tua tecta meis.
 Penso fac detur pro sumpto parua labore
 Annua, quam vel equos qui bene curat habet.
 Quam famulus prius obtinuit tunc vnus & alter,
 Tertius ascribat fac quibus ipse precor.
 Interea dedit aliquid (quo iustius est nil)
 De successoris conditione mei.
 Non tulit ille graues æstus pondusque diei,
 Durior est operis pars data prima mihi.
 Fracta mihi glacies, cursus habet ille secundos :
 Quod seu, totum ne metat alter, age.
 Aut alia certi (si qua est) ratione require,
 Quo me, lapsuram sustineasque domum.
 Ciuili fremeret cum tota Lutetia bello,
 Gallus & ipse suas Rex trepidaret opes,
 Ipse quoque austeri nec possem lege Solonis
 Argui in alterutra pars nisi parte forem.
 Pacis amans vates gladio præcinguor acuto,
 Atque mea quatio non mea tela manu.
 Qualia tam reductis genitor longæuus Vlysses

*Arma tulit Troia trofue cadente senex.
 Vidit & invidit mihi Martia tela tenenti,
 Phæbus, & erronem sub sua signa vocat,
 Ponere dumque manu cunctarer inutile telum
 Iratus telo me petit ille suo :
 Figitur armato Phæbeia cuspis in armis :
 Vatis & hinc dextrum condolet omne latus.
 Nec fatis, insultans verbis quoque tristibus ægro :
 I nunc & Martem tu mihi præfer, ait.
 Nec mora depofuit quem dextera fumpferat ensem,
 Et redit ad calamos arma priora fuos,
 Illa sed officium fcribendi læfa recufat,
 Alteriusque manus pofcere cogor opem.
 Qua tamen arte licet culpam emendare priorem,
 Nitor & hæc memini crimine facta meo
 Et merito quia tela mea fum non mea dextra
 Aufus ferre, mea eft faucia, Phæbe, manus.*
 (Poematum lib. II, p. 55-58.)

AD AMPLISSIMUM VIRVM

PETRVM THERMEVM SENATOREM.

*Thermæum lubet Aurati faluere Camæna,
 Iuftaque fi quando nunc eft mihi caufa falutis
 Mittendæ, tua Thermæus iuftiffima cura
 Filius ille, meas venit qui nuper in ædes,
 Ad quas migravi tanquam fugitiuus ab Aula,
 Cum Mufts ftudiiſque in gratiam vt inde redirem :
 Aulica nam paſſus faſtidia mille per annum,
 Hunc tandem in portum ventis iactatus & vndis
 Nauſeam vt euomerem tanti maris, alter Vlyſſes
 Euafit, atque ita me Nympharum lætus in antrum
 Reddidi, in illarumque ſacraria grata recepi,
 Nil ſatius ducens grandi, nihil aptius æuo,
 Inter quod iuuenes ſtudioſos vſque frequenter
 Verſari, & quæ ſcire dedit mihi longius æuum,
 Socratis exemplo ſenioris rite docere.
 Nam cum dactor ait, Tharcenſis paruulus eſſem,
 Tunc puer, vt paruus ſapiebam, grandior at nunc
 Cum ſim, grandia iam nugis me tempus omiſſis
 Curare, & vanos pueris dimittere luſus.
 Ergo non multis, ſed paucis, quos ego legi*

*Vel qui me potius legere suis velut aptum,
 Artibus & studiis ad me venientibus vltro,
 Vitraque magniloqui mysteria rimor Homeri,
 Siue per Iliacos Regum populique furores,
 Vnde quid ira decem nocuit funesta per annos
 Discitur, & quod clara Ducum capita egerit Orco :
 Siue in Vlyssæis erroribus, atque periclis,
 Non modo quanta fuit duri patientia Nautæ,
 Quantum consilii, pietatis, iuris & æqui,
 Et quantum moderati animi speculamur in illo,
 Quem sibi virtutis perfectum exemplar ad vnguem
 Proposuit describendum diuinitus Homerus,
 Seria multa iocis inuoluens, veraque fictis :
 Qualis apud Veteres nondum corrupta sophia
 Virginis instar erat sinuoso insignis amictu,
 Vnde suum peplum doctæ sumpserunt Minervæ
 Cecropidæ, variis quod acu pinxere figuris,
 Sistere Palladia soliti quod in arce quotannis
 Donum insigne Deæ, & Sophiæ mirabile textum,
 At nimis infelix, rerumque ignara latentum
 Ætas posterior quæ prisca poemata vanas.*

(Epigrammatum lib. I, p. 14-16.)

AD D. GELAEVM.

*Magni maxima pars fort Gelæ,
 Quo non sanctior illa Cretis vrna
 Minois : graue ne sit hunc libellum,
 Quem mittit tibi Musa, lectitare.
 Inter quos iuuenes docens laboro,
 Vnus Mercurialis artis, ac non
 Phoebœe docilis, mihi meisque
 Quædam surripuit, deditque venum
 Sic vili pretio, pudens vt Emptor
 Deberet malè paria suspicari.
 Dignum tu sed in hos malos emaces
 Exemplum statuens, fac extumescent
 Sic posthac iuuenum emptitare furta,
 Furtorum facit Emptor ipse fures.*

(Epigrammatum lib. II, p. 85.)

AD HENRICVM

REGIS FRATREM FORTISSIMVM.

*Est domus Aurati tenuis, sed nota popello
 Lemouicum, huic parcat militis ira tui.
 Parcat ut huic miles tubeas in limine figi :
 AVRATI DOMVS HÆC, HANC VIOLARE VETO.
 Sic tibi contingat Victori posse reuerti,
 Sertaque de fratris laurea ferre manu,
 Parrifamque vehi curru cum fratre per urbem,
 Me ter Io, fratri, terque canentem tibi.*
 (Poematum lib. II, p. 72-73.)

INGRAVESCENTIBVS TERTIO BELLIS

CIVILIBVS ET EXPEDITIONE IN REBELLES TOTAM FERRE
 AQVITANIAM VASTANTES FACTA, AVRATVS SVIS QVI SVNT
 APVD LEMOVICES, TIMENS, COMMENDAT FRATRI REGIS
 SVMMO EXERCITVS IMPERATORI, PER D. DE CARNAVALLET,
 EO MODO.

*Non igitur duro sunt omnia tempore dura,
 Dulcibus est aliquis inter amara locus.
 Sunt etiam miseris solatia sæpe laborum
 Parua sed in magnis grata futura malis,
 Me quoque cum multis rerum grauiora ferentem
 Pars leuat in nigro candida parua die.
 Nuper enim nostras miles vastauerat ædes :
 Quæstus eram Regi : Rex reparare iubet.
 Iussa fides sequitur : nec enim sine pondere verba
 Regia sunt, auri cum graue pondus habent.
 Sed frustra mihi Rex ædes reparare dedisset,
 Quas iterum miles diruiturus erat.
 Ni pius exemplum Regis foret ipse sequutus
 Frater, ab admonitu, Carnauenoë, tuo.
 Tu sacra liminibus præscribis nomina nostris
 Henrici, quorum tuta fauore domus.
 Nunc etiam mater commendari tibi possit,
 Hanc quoque seruandi sit tibi cura precor.
 Nam mihi quid prodest seruata Lutetia per te,
 Si patriæ pereat vis mihi tota meæ?*

*Si pereat mater, fratres, pariterque sorores,
Quos mihi Lemouicum mania parua tenent?
Hos igitur serua : si me seruasse laboras
Et patria vati fac sit in vrbe focus.*

(Poematum lib. IV, p. 318-319.)

AD DOMINVM NICOLAVM MORELLVM

DOMINVM D'AVTEUIL.

*Tempore quo tuus ille pater florebat in aula
Rege sub HENRICO quæstor sub regeque nono
Carolo, vt integritas, sic gratia tanta parentis
Erga me doctosque omnes, quos aula fauebat
Vsq̃ue fuit, Regis stipendia vt annua nobis
Certa forent nullos intercipienda per annos.*

*At nunc nescio qua fatali sorte maligna
Dimidium intercepta mihi stipendia in annum
Me seniore ægroque absenteque Regis ab aula,
Regali à Quæstore, & Regis nomen habente.
Ante duos annos nam quæ mihi præmia debet,
Abnegat, & nuper Regi me iure quærente,
De Regis Quæstore quod Auratum male trahebat
Rex iussit priuo Regis præsentē Senatu,
Atque fauente Seni merito per scripta poetæ,
Et per discipulos quot Gallia nouerit ipsa
Eximie doctos Græce, doctosque Latine,
Perque alios aliis docui quos semper ab oris
Germanis, Italis, Scoticis, pariterque Britannis :
Atque adeo Græcis græca hinc repentibus vltro,
Testibus idque libris quorum iam Fama volauit
Tam procul, vt Francis sonus audiretur ab imis.*

*Tu vero qui me nosti si nouit & alter,
O Morelle, tui pereat ne gloria patris,
Ad Patris exemplum rediens Patriisque fauorem
Regibus in Musam Francis iam quinque probatam,
Quantus apud Regem Quæstorem Regis amicus
Est tuus ille fauor precor experiaris vt in me.*

*Quæ Rex Aurato iussit mihi debita solui
Anni præteriti quauis ratione modoque,
Teste EPERONIO commendatoreque nostro,
Meque nisi Quæstor faciat regalia iussa*

*Ad sua vindice se mox tura iubente vocare
Quaestorem Regem regalia iussa negantem.*

(Poematum lib. III, p. 221-222. — La même pièce figure sous ce titre : « *Ad Nicolaum Moreau* » aux pages 204 et 205 avec quelques variantes et sans les huit derniers vers où ils sont intitulés. En revanche on les trouve tout seuls dans le second livre des *Épigrammes*, page 65 : « *Ad Rationum Magistros* ».)

AD PHILIPPVM HVRALTVM,

VNICVM DOCTORVM PATRONVM.

*Me commendasti, sed commendatio pondus
Non habuit, morbo præueniente graui.
Causa fuit morbi Aulicus, ipsa senectus,
Quæ morbus grauis est, tertia pauperies.
Irrita nam annorum stipendia nostra duorum,
Nec signum Regis, nec tua cera iuuat.
Quid faciam senior, pauperque, ægerque, Philippe?
Ad te sacra bonis ancora confugio.*

(Epigrammatum lib. I, p. 25.)

AD D. SEGVIERVM.

*Auratus genero domum sub vrbe
Qua ludant pueri simul docendi
Dudum tradiderat : gener sed illam
Multis partibus auxil, atque sumptu :
At nunc publica pestis illa clades,
Quæ Phæbi noua missa venit arcu,
Phæbeis habitanda ne sit ipsi
Muss, viribus efficit malignis.
Nam qui pestiferi fugantur vrbe
Irrupere domum, secantque plantas,
Commune è proprio sibi parantes.
Nunc ciuilibus atque ciuitatis
Tu qui litibus es negotiisque*

*Binis, ó Segutere, plus sat vnus,
Ne ciues patiare ciuium ius
Proprator violare : fin neceffe
Priuum cedere publico, fac in rem
Vertatur domus empta ciuitatis
Ciuii pretio tuo fauore,
Sed quanti valet, æstimenda tanti,
Per te ne pereant Socer Generque.*

(Epigrammatum lib. I, p. 31-32.— Cette pièce se trouve avec quelques variantes aux pages 324-325 de la première partie du recueil, Poematum lib. IV. Le troisième vers s'y lit ainsi :

Dudum tradiderat gener, sed illam

ce qui rend ce passage inintelligible et a fait changer à l'errata *gener* en *socer*, changement que la ponctuation meilleure du texte que nous avons choisi rend inutile.)

AD D. VILLOMONTAEVM

VRBIS PRAEFECTVM.

*Villomontæo si mons Parnassus vrbis
Nomine teste fauet mutuus esque fauor,
Supplicis exaudi gemini sua damna querentis
Quos e Parnasso pestis abire iubet.
In Marcellino, quo monte salubrior vrbis
Pars non est, domus his empta duobus erat.
Musarum sedes Musis & amantibus ipsas
Hospita & vrbis commoda Discipulis,
Illam sed plebes quam pestis acerbâ fatigat
Fecit vi hæc sanis non habitanda foret :
Phæbus amat Musas sed pestem mittit in hostes
Cultoresque suos hinc abisse dolet.
Aut igitur dominis populus sua tecta relinquat
Aut emat hæc, sed non conditione mala,
Quanti olim fuerat, quanti sine peste fuisset
Veneat ut tanti fac vitata domus :
Vnius è pretio montis sibi quærere montem
Ut possint alium quam pia Musa colat.
In quo monte tuæ VILLOMONTÆE canantur*

*Laudes seu Græcis seu fidibus Latitis.
Quod tua supplicibus fauceat mens integra Mysis
Publica priuatis nec nocuisse sinat.*

(Poematum lib. III, p. 220-221.)

AD CLAVDIVM GAVCHETVM.

*Tam bene deliciae tibi describuntur agrorum,
Prata, nemus, flores, pastor, amica greges.
Miror ut urbanas si quis colat amplius arces
Tot faciles rudis præteriturus opes.
Certe ego qui iam sum factus gravitate senili
Tardior, alternos vix moueoque pedes,
Carmina cum primum tua pastoralia legi
Milleque pastorum gaudia mille iocos,
Tanto correptus sum ruris amore iocosi
Ut nouus irruerit sub mea membra vigor,
Et iuuenile calens, frigusque senile relinquens,
Defererem urbani fumida ligna foci,
Impetus & medios excurrere venit in agros
Atque aulae atque urbis transfuga pene fui.
Cum me venantum non cornua classica, sed me
Bellantum quibus (heu!) nunc strepit omnis ager,
Rursus in urbanas fugitiuum egere latebras
In quibus imbellis bellica tela fero.
Perque dies, magis & per noctes mille tumultus
Horresco caua quos bellica canna facit.
Ut malè dispereat quisquis malus otia pacis
Disturbans populos ciuica ad arma vocat.
Nos tamen interea solemur carmine curas,
Tu GAVCHETE meis cantibus ipse tuis.*

(Poematum lib. III, p. 226.)

AD AMPLISSIMVM VIRVM D. PASTOREVM

REGIS A CONSILIIS.

*Pastor amans & oues, & ouilia mitia Phœbi,
Si Pastor quondam Phebus & ipse fuit,*

Namque gregem Admeti paut formosus Apollo :
Paſco ego nunc pueros per mea prata rudes.
Otia cur turbat mea paſtoreſia Miles,
Regia qui ſequitur te duce ſigna comes?
Non artes ego ſum, ſed natus ineptus ad arma,
Sexaginta annos ter tribus adiiciens.
Et rude donari ſi digna ſenilior ætas,
Iam rude donari me quoque tempus erat.
Militia tamen ea omni non parte requiro
Exautorari poſſe favore tuo.
Eſt & cornicinum ſuus inter & arma tubarum
Uſus : quo fungar miles inermis ego.
Poſſum ego militibus vel ſegnibus addere vires :
Sæpius ut ſeci carminis arte met.
Henrici primi ſum ſigna ſequutus ad uſque
Regnum, militiæ paruula parsque fui.
Inde ad Bapaunam Regem comitatus euntem,
Eius hæredes tempore quemque ſuo,
Non latus accinctus gladio thorace nec armos :
Clara ego ſed pugnæ buccina militibus.
Qualis quem perhibet Tyræum caſtra Laconum
Uſque ſequi ſolitus peruetus hiſtoria,
Qui nullis humeros ſuccinctus nec latus armis
Sed cithara armatis robur in arma daret.

(Poematum, lib. III, p. 224-225.)

AD HENRICVM ENGOLISMENSEM

MAGNUM FRANCIAE PRIOREM.

Si primis docui libros te ab annis
Græcos & Latios : tibiſque ſortem
Prædixi puero ratam futuram
Euiſtis pueri mei miniſtri,
Scriptam carminibus meis ducentis,
Primo tempore quoque publicandam,
Si ſas ſit mihi per tuum favorem,
O Henrice, equitum decus ſacrorum :
Fac, quæ gratia ſæpe facta multis
A te, ne Laterana Tempia iuxta
A me quæ colitur domus, colonum
Soluendæ obruat ære penſionis :

*Si sum non oneri, sed huic honori,
Multos discipulos ibi frequentes,
Menses assidue docens per omnes,
Qui pro me, tibi gratias habebunt.*

(Poematum lib. III, p. 224.)

AD D. TVLLEVM

SVMMVM CVRIÆ PARISIENSIS PRAESIDEM.

*Tullee, qui veteris renouas cognomina Tulli,
Illius excellens sicut & ingenium,
Nosce breuem causam, Mulier vinosa Poëta
Vina bibit partim, parte bibenda dedit.
Hospitis illa fidem si læst inhospita vinum
Suffurans, quo ægre quisque poëta caret,
Ne tu, ne socij caput hoc conferre parati
In causa paruum hoc esse putate nefas.
Non semel aut iterum fuit hæc scelerata, sed hausit
Nostrum per menses quattuor vsque merum.
Non hausit tantum, vetuit me haurire, meosque
Corrumpens, tacitis quod biberemus aquis.
Quæ conuiçta fuit vitiaffe numismata Regis,
Hanc quis aqua vinum non vitiaffe putet?
Vos igitur tangant mea damna & damna meorum
Toxica polluti queis dedit illa meri.
Sic absoluitis hanc, quo capri tempore lites
Maluerim lites igne perisse Iouis.
Maluerim nunquam diçus bonus esse poëta,
Pota impune mihi quam bona vina forent.
Non tocus hic vllus: mala sum, mala seria passus.
Vos facite authorem seria pœna premat.
Bestia muta caper Bacchi quod carperat vvas
Traditur ante aras cæsa fuisse Dei.
Nunc quoque corrupto sit anus data victima Baccho:
Nec cultro, hanc flagro cædite carnificis.*

(Poematum lib. III, p. 248-249.)

II

EPITAPHIVM

IN AEDE

SAN-BENEDICTINA

PARISIIS

APPENDENDVM

NICOLAVS GVLONIVS

MORTALITATIS MAIORVMQVE MEMOR

piis illorum Manibus designabat,

ANNO CID MDCLⁱ.

1. Ce titre est celui d'un recueil en 23 pages in-fol. qui renferme une épitaphe collective rédigée par Nicolas Goulu en l'honneur de plusieurs membres de sa famille. Piganiol de la Force, qui a vu ces inscriptions dans l'enceinte du chœur de l'église Saint-Benoît, proche la sacristie des chanoines, les reproduit, dans sa *Description de Paris*. — Paris, Legras, 1742, 8 vol. in-12, t. V, p. 55-57, sous la forme un peu abrégée qui leur fut donnée lorsqu'on les grava. Elles sont consacrées à neuf personnes :

- 1° Jean Dorat.
- 2° Nicolas Goulu, son gendre.
- 3° Jérôme Goulu, fils de Nicolas.
- 4° Henri Monantheuil, beau-père de Jérôme Goulu.
- 5° Théodoric Monantheuil, fils d'Henri.
- 6° Madeleine Dorat, fille de Jean Dorat.
- 7°, 8°, 9°, La femme d'Henri Monantheuil et ses deux filles.

De ces neuf épitaphes, nous ne reproduisons que les quatre premières et la sixième.

La famille Goulu avait deux autres de ses membres qui, appartenant à des ordres religieux, n'avaient pas été réunis dans la sépulture de l'église Saint-Benoît : Jean Goulu, supérieur des Feuillants, fils de Nicolas Goulu et de Madeleine Dorat, qui reposait dans le monastère des Feuillants, au faubourg Saint-Honoré, et damoiselle Philippe Goulu, décédée à Paris, à vingt-neuf ans onze mois et onze jours, « l'onzième Avril 1649, après avoir consommé ce qui luy estoit resté de force et de vie dans les assistances extraordinaires qu'elle rendit aux pauvres durant les trois mois « du blocus de cette Ville ». .. Nicolas Goulu, l'auteur du recueil, leur consacre à tous deux un souvenir, puis il termine par des vers latins de divers auteurs en l'honneur de Dorat, et des réflexions sur le blason des Goulus. Plus tard, en 1653, il joignit à ces divers documents douze pages additionnelles, principalement consacrées à Jean Goulu, le supérieur des Feuillants.

QVISQVIS ES LITERATVS ET PIVS STA ET LEGE.

HIC IACENT :

IOANNES AVRATVS Regius Græcarum literarum Professor; Regius Poëta & Interpres; Regibus apprime carus; Cuius ex sinu prodierunt tot patriæ suæ decora, tot ætatis suæ ornamenta, Ronfardus, Bellafus, Bellaqua, Balfus, Portæus, cæterique quotquot indefessis laboribus & ingenij face, meliori sæculo præluxerunt; Auitæ religionis propugnator integerrimus; Recentiorum dogmatum hostis acerrimus; Vir antiqui moris & incorruptæ mentis; Aliorum commodo natus, sibi nusquam; Thuani, Sammarthani, Massoni, Perronij perennioribus ære monumentis, æternitati commendatus¹.

Ob. 1588. Æt. 80.

NICOLAUS GVLONIVS gener, Regius quoque Græcarum literarum Professor; Vir pietate, patientia, suauitate morum eximius; Eximius rara ingenij facilitate & methodo; Regia in exedra per XL. ferme annos assiduus ad mortem vsque, quam præfaga velut mentis acie præsentiens, paucis ante diebus e suggestu constanter pronuntiauerat *Esse dignitatis & officij suscepti in suggestu Regio non immorari tantum, sed immori*; Scriptis & lucubrationibus clarus, quarum pars in lucem exiit cura & studio Ioannis Gulonij filij natu maioris, summa Fulienfis Sodalitij præfectura, sexennalique vniuersi huius Ordinis moderamine non parum insignis.

Ob. 1601. Æt. 71.

HIERONYMVS GVLONIVS NICOLAI filius ætate minor; Vixdum pubertatis ingressus annos, mira felicitate ingenij iam & auo & parente dignus: Raro exemplo duodeuigefimum duntaxat natus annum, Regium & quasi hereditarium munus summa laude executus, ipso Eminentissimo Perronio teste, qui tunc temporis asserere solebat, adolescentis vires oneri imposito non modo non impares, sed etiam in Græcis superiorem neminem inueniri posse; Rerum naturalium peritissimus, atque in omni disciplinarum genere versatissimus; Inter Parisienses Medicos Doctor maximi nominis, in quorum ordinem vir plus & sincerae veritatis tenax, priscæ religionis corruptores

1. L'építaphe donnée par Piganiol de la Force ajoute le nom de Ronfard et retranche celui de Masson : « Thuani, Sammarthani, Ronfard, Perronique scriptis æternitati commendatus. »

& inimicos è Caluinianorum latebris erumpentes, quantum in se fuit adscribi nunquam passus.

Ob. 1630. Æt. 49.

HENRICVS MONANTHOLIVS HIERONYMI GVLONII socer; Iam inde ex longâ clarissimorum Maiorum serie, auoque, ipso Domino Monantholij, oppidi gentilis, & non ignobilis apud Veromanduos, oriundus; Mathematicorum Artium Professor Regius; Medicæ Scholæ Parisiensis Doctor Exdecanus, defensorque vigilantissimus; Qui probatam tot sæculorum vsu eiusdem percelebris Scholæ disciplinam ac methodum constantissimè asseruit, grauissimis orationibus frequenti Senatui inuectus in Riuerii famosissimi tunc lethiferæ nescio cuius Empirices inuentoris errores & contumelias; Difficillimis temporibus, fatali tempestate, sæculi infelicis lactatus procellis, nunquam demersus; Patriæ amantissimus; Rarum denique ciuibus suis inconcussæ probitatis exemplum; In cuius ædibus, obtentu literarij conuentûs, de Vrbe siue cæde & clade Henrico Magno restituenda, sæpius agitata consilia; Quibus tandem in optatum finem perductis, Vrbeque reginâ in potestatem Principis optimi feliciter redactâ, tot ex doctissimis Academiæ alumnis lectus, qui primus, è suggestu regio, Victori tanto faustum epinicium solenni concione decantaret; Vir famæ probatissimæ & integerrimæ; Inter amicos Gulielmi Varij illustrissimi Galliæ Procancellarij præcipuus & omnium carissimus; Ab illo summo viro in elegantissimâ Dissertatione, quam de Constantia inscripsit multum commendatus, ibidemque expressus sub adumbrato Musæi nomine; Scriptis clarus; Sed dum suum Heptatechnon Mathematicum, opus maximum & immensi laboris, in lucem educere parat, fato interceptus.

Ob. 1606. Æt. 70

MAGDALENA AVRATA IOANNIS AVRATI filia, Conjux NICOLAI GVLONII; Latinè, Græcè, Hispanicè & Italicè docta; Laudabili senectute venerabilis; Dotibus propriis clara; Clara parentis, mariti, liberorumque laudibus¹.

Ob. 1636. Æt. 88.

1. L'épithape donnée par Piganiol de la Force est beaucoup plus courte et porte seulement : « Animi et corporis dotibus clara, clara parentis, mariti, liberorumque laudibus. »

Sta quisquis es, & perlege¹

R. P. Ioan. GOVLV,

PARISIIS NATVS, VBIQVE NOTVS.
PIETATE, PROBITATE, ERVDITIONE ELOQVVTIONE,
AD INVIDIAM VSQVE MIRABILIS,
VIXIT HEV, IMO VIVIT :

QUIPPE dignum laude virum fama vetat mori.
*A militia forensi Fulcensem ingressus, scriptis suis
Impugnatam fidei veritatem²,
Impetita Monarchiæ iura³,
Periclitantem sanctorum memoriam⁴
Mirum quantum ab iniuria temporum vindicauerit,
Simulque adulteratam eloquentiæ puritatem
Renocauerit, conseruauerit, illustrauerit⁵.
Tandem vniuerso ordini postquam bis præfuit
Exemploque non minus quam imperio profuit,
Vix dicas
Dignitate functus,ne prius an defunctus sit.
Magnatum amicitias vt meruerit, vt tenuerit,
Vei hoc marmor testabitur, quod*

ILLVSTRISSIMI PRINCIPES,
CAESAR BORBONIVS, ET FRANCISCA

LOTHARINGA, CHARISSIMI CONIVGES,

*Duces Vendocin. Stapens. Bellefort. Mercærei, Ponthieuæ, &c.
bene merenti merentes posuere.
Obiit anno M. DC. XXIX, die V. Ianuarii, ætatis suæ LIII .
Ora pro eo.*

1. Cette épitaphe, rapportée par Nicolas Goulu dans la partie additionnelle de son recueil, se trouvait, comme on l'a vu, dans le monastère des Feuillants; elle a, sur l'invitation du duc et de la duchesse de Mercœur, été composée par Pierre Corneille, et insérée par nous dans l'édition de ses Œuvres que nous avons publiée.

2. *Response au Liure de Molin de la Vocation des Pasteurs.* (Note de Nicolas Goulu.)

3. *Vindiciæ Theologiæ Iberopolitiæ.* (Note de Nicolas Goulu.)

4. *La Vie du B. Fr. de Sales, Evêque de Geneve.* (Note de Nicolas Goulu.)

5. *Lettre de Philarque à Ariste.* (Note de Nicolas Goulu). — Jean Goulu avait pris ce pseudonyme de *Philarque*, c'est-à-dire prince des feuilles, comme l'appelaient ses adversaires, à cause de sa qualité de supérieur des Feuillants.

III

BIBLIOGRAPHIE

PAR ORDRE DE DATES.

1555.

HYMNE



DE BACVS

PAR PIERRE

DE RONSARD,

AVEC LA VERSION LATINE

De Iean Dorat.

A PARIS,

Chés André Wechel rue S. Iehan de Beauluais
à l'enfeigne du Cheual volant.

1555.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-4, 29 feuillets chiffrés et 1 feuillet non chiffré.

Avant la pièce principale se trouve une dédicace en vers
intitulée : *Ad Amplissimum Cardinalem Odetum Castilio-*
naum Ioannes Auratus.

1558.



RONSARDI

exhortatio ad milites Gallos,

LATINIS VERSIBVS DE

GALLICIS EXPRESSA

à Io Aurato Lemouice.

PARISIIS,

Apud Andream Wechelum, sub Pegafo, in
vico Bellouaco.

1558.

In-4, 4 feuillets non chiffrés.

Avant cette traduction se trouve une pièce de vers latins
intitulée : *Ad Ronfardum & eius musas*.

1567.

EPITAPHES SUR LE TOMBEAU DE HAUT ET PVISSANT SEIGNEUR
ANNE DUC DE MONMORANCY. . .

Voyez note 25, page 80

1568.

GEORGII

BVCHANANI SCO-

ti Poetæ eximij Francisca-
nus & fratres,*Quibus accessere varia eiusdem & alio-
rum Poëmata quorum & titulos &
nomina XVI. indicabit pagina.*Eiusdem Psalmos seorsum non si-
ne accessione excudit.

BASILEÆ RAYRACORVM**THOMAS GVARINVS****NERVIVS.**

In-8°. Ce recueil est divisé en plusieurs parties. La pagination recommence plusieurs fois. Le frontispice n'est pas daté; mais, à la page 71 de la dernière partie, se trouve une pièce relative au nouvel an 1568, ce qui permet de supposer que le volume a paru soit au commencement de cette année, soit à la fin de l'année précédente. Une des parties porte le titre particulier suivant :

**IO. AVRATI LE-
MOVICIS, REGII GRÆ-**

*carum literarum in Academia
Parisiensi professoris,
Poëmatia.*

Elle se compose de poésies latines de Dorat, à la suite desquelles se trouvent quelques compliments qui lui ont été adressés par Michel de l'Hospital.

Voyez ci-dessus, page xxij, note 1.

IO. AVRATI**LEMOVICIS****Triumphales****ODÆ,****AD****ILLVSTRISS. PRIN-**

**CIPEM CAROLVM LOTHAR-
RINGVM CARDINALEM**

LVTETIÆ,**Ex officina Roberti Stephani.****M. D. LVIII.**

In-8, 10 feuillets non chiffrés.

Ce recueil renferme :

- 1° *Ad illustrissimum Principem Carolum Lotarennum cardinalem*, réimprimé dans les *Poematia*, *Odarum* lib. I, p. 191;
- 2° *Ad Guisli ducis reditum ex Italia*, ode, réimprimée p. 187;
- 3° *De Caletum vrbe nuper a Gallis Guislo duce recepta*, *carmen alternum*, réimprimé p. 199;
- 4° *De Poetis & principibus victoribus Poëtas amantibus*, réimprimé dans *Odarum* lib. II, p. 209, et cité par nous, page xlv.

1569.

PRÆNES. . . .

Voyez note 15, p. 77.

1570.

ANTONII VALETH ORATIO... Huic accessit Io AVRATI... Elegia.

Voyez note 6, p. 74.

EPITHALAME... SVR LE MARIAGE DE... HENRY DE LORRAINE...
ET CATARINE DE CLEVES.

Voyez note 29, p. 83.

NOVEN CANTICA DE PACE. . . .

Voyez note 28, p. 82.

1571.

AD DEVM
PRO SANI-

TATE SIBI RESTI-
TVTA IO. AVRATI

Poetæ Regij Græcolatini
Ode Latina &
Græca.

PARISIIS,
Apud Petrum L'huillier, via
Iacobæa.

1571.

In-8, 8 feuillets non chiffrés.

1573.

ELOGIVM
FRANCISCI BAL-
duini, cum epitaphio
PAPIRIO MASSONO IVRISC.

*Io. Aurato Poeta Regio, & Car. Marill.
in Par. Parl. Cur. Aduoc.
auctoribus.*

AD SCHOLAM ANDEGAVENSEM.

PARISIIS,
*Ex Typographia Dionysii à Prato, via
Amygdalina, ad Veritatis insigne.*

1573.

In-4, 6 feuillets non chiffrés.

La part qui revient à Dorat dans ce recueil est une pièce de vers latins intitulée : *Francisci Balduini utriusque iuris consultissimi Doctoris Tumulus*, réimprimé dans *Epigrammatum* lib. II, p. 167, et, probablement : *Ad lectorem de Balduini pueri ostento quo prælagiebatur futurum egregium Iuriconsultum*, pièce non signée qui suit immédiatement celle que nous venons d'indiquer.

AD AMPLISSIMOS POLONORVM LEGATOS. . .

Voyez note 5, p. 73.

MAGNIFICENTISSIMI SPECTACVLI, A REGINA REGVM MATRE EDITI. . .

Voyez note 5, p. 73.

1574.

Inui&ifs. Galliarum Regis

CAROLI NONI, PISSIMI

IUSTISSIMIQUE PRINCIPIS

ET ACERRIMI CHRISTIANAE

RELIGIONIS ASSERTORIS,

TVMVLVS :

*Io. Aurato Poëta Regio, & alijs Clarissimis
& doctissimis viris auctoribus.*

PARISIIS.

Ex Officina Federici Morelli Typographi Regij.

M. D. LXXIIII.

CVM PRIVILEGIO.

In-4, 20 feuillets non chiffrés.

Réimprimé dans *Epigrammatum* lib. II, p. 149.

1575.

Ad Diuam Cæciliam

MUSICORVM PATRONAM,

Io. AVRATI POETÆ REGII

HYMNVS.

LVTETIÆ.

Ex officina Federici Morelli Typographi Regij.

M. D. LXXV.

CVM PRIVILEGIO.

In-4, 4 feuillets non chiffrés.

A la suite de cet hymne se trouve le sonnet suivant, que nous avons connu trop tard pour le placer dans l'*Appendice des Œuvres*.

SONNET.

*Le Thebatn Amphion & le prestre de Thrace
 Ont attiré les rocs par sons melodieux,
 Ayans faict vne Lyre à l'exemple des cieux,
 Qui par sept tons diuers ses cadences compasse :
 Aujourdhuy nous voyons vn faict qui les surpasse,
 Non, vn roc, mais vn Roy, l'image des grands dieux,
 Tiré de son Palais par l'effort gracieux,
 D'un chant qui la douceur des antiques efface.
 Arion d'un dauphin peut faire son nauire,
 Ramant de son archet : mais, que plus on admire,
 Vn Roy, non vn dauphin, on voit Seine passant.
 Thebes, Thrace, Lesbos, vantent leur vieille Lyre,
 Paris se vantera, que chantant il ne tire
 Ny rochers, ny dauphins, mais vn Roy tres-puissant.*

Par I. Dorat, Poëte du Roy.

1576.

Ad Beatiss. Virginem
Mariam, lætitiæ nomine
apud gallos consecratam,
OUATIO :

*Ob felicem HENRICI III. Galliarum Regis Inuictiss.
Henrico Guisfo Regii exercitus duce, victoriâ.
Io. Aurato Poëta Regio Auctore.*

LVTETIÆ.

Ex Officina Federici Morelli Typographi Regij.

M. D. LXXVI.

CVM PRIVILEGIO.

In-4, 4 feuillets non chiffrés.

Sur le titre, au-dessus de l'adresse, est une figure de la Paix portant trois couronnes de feuillage entrelacées. L'ouvrage principal est précédé de : *Ad Henricum III Galliarum regem inuictissimum*, et suivi de : *Ad belli ciuilibus auctores & eorum socios*.

M A R T I A L I S
C A M P A N I M E D I C I

*Burdegalenfis à latronum manibus
diuinitus liberati,*

MONODIA TRAGICA,

AD HENRICVM III. GALL. ET

Pol. Regem.

Item Parmenensis ad eundem de iuris administratione
in meliorem statum restituenda.

Ioanne Aurato Poëta Regio auctore.

PARISIIS, M. D. LXXVI.

Apud Ioannem Bene-natum.

In-8, 2 feuillets, 45 pages et 1 feuillet d'errata.

PSALMI DAVIDIS

ex hebraica veritate lati-
nis versibus expressi

A

IO. MATTHÆO TOS-
CANO, L. V. D.

Quibus præfixa sunt Argumenta
singulis distichis comprehensa,
opera IO. AVRATI
Poetæ Regij.

PARISIIS.
Ex Officina Federici Morelli
Typographi Regij.

1576.

CVM PRIVILEGIO.

In-8°, avec frontispice encadré.

1578.

ÉGLOGUE LATINE ET FRANÇOISE. . . .
Voyez note 34, p. 85.

1586.

SIBYLLARVM DVODECIM

ORACVLA, EX ANTIQVO LIBRO
LATINÈ PER IOAN. AVRATVM POETAM

& interpretem Regium, & Gallicè
per Claud. Binetum edita :
Cum eorumdem figuris ad viuum ex antiquis à Ioan.
Rabellio Pictore expressis.

LES ORACLES DES DOVZE

*Sibylles, extraits d'un liure antique, mis en vers
Latins par Jean Dorat Poëte & interprete
du Roy, & en vers François par
Claude Binet.*

Avec les figures desdites Sibylles pourtraictes au vif, & tirees
des vieux exemplaires par Jean Rabel.

A PARIS,

Chez Jean Rabel, demourant à la rue S. Jean de Latran,
à la Rose rouge.

M. D. LXXXVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-fol., 19 feuillets non chiffrés.

Dorat a placé en tête de cet ouvrage une dédicace : *Ad Serenissimam principem Lodoicam Lotarianam, Galliar reginam.* En regard du portrait de la Reine se trouve la pièce suivante, qui aurait dû être placée dans l'Appendice des *Œuvres poétiques* :

ANAGRAMME.

Henri Troisième. Loise de Lorraine.

ME NEISTRA ROI CHERI DE LIS E' LOIS ORNÉ.

*Bien qu'encore ne soit hoir Roial de moi nai :
Mon Dieu, en qui seul gist toute mon esperance,
Ma donné vn tel sort par sa grand'prescience :*

ME NEISTRA ROI CHERI DE LIS E' LOIS ORNÉ.

I. Dorat Poëte & interprete du Roy.

1596.

IOANNIS AVRATI. . . . Poëmatia. . . .

Voyez note 1, p. 69.

PIÈCES SANS DATE.

Le *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roy* (Belles-Lettres, 1750, in-fol.) mentionne, assez incomplètement, sous les numéros Y 1971 A et Y 2910, quelques opuscules de Dorat.

Il s'agit de deux feuillets in-folio plano, imprimés seulement au recto, et contenant des éloges de l'imprimerie et des hommages à Robert Estienne.

Le premier de ces feuillets commence par une pièce hébraïque, suivie d'une pièce grecque intitulée :

ΕΙΣ ΕΡΜΗΝ.

et signée : *Ιωάννης Αυράτος βασιλέως ποιητής ἀμφιγλωσσος.*

Elle est accompagnée de sa traduction latine :

IN MERCVRIVM.

signée : Io. Auratus Poeta Regius Græcus & Latinus.
 Ensuite vient, avec la signature de C. Clauffe, un :

SONET SVR LE PRECEDENT

DISCOVRS DE I. DORAT POETE
 DV ROY.

Enfin ce feuillet se termine par une pièce française signée
 F. de Belle-Forêt Comingeois, intitulée :

LOVANGE DE L'ART
D'IMPRIMERIE.

Le *Heros Imprimeur* y est célébré en termes pompeux :

..... à present il leue
Son chef enuironné d'honneur & se releue
D'un sommeil trop profond, appellant ses enfans,
Comme vrayz champions & soldatz triomphans
Sur la mort, sur le temps, sur l'abus & nuisance,
Et sur tout accablant le monstre d'ignorance.

Le second feuillet commence par :

ΕΙΣ ΧΑΛΚΟΤΥΧΙΑΝ ΥΜΝΟΝ

Φλωρ. Χριστιανου.

En regard se trouve :

IN TYPOGRAPHIAM

MVSARVM MATREM CAMILLA

Morella. I. Morelli Ebredunæi
 filia ex Græco I. Aurati.

A la fin vient une :

ODE DE GREVIN A ROBERT ESTIENNE

L'imprimerie, *typofine*, y est traitée de dixième muse et est
 considérée assez ingénieusement :

... *Comme vn present en reserue*
Qui dans Parnasse reſtoit.

MANUSCRITS.

Nous avons indiqué dans le commentaire (page 84, note 3o) un manuscrit qui renferme des poésies françaises et latines de Dorat.

Il nous reste à citer les manuscrits de l'historiographe Guichenon, conservés dans la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, où ils sont cotés H 97, in-fol. M. Kühnholtz a signalé, en 1850, au Comité des travaux historiques, une pièce, d'une écriture relativement moderne, qui se trouve dans le tome XI de ce recueil (n° 55). Une copie en a été déposée dans les archives du Comité. En voici le texte, collationné à Montpellier, par les soins obligeants de M. Royer.

Av Roy.

*Roi sacré, qui d'un touchement
Guerissés le cruel torment
Des doloieuses escruelles :
Deliurés de douleurs cruelles
Moi d'une triste pension,
Et mon fils de la passion
D'une tres inhumaine pierre,
Qui nuit et iour lui faict la guerre.
Mais mon mal encor est plus grief
Que cil de mon fils : car en brief
Le Chirurgien par sa science
Lui pourroit donner allegeance,
En le taillant : et mon mal sire
Plus on me taille, et plus empire.
Certes on m'a si bien taillé
L'an passé qu'on ne m'a baillé,
Si non la moitié de mes gages.
Le reste, selon les langages
D'une barbare nation,
Est nommé assignation.
L'an present si bien on me taille,
Que ie n'ay pas receu la maille,
Si non un parchemin tout pur,
Qui m'est plus qu'une pierre dur.
Parquoi pere et fils se lamentent
Des deus pierres, qui les tormentent.
Or je vous pri, PRINCE tres-bon,
Faire paier comptant le don,
Qu'il pleut à sa Maiesté vostre*

*Accorder à vn Placet nostre,
Qui vous a esté presenté
Au mois de Juliet cest asté.
Affin que vostre main propice
Tous deus d'un touchement guerisse :
Mon fils qui se plaint et lamente
D'auoir la bourse trop pesante :
Et moy qui me plain au contraire
D'auoir la bourse trop legere.*

Dorat Poëte du Roi.

Cette pièce concorde assez naturellement avec ce que nous savons de la biographie de Dorat, mais le style, plus dégagé et plus familier que le sien, semble mieux convenir à un écrivain de l'école de Marot qu'à un poëte de la Pléiade. Nous ne publions donc ces vers que sous toute réserve, car s'ils sont réellement de Dorat, ils tranchent complètement sur le ton général de ses poésies françaises, parmi lesquelles ils doivent être considérés comme une unique et remarquable exception.

Divers bibliographes ont attribué à Dorat des traductions latines de Phocylide, du *Prométhée* d'Eschyle, de l'*Hippolyte* et de la *Médée* d'Euripide; mais ces ouvrages, sur lesquels ils ne donnent aucuns détails, sont probablement demeurés manuscrits, ou du moins n'ont pas été publiés avec le nom de leur auteur.

Il resterait encore, pour être complet, à mentionner tous les livres en tête desquels se trouve une pièce de vers de Dorat, tous les *Tombeaux* pour lesquels il a écrit; mais ce serait presque entreprendre une bibliographie de la littérature du XVI^e siècle. La plupart de ces opuscules ont d'ailleurs été réunis dans le Recueil de 1596.



OEUVRES POÉTIQUES

DE

JEAN DORAT





M. DENORRY
SVR LES OEUVRES POETIQUES
DE
IEHAN D'AVRAT POETE,
& Interprete du Roy^s.

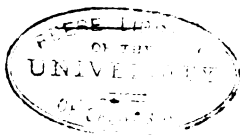
Pour l'or le Castillan va prodigant sa vie
Malgré l'horreur des ventz, des rochers & des eaux,
Iusqu'au lieu où Phœbus descouplant ses cheuaux
Fait eschange à Thetis de la belle Clitie.
Le Nocher Portugais poussé de mesme enuie
Faiçt voguer en China ses auares vaisseaux,
Et le superbe Anglois par sentiers toutz nouveaux
Va chercher d'Orient la richesse infinie.
Mais d'Aurat dont le nom dore tout l'vniuers,
Sans tenter le danger de tant de flotz diuers
Heureux comble sa nef és thresors de la Grece,
Dont redorant le sceptre & le nom de Valois,
Prodigue incomparable il fait voir aux François,
De son or immortel l'immortelle largesse.







PRIVILEGE DV ROY.



HENRY par la grace de Dieu, Roy de France, & de Polongne, au Preuost de Paris, Bailly de Rouen, Touraine, Seneschaux de Lyon, Grenoble, Toulouze, Bourdeaux, Poitou, Berry, & Champagne, Iuges d'Anjou, & du Maine, & à tous nos autres iusticiers & officiers de nostre Royaume, ou leurs Lieutenans, & à chacun d'eux si comme luy appartiendra salut. Nostre cher & bien aymé Guillaume Lynocier, Marchant libraire en l'vniuersité de Paris, Nous a faict remonstrer que puis n'aguieres il a recouuert la coppie intitulee *Ioannis Aurati Lemouicis poetæ & interpretis regij poematia*, Laquelle copie composee, & venant d'un Autheur de qui le nom, vertu, & sçauoir, sont cogneus des plus doctes hommes de ce Royaume, Il desire Imprimer, ou faire imprimer, en beaux Caractaires, & correctement, & y employer grands sommes de deniers. Mais il doute que si tost que le liure sera Imprimé sur ladicte copie & mis en lumiere que plusieurs autres libraires & Imprimeurs de nostre Royaume s'esforcent de l'imprimer, faire Imprimer ou en pratiquer & faire venir en nostredit Royaume de ceux qui se pourroient cy apres Imprimer : Tant en Allemagne, Flandres, Italie, que aillieurs hors nostredit Royaume, sur la mesme copie ou liure Imprimé par ledit Lynocier, pour iceux vendre, & debiter en iceluy nostre Royaume, au preiudice dudit exposant, &

des grands frais & labeur, qu'il y aura employé, A quoy desirans pouruoir Nous à ces causes, Et que les longs seruices dudit Dorat en l'exercice de sondit estat de nostre lecteur ordinaire, poëte & interprete des langues Grecque, & Latine, font d'autant plus loüables & recommandables, quand ils se trouuent conioints avec son sçauoir, qu'il a si bien appliqué à l'honneur du nom François, & illustration de nostre langue Françoisse, voulans d'ailleurs recognoistre le bien qu'il a merité, Pour ces causes & autres considerations, à ce nous mouuans, Auons permis & octroyé & de nostre certaine science, pleine puissance, auctorité Royale & grace speciale, permettons, octroyons, voulons, & nous plaist que ledict Lynocier puisse imprimer, faire imprimer, vendre, & debiter par tels que bon luy semblera, En tous les lieux & endroits de nostre Royaume, pays, terres, & Seigneuries, de nostre obeissance, le liure dudit Dorat, Imprimé sur ladicte copie ainsi intitulee *Ioannis Aurati Lemoniciis poetæ & interpretis regij poematia*, Sans que pendant & durant le temps de six ans ensuiuans, & consecutifs, commencent du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer, autre (quelconque qu'il soit) que ledict Lynocier le puisse imprimer, ou faire imprimer, & moins en faire venir, vendre, ny debiter en nostre Royaume, pays, terres, & Seigneuries de nostre obeissance, d'autre impressiõ, soit d'Allemagne, Flandres, Italie, ou autres lieux que de ceux Imprimez par ledict Lynocier ou qui auront charge de luy, sur peine de vingt escus d'amende, & de confiscation de tous & chascuns ledicts liures. Si vous mandons, commendons, & trefexpressément enioignons à vous & à chascun de vous & endroit soy comme à luy appartiendra, Que de nos presans priuileges, faculté, permission, octroy, inhibitions, deffences, & de tout le contenu en cediteltes presentes lesquelles seront de mot à mot mises & inserees à la fin, ou commencement dudit liure à ce que nul n'en puisse pretendre cause d'ignorance, Vous faictes iouir & vser plainement & paisiblement ledict Lynocier durant ledict temps de six ans, sans luy faire mettre ou donner ne souffrir luy estre faict, mis ou donné aucun empeschement. Au contraire, en punissant par vous tous & chascuns les contrenens desdictes peines multes & amandes que dessus, & plus grieues si besoin est, & le cas le requiert. De ce faire vous auons & à chascun de vous donné & donnons plein pouuoir, autorité, commiffiõ, & mandement special. Mandons & commandons à tous nos iusticiers, officiers, & subiets qu'à vous en ce faisant soit obey, Car ainsi nous plaist-il estre fait nonobstant oppositions ou appellations

quelconques & sans preiudice d'icelles pour lesquelles ne voulons estre differé, & lettres à ce contraires. Et par ce que de ces presentes l'on pourra auoir affaire en plusieurs & diuers lieux, nous voulons qu'au vidimus d'icelles collationnees par l'un de nos amez & feaux Secretaires, soy soit adioutee comme au presant original Donné à Paris le cinquiesme iour de Mars l'an de grace, mil cinq cens quatre-vingts fix de nostre Regne le douziesme.

Par le Roy M. Iacques de Thon, M. des Requestes
ordinaire de l'Hostel de la Maiesié present.

DESBALDIT.





OEUVRES POETIQUES

PRESAGE DE LA PAIX

DE LA SAINCT REMY⁴.

AV ROY.

*Le grand moteur du tout, meut le ciel qui ne erre,
Le ciel meut les esprits, & les terrestres corps,
Mais il meut de plus près, & plus exprés efforts
Les plus prochains de foy, & plus loing de la terre.
Il meut le cœur des Roys à faire paix ou guerre,
Enfans ainez de Dieu, apres Dieu les plus fors,
Il meut l'esprit de ceux qui predisent leurs sorts,
Soit ou Prophete, ou autre qui l'esprit saint enserre.
Entre autres argumens plus clairs & plus certains,
SIRE, que vostre cœur Dieu tient entre ses mains,
Et de vostre conseil, & de vostre Poëte :
Sçachés que vos gettons sont presages non vains,
Comme j'ay obserué depuis dix ans prochains,
Dieu en les elisant, faisant son Roy Prophete.*

JEAN DORAT Poëte de vostre Majesté.

AD LVTETIAM

OB HENRICI III. IN POLONIAM DISSESSVM^s.

*Vne Iunon d'Austriche au Iuppiter de France,
Doit heureuse enfanter vne race de Dieux :
Qui sçauront imiter en prouesse & vaillance
Leur pere, & les ayeux de leurs nobles ayeux.*

*C'est Pallas du cerueau du grand Iuppiter née,
Qui des Roys la ieunesse a conduite & menée :
Qui bonne par trois fois, trois guerres arresta,
Qui l'arbre de la paix, l'oliuier inuenta.*

*Henry ton front couuert
De Laurier toujours vert,
Va regir la Sarmace :
O le grand Roy guerrier
L'honneur de ton laurier
Ne craint ne froid ny glace.*

*Charles pere des loix
Rare honneur de nos Roys
Eternellement viue,
Et lie estroitement
D'un nœud de diamant
La discorde captiue.*

AD OBSERVANDISSIMVM PATREM,

F. IACOBVM HVGONEM,

Doctorem Theologum celeberrimum,
Ecclesiastem Regium, verè
pium & orthodoxum *.

*Place, antiques Pifons, Messales, & tous ceux
Qui ont le premier los d'aider aux vertueux,
Mecènes renommez, cedez tous, cedez ores,
Quoy qu'illustre aujour d'huy vostre gloire est encorcs.
Ce vous est grand honneur d'auoir entretenus
Les Poetes, enrichis de vos grands reuenus :
Comme des ruisselets d'une grande fontaine,
Ou de ceux d'un grand fleuve, enrichie est la plaine.
Cestui fait plus que vous, qui verse les grands eaux,
Et les fleuves enfléz de ses petits ruisseaux,
Qui son thresor pauvret, & sa pauvre cheuance
Aux pauvres studieux depart en abondance.
Peu de riches iadis, & bien moins maintenant,
Donnent de leur auoir si liberalement.
Car qui donne beaucoup (peu le font à ceste heure)
Ne donne pas beaucoup, quand plus lui en demeure.
Se plaisent maintenant nos riches Courtisans,
Se vantans de donner les grands dons aux sçauans,
Les cent, les mille escus : si n'y a il personne
Qui donne ce qu'il peut, comme cestuy le donne :
Qui riche de maison a tout à Dieu quitté,
Et pauvre mandiant sain& François imité,*

*Le pauvre saint François, & ceux qui ont suivie
De Christ & de François pauvres la pauvres vie :
Ce pauvre toutesfois bien riche se fait voir,
En sa douce eloquence, & en son grand sçavoir,
De qui la docte voix en Cour est admirable,
Et a tousiours esté à Paris agreable :
Dont bien facilement il auroit amassé
Des biens, s'il eust voulu, plus qu'il n'en a laissé.
Mais ayant la richesse vne fois mesprisee,
De plus en amasser ne lui vient en pensee.
Ce qu'il fait, genereux, fort bien voir en ceci
Pauvre Mecène estant d'un qui est pauvre aussi :
Et te faisant client, ie m'esbahis bien comme,
Valet, tu as choisi pour Mecène un pauvre homme.
Ne sçauois tu trouuer parmi la Cour du Roy,
Entre mille Seigneurs un Mecène pour toy ?
Quelque Euesque ou Abbé, qui eust la bourse pleine,
Ou un tel Cardinal, qu'est celui de Lorraine,
Mon Mecène ? lequel bien qu'il soit oppressé
Des affaires d'estat, dont il se voit pressé,
Regarde les sçauans & leur Muse affligée,
Qui se treuve par lui promptement soulagée.
Mais puis qu'on n'en voit point de tel, tu as ietté
L'anchre de ton nauire en port plus arresté.
Car voyant l'opulent au docte le plus chiche,
Tu as plus esperé du pauvre que du riche,
Sans que tu sois frustré de ton espoir, Valet,
Puisant plus qu'en un fleuve, en un bas ruisseau.
Nos muses & nos vers le facent donc notoire,
Si bien qu'à tout iamais en dure la memoire :
Et l'estre d'un pais soit à ioie à nous deux,
Mais plus le soit à toi cestui rencontre heureux :
Qui ne t'aide rien moins, & rien moins ne t'honore,
Que moi Iean de Lorraine, & que Charles encore :
Celui liberal Oncle, & cestui liberal
Son neveu qui m'a fait estre Poete Roial.
Car si de leurs grands biens j'ai receu à largesse,
Tu n'es moins secouru d'une pauvre richesse.*

*Du tournois de la veufue autant fit conte Christ,
Comme des grands presens que l'homme riche offrit,
Car du bien de la vefue vne bonne partie
Estoit offerte à Dieu, l'autre estoit pour sa vie :
Elle usuroit à Dieu, au Temple offrant son bien,
Cestuy usure à Dieu, l'offrant aux gens de bien.
Et où sçauroit on mieux l'emploier & le mettre,
Que d'en aider aux bons & aux hommes de lettre ?
Tous estudes sont ioints d'une forte amitié :
Hugues bon Poete au Poet' n'eut onc inimitié,
Et Hugues Medecin de l'esprit n'a enuie
Au Medecin du corps, qui nous garde la vie :
La Medecine ainsi de l'ame monstre bien
De porter amitié à son frere Chrestien.
Tu le dis & le fais, Hugues, qui charitable
Aides aux indigens d'une main secourable,
Soit en donnant du tien, ou en recommandant
Aux Princes ceux, qui vont ton secours demandant.
Et pource debiteurs te sont plusieurs personnes :
Mais ma patrie plus, quand liberal tu donnes
Ta faueur liberale au ieune Medecin,
A qui donne faueur tout nostre Limosin.
Pousse donc iusqu'à fin, Hugues, ton entreprise,
En poussant ton Valet iusqu'au but où il vise.
La fin couronne l'œuvre, & le viste coureur,
S'il n'acheue son cours, n'emporte point l'honneur.*

IN ORIGINEM NOMINIS, ET MATRIMONII

HENRICI REGIS NAVARRÆ

ET

MARGARITÆ VALESİÆ

Eius Vxoris ¹.

*Venus estant enclose en sa conque natale,
 Comme vn poulfin enclos dans sa coquille ouale,
 La rosee du ciel d'où conceue elle estoit,
 Qui de sa geniture infantine reſtoit,
 La plus pure & la plus en blancheur treluisante
 Entra en lieu de laiç dans la bouche à l'infante :
 Mais la conque beant la Deesse à iour vint,
 Et soudain l'humeur tendre, à l'air pierre deuint.
 La forme qu'elle auoit neantmoins point ne quitte,
 D'vn cryſtalin luisant, que le Grec Marguerite,
 Le François nomme Perle, & pource que ce laiç
 Auoit pleu à Venus, maintenant il lui plaiſt,
 Des vierges l'ornement que sa faueur careſſe.
 Ceste gemme auala vn iour en sa grosseſſe
 CATHERINE mangeant vn huître d'appetit,
 Et tel fut le manger, tel enfant naiſtre on vit,
 Vne pucelle à qui Marguerite ou Perline
 Le nom reſta de là, ainſi que l'argentine
 Blanchœur reſte en sa face, en luſtre ſurpaſſant
 Tout ce qu'en Orient de perles va naiſſant.
 Et pource que Venus recognoiſſoit en elle*

*La splendeur de sa pierre ou pareille, ou plus belle,
Elle l'aime, & de Mars veut que bru elle soit.
Regardant toutes parts plus digne n'apperçoit
Pour la vierge accoupler à digne mariage
Que le Roy Nauarrois, du Martial lignage.
Icelui entre tous Martiaux lui est veu
De cœur, de face & nom de Mars vn vrai nepueu.
Et pour bien rechercher d'où est dite Nauarre,
Iadis les anciens l'appelloient Naoare,
Qui est temple de Mars : car Hercule venant
Des iardins d'Hesperie, & vainqueur ramenant
Les bœufs de Geryon à trois corps, & trois testes :
Il dresse, comme on dit, tefmoin de ses conquestes
Vn trophee en ce lieu, & lui donna le nom
De temple Martial, pource que du Dragon
Consacré au Dieu Mars, il auoit eu victoire,
Et des riches iardins il emportoit la gloire.
Puis il auoit ioui estranger trop heureux
De la fille au Dragon, par plaisirs amoureux,
Pyrene, d'où le nom les monts portent encores.
De ceste race cy Pyrennee nai ores
Tient le Temple de Mars, comme vn vrai Martial,
HENRI Roi de Nauarre, & le gendre Royal,
Maintenant bien aimé de sa Venus Latine,
Catherine à present, & iadis Cytherine.
Or comme de Venus tousiours Mars est cheri,
Et de Mars sa Venus : Ainsy sera HENRI
Nepueu de Mars cheri par loyalle alliance
De la Niepce à Venus, Marguerite de France :
Ainsy sa Marguerite, où Venus se mira,
HENRI le Martial à iamais cherira.*

SVR LE RETOVR DE LA ROYNE

MERE DV RÔY

Traduict des vers latins de I. D'AVRAT, par LOVYS D'AVRAT
son fils aagé de dix ans ².

*Reuiens nostre Ceres des fruiçs la bonne mere,
Reuiens ioyeuse, ayant par voyage prospere
Retrouué ton cher fils : & fais que ton retour
Nous rameine avec toy au champestre labour
Ses honneurs qui ont tous fuiuy ta departie.
Que dis-ie les honneurs de la terre amortie ?
Tout le beau de la ville, & des bourgeois aussi
Qui sont dedans Paris s'est esgaré d'icy :
Non que nostre soleil en sa splendeur diuine
HENRI assez noz champs de ses rais n'enlumine :
Mais luy mesmes estant pour sa mere dolent,
Faiçt que d'icelle absente vn chacun douleur sent,
Le voyant tantost ceinçt d'une pareure noire,
Et tantost retirant de son clair front la gloire,
Pour le triste desir & amour de sa mere :
Tel que le clair Phebus quand par tristesse amere
Sa face il va couurant d'un voile nubileux
Monstrant au genre humain un visage hideux,
Alors qu'il hayt la terre, & les mortels coupables
Pour auoir offensé par leurs faits execrables
La sacre maieité de sa mere Latone.
Mais ô nostre Ceres si ton plaisir s'adonne
A reuenir vers nous, ensemble reuiendra
Sa lumiere au Soleil, & soudain reprendra
Tout astre qui le suit sa lumiere sereine,
Et la lune on verra en sa figure pleine,*

*Qui son flambeau pour toy las ! iadis eclipsant
Des rayons fraternels sera resplendissant.*

*Romps donques tout arrest qui ton recours accroche ,
Fais raurir le brancard à tes cheuaux de cocke,
Et montee en ton char, apres toy ne demeure
La defiree paix ta compagne meilleure ,
Qui iadis desdeignant les mortels, & leur bruit
Des discors inciuils, loing de France s'enfuit :
Et ne veut retourner aux villes delaissees,
Si ce n'est sur ton char, & roués non lassees
D'apres elle courir, la bonne nourriffiere
Des hommes & des Dieux, la paix, des loix la mere,
Que la fiere licence, & ses guerriers debats
Foulent deffoubs les pieds ia long temps mise à bas.
Tellement que de droict & de bonne iustice
On n'a aucun respect, ny de vraye police
Soit dedans soit dehors, pour les cruels efforts
Du glaiue militaire, & dedans les plus forts
Des murs hostiles faicts il est permis commettre,
Sans que bon ordre aucun aucun y puisse mettre,
Si toy nostre Ceres par ta paix ne l'y mets.*

*Or si tu as vaincu le grand deuil de Ceres
Pour ton enfant rauy, si la France fertile
N'a gueres en tous biens plus que ne fust Sicile,
N'a herissé d'espis depuis ton partement ,
Ny herbes par les prez, ny fleur n'a creu au champ :
A present de retour en ta ville Royale,
Orne noz champs sterils de moisson Cereale :
Et comme de Ceres l'exemple t'a seruy
A mener vn grand deuil pour ton enfant rauy,
Imite de Ceres l'arriuee ioyeuse,
Faisant par ton retour toute la France heureuse.*

A MESSIEURS DV CONSEIL.

*Prothee tel qu'a feint le vieux poëte Homere
Qui en plusieurs façons se souloit varier
Ne s'eust laissé dormant par Atride atraper
Sans l'aduertissement d'Idothe debonnaire.*

*Et n'eust du Dieu marin tiré responce vaine
Pour se pouuoir sauuer & les compagnons fiens :
Mais miserable moy qui par dommages miens
Preuve la fñcion d'Homere trescertaine.*

*Treforier m'est Prothee ou plus que luy muable,
Si aider ne me vient d'Idothe la faueur :
De cire & parchemins liens à mon malheur
Luy mets, mais vain mon dol par son dol variable.*

*Autre espoir n'ay, finon que d'airain quelque chaisne
Vous messieurs du Conseil, me vueillez accorder,
A fin qu'il die au vray ne pouuant euader,
Demain Dorat d'or as ta sauueté prochaine.*

DE SACROSANCTÆ ET CORONÆ SPINÆ

RELIQVIIS.

*La gloire feust iadis du hault Palais Romain,
Garder soigneusement vn bouclier plus qu'humain,*

*Qui enuoyé du ciel coulant par l'air liquide,
Feust Ancille nommé, par Nume Sabinide,
De peur qu'il feust rauy par force d'ennemis,
Ou que par fraude il feust ailleurs qu'à Rome mis,
Attendu qu'où seroit ceste enseigne fatale
Gardee, là seroit la force imperialle
Avec vn sacré seing, si rien de sacre estoit
Entre les dieux trompeurs, que le peuple honoroit,
Non, plustost des demons les fallasses menteuses,
Que la lumiere à Christ decourant tenebreuses
A chassé de la ville avecques son empire,
Et son bouclier caduc d'aage qui tout empire.
Mais le vray Dieu, & cil qui fils du vray Dieu feust
Après que le vray cult de Dieu monstre il eust,
Les demons dechasséz, & leurs prestiges vaines
Qui en erreur tenoient les nations humaines,
Vn vray empire, & qui deuoit durer sans fin,
C'est le seing d'iceluy par vn vray seing diuin
En Solimes planté tant que la Solimee
Estoit en son entier : puis estant ruinee,
En la ville le meist de Constantin, premier
Empereur des Chrestiens : iusques au temps dernier
Qu'aux Rois François reuint & l'Empire & le signe,
Que venerable on garde en ce palais insigne.
Non l'escu de Numa, ny la lance à Quirin,
Que la vieilleur a mis par vermouleure à fin :
Mais d'un bois non vaincu par le temps qui tout mine
Vne eternelle croix & couronne d'espine.*

*Son clair verre a refait tes vitrines fenestres
 Que la fureur bellique auoit ia foudroyé,
 Pour telle pieté veu luy soit oïroyé,
 Que d'enfant clair il soit clair sur tous ses ancestres.*

EPITHALAME, OV CHANT NVPTIAL

SVR LE TRES-HEVREUX ET TRES-IOYEVX
 MARIAGE

DE ANNE DVC DE IOIEVSE,

ET

MARIE DE LORRAINE ¹².

*Jouissant du repos de mon tranquil' estude,
 Vn esprit vint à moy qui de voix assez rude
 Me dit, ou me sembla me dire tel propos :
 Que fais tu là Dorat en cet obscur repos ?
 Ia ia de toutes pars on voit courir ensemble
 D'Apollon le troupeau, qui à la Cour s'assemble
 Pour chanter vers nouveaux à vn festin Roial,
 Que prepare le Roy au ioieux nuptial
 Du grand Duc de Joyeuse Anne, lequel espouse
 Bon seruiteur du Roy la sœur de son espouse.
 Ia Déportes le doux, & Baif le nombreux,
 Et ton graue Ronsard le pere aîné des deux
 Laisant son Loir accourt, & accourant entonne
 Ses Cartels d'vn tel ton qu'il semble à voir qu'il tonne :*

*La Montioſeu deſſeigne vn pourtrait plus qu'humain,
 Qu'on diroit auoir peint d'Archimede la main,
 Et non des Poetes ſeuls, mais toute l'excellence
 Des plus induſtrieux artiſans de la France :*
*Pilon, qui ne craindroit vn Scopas en ſculpture,
 Et Charon qui deſſe vn Scopas en peinture,
 Commandant l'un & l'autre à grand nombre d'ouuriers,
 Qui trauaillent ſoubs eux feſtes, & iours ouuriers :*
*Et toy Dorat qui fais pareſſeux la couuade,
 Que n'es tu le premier d'une telle brigade ?
 A peine que j'auois tous ſes mots entendu,
 Quand me ſembla que l'air deuant mes yeux fendu
 Receut dedans ſon creux l'eſprit, & ie demeure
 Si troublé de ſa voix, qu'il ſemble que ie meure.
 Peu de temps entre deux s'eſcoulla quand à moy
 Je reuins, & ſi croi que pour m'oſter d'eſmoy,
 L'eſprit m'auoit touché de ſa verge ſeée,
 Car ſoudain ie chanté comme vn nouuel Orphée.
 Je ne faiſoi les bois, ny les rochers baller :*
*Ains il me ſembloit voir apres ma harpe aller
 Tailleurs de pierre & bois, & ceux qui de nature
 Reſpresentent par art la viue pourtraiture :*
*Que dis-ie vn ſeul Orphée, vn Amphion i'eſtoi,
 Si hors de mon bon ſens, lors ie ne m'eſcartoi :*
*Amphion qui iadis, avec Zetes ſon frere
 Couronnerent de murs la ville de leur mere :*
*Zete comme plus fort portoit deſſus ſon dos
 Vn carreau ſi peſant que le coupeau d'Athos.
 Mais Amphion foibleſt chantant deſſus ſa lyre
 Faiſoit qu'en ſe iouant vn chacun pouuoit dire
 Iſmare, Rhodopé, Caucaſe, Pelion
 Vont de leur gré ſuiuant la lyre d'Amphion,
 Se ioignant rang à rang comme pierre de taille,
 Sans œuvre de maçon, pour baſtir la muraille :*
*Ains me ſembloit il voir apres moy acourir
 Vn grand nombre d'ouuriers pour avec moy baſtir
 Vn theatre pompeux, & deux braues arcades,
 Pour au Tournoy roial ſeruir de deux intrades.*

*De là victorieux apres combats diuers
Il met le grand Hector sur la poudre à l'enuers,
De Patrocle vengeance son grand amy l'iniure
Qui, Troie, fut à toy la ruine future.*

*Tels discours en tableau estoient viuement peints
Contenant de l'Espous les presages non feins.
Telle là on la voit des deux Arcades l'vne
Au parangon du ciel luire comme la lune
Quand elle est en son plain, & l'amortissement
En grosses lettres d'or donnoit enseignement
Que c'estoit l'arc voué à l'heureux Hymenee
Que le Roi preparoit au Duc ceste iournee,
Pour rendre ce grand Duc & tous les siens heureux.
Mais l'autre arc, par lequel faisoient entree aux cieux
Les grands Principautez, & Maïesté Royale,
Telle qu'aux Dieux paroist la grandeur loyalle,
Representoit de loing vn flamboiant Soleil,
Qui aux voutes des cieux n'a feu à foy pareil,
Et pour monstrier que là estoit la grande entree
Aux Alteffes des Dieux hautement erigee,
Le titre contenoit, que c'estoit l'arc Royal
Au seul Roy consacré, & à son iour natal :
Et pource qu'en tel temps il auoit pris naissance
Là estoit figuré tout ce que dés l'enfance
Lui estoit adueni, ou aduenir deuoit :
Ce que par quattres corps la sculpture monstroït
De sexe feminin : le premier, le bas aage,
Par couronne de Duc, & par vn ver ramage,
D'vn laurier triumpgant, qui rampant à l'entour
D'vn grand acier trenchant faisoit vn triple tour,
Tesmoignage est certain de la triple victoire
Ornant ses ieufnes ans d'vne eternelle gloire.
La seconde figure, vn nauire portoit
D'vne main, & de l'autre vn sceptre d'or tenoit :
Monstrant qu'il fut fait Roi Polonnois en tel age,
Et heureux fit, resti si hazardeux voiage.
L'aage troisieme estoit au vif représenté
Par celle, qui auoit vn double sceptre enté*

Dans sa fenestre main, & deffous sa main dextre
Vn Trophee tenoit qui faisoit cler paroistre,
Qu'en son aage viril grands succés obtiendroît
Quand à France, & Pologne vn seul commanderoit.
Le dernier aage estoit vne Dame Royale,
Qui portoit d'une main couronne imperiale,
De l'autre vn globe rond, sur lequel on lisoit
(Grand mystere) Chiren lequel torné faisoit
Le sacré nom HENRIC, qui mis au chef du monde,
Doit vn iour commander à la machine ronde :
Mais pour mieux figurer, & exprimer le tout,
L'arcade contenoit de l'un à l'autre bout
Sept tableaux tous de rangs, qui par viue peinture
Adomboient clerement toute sa geniture :
Iunon deffus son char par oiseaux peints mené,
Au iardin de Flora, qui luy auoit donné
Vn beau bouton de lis, dans sa bouche Royale,
Conceuoit chastement la race martiale.
Flora Florance estoit, Catherine Iunon
Roine de grand vertu, Roine de grand renom,
Qui iadis enfanta HENRIC, qui de l'enfance
Se peut vanter sur tout le vrai Mars de la France.
Au tableau en suiuant Mars en ieune grandeur,
Car les enfans des Dieux ont du destin cest heur
D'estre grands en naissant, foudroioit de sa hache
Vn escadron fuiar deuant sa main non lasche :
Tel que le grand HENRIC, quand ieune il abbatoit
De son bras martial Loth, qui lors combattoit
Contre leurs Majestés en batailles reengees,
Dont l'eau de Moncontour fut en pourpre changee,
Et l'air fut infecté des corps là pourriffans,
Que trainoient les courbeaux, chiens, & loups rauiffans.
De tel' victoire enflé Mars d'une braue course
Sur vn char triumpfant marche droi& deuers l'ourse,
D'un grand nombre fuiui Pollonnois & François,
Qui promettoit renger les deux Pols sous ses loix.
Ce triumphe passé vn tableau tout encontre
Le spectateur de l'arc deuant ses yeux rencontre,

Qui contient le pourtraict d'un presage plaissant,
 Que l'eau d'un fleuve blond entoura arroufant
 Où Ilie gisoit dormant à la frescade
 Aux souspirs amoureux de l'onde tibriade,
 Que sur elle gettoit en Tibre deguisé :
 Le vaillant Mars aiant la pucelle auisé,
 Et craignant de son brui& reueiller son Ilie,
 D'un ion tortis l'harnois à vn verd saule il lie,
 Puis reuient tout à coup, & pour n'estre apperceu,
 La transformé en Tibre affés d'elle cognu,
 Remplit secrettement de son vrne marbrine
 De la vierge en dormant la cruchette argentine,
 Puis reprunt sa cuirasse, & du fleuve chenu
 Soudain vn ieune Mars on le void deuenu :
 Tout à coup en sursaut Ilie se reueille,
 Et d'un corps languissant en son corps s'esmerueille
 Qui sa cruchette auoit en sommeillant rempli.
 Quand Mars, qui d'elle auoit son desir accompli,
 Vient à la consoler en sa forme guerriere :
 Disant, vierge en qui gist mon amour singuliere
 N'aye peur, aucun mal de moi ne t'auindra,
 Ains de ta cruche vn iour vn laurier prouiendra,
 Qui croissant iusque au ciel en verdoiant ramage
 Courrira terre & mer d'un spatieux vmbrage.
 Car le songe n'est vain qu'en dormant tu as veu,
 Enfant de toi naistra, & de lui vn nepueu :
 L'un qui premier ceindra ce haut mont de muraille,
 Et l'autre qui longtemps apres d'une bataille
 Mettra les quatre coings du monde sous ses loix,
 Fait Seigneur des Seigneurs, & le grand Roy des Roys.
 Ainsi di& le Dieu Mars, & de sa main diuine
 Touchant le verd laurier, dés lors fit qu'il domine
 Sur tous arbres, qui sont sur la terre croissans :
 Tel qu'on voit de HENRIC trois lauriers florissans,
 Duquel vn iour naistra, & de sa chaste Ilie
 Lignee, qui fera que tout le monde plie
 La teste sous le iouc qu'il lui imposera.
 Mais auant tel succez on lui amenera

Vn grand d'or enchainé, qui perdra la bataille,
Aupres du Demi-laine, & auant que defaille
L'empire des Romains aux François destiné
Par oracles diuins, lui est déterminé
Qu'il desfera par mer vne naualle classe,
Pour rabaisser l'orgueil de la barbare audace,
Et que plusieurs captifs aux rames enchainés
Par son commandement seront desenchainés.
Tels triomphes futurs adombrez par figures,
Contenoit l'arc natal, en tableaux & sculptures,
Tableaux qui pour se faire entendre en lieux diuers,
Chacun d'eux son subiect portoit en peu de vers.
Car de quoi peut seruir la muette peinture,
Sans la faire parler par disert eſcriture ?
Que dirai plus des arcs, & du grand aparat
Pour lequel tost haſter a tant peiné Barat,
Courant & nuict & iour apres les architectes,
Sculpteurs, Peintres, Doreurs, Muſiciens, & Poetes
Tant qu'auant de la lune vn double cours paſſé
L'amphitheaſtre on voit iuſques au ciel hauffé,
Qui du ciel eſtoillé repreſentoit l'exemple
Du grand au petit pied, aiant la rondeur ample,
Au parfait racourci, ſi bien qu'on eut penſé
Au patron du grand ciel le petit compaſſé,
Et eut on pris le ciel pour vn amphitheatre,
Ou le Theatre pris pour cœleſte Theatre.
Meſmement quand le Roi ſur ſon char y entroit,
Qui comme vn grand ſoleil eſtial ſe monſtroit,
Et ieſſant ſon aſpect vers la lampe lunaire,
Plus il s'en eſloignoit, plus il la rendoit claire.
Tout au tour de ce ciel comme au palais des cieux,
Des deux coſtez eſtoient les cabinetz des Dieux,
Tels qu'on diſt que Vulcan au premier temps du monde,
Forgea à chacun Dieu d'or en figure ronde.
Dans chacun cabinet comme aſtre flamboiant,
D'eſtoilles vn grand nombre on voioit ondoiant :
Mais ſur tous ces flambeaux on voioit reluiſante
Comme l'aſtre à Venus noſtre Roine regnante,

*Et comme de Iunon l'arc a mille couleurs,
De la mere du Roy sortoit mille splendeurs.
L'Espouse ressembloit à l'astre d'Erigone,
Ou à celle qu'on di& l'estoillee couronne
De la Dame à Thesee : mais qui denombreroit,
Ou bien en denomb rant quel nombre comprendroit
Tous les flambeaux du ciel, cela seul se peut dire
Qu'on voioit au milieu des eschaffaux reluire
Sept grands globes ardens, qui en tours & retours
Par erreur non errant entrefuiuoient leurs cours,
Autres feux vagabonds descouvroient par la lice,
Comme l'astre iumeau qui sur le mas se glisse,
Ou tel qu'on voit de nuit& flambeaux estincelans,
Signe de grand ardeur fondre seillons brillans,
Qui ores paroissoient, ores perdans leur flamme
Se cachoient dedans l'air comme vn oiseau qui rame,
Au plus hautain riuage, & tout à coup se pert
Dedans l'espais de l'air, par son vol entre ouuert :
Brief onques on n'a veu, & voir onq'on n'espere
Plus somptueux ouurage au terrestre hemisphere,
Et n'est qui puisse croire en si peu de temps fai&
Par si peu d'artisans ouurage si parfai& :
Mais à dire le vrai quelque chose qu'on pense
Ce n'est labeur d'ouuriers ce n'est leur diligence
Qui tel œuure a parfait en vn si brief moment,
C'est du Roy c'est du Roy l'expres commandement,
Qui comme le grand Dieu d'vne seule parolle
Fai& que la terre & ciel à son parler s'escrolle.
Tout cela qu'il conçoit, il n'est plus tost conceu
Qu'il n'est mis en effect, & iamais n'est deceu
De ce qu'il entrepren t, soit en paix, ou en guerre,
Soit en la haute mer, ou soit en ferme terre.
Eust on iamais pensé au Pollonnois loingtain
Qu'il eust fait le voyage, ouurage plus qu'humain?
Qui eust pensé qu'il eust si tost remis la France,
Qui estoit tout en trouble, en son obeissance?
Vn signe trefcertain, comme luy est predi&,
Que l'Empereur du monde vn iour il fera dit,*

*Et qu'un triple laurier, duquel il se couronne,
Enclora les trois pars du monde en sa couronne.*

IN GASPAREM COLINÆVM

DVM VIVERET GALLIÆ THALASSIARCHAM¹⁴.

*Cil qui estoit iadis chef des voleurs d'Eglises
Gaspar, a mis sans chef, fin à ses entreprises.
Cil qui profane & saint de ses mains rauissoit,
En luy manchot de mains figure on n'apperçoit.
Cil qui la part honteuse estoit à la gent sacre,
Est sans partie honteuse vn honteux simulachre.
Cil qui bouilloit en l'eau, & rotissoit au feu
Les innocens, nocent eau & feu a repeu.
Cil qui du haut en bas tant de Chrestiens fit mettre,
Le&é luy mesme en bas d'une haute fenestre,
Tombant a craché l'ame au creux vuide de l'air.
Et de peur qu'au terroir, qu'il osa violer,
En sa patrie il gise : ennemy de croix sainte,
En vne croix infame il pend aiant enceindre
Trauers ses pieds la corde, ainsi qu'un Oedipus.
Et pource que gauffant les images rompus,
Vif à Dieu & aux saints il monstroït le derriere,
Mort les pieds contremont il fai& au vent baniere.*

PÆAN OV CHANT TRIUMPHAL

SVR

LA VICTOIRE DE CHARLES NEVVIESME

Roy de France ¹⁵.

France & le Poëte chantent par refrain.

Chantons trois fois Io, Io d'estouiffance :
Chantons trois fois Pæan à CHARLES le vainqueur,
Qui de trois camps dompta en neuf ans la ranqueur.
 Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.

A Dreux vn Chefne verd orna premier ta lance,
Lors que Guise deffist l'ennemy Francien,
Qui osoit assaillir le mur Parisien.
 Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.

Du second ennemy saint Denis veid l'offence,
Qui par Mommorancy sous ton heur fut batu :
Quand laissant gloire aux siens, le Chef fut abbatu.
 Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.

Plus grande que les deux fut la troisieme outrance
Que ton frere sous toy gouverneur, a vengé,
Ayant trois fois dans l'an ton ennemy rengé.
 Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.

Montpencier de Mouuant brida la violence :
Le second heur Condé du cheual trebuchant :
Le tiers Gaspard fuyant, son armée bronchant.
 Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.

*Qui d'autres faits nombreux nombreroit la vaillance ?
Trois grands assauts soustint Henry rompant l'effort
(Comme vn rampart d'airain) de l'ennemy si fort.*

Trois lo, trois Pœan à Charles Roy de France.

*Et toy Charles tu mis la fiere outrecuidance
Du Germain & d'Orange és mettes pres de Mets :
De retour, les Deux ponts loing de Vienne tu mets.*

Trois lo, trois Pœan à Charles Roy de France.

*Certes de l'heur du pere Henry grande esperance
(Qui a mis le François si souuent en renom)
Estoit ia en ton Frere ayant vn mesme nom.*

Trois lo, trois Pœan à Charles Roy de France.

*Mais tu as redoublé le fort de sa naissance
Par ton fort tresheureux à tous ses estendaris :
Car le destin t'appelle à treshautains hazards.*

Trois lo, trois Pœan à Charles Roy de France.

*Tu seras vn Marcelle, ains qu'à la decadence
Du siecle secourant, meilleur fort encourras,
Il mourut auant terme, & long temps tu viuras.*

Trois lo, trois Pœan à Charles Roy de France.

*Tu seras vn Fabien, qui par ta grand prudence,
L'affaire des François restaureras du tout :
Ce qu'il fist viel tardif, tu seras ieune, à coup.*

Trois lo, trois Pœan à Charles Roy de France.

*Mais que sert de Marcelle ou Fabien la semblance ?
Seul à toy ressembra Charles du nom premier
Du quel tu es de nom & de fort heritier.*

Trois lo, trois Pœan à Charles Roy de France.

*Or donc au mien fort n'eut aucune deceuance,
Que ie te dy en l'an cinq cens soixante neuf,*

Dorat.

*Qu'en cest an tu rendrois l'heur de France tout neuf.
Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.*

*Je dy en ce tien an, (car tien est sans doutance
Ce Neuf qui rend tout neuf) toy neuuiesme en neuf ans
L'heur de France banny remettras au dedans.
Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.*

*Ce nombre tref-parfaict qui tous nombres balance,
Est triple en toy, de nom, d'aage, de regne. Mais
Le dixiesme est à Dieu, qui regne pour iamais.
Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.*

*Puis que ce nombre & nom faict en toy concurrence,
Vng iour tu seras (dy-ie) vn autre Charles Grand,
A qui tous Roys François quittent le premier rang.
Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.*

*Cecy, ie te disoy, au iour que l'an commence,
Quand le Charles Lorrain dist l'accepte ton sort,
Et fit, comme vn Phœbus, qu'à son effect il fort.
Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.*

*Charlemaigne fut grand, mais sans contredifance
Tu seras le Tref-grand : car de ce fus sommé
Quand Maximilien, petit fus surnommé.
Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.*

*Tes grands faicts l'ont monstré dex ta premiere enfance.
Que feit plus Iuppiter qui vainquit le Geant,
Et Titan en ieunesse? & tu les vas tuant.
Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.*

*Si tu es Iuppiter, aussi par sa semence
Ta mere est la Cybele enfantant les grands Dieux,
Qui te faict par conseil vaincre monstres hideux.
Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.*

*Tu as vn frere aussi, qui par sa vigilance,
Chassant du Poideuin l'Ourque Angloise, à bon droit
Seroit dit vn Neptun, si HENRY dit n'estoit.*

Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.

*Ton tiers frere petit, qui garde la cheuance
Et Palais, où du Roy tout le grand thresor gist,
Pourroit estre estimé vn vray Ditis petit.*

Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.

*Ta ieune sœur aussi a telle contenance
Qu'une ieune lunon : & (si le songe mien
Ne me trompe) bien tost aura vn Iuppin sien.*

Trois Io, trois Pæan à Charles Roy de France.

*Que sçait on, si cest an par heureuse alliance,
Ou l'an prochain fera, (si mon songe ne fault)
Que crirons pour Io trois Hymen clair & hault ?*

Cesse trois fois Io, trois fois Pæan ma France.
*Je cesse trois Io, trois Pæan resonner,
Pour bien tost de rechef trois Hymen entonner.*

PAEAN OV HYMNE DE VICTOIRE.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV

Frere du Roy, & Lieutenant general
de sa Majesté^{te}.

*Et qui le pourroit croire, ains que d'estre contraint,
Par l'effect euidant & devant les yeux painct ?*

Trois bataillons, trois Ducs de forces violentes,
En guerre bien experts, par batailles sanglantes
La trois dedans vn an, sous vn ieune vainqueur
Trois fois auoir perdu & le camp & le cueur,
Par ta prouesse, HENRY, du Roy, & de ta mere
Surtout de Dieu, des Saints la faueur debonnaire,
Soustenans le party de l'host plus Catholicq'
Et defauorisans l'ennemy heretiq'.
Tu seras désormais diâ vn second Persee,
Par la force duquel a esté oppresse
Non vne triple seur, mais bien trois freres d'yeulx
Plus qu'aucune Gorgone en horreur furieux.
Tu seras tu seras nostre Bellerophonle
La prouesse duquel en la France nous domte
La Chimære à trois corps. Mouent face à Lyon
A le premier senty ton corage selon :
Après luy ton effort à son desauantage
A expérimenté de la Cheure sauuage
Le monstre feu-soufflant : le tien assaut dernier
A son dam a congneu l'horrible Dragon fier
Chatillon, tel que cil qui assiegeoit la plaine,
Que iadis arroûsoit l'onde Castallienne :
Qui transpercé de l'arc d'Apollon iouuenceau
Quitta libre le lieu à l'oracle nouveau
Des Delphiques Prelats. Trois autres fois encores
Tu as ia tenu bon, ainsi que tu tiens ores,
Contre les grifs insuls d'vn si fort assaillant,
Toy à le soustenir en armes plus vaillant,
Combatant à Laudun contre neiges & glaces,
Comm' Hannibal fendant les montagneuses traces :
Delà pres Iaxenûeil vn escadron nombreux
Par vn trop plus petit fut repoussé honteux,
Contrainâ bien qu'enragé d'appaiser sa colere.
Et mon pauvre pays Lymoges, de misere
Par toy deux fois sauué, te doit deux chappelets
De couronne Ciuique, & deux chants nouuelets
De son Poëte natif, sur tes triumphes braves.
Le tiers chefne t'est deu pour auoir mis d'esclaves

Tant de bons Citoyens en plaine liberté :
 Qui tous avecq' leur ville ont par toy sauueté
 Receuë, ayant contraint soudain leuer le siege
 L'ennemy qui tenoit les Poicteuins au piege :
 Qui ia s'estoit saisy d'une part de Poitiers ,
 D'où l'ayant dechassé, grand nombre de guerriers
 Avecq' leur conducteur, la fleur de la noblesse,
 Par toy ont esté mis hors de peine & detresse,
 Et de faim & de fer, qui pres les menassoit.
 Grand gloire au Duc vaillant, qui si long temps auoit
 Tenu si foible place, & souffert tant d'alarmes,
 Tant de coups de canon, tant de vaillans gendarmes.
 Mais plus grand gloire à toy d'auoir par ton bon heur
 Sauué tant de Soldats avecq' leur conducteur
 Le ieune Guisfen, qui semblable à son pere
 Vaillant & hardy croist par ieunesse prospere :
 Ayant vn tel maintien, ayant vn tel regard,
 Aussi aspre que luy à se mettre au hazard :
 Qui a recous du Clain la riuere tresbelle,
 Comme son pere fit aupres de Mets Mozelle.
 En fin comme si Dieu eust à toy reserué
 L'heur entier en tes ans entiers, d'auoir sauué
 La France & les François (toy qui de HENRY portes
 Ton pere Roy le nom & les faits nous raportes)
 Ny le Duc Guisfen vn Achille second,
 Ny de Montmorancy tout le conseil profond
 D'vn Nestor tres expert, n'ont (ia vieux) peu parfaire
 Avecq' tout leur engin & force ceste affaire :
 Ains mourans ont laissé suruiuant apres eux
 Ceste guerre ciuille & combat malheureux :
 Que ton tresheureux fort iusques à l'an dixiesme,
 Prouoyant t'a gardé, asin Duc, qu'à toymesme
 Tout le laurier reuint d'auoir prins Ilion,
 Et qu'on chantast de toy ce que porte ton nom
 Tourné par moy cest an par vn heureux presage,
 Et au Roy & à toy en mon latin langage :
 « De laurier de laurier l'espee a cestuy cy »
 Qui a de fonds en comble en tout ce pays cy

*La grand' Hydre abbatu par force Herculienne,
Ayant vaincu Gaspard : si que plus ne reuienne
De ses cols pullulans le vain detrachement,
Comme il faisoit iadis, à son accroissement.
Gaspard qui pour brusler le lieu de sa naissance
A esté enfanté par sa mere, semence
Et brandon de tous maux. Tout cest honneur est tien
HENRY apres le Roy : car ayant de l'host sien
La charge, sans danger du Roy tu as conquis,
Mais non sans ton peril, la gloire par toy quise.
Deux fois à la meslee tu as esté porté
Par terre hors de l'arson où tu estois monté :
Deux fois on t'a leué & mis sur ta monture,
D'espee forcenant, & choquant sans mesure
Contre les ennemis, prodigue du sang tien
Et de tes bons soldats. Quel estoit ton maintien?
Souillé de poudre & sang & plain d'ire implacable
Conceué iustement, tu te ruois sur ceux
Qui auoient brigandé & le Roy & les Dieux?
Ainsi iadis vengea l'iniure de son frere
Le bon Agamemnon : ainsi soustint la guerre
Pour son frere Castor, Pollux le tresuaillant :
Ainsi pour Iuppiter fut iadis bataillant
Et Neptune & Pluton contre la troupe fiere
Des Geans orgueilleux, par conseil de leur mere
Cybelle qui des dieux enfanta les plus grands.
Telle comme à present on voit entre les rangs
Et bandes des soldats assister la grand Royne,
Qui le vieil siecle d'or en France nous rameine :
Faisant de demidieux nostre France florir,
Ne cessant ça & là pour nostre Roy courir,
Ayant ensemble ioinct l'Espagne & l'Italie,
Faisant que l'une & l'autre au François se rallie :
Fais par femme entrepris d'un courage haultain
Par son sage conseil, & de son fils la main, .
Pour sauuer ce bon Roy qu'elle a mis en essence,
Par la faueur des dieux, pour lequel toute France*

*Par Temples & Autels fais prieres & veuæ.
 Roy qui doit faire voir à nous & noæ nepueuæ
 La France derechef en son honneur remise,
 Fautorisant le Ciel en sa haute entreprise
 Par vn ordre fatal, par vne stable loy :
 Qui promet aux François faire, que CHARLES Roy
 Neuuiẽsme de ce nom, sera en tout semblable
 A ce Charles premier Roy de tous redoutable
 Pour ses loys & edicts, pour temples & autels,
 Qui tels ne furent onc, & onc ne seront tels
 Comme du temps des deux. Car Dieu fera respondre
 Le premier au dernier par vn sien certain ordre.
 Et toy dedans vn an ia par trois fois heureux,
 Toy desia dans vn an trois fois victorieux,
 Pareil aux Empereurs desquels le nom tu portes
 Tant premier que second, fais que tu nous rapportes
 L'exemple de leur vie en soustenant la Foy.
 Fais que ny le Mutin ne nous donne la loy,
 Ny le fier Allemand : ains qu'il face sa borne
 Du Rhin par toy domtẽ & l'vne & l'autre corne.
 Et en fin deormais apprens leur de hayr
 Pour piller le François, noæ pays enuahir.
 Car le ciel te promet, & à eux les menace,
 Que tu reprimeras leur arrogante audace.*





EPIGRAMMES

AD REGEM ".

*Des Rois François, desquels la deuote prouesse
Etoit par l'vniuers celebre iadis,
Ce sain& Temple bastir fit l'Vnzieme Lois,
Qu'à present de HENRY Troiesme la largeffe
Enrichit d'un Portail tresdigne d'un tel lieu,
Trois Trophees portant pour la foy d'un vray Dieu.*

HVICTAIN A LA RÔYNE

mere du Roy

CATHERINE DE MEDICIS ".

*Si j'ay seruy cinq Rois fidelement,
Si quarante ans lisant publiquement
D'hommes letrés j'ay rempli toute France,
Si l'estranger nous quite l'excellence*

*Des Grecx, Latins, & vulgaires escritz,
 Vous l'esper seul de tous les bons espritz
 Ne permettrés estre diâ, par famine
 D'Aurat est mort regente Catherine.*

AV ROY^{te}.

*Si j'ay seruy cinq Rois s'entreuiuans,
 Si j'ay instruiâ la France cinquante ans,
 Si par ma Muse j'ay mon siecle doré
 Ne soufrés que par vous D'Aurat soit dedoré.*

AD GALLIAM^{te}.

*O France Henri regnant trois quatrefois heureuse
 Qui a non seulement trois Furies domté
 Ou autant de serpens dont estoit tourmenté
 L'Vniuers : mais aussi des feurs la plus hydeuse
 La ciuile Discorde, afin qu'une Couronne
 Quatrieme avec les trois son hault chef enuironne.*

A N A G R A M M E.

IEHAN HEVRTEVIN.

IA EN HEVR VINT^{te}.

*Tout homme à qui de Dieu souuient
 Quand quelque malheur il rencontre,
 Bien que le mal luy feust tout contre
 Implorant Dieu IA EN HEVR VINT.*

ANAGRAMME.

PANTALEON THEVENIN
EN VN PLATON IE HANTE^{re}.

*Salluste auoit planté vne tres belle plante
Chantant de l'vniuers la grand' creation :
Vn bon enteur presant par docte inuention
Fait tout que peust EN VN PLATON IE HANTE.*

EPITAPHE DE PAIOT^{re}.

*Cy gist Palot qui d'un des plus entiers
Eut le renom entre les Tresoriers :
Duquel comptant des ans soixante & deus
Le corps ici, l'esprit soit mis és cieus.*

DV MESME^{re}.

*Cy gist le cœur entier & son entraille
Du bon Palot sous la pierre de taille
La où tous ceus qui vn cœur entier ont
Pour son salut enuers Dieu prieront.*





APPENDICE

AD CAROLVM NONVM

Francorum Regem inuictissimum ,

IO. AVRATVS POETA REGIVS^{us}.

*Que le Grec mette au Ciel son Achille Aeacide
Et que le Trolen vante vn Heſtor Priamide,
Le premier de ces deux pour eſtre mort vaillant,
Les murs de l'adultere hardiment aſſaillant :
L'autre pour eſtre cheut deuant les tours de Troie,
Gardant que ſon pais ne fuſt des Grecx la proye.
N'agueres vn Achille en France s'eſt trouué,
N'agueres vn Heſtor la France a eſprouué.
Guiſe ne fut moins fort, que fut le fort Achille,
Mourant pres d'Orleans, pour reprendre la ville.
Montmorancy en force à Heſtor ne ceda,
Lors que deuant Paris combatant deceda :
Car d'autant qu'aujourduy plus grande eſt de la France
Que ne fut des Troyens, ne des Grecx, la puiſſance,
Et l'une & l'autre gloire eſt (Sire) en vos François,
Tant celle des Troiens, que celle des Gregeois :*

*Vous aussi plus grand Roy que le Troien Priame,
Ne qu'Agamemnon Grec (puis qu'hommes de telle ame
La France vous produit) en faisant les honneurs
Aus mors au liç d'honneur, auez veincu les leurs,
Faits au guerrier Hector, faits au preus Peleïde.
Guise n'eut pas de vous la pompe moins splendide,
Qu'Achille de la Grâce : Hector ne fut aussi
Des fiens tant honoré, comme est Montmorancy.
Paris a veu porter par grands places & rues
Sur charios Royaux, les Royales statues,
Liçz funebres Royaux, & Royaux ornemens,
Capitaines armés, & armés Regimens,
Trainans les estandars, trainans la pique basse,
Speçacle triste à veoir aux durs peuples de Thrace.
Mesme Paris a veu les pleurs des Grands cheuaux,
Telz que l'amy cheual aus belliqueux trauaux,
Iettoit par son Pallas. A ce cheual semblables,
Le peuple a veu marcher les cheuaux lamentables :
Et voyant par le col des Animaux coulant
De larmes goutte à goutte vn gros ruisseau roulant,
Enfla plus gros soupirs. En ce dueil magnifique
On oyoit retentir vne clameur publique :
« Le Roy qui telz honneurs faiç aux occis pour luy,
« Est digne que pour luy chacun meure à l'enuy. »
Nous donc Sire à present Prestres de vostre temple
Aus Muses consacré, ensuyuans vostre exemple,
Faisons seruire aus morts, qui pour vous sont gifans :
Et animons tous ceux, qui nos vers vont lisans,
Ou à vaincre pour vous, tousiours vaillans en guerre,
Ou comme eux, triomphans, estre portés en terre.*

SVR LE TOMBEAV DE MESSIRE

ANNE DE MOMMORANCI,

Pair & Conneftable de France ⁸⁸.

*Quand le peuple François par rebelle fureur,
 Recommençoit iouer son Tragique malheur,
 A tout le genre humain piteus & lamentable :
 Et campé d'vne part estoit le Conneftable,
 Avec les escadrons pour le Roy coniuérés,
 De l'autre les Mutins à la mort affeurés :
 Le viel Momorancy memorable en courage,
 Pour les faiâs excellens qu'il a faiâz en son age :
 Luy qui chef de l'armée au premier rang estoit,
 Et donnant hardieffe hardiment combattoit :
 De viellesse cassé, mais dedans sa poitrine
 Gardant d'un ieune encor la chaleur intestine :
 Tout le chef destranché d'un acier flamboyant,
 Et les reins transpercé d'un boulet foudroyant,
 Tombant deuant les piés de sa troupe suyuate,
 Laquelle tout soudain d'un nouveau feu brulante,
 Tant pour le faiâ hardy du viellard courageus,
 Que pour de ce grand chef le meschef outrageus,
 Donne si rudement dans l'ennemi, qu'e'l' porte
 Luy par terre, & le pris de la victoire emporte.
 Honneur triste au veinqueur, pour la perte qu'il faiâ,
 Mieulx t'eust valu n'auoir ton ennemi defaiâ,
 O France, que de perdre vn Gouverneur si braue.
 Mais si plus brauement par la mort, qui tout braue,
 Il ne pouuoit perir : ne faire plus heureux
 Les ans ne le pouuoient en ce temps malheureus,
 Que l'honneur du defunâ allége nostre vie
 Des lamentables pleurs, affin que par enuie*

*Ne soit veue plorer du los d'un tel Guidon
La gent qui le suiuit : lequel à l'abandon
A si bien mis son sang pour faire au Roy seruice,
Que pour luy ieune, il fit de soy vieil, sacrifice.*

*Huiſ fois dix ans Anne auoit accomply,
Huiſ fois au choc de sang sa main remply :
Quand par huiſ coups en fin la mort le dompte.
Dittes vous sept & non huiſ à bon compte?
Sept coups luy fiſt l'ennemy par dehors,
Et le huiſiefme il se fiſt dans son corps,
De grand regret d'eſtre occis par outrance,
N'ayant parſaiſ du pais la vengeance.*

PRESAGE DE I. DORAT,

POETE DV ROY,

Preſenté à Sa Maieſté pour eſtrenne, à Saint Maur,
le iour des Roys. 1569¹⁷.

*CHARLES ce fut, le premier de ce nom,
(Celuy qu'on diſt le Grand en ſon ſurnom)
Qui France fit plus grande qu'ell' fut oncques,
Luy eſtant Roy : ny autre Roy quelconques
Depuis ſon temps, autant ne l'embellit,
De Loix, d'Autels, d'Ars, d'Armes que le diſt
CHARLES premier. Et voicy CHARLES ores
Neuuiſme apres, au temps duquel encores
France doit eſtre en ſes biens les plus grands,
Ayant vaincu tant dehors que dedans
Ses ennemis : ſi le Neuf eſt le nombre
Iuſques auquel accroiſt tout ce qu'on nombre,*

*Car Grec, Latin, François le nombre Neuf
Est ainsi di&, pource qu'il rend tout neuf.
Ainsi voit on iusques à neuf mois croistre
Le fruit au ventre, auant qu'il puisse naistre
Enfant parfaict, par meur enfantement.
La France aussi son meur accroissement
Prendra sous vous CHARLES ROY novenaire,
Car vostre Neuf fera son Neuf parfaire.
Demandez vous, en quel an estre doit,
Que Dieu fera que mon sort parfait soit?
C'est cest an cy neuuiesme, que de France
CHARLES neuuiesme accomplit l'excellence.*

NEUF

CANTIQUES OV SONETZ DE LA PAIX

A

CHARLES NEVFIESME ROY DE FRANCE,

PAR IEAN DORAT, POÈTE DE SA MAIESTÉ^{tes}.

*Neuf Muses ont chanté par vne bouche mesme
Neuf sonetz de la Paix au Roy CHARLES neufteme.*

AV ROY,

DE SA PLUS GRANDE VICTOIRE.

*Grande certainement fut la tienne victoire,
Quand tu vainquis dans l'an trois fois tes ennemis :
Mais plus grande à present que des trois est la gloire,
Quand, ton courroux vaincu, tu leur as tout remis :
Car des aultres vainqueur, tu as à toy soumis
Moins vertueux que toy : mais vainqueur de toymesme
CHARLES, tu as vaincu des vertuz la supresme.*

SVR LA LOVANGE DE LA PAIX.

SONET I.

*Celuy est sans parens, sans famille, sans loix,
 (Dit Homere) lequel en son pais desire
 Discord ciuil regner, vn des discords le pire,
 Horrible à toutes gens, mesmement aux Gaulois.
 Les Gaulois ont senty n'agueres par trois fois,
 Que c'est que de troubler vn paciflcq' empire :
 Mais voiant que le mal de iour en iour empire,
 CHARLES y a pourueu, le meilleur Roy des Rois.
 Meu de l'esprit de Dieu, qui le cuer du Roy tient.
 En sa main enfermé, il a mis paix en France,
 Que les bons desiroient voians tant de souffrance.
 Louons donc ce bon Roy, qui son peuple maintient
 En bonne sauueté, aiant par sa prudence
 Changé discord ciuil en ciuille alliance.*

SONET 2.

*Qu'est il besoing de tant la Paix crier
 Par les cantons des villes & villettes?
 Qu'est il besoing d'huiffiers ne de trompettes
 Pour la Paix faite en France publier?
 Il vaudroit mieux, en criant, Dieu prier
 Qu'il la gardast de troubles inquietes;
 Il vaudroit mieux en chantant chanfonnettes,
 Viue le Roy porte-paix, s'escrier.
 Sans autre bruit assez est publiée
 La Paix, de ceux, qui mille & mille fois
 La desirans ont fait si grans aboys.
 Sans autre cry assez ia est criée
 La Paix, de ceux, qui l'ont si hault priée,
 Que Dieu au ciel en a ouy la voix.*

SONET 3.

*Ce que force ne peult par main forte parfaire,
 Prudence le parfaict par vn sage conseil :
 Qui comme tout le corps est guidé par son œil,
 Ainsi du corps public doit conduire l'affaire.
 La guerre & les guerriers en dix ans n'ont sceu faire
 Aians faict trebucher tant de gens au cercueil,
 Que tout le peuple en vng recongneust son Soleil :
 Ce qu'en brief nous a faict vne Paix debonnaire.
 L'vn & l'autre party estoit desia si fort
 Qu'on n'en pouuoit cheuir par belliqueux effort,
 Mais CHARLES en cedant tu as eu la victoire.
 Victoire tres heureuse où nul des tiens n'est mort,
 D'où il ne reste rien qui au cueur te remord,
 Fors vn contentement d'une éternelle gloire.*

SONET 4.

*Pour monstrier que conseil sert beaucoup plus que force,
 Homere nous en donne vn exemple parfaict :
 Si d'Achille & d'Ulysse on contemple le faict,
 Retirant vn vray sens de fabuleuse escorce.
 L'amour de son pais fut pour mourir amorce
 A l'Achille vaillant, car ieune il fut defaict
 Auant que de Paris la vengeance il eust faict,
 Lequel donna d'un traict à Achille vne estorce.
 Ulysse feist bien mieux, qui prudent & ruzé,
 A faire le soldat ne s'est pas amuzé,
 Pour d'une braue mort auoir la seule gloire :
 CHARLES en faict ainsi, qui pour n'estre accusé
 D'auoir tous ses soldats par dix ans abuzé
 A mourir sans profit, sans mort a la victoire.*

Dorat.

SONET 5.

*D'autant que nostre esprit qui toutes choses domte,
Est plus noble & diuin que n'est le corps humain :
D'autant force de corps & de pied & de main
A force d'esprit cede, & de ceder n'a honte.
Et d'autant que l'esprit en nous le corps surmonte,
Et plus au pris de Dieu tout nostre esprit est vain :
Qui d'erreur, d'ignorance, & de vanité plain,
En pensant faire bien, fouuent il se mesconte.
Car alors que Dieu veut de sa main vn coup faire,
Il le fait en vn temps moins propre à le parfaire,
Afin de demonstrier que c'est lui qui l'a fait.
Quand moins on esperoit qu'aucun accord peut plaire
Par tout discours humain, lors Dieu tout au contraire
Il a CHARLES par vous ce miracle parfait.*

SONET 6.

*D'un cheſne Iouial t'eſt deüe la couronne :
Car comme Iuppiter eſt le plus grand des Dieux,
Tu eſ tout le plus grand entre les demidieux,
La main duquel la vie à tant de peuple donne :
Digne tu eſ auſſy qu'un laurier t'environne,
Comme au Dieu Apollon, le front victorieux,
Qui trois fois dans un an, heureux, aſ vaincu ceux,
Qui iadis te faiſoient vne guerre felonne.
Digne tu eſ encor, pour nous auoir liuré
La Paix, porter l'oliue : & , aiant deliuré
Tant de peuple de mort, d'Hercule le peuplier :
Bref tu ne dois porter d'or, d'argent, letton, cuiure
Couronne, ains pour l'honneur de quatre Dieux enſuiure
De cheſne, de laurier, de peuplier, d'oliuier.*

SONET 7.

*Pour bien contrepoiser d'une iuste balance
Et la guerre & la Paix, & clerement sçavoir
Pour laquelle des deux en son pais auoir,
Doibt le plus prier Dieu tout le peuple de France :
Il est bon contempler des Perſes la prudence,
Leſquelz ayans perdu de leur Roy le pouuoir,
Sans loy, ſans magiſtrat, qui à eux pent pouruoir,
Demeuroient par huit iours ſouffrans toute inſolence :
Afin qu'eſtant ouuerte à liberté la porte,
Le peuple ayant congneu de quoy vn Roy importe,
Se ſoit plus diligent à l'aimer & cherir.
Sus donc peuple François, fais en de meſme forte,
Et plus tu as ſenty combien nuit la Paix morte,
Et plus ſongneufement la garde de mourir.*

SONET 8.

*Pour bien chanter de Paix & dire ſes louanges
Aucun eſprit ou voix humaine ne ſuffit :
Il nous faut rechanter ce que naiſſant le Chriſt,
Ce treſgrand Roy de Paix, chantoient au ciel les Anges.
Gloire ſoit au plus hault par les chans des Archanges
Au Dieu ſeul, qui iadis & ciel & terre ſeint :
Mais ſoit en terre Paix à tout homme qui meit
Ses penſées en Dieu de toute fraude eſtranges.
Ainſi nous faut la Paix & louer & chanter,
Ainſi nous faut les cœurs doucement enchanter
De ceux, qui hayent Paix & deſirent la guerre.
Car tout le plus grand bien qu'on puiſſe ſouhaiter,
Pour ou l'eſprit diuin ou humain contenter,
Eſt au ciel gloire à Dieu, aux humains Paix en terre.*

SONET 9.

*Après Iô chanté tant de Paix que Viâtoire,
 Pentens vn Hymenée hault & cler entonné :
 Comme si Iuppiter auoit du ciel tonné,
 Approuuant quelque accord par son signe notoire.
 Seroit ce point le chant des filles de Memoire,
 Qui pour le mariage à CHARLES ordonné,
 S'aprestent à chanter vn Hymen fredonné
 Sur les cordes d'argent & sur le luth d'yuoire?
 Ie la voy, ie la voy entre ceste brigade
 La cœleste Vranie, à donner vne aubade
 Solliciter ses sœurs & son filz nuptial :
 Prenans pour leur subiect, que déia à la rade
 Est le Taureau naual, qui meine en grand parade,
 L'Europe Imperiale au grand palais Royal.*

EPITHALAME OV CHANT NVPTIAL

*Sur le Mariage de tres-illustres
 Prince & Princeſſe*

HENRI DE LORRAINE DVC DE GUYSE

ET

CATARINE DE CLEVES CONTESSSE D'EV^{re}.

A TRES-ILLVSTRES PRINCE ET PRINCESSE
 ESPOVSEZ.

*Heureux les Rois que Dieu tant fauorise,
 Qu'il les eslit pour sa France regir,*

*Tels qu'il luy plaist, de pere en filz choisir,
 Tous tres-chrestiens & maintenans l'Eglise.
 C'est pourquoy Dieu luy-mesme les baptise
 Et sacre Roys : & ne laisse tarir
 L'ampouille encor', qui, pour ses Rois cherir,
 A Sain& Remy par l'Ange fut transmise.
 Et Vous heureux, en qui de Dieu est mise
 Mesme faueur, comme du sang Royal,
 Faisant des deux mariage loyal.
 Sain& Remy mesme, à qui lors fut commise
 La fsole sain&e, en train Pontifical
 Vient en son moys à vostre nuptial.*

EPITHALAME OV CHANT NVPTIAL.

CHANTENT DEUX DEMI-CHORES,

L'VN DE IOUVENCEAUX, L'AVTRE DE PUCELLES.

Iouvenceaux.

*Après grant pluie, on a reiouissance
 D'un beau serain : après vn long tourment
 De guerre, on a de Paix soulagement.
 Oublions guerre, & chantons d'alliance.*

Pucelles.

*Après du mal auoir eu patience,
 On a du bien vn grand contentement :
 Car Dieu fai& l'un de l'autre allegement,
 De guerre Paix, de discord racoin&ance.*

Iouenceaux.

*C'est en ce temps qu'il faut que chacun danse,
Puis que le Roy en France fait garder
Vn bon accord, pour son peuple allegier,
Tournant de guerre en bonne Paix la chance.*

Pucelles.

*C'est à ce iour qu'il faut aller en danse,
Puis que le Roy la danse va mener,
Pour la Lorraine à Neuers ramener :
Qu'à danser donc chacun de nous commence.*

Iouenceaux.

*Mais en dansant que l'un & l'autre pense,
Nous de chanter, vous de respondre au chant :
Pour du matin iusq'au Soleil couchant,
Toufours dansans, garder mieulx la cadence.*

Pucelles.

*Nous ne scaurions aller en decadence,
Puis que le Roy CHARLES mene le bal :
Comm' vn Soleil qui va d'à mont à val ,
En conduisant d'astres grand' abondance.*

Iouenceaux.

*Comme la Lune & iour & nuit s'auance,
Pour du Soleil les courses ensuyuir :
Le cours du Roy il nous fault tous suyuir,
Pour voir la France en bonne concordance.*

Pucelles.

*Tout astre ensuit la Lune en diligence :
La Lune ensuyt le Soleil pas à pas :
Ainsi conuient que portions icy bas
Les Ducx aux Rois, nous aux Ducx reuerence.*

Iouuenceaux.

*Le monde est fait par discorde accordance :
Le Roy craint Dieu, & les Princes le Roy,
Qui vont donnans au peuple bas la Loy.
Danfons ainsi pour n'auoir discordance.*

Pucelles.

*L'un doit porter à l'autre obeissance
Du plus petit iusques au grant des grans,
Sans rompre l'ordre & sans troubler les rangs,
Pour danfer tous en bonne conuenance.*

Iouuenceaux.

*Sus donc danfons tous en telle ordonnance :
Et en danfant, celebrons par nos vers
Et ceux de Guyse, & ceux-là de Neuers,
Grandes maisons, & de grande cheuance.*

Pucelles.

*Aucun subiect avec plus grand' plaisance
Ne nous pourroit entrer dans le cerueau :
Mais il faudroit quelque Refrain nouveau
Pour entremettre à chacune muance.*

Iouuenceaux.

*Prince excellent Princeffe d'excellence
Prent pour espouse : & leurs noms & sur-noms
Rendent tournés, vers propre à noz chansons.
DE RACE EN ROIS, HEUR ENTIER D'ALLIANCE.*

Pucelles.

*Si tous les deux sortent d'un Roy de France,
France doit bien, pour ses neueux vanter,
Ce beau Refrain à leurs nopces chanter.
DE RACE EN ROIS, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Ceux de Lorraine ont iadis pris naissance
Du Duc Louis & Roy Sicilien,
Enfant de Jean Roy de France ancien.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Ceux de Neuers, Princes de grand vaillance,
Ont pour ayeul Philipp' filz dudi& Roy,
Dont vne espouse à Cleues garda foy.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Puis que tous deux de Royalle puissance
Sont descenduz, comme d'un meſme Lis
Deux beaux fleurons, chantons leur à l'enuis :
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Puis que tous deux par loyalle accointance
Sont assemblez, pour le loz deuancier
De leurs ayeulx remettre en ſon entier,
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Qu'eſt il beſoin, comme par deſaillance
De nouueaux fai& , aux ayeulx recourir?
Du pere & filz mieux nous vaut diſcourir.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Qu'eſt il beſoin, comme par negligence
Mettre en oubly ce qu'ont fai& les plus vieux,
Bien que leurs hoirs facent autant ou mieux?
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*François de Guyse a sauué nostre France
Par plusieurs fois, ayant les ennemis
A Ranty, Metz, Calays au Roy soumis.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Si feist iadis la hardie prudence
De Godefroy de Billon l'aieul sien,
Qui la Syrie osta au Turquois chien.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Le mesme Duc, & pere de l'enfance
Heureuse au Duc, de son pere pareil,
Sauua Paris n'agueres d'un clin d'œil.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Putelles.

*Si feist Louys entiere deliurance
De la Sicille, & sans nul defarroy
Le mesme Duc fut constitué Roy.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Mais de Henry la hardie iouence
Comment feist elle au dedans de Poitiers,
Soustenant l'ost des ennemis si fiers?
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Heureux aieulx, desquelz la souenance
De iour en iour reluit en leurs neueux,
Ducs de Lorraine & Cleues, apres eulx.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*C'est trop chanté de la guerriere lance :
En temps de paix de nopces fault chanter,
Pour doucement noz souciꝝ enchanter.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Guerre & guerriers ne font rien à la danse,
Sinon de Mars, alors qu'il est armé :
Mais à present Venus l'a desarmé.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Sus donc laissons ce chant, qui plus offence
Les escoutans, que d'Vlyſſe le cœur
Chantant de Troye & des Grecꝝ le harpeur.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Pour ne chanter finon d'estouiffance,
La chanson triste en gaye changerons :
Et Mars lié à Venus chanterons.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Les mastes ont de Mars la cognoissance :
Je chanteray de Mars, toy de Venus,
Dont les grans Roys & Princes sont venus.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Commance donc louer ton Mars, commance :
Je rediray de ma Venus le los :
Comm' elle fort nué des marins flotꝝ.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouuenceaux.

*Mars fut conceu au iardin de plaisance
Par vne fleur, que Iunon y cueillit,
Qui Pengrossa sans se coucher en liâ.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Venus nasquit d'une conque, qu'eslance
La mer au bort entrouuerte au Soleil,
Telle qu'en terre onc ne veit d'homme l'œil.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouuenceaux.

*Si Mars iadis d'une fleur print essence,
Ce fut d'un Lis : car tous vaillans guerriers
Sortent du Lis, de Mars vrais heritiers.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Lors que Venus eut laissé en balance,
Deffus la mer sa conque, elle luifoit
Comm' vne perle, & pource à Mars plaifoit.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouuenceaux.

*Mars de Venus la belle eut iouissance :
Et de là vient que tout vray Martial
Est de Venus le seruiteur loial.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Venus ne fut liée pour offence
Du Dieu Vulcan, comme la fable diâ :
Ains la lia la foy d'un chaste liâ.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*La fable n'a aucune vray-semblance,
Qu'un laid Vulcan, forgeron des harnois
Aimaſt Venus, mais bien Mars Dieu des Roys.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*On a ce feint, pource qu'en apparence
La chaſteté n'a ſon ſubtil lien :
Ains eſt ſecret comme Vulcanien.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Trop mieulx vſa de ſage deceuance
Homere, alors qu'à l'oliuier branchu
Il entailla le chaſtit impollu.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Pour bien garder la fidelle conſtance
De Penelope, Vlyſſe la planta
Sur vne Oliue où ſa couche il anta.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Oliue eſt paix : ce n'eſt que deſplaifance
De Mariage, où n'eſt paifſible accord :
De ce l'Vlyſſe eſtoit treſbien record.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*On voit auſſi, non ſans grand' prouidence,
Ce duc de Guyſe aupres des beaux lauriers
Poſer ſon liſt ſur les gaiſ oliuiers.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Heureux le liâ, lequel pour discordance
Jamais n'auoir, est sur le pied anté
D'un Oliuier, que Pallas a planté.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Heureux le liâ, duquel par concordance
Et l'un & l'autre a bien gardé la foy,
Comme commande & l'une & l'autre loy.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*De là naistront par heureuse accroissance
Princes portans de Rois la marque au front :
Comme Pollux d'un œuf le demi-rond.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*De là viendront enfans aians semblance
A pere & mere, ayeules & ayeulx,
Masles de cœur, femelles de beaux yeulx.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Au sang Royal les Rois ont asseurance :
Toufiours Lorraine a eu vn cœur loyal
Enuers son Roy, comme vray sang Royal.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Au pere & filz CHARLES aura fiance,
Comme son pere eut à ce grand François,
Tenans de luy la foy enuers leurs Roys.
DE RACE en Rois, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*C'est donc pourquoy le Roy fait assistance
Aux grans festins avecq' grand appareil
De beaux tournoix, où il n'a son pareil.
DE RACE EN ROIS, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Le mesme Roy & freres, en presence,
Princes, seigneurs, on voit cy assïser,
Comme au banquet de Cadme Iuppiter.
DE RACE EN ROIS, heur entier d'alliance.*

Iouenceaux.

*Donques cessons, pour ne faire nuisance
Aux sacres ieux : le soleil s'en va bas,
Pour n'empescher leurs nocturnes esbas.
DE RACE EN ROIS, heur entier d'alliance.*

Pucelles.

*Cessons, allons, de peur qu'on ne nous tance :
Le soir n'est seur aux filles dans Paris :
Ainsi fut prinse Helene de Paris.
DE RACE EN ROIS, heur entier d'alliance.*

AV TRES ILLVSTRE PRINCE, ET REVERENDISS.

CARDINAL DE LORRAINE.

*Prelat, qui tiens de Saint Remy la place,
Comme la foy, la vie, & la vertu :
Et comme luy d'habits saints reneſtu
Sacre les Rois par la divine grace.*

*Après auoir des grans Rois oint la face
 De l'huile sainct, & leur auoir vestu
 Les fleurs de lis tissues d'or batu
 En champ d'azur, l'enseigne de leur race :
 Affin que nul de ta gloire n'efface
 Le lustre, apres des Rois le sacrement,
 Du sang Royal tu fais l'espousement.
 C'est Sainct Remy, qui iamais ne se lasse
 D'orner son Roy, l'an passé d'ornement
 De vert Laurier, & de Myrte à present.*

SONET

SVR LE NOM DE LA ROYNE

TOVRNÉ PAR IEHAN DORAT

Poëte du Roy²⁰.

*Riche fuç de beaulté qu'en toy miç la nature
 Quant entre mille fleurs vng roy ta fleur cuillit
 Pour anter à son lis qui en toy resflorit
 En plusieurs aultres lys ayant ta portraicture.
 Riche fuç de tous biens en ieune nourriture,
 Plus riche fuç apres ayant eu ce bonheur
 D'estre Royne de France, où en telle grandeur
 Tu te voys aujourd'hui sur toute creature.
 Mais la vertu en qui gist le seul vray thresor
 Plus pretieux que n'est aucun argent ny or
 Te faiç encor plus riche estant en toy emprainde.
 Puis que tant tu es riche & l'estre plus encor
 Tu ne peux si n'es saincte, il faut que tu sois or
 Comme porte ton nom DE RICHE DEMY SAINCTE.*

ANAGRAMME

SVR LE NOM DE MONS^r DE VILLEROY.

Secrétaire d'Etat.

NICOLAS DE NEUVVILLE,
LE FEV DIVIN L'A ENCLOS³¹.

*L'esprit diuin & celeste
A la terre ne s'arreste,
Ains va d'vng desir profond
Au plus hault de tout le rond,
Ou il puise dans le centre
D'où tout sort & où tout entre,
Comme en vng miroir ardent,
Vng feu qui ne va tendant
Sinon à la beaulté seule
De la vertu dont il brusle
Et brulant iusques aux os
Le feu diuin l'a enclos.*

SVR LA PAIX DE L'AN 1570³².

*Heureuse la victoire, & plus la paix encores,
La victoire des fiens ne fut iamais heureuse;
Sire, ie le scay bien. Car à moy malheureuse
Elle fut, qui n'eu rien pour la chanter, mais ores
Pour chanter de la paix, faites moy quelque don,
Car tout labeur requiert auoir quelque guerdon;
Et lors ie chanteray heureuse la victoire,
Plus heureuse la paix, dont Charles a la gloire.*

SVR LE DECES EN FLEVR D'AAGE DE FEV
 MESSIRE CLAVDE DE L'AVBESPINE,
 Secretaire des Commandemens²².

*Ont les Parques perdu sens & entendement?
 Est-ce l'aage qui fait qu'elles s'en vont resuant
 Pour alonger le fil d'une pauvre viellesse
 Et retrancher les ans d'une heureuse ieunesse?
 Estoit-il rien qui fust au monde plus heureux
 Que toy Claude? ou qui eust plus d'esprit, d'art soigneux
 Plus d'honneur & de bien & plus au front de grace,
 Plus de franchise au cœur & bonté sans fallace,
 Femme plus agreable & plus riche maison?
 Tu estois de ton Pere en l'estat par raison,
 Comme de sa vertu tu auois l'heritaige,
 Et hors France & dedans tu traïdois en son aage
 Les affaires les plus grands, & si as suruiuant
 Vng Oncle en bon cerueau auioirdhuy le plus grand,
 Que le conseil priué du Roy retient pour l'heure.
 Mais ton espouse helas qui apres toy demeure
 En grand tristesse, estoit l'honneur plus grand & pris
 De la noble maison de Villeparisis.
 Ces bons heurs tu auois, eulx auoient au contraire
 Ce malheur de n'auoir ta santé plus entiere,
 Pour en viuant ioyr de tant & si grands biens
 Si debuoiens par raison surmonter les ans tiens.
 L'aage que ton pere eust ou l'esprit de la Parque
 Estoit hors de raison l'enuoyant à la barque
 Du passager Charon, mais ce n'est pas l'erreux
 Que commist le premier la filandiere sœur,
 Nagueres elle auoit en semblable maniere
 De tes confortz les deux enuoyez dans la biere,
 Car les deux Robertetz ont eu pareille mort,
 Tâs, comme d'estat, de mort leur tiers confort.
 Mais ie m'abuse bien, grand raison ont les Parques*

Dorat.

*D'avoir chargé ces troys sur trois pareilles barques,
 C'est avec bon conseil, c'est avecques bon sens
 Qu'elles les ont choisiz, car elles se lassas
 La vieilles s'agister au grand bureau & sale
 De Iuppiter, ou trois, de triple main esgaile.
 Enregistrer iadiq du fort l'ediâ certain,
 Trois pour se soulager ont choisiz triple main,
 Qui, de la mesme foy qu'ilz enrolloient en terre
 Du Roy les mandemens fist en paix ou en guerre,
 De la mesme à present là establiq enrollent
 Les iouiaux ediâz que nulz effortz violent.*

L'ORACLE DE PAN,
 OV PRÆSAGE PRINS
 DE L'ANAGRAMME DES
 Noms Latins du Roy et
 de la Roine,
 l'an :578.

Inuenté par Iean Daurat Poëte du Roy^u.

LES NOMS
 HENRICVS TERTIVS
 LODOICA LOTARÆNA.

L'ANAGRAMME,
 NASCETVR HIS DE
 VTERO CORONA
 LILIATA.

SONET

SVR L'ORACLE DE PAN.

*Sainâ Remy qui premier impoſa la couronne
 Aux Rois Chreſtiens François, & vous leur ſucceſſeur,
 Enſon huiſième mois vous ramenant vainqueur,
 L'an huiſième enſuiuant plus grand heur vous ordonne.
 Tous nombres ſont diuins, mais Chriſt pour ſa perſonne
 Le huiſ ſ'eſt reſerué : & la Sibylle autheur,
 Huiſ cens octante huiſ ſaiſ en Grec le SAVVEVR,
 Comme le nombre & nom qui tout ſalut nous donne.
 Or pour vous faire foy, Sire, de l'an qui vient,
 Meſme mois l'an paſſé (ſi bien vous en ſouuient)
 Voſtre fort fut, VAINCRA l'amour de la patrie.
 Si le ſept voſtre fort ſi bien vous a conduit
 A grand victoire & paix : le ſalutaire huiſ
 D'VN BEAV LIS couronné verra France fleurie.*

VERS DE DAVRAT

INSCRITS SVR L'ENTREE DE LA GRAND SALLE.

*Quand la ville euſt hauſſé trois fois plus ceſte entrée.
 Elle n'eut egallé la grandeur de ſon Roy :
 Mais ſa bonté baiſſant & ſa grandeur & foy,
 S'egalle à leur portail, ſ'egalle à leur portée.*

SONET

SVR L'ANAGRAMME DE CLOVIS HESTEAV ³⁵.

*Le ver qui sçait filler plus delié son estame,
 (Que la fiere aragné :) à sa trame pendant,
 Nay d'un germe menu croist la feuille rongeat,
 Des amans consommez par le Lion infame :
 Puis bastit sa fusée, & œurant tant s'enflame
 A son tapis velu subtil le façonnant,
 En tel trait Damasquin qu'on luy va ordonnant,
 Qu'en fin œllée au Ciel s'enuolle sa belle ame.
 Le deuin de sa mort d'une coque d'œufné,
 D'œuf se fait vn poucin, & de poucin, orné
 D'un blanc duuet, son chant hausse iusques au polle.
 Socrate vit dormant vn signe à luy donné,
 Pouffer iusques au Ciel vn chant haut entonné :
 Etveillant i'envoyvn quivifHAVTESCIEVX VOLLE.*





NOTES

1. OEUVRES POÉTIQUES DE JEAN DORAT, page 1.

Les pièces françaises que nous avons réunies sous ce titre sont tirées du volume intitulé :

IO ANNIS AVRATI

LEMOVICIS POETÆ ET

Interpretis Regij Poëmatia.

HOC EST

| | | | |
|--------------------------|---|----------------------------|---|
| <i>Poëmatum lib.</i> | 5 | <i>Odarum lib.</i> | 2 |
| <i>Epigrammatum lib.</i> | 3 | <i>Epithalamiorum lib.</i> | 1 |
| <i>Anagrammatum lib.</i> | 1 | <i>Eclogarum lib.</i> | 2 |
| <i>Funerum lib.</i> | 1 | <i>Variarum rerum lib.</i> | 1 |

Cum Indicibus rerum & verborum locupletissimis.

*Ad HENRICVM tertium Christianiff. Franc.
& Polon. Regem.*

LVTETIÆ PARISIOR.

Apud GVLIELMVM LINOCERIVM in monte
Diui Hilarij, ad insigne Vasis aurci.

CLD MD XXXVI.

Cum priuilegio Regis.

Ce recueil, de format in-8, se compose de plusieurs parties. On trouve d'abord 8 feuillets liminaires, 384 pages des *Poëmatum lib. 5* et 3 feuillets d'*index*. Ensuite vient un titre portant : *Ioannis Aurati... Epigrammatum liber I*, qui commence une pagination nouvelle jusqu'à 247. Il y a pour : *Eglogarum liber primus* un faux titre spécial avec pagination nouvelle jusqu'à 64. A partir du *Variarum rerum lib. vnus* jusqu'à la fin du volume il y a 10 feuillets non chiffrés excepté le premier. Au verso du titre du recueil se trouve le portrait de Dorat à 78 ans « *ÆTA·SVÆ·LXXVIII* », dont nous avons parlé dans sa *Biographie*. Ensuite vient une dédicace en vers latins adressée à Henri III; le poète y explique, non sans quelque embarras, la nature de son présent : « c'est un recueil informe de ses écrits que ses élèves, animés d'un zèle officieux, mais importun, ont formé précipitamment. La mort récente de l'illustre Ronsard leur a fait craindre la perte de leur professeur et de ses œuvres, et ils se sont mis à ramasser ses poésies partout où ils ont pu les trouver, consultant plutôt leur désir que celui de leur maître. »

Ces assertions ne sont pas un simple lieu commun de dédicace; un ami de l'auteur, Philippe Valeran, les confirme et les complète dans d'agréables vers latins qui se trouvent au cinquième feuillet du volume. Il n'hésite pas à traiter le recueil de pur chaos (*operum chaos tuorum*); quant aux pièces dont il se compose, ce ne sont pour la plupart que des amusements de jeunesse ou des improvisations sans importance; après ces aveux l'éloge prend le dessus, grâce à une assez jolie métaphore : « si ces oisillons fuyant le nid maternel ont tant de grâce et de force, quelle admiration, quelle louange est réservée à ceux que la mère privera volontairement de la douce chaleur de ses ailes et qu'elle excitera elle-même à prendre un vol audacieux. »

Par malheur ces oiseaux hardis et vivaces qu'on nous promettait n'ont jamais pris leur essor, et nous demeurons encore en face du recueil informe dont l'auteur et ses amis n'ont point exagéré les imperfections. A la suite d'un long *errata*, le libraire, Guillaume Linocier, a grand soin d'en repousser la responsabilité dans un avertissement en latin qui n'a point d'autre but. Il prétend que Dorat, retenu au lit par une maladie grave, n'a pu ni mettre la dernière main à ce volume ni en surveiller l'impression, et il avoue que, de son côté, accablé d'occupations de tous genres, il n'en a pas pris soin. Effrayé de la gravité et du nombre des fautes typographiques, que, du reste, il ne cherche pas à dissimuler, il promet, pour réparer le tort qu'une semblable publication pourrait faire à la réputation de sa librairie, de donner, dans un temps assez prochain, une édition beaucoup plus ample et plus correcte des poèmes de Dorat, édition qui n'a jamais paru.

Nous ajouterons, pour notre part, que les fautes signalées dans l'*errata* sont loin d'être les seules que l'on trouve dans ce volume. Des pièces entières y sont répétées, soit sous le même titre, soit sous des titres différents; de Thou, qui en parle assez longuement, nous apprend qu'il renferme même des ouvrages qui ne sont pas de Dorat, et il termine en promettant à son tour une édition nouvelle préparée par Scévole de Sainte-Marthe, mais qui n'a pas eu plus de suite que celle qu'annonçait Guillaume Linocier.

Extant eius carmina, non ab ipso autore, et si id titulus præ se fert, sed a librariis, præpostera diligentia, cum alieni nominis plerumque dispendio lucrum captantibus, edita; quibus partim aliena, partim quædam etiam ipsius, quæ tamen ille nunquam pro suis agnouisset, inserta sunt: quæ omnia recenseri non solum tanti viri famæ sed etiam literariæ rei interest; quod breui facturum Scæuolam Sammarthanum speramus, virum tum ob morum candorem ac summam integritatem, tum ob raram eruditionem & excellentem ingenii in hoc genere felicitatem mihi charissimum; qui & summa studiorum consensione ac necessitudine cum Aurato, dum vixit, coniunctus fuit, & intimos animi eius sensus plane perspectos habuit; ut minime verendum sit, ne quicquid in ea re fecerit, propterea in alieno opere ingenuus fuisse videatur. (Thuani historiarum lib. 89.)

2. M. DENORRY SUR LES OEUVRES POÉTIQUES DE JEAN D'AVRAT..., page 3.

Ce sonnet commence au recto du cinquième des feuillets préliminaires des œuvres du poète. Nous l'avons conservé parce que c'est la seule pièce française qui se rencontre parmi les éloges adressés à Dorat, et surtout parce que nous y avons rencontré pour notre édition le titre d'OEUVRES POÉTIQUES, qui se trouve ainsi donné à notre recueil par un contemporain et un ami de l'auteur. Quant à l'ambitieux jeu de mots qui sert de chute au sonnet de Denorry, il n'a pas même le mérite d'être de son invention: Dorat l'avait fait avant lui. Voyez ci-dessus: *Au Roy*, page 41. Émile Denorry, auteur d'une arithmétique que Dorat vante fort à la dernière page de son recueil, était sans doute parent de celui dont nous avons reproduit les vers.

3. PRIVILEGE DU ROY, page 5.

Ce privilège occupe le septième feuillet liminaire et le huitième. Les considérants étendus qu'il renferme en faveur de Dorat en font une sorte de pièce justificative de sa biographie. Il est contresigné Desbaldit. C'est Gérard Desbaldit, à qui Dorat a adressé la pièce suivante:

ANAGRAMMATISMVS.

Gerardus Esbalditæus.

Ad res Regi te das sub Aula.

*A fatis data sunt fatalia nomina multis :**Quæ moneant cuius conditionis erunt,**Tu qui à secretis versare Gerarde sub aula**Das te ad res regi, nomen & arte probas.*

(Variarum rerum liber vnus, f° 3, v°.)

Celui-ci avait succédé à son frère Arnould pour qui Dorat avait composé l'anagramme que nous allons rapporter et un *Epicedium*. (Ibid. f° 1 v° et f° 2 et 3.)

ANAGRAMMATISMVS.

Arnoldus Esbalditæus

Laudandus es ob litteras

*Arnolde, qui ius à tenellis vnguibus**Docens Tholosæ publicè,**Licet occupatus Regis in Palatio,**Et Aulicis negotiis :**Rebus libros tot scripseras de Gallicis**Tibi mortuo superflites :**Æuum tot artibus bonis consumpseras :**Ob litteras laudandus es.*

4. PRESAGE DE LA PAIX DE LA SAINT REMY, page 9.

Cette pièce, qui occupe les pages 76 et 77 de la première partie du recueil, se trouve immédiatement précédée d'une pièce latine sur le même sujet, plus étendue et entièrement différente, intitulée : *Vaticinium Pacis sancti Remigij*.

Bien que la Saint-Remi tombe le 1^{er} octobre, Dorat appelle ici *Paix de la Saint Remy* celle qui fut signée à Bergerac le 17 septembre 1577 et ratifiée à Poitiers par le roi le 5 octobre suivant. Il y fait encore allusion aux pages 63 et 67 de notre édition.

5. AD LVETIAM OB HENRICI III. IN POLONIAM DISSESSVM, page 10.

Ce titre est celui d'une pièce latine assez étendue qui occupe les pages 78-83 de la première partie du recueil. On y trouve des vers grecs et les deux prédictions en vers français que nous reproduisons ici.

Henri III, alors duc d'Anjou, élu roi de Pologne après la mort de Sigismund, partit le 28 septembre 1573 pour prendre possession du trône qui lui était offert. Charles IX, à qui Dorat souhaite une vie éternelle, était déjà atteint à cette époque du mal qui

devait bientôt l'emporter; cependant il accompagna son frère jusqu'à Vitry.

Avant d'écrire cette pièce Dorat en avait déjà composé deux autres en vers latins, au sujet de l'élection du duc d'Anjou couronné roi de Pologne. La première, in-4 de 22 feuillets non chiffrés, est intitulée:

Magnificentissimj
SPECTACVLI, A REGINA
Regum Matre in hortis suburbanis editi,
In HENRICI Regis Poloniae inuictissimi
nuper renunciati gratulationem,

DESCRIPTIO.

Io. Aurato Poeta Regio Autore.

PARISIIS.

Ex Officina Federici Morelli Typographi Regij

M. D. LXXIII.

CVM PRIVILEGIO REGIS.

C'est le seul ouvrage de Dorat que Du Breul ait rappelé dans *Le Theatre des Antiquitez de Paris*. Après avoir mentionné son nom parmi les *Lecteurs & Professeurs du Roy en l'Vniuersité de Paris en langue Grecque*, il interrompt la liste par cette note : « Iceluy fit les vers Latins qui furent recitez au ballet qui fut représenté aux Thuilleries l'an 1573, quand Monsieur le Duc d'Anjou (Depuis Roy de France, & nommé Henry III.) fut déclaré Roy de Pologne. »

La seconde pièce, du même format in-4, mais composée seulement de 4 feuillets, a pour titre :

AD

Amplissimos Polonorum
Legatos Parisiorum vr-
bem ingredientes,

Io. AVRATI POETÆ REGII

PROSPHONETICI VERSVS.

PARISIIS.

Ex Officina Federici Morelli Typographi Regij.

M. D. LXXIII

CVM PRIVILEGIO REGIS.

Ces deux pièces ne figurent point dans le recueil des poésies de Dorat. On y trouve seulement (page 44 de la deuxième partie) un sixain latin portant le titre de la seconde plaquette, et qui, dans celle-ci, est imprimé au verso du titre. Plus tard Balf écrivit sur le départ du duc d'Anjou et sur son arrivée dans son royaume une pièce de vers français que nous reproduirons dans les *Œuvres* de ce poète et que Dorat traduisit en latin.

6. AD OBSERVANDISSIMUM PATREM, F. IACOBVM HVGONEM....., page 11.

La pièce qui porte ce titre dans le Recueil de Dorat est en vers latins; elle est imprimée aux pages 134-138. La *Version de la précédente Elegie*, qui vient ensuite (pages 139-142), est le texte que nous reproduisons.

Ces deux pièces ont paru pour la première fois en 1570, à la suite d'un discours d'Antoine Valet. Le tout forme un petit volume in-8 de 28 feuillets chiffrés dont voici le titre :

A N T O N I I

VALETII ORATIO

IN SCHOLIS MEDICO-

RVM ANTE LICENTIA-

TYM HABITA.

*Quâ Medicinæ antiquitas ex antiquissimo
Poetarum Homero obiter &
allegoricè describitur,*

Huic accessit Io. AVRATI Poetæ Regij Elegia
ad obseruandiff. Patrem, F. IACOBVM HVGONEM,
Doctorem Theolog. & Regium Ecclesiastem : necnon aliquot ad Medicos Parisienses
Epigrammata.

PARISIIS,

Apud Ioannem de Bordeaux, in monte D. Hylarij,
ad insigne Occasionis
1570.

7. IN ORIGINEM NOMINIS, ET MATRIMONII HENRICI REGIS NAVARRÆ
ET MARGARITÆ VALESIS Eius Vxoris, page 14.

Ce titre est, dans le recueil de Dorat (pages 144-146), celui d'une

pièce de vers latins, immédiatement suivie de la *Version des susdits*, que nous avons reproduite. On sait que le mariage de Henri de Navarre et de Marguerite de Valois eut lieu le 18 août 1572, peu de jours avant le massacre de la Saint-Barthélemy.

8. SUR LE RETOUR DE LA ROYNE MERE DU ROY, Traduit des vers latins de J. D'AVRAT, par LOVIS D'AVRAT son fils aagé de dix ans, page 16.

Cette pièce se trouve aux pages 161-163 du recueil et suit immédiatement les vers IN REGINÆ MATRIS REDITVM, dont elle est la traduction. A la rigueur nous n'aurions pas dû admettre cette œuvre du fils parmi celles du père, que nous recueillons seules; mais il est rare qu'un père lettré n'ait aucune part aux vers d'un poète de dix ans. Cet enfant, que Dorat avait eu de son premier mariage, ne parvint pas à l'âge d'homme. Voyez la *Biographie de Dorat*.

Cette pièce a été écrite pendant le long voyage que Catherine fit dans le midi de la France, depuis le mois de juillet 1578 jusque vers la fin de l'année suivante. Partie pour aller trouver le roi de Navarre en Guyenne et pour traiter avec lui des moyens de faire observer les derniers édits de pacification, elle lui conduisit la reine Marguerite, qui jusque-là n'avait pu obtenir du roi son frère la permission de rejoindre son mari. Au mois de février 1579 Catherine conclut à Nérac traité avec le roi de Navarre, parcourut le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, et revint à Paris par la Bourgogne.

9. A MESSIEURS DU CONSEIL, page 18.

Page 167 du recueil de Dorat. Ces vers sont la traduction d'une pièce latine intitulée : AD SACRI CONSILII PROCERES, qui les précède immédiatement. Ils sont relatifs aux retards que Dorat éprouvait dans le paiement de sa pension. Nous avons parlé de cette affaire dans sa *Biographie*.

10. DE SACROSANCTÆ ET CORONÆ SPINÆ RELIQUIIS, page 18.

Les vers latins qui portent ce titre occupent, dans la première partie du recueil de Dorat, les pages 194 et 195; ils sont immédiatement suivis de la *Version des susdits*, que nous reproduisons. Les reliques dont il s'agit ici sont la couronne d'épines, que saint Louis avait reçue de Jean de Brienne, empereur de Constantinople, et la portion de la vraie croix, qu'il tenait de Beaudouin, successeur de Jean de Brienne. La Sainte-Chapelle du Palais fut construite tout exprès pour les recevoir.

11. DE LA MERVEILLEUSE VISION DE LA ROYNE MERE, page 20.

Ces vers, qui se trouvent dans la première partie du recueil de Dorat aux pages 216-218, sont la traduction de la pièce intitulée : *De mirabili Reginae matris viso*, qui les précède immédiatement. Ils ont été écrits à la fin de 1573, au moment où le duc d'Anjou venait d'être appelé au trône de Pologne.

12. AD BEATAM VIRGINEM MARIAM CLARICAM, page 21.

Ce titre est celui d'une pièce de vers latins qui se trouve à la page 218 de la première partie du recueil de Dorat. Elle est suivie de la *Version des susdits*, dont nous donnons le texte.

Cette pièce se rapporte au pèlerinage fait en 1583 par Henri III et Louise de Lorraine à Notre-Dame de Cléry, et raconté en ces termes par Pierre de l'Estoile :

« L'onzième iour d'auril, qui estoit le lendemain de Pasques, le Roi avec la Roine son espouse partirent de Paris à pied, & allerent à Chartres & de Chartres à Cleri, faire leurs prieres & offrandes à la belle Dame reuerec solennellement es eglises des dits lieux, à ce que par son intercession il pleust à Dieu leur donner la masse lignée que tant ils desiroient. D'où ils furent de retour à Paris le 24^e dudit mois, tous deux bien las & aiant les plantes des pieds bien ampoullés d'aueir fait tant de chemin à pied. »

Les protestants, après s'être emparés d'Orléans, en 1562, avaient détaché une troupe des leurs qui s'était établie dans Cléry et en avait brisé les verrières. Henri III avait pris soin d'en faire exécuter de nouvelles, composées de losanges, dans lesquelles se trouvaient soixante-trois armoiries de chevaliers du Saint-Esprit. Au-dessus du grand autel se voyait le vitrail du roi, représentant, sur un fond de grisailles coupé par des colonnes rouges, le monarque et les quatre évangélistes.

Il ne reste aujourd'hui qu'une seule verrière, composée de divers fragments de celles qui existaient jadis. (Voyez *Histoire de Cléry, du chapitre et du pèlerinage de Notre-Dame...* par Emmanuel de Torquat. *Orléans, imp. d'A. Jacob*, 1856, in-16.

13. EPITHALAME... SUR LE... MARIAGE DE ANNE DUC DE LOIEVSE, ET MARIE DE LORRAINE, page 22.

Le quatrième livre des poèmes de Dorat commence, à la page 251 de son recueil, par *Amphitheatrum, sive Hippodromus regius, cum geminis arcibus ad. D. Dom. Annam louifum*. Cette pièce continue jusqu'à la page 262, et les pages 263-274 sont occupées par la traduction que nous avons reproduite. Ce mariage fut célébré dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois le 24 septembre 1581.

Dans ce vers de la page 23 :

L'esprit m'auoit touché de sa verge fée,

Le recueil de Dorat porte *fée*, qui n'est conforme ni au sens ni à la mesure. La correction était facile à faire : *féée* est le participe féminin du verbe *féer*, douer, enchanter.

14. IN GASPAREM COLINÆVM DVX VIVERET GALLIE THALASSIARCHAM, page 31.

Ce titre est celui d'une pièce de vers latins qui commence à la page 291 du recueil de Dorat et qui est immédiatement suivie de la *Version des fusdits* que nous avons reproduite.

15. PÆAN OV CHANT TRIUMPHAL SVR LA VICTOIRE DE CHARLES NEUVIÈME Roy de France, page 32.

Cette pièce, relative à la bataille de Jarnac, gagnée le 13 mars par le duc d'Anjou contre Louis I^{er}, prince de Condé, est imprimée, avec un texte latin en regard, aux pages 330-339 de la première partie du recueil. L'édition originale a paru dans un volume in-4 de 42 feuillets intitulé :

PÆANES SIVE

H Y M N I I N T R I P L I -

cem victoriam, felicitate

C A R O L I I X . G A L L I A R V M R E G I S

inuiçiffimi, & HENRICI fratris, Ducis

Andegauensis virtute partam

Ioanne Aurato poëta regio, & aliis doctis poëtis auctoribus.

Typis mandabat Ioannes Charron typographus.

LVTETIÆ,

*Venerunt exemplaria in ædibus Ioannis Aurati, Poëtæ regij,
extra portam diui Victoris, sub signo Fontis.*

1569.

CVM PRIVILEGIO REGIS

Dorat parle assez longuement dans cette pièce d'un *sort*, c'est-à-dire d'une prédiction faite par lui au roi le jour des Rois 1569 et accomplie par les victoires remportées dans le courant de l'année. Cette prédiction, imprimée au recto du sixième feuillet des

Pœanes, sous le titre de *Presage de I. Dorat...* mais omise dans le recueil, a été reproduite dans notre édition à l'*Appendice*, page 46.

16. *PŒAN OV HYMNE DE VICTOIRE. A MONSIEGNEVR LE DVC D'ANIOV...*, page 35.

Cette pièce, qui se trouve aux pages 363-368 du recueil de Dorat, où elle est précédée de son original latin, a paru pour la première fois aux feuillets 23-26 des *Pœanes* décrits dans la note précédente. En louant le duc d'Anjou, Dorat, loin de porter ombrage au roi, ne faisait que se conformer à ses ordres. Brantôme nous fournit à ce sujet un témoignage précieux : « Après les batailles de Jarnac et Montcontour, il y eut M. Daurat qui luy presenta quelques vers qu'il avoit faictz à sa louange : « Hal dist-il, n'es-
« crivez point rien désormais pour moy, car ce ne sont que toutes
« flateries et menteries de moy, qui n'en ay encor nul subject d'em
« bien dire; mais reservez tous ces beaux escritz, et tous vous
« autres messieurs les poëtes, à mon frere, qui ne vous faict que
« tous les jours tailler de bonne besongne. » Monstrant par là une compassion qu'il avoit de luy-mesme et une sourde émulation de Monsieur son frere. » (*Œuvres complètes de Brantôme*, publiées par L. Lalanne. Paris, Renouard. *Grands capitaines françois. Le Roy Charles IX^e*. Tome V, pages 251-252.)

17. *AD REGEM*, page 40.

On trouve sous ce titre, à la page 4 de la seconde partie du recueil de Dorat, un quatrain latin immédiatement suivi de la *Version* que nous publions. Le *Portail*, dont il est question dans cette pièce, nous paraît être celui de Saint-Nicolas-des-Champs, construit du côté de la rue Aumaire, aujourd'hui rue Cunin-Gridaine. Une inscription latine gravée sur un marbre au-dessus de la baie constate que cette entrée a été terminée au mois de septembre 1576. *L'vnqiesme Lois* avait eu effectivement une forte part dans la construction de l'édifice. « En 1420, dit M. de Guilhermy, on mit la main à l'œuvre pour le rebâtir entièrement. Au bout de soixante ans, on travaillait encore à la construction des chapelles du bas de la nef. » (*Description archéologique des monuments de Paris*, par M. E. de Guilhermy, 2^e édit. Paris, Bance, 1856, in-18, page 164.)

Au-dessus de la porte se trouvent deux victoires, tenant chacune une palme et rappelant probablement les batailles de Dreux et de Saint-Denis; elles sont séparées par un cartouche contenant deux palmes entre-croisées en l'honneur de la double victoire de Jarnac et de Montcontour. Ce sont les *trois trophées...* pour la *foy d'un Jray Dieu* dont parle Dorat dans son sixain, et qu'il

avait célébrés dans les *neuf cantiques ou sonetz de la paix*. (Voyez note 28.)

18. HVICTAIN A LA ROYNE, page 40.

Cette pièce se trouve à la page 78 (numérotée à tort 102) de la seconde partie du recueil de Dorat.

19. AV ROY, page 41.

Cette pièce suit immédiatement celle dont nous venons de parler, dans le recueil de Dorat.

20. AD GALLIAM, page 41.

Ce titre est celui d'une pièce de vers latins suivie d'une traduction intitulée *Version des susdicts*, que nous avons seule reproduite. Elle se trouve à la page 86 (numérotée à tort 89) de la seconde partie du recueil de Dorat.

21. ANAGRAMME IEHAN HEVRTEVIN, page 41.

Cette pièce se trouve à la page 132 de la seconde partie du recueil de Dorat.

22. ANAGRAMME PANTALEON THEVENIN, page 42.

Cette anagramme est à la page 133 de la seconde partie du recueil de Dorat. Pantaléon Thevenin, Lorrain, a fait sur *La Semaine ou creation du monde*, de Guillaume Saluste, Sr du Bartas, un commentaire publié dans l'édition in-4 imprimée à Paris, chez Hierosme de Marnes, en 1585. Il est connu en outre par un commentaire sur l'*Hymne de la philosophie* de Ronsard, qui a paru en 1582, à Paris, chez J. Febvrier, et par une traduction latine de la grammaire française de Ramus, publiée en 1583 à Francfort, chez Wechel.

23 et 24. EPITAPHE DE PAIOT, page 42.

Les deux épitaphes françaises de Paiot se trouvent à la page 157 de la seconde partie du recueil de Dorat. Elles viennent à la suite d'une pièce latine de douze vers qui donne quelques détails de plus sur cet homme estimable. Elle nous apprend qu'il avait été trésorier de la guerre et qu'on n'avait à lui reprocher aucune exaction, ce que Dorat a grand soin de faire ressortir comme une circonstance fort remarquable.

*Bellica namque diu curans araria quæstor,
Quæstibus intacta restitit usque manu.*

Le tombeau auquel le poëte destine ces inscriptions avait été élevé à Palot par sa femme et ses enfants.

25. AD CAROLVM NONVM..., page 43.

Ce titre est celui d'un morceau latin accompagné de la *Version du précédent* que nous reproduisons. Le texte français commence au recto du troisième feuillet d'un recueil in-4 de trente-deux feuillets, intitulé :

EPITAPHES

SVR LE TOMBEAV

DE HAVT ET PVISSANT SEIGNEVR

ANNE DVC DE MONMORANCY,
PAIR, ET CONNESTABLE

DE FRANCE

★

PAR

I. DORAT

Poete grec et latin,

DV ROY.

P. DE RONSARD

GENTILHOMME VANDOMOIS

Et autres doctes Personnages.

En diuerfes langues.

A PARIS

Par PH. G. DE ROVILLE

Rue Saint Iaques.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

1567.

Après les quatre premiers feuillets, on trouve un frontispice qui porte :

TVMVLVS
STRENVISSIMI ET PIISSIMI
PATRIÆ PROPVGNATORIS
ANNÆ MOMMORANTII
CONNESTABILIS.
AD CLARISSIMVM DVCEM
FRANCISCVM MOMMORANTIVM
MARESCHALLVM

*Io. Aurato Lemonice, Poëta Regio
Græco & Latino,
Auctore.*

PARISIIS
In Ædibus Rouillij, via Iacobæa,
sub signo Concordiæ.

CVM PRIVILEGIO REGIS.

1567.

26. SUR LE TOMBEAU DE MESSIRE ANNE DE MOMORANTCI....., page 45.

Ces vers, signés I. DORAT, sont la traduction d'une pièce latine, et se trouvent au verso du septième feuillet de la plaquette décrite dans la note précédente.

Le huitain sans titre que nous avons reproduit à la page 46 de notre édition est la traduction de sept vers latins intitulés : *In eundem*. On trouve au verso du vingt-huitième feuillet une *Traduction du septain latin de Dorat, par... Pasquier*.

27. PRESAGE DE I. DORAT..., page 46.

Voyez la fin de la note 15.

28. NEUF CANTIQUES OV SONETZ DE LA PAIX..., page 47.

Les pièces qui suivent sont reproduites d'après une plaquette in-4 de 12 feuillets intitulée :

Dorat.

NOVEN
CANTICA DE PACE
AD
CAROLVM Nonum


Galliae Regem,

Ioanne Aurato Poëta Regio auctore.

NEVF

Cantiques ou sonetz de la Paix

A

 CHARLES Neufesme Roy de France,
Par Iean Dorat Poëte de sa Maiehtë.

Εἰρήνη πολέμων στρατηγέρος ἐμπυλίων τρις.

Pax tricornona triplex bellum civile triumphans.

LVTETIÆ

Veneunt exemplaria in ædibus Ioannis Aurati, Poëtæ
Regij, extra portam diui Victoris, sub signo Fontis.

1570.

CVM PRIVILEGIO REGIS.

Entre l'inscription grecque et l'inscription latine se trouve, sur le titre, une figure de la paix, foulant aux pieds un lion et élevant au-dessus de sa tête trois couronnes de feuillage entrelacées.

Le seul exemplaire de cet opuscule que nous ayons vu appartient à la Bibliothèque de l'Arsenal, où il est relié à la suite d'un exemplaire des *Pæanes*, sans être signalé dans le catalogue. Il nous a été indiqué par M. Tricotel, qui, on ne saurait trop le répéter, connaît mieux que personne la bibliographie de cette époque, et se montre d'une obligeance égale à son savoir.

Au premier vers du *Sonet 6*, *Chefne Ionial* signifie « Chêne de Jupiter », *quercus Iouis*, comme porte le texte latin. Dans une autre pièce, à la page 66, le mot *ioniaux* a encore le même sens, aujourd'hui complètement inusité. Les trois derniers vers du *Sonet 9* sont assez obscurs; voici le latin, qui, un peu plus clair en cet endroit que le français, pourra lui servir de commentaire :

*Ancora naualem quod tenet vnca bouem.
Quo boue vecta fui louts ad palatia pompa
Regali Europe Caesariana venit.*

29. EPITHALAME... *sur le mariage de....* HENRI DE LORRAINE....
ET CATARINE DE CLEVES..., page 52.

Cet épithalame et le sonnet au cardinal de Lorraine qui le suit sont la reproduction d'une plaquette fort rare de huit feuillets in-4 qui appartient à la Bibliothèque de l'Arsenal, où elle est reliée avec l'ouvrage décrit dans la note précédente. Le titre complet de ce livret est :

EPITHALAME OV CHANT NVPTIAL,

SVR LE MARIAGE DE TRES-IL-
LYSTRES PRINCE ET PRINCESSE,
HENRY DE LORRAINE DVC
DE GUYSE, ET CATARI-
NE DE CLEVES
CONTESSE
D'EV.

A

MONDICT SEIGNEVR MON-

seigneur le Duc de Guyse
Par Iean Dorat Poëte du Roy.

A PARIS

Pres S. Victor, à l'enseigne de la Fontaine.

1570.

Auec Priuilege du Roy.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que dans ce passage :

*Le soir n'est seur aux filles dans Paris
Ainsi fut prinse Helene de Paris*

(page 62), l'*a de Paris*, signifiant le ravisseur d'Hélène, est marqué d'un accent aigu : *á*.

A la fin de la pièce *au tres illustre... cardinal de Lorraine*, Dorat fait allusion à la paix de la Saint-Remy. Voyez note 4.

30. SONET SVR LE NOM DE LA ROYNE..., page 63.

Cette pièce et les trois suivantes sont tirées du manuscrit 1663 du fonds français de la Bibliothèque nationale, manuscrit dont voici la désignation : « Recueil de poésies françaises et latines. Papier. XVI^e siècle. Anc. 7652 ^{s. s.} A, Colbert 2205. » (*Catalogue des manuscrits français*, tome I, page 283.) Ce manuscrit contient un assez grand nombre de pièces latines de Dorat. Le *Sonnet sur le nom de la Royne* est au verso du cinquième feuillet.

31. ANAGRAMME SVR LE NOM DE MONS^r DE VILLEROY, page 64.

Cette pièce se trouve au recto du septième feuillet du manuscrit décrit dans la note 30.

32. SVR LA PAIX DE L'AN 1570, page 64.

Cette pièce se trouve au recto du onzième feuillet du manuscrit décrit dans la note 30. On a effacé le titre ci-dessus à une époque relativement récente, sans le remplacer par un intitulé nouveau.

33. SVR LE DECES EN FLEVR D'AGE DE FEV MESSIRE CLAYDE DE L'AUBESPINE.

Cette élégie se trouve au recto du dix-septième feuillet du manuscrit décrit dans la note 30. Elle ne porte pas de nom d'auteur, mais comme elle est la traduction d'une pièce latine intitulée : *Elegia in Claudii Aubespinei Regis a mandatis immaturum obitum*, qui est signée *Auratus* et qui la précède immédiatement, l'absence d'un nom de traducteur semble indiquer suffisamment qu'il n'est autre que l'auteur du texte, ainsi que nous l'avons vu souvent. Cette élégie n'est du reste pas la seule pièce que Dorat ait composée sur la mort de Claude de l'Aubespine. Nous trouvons plus loin dans le même manuscrit deux pièces latines entièrement différentes de celle que nous venons de citer, et aussi de celle qui figure à la page 211 de la première partie du recueil imprimé de Dorat, quoiqu'elles portent presque le même titre. La première : *In Claudii Albispinei, Regis a mandatis immaturum obitum querimonia*, est au recto du dix-huitième feuillet; la seconde : *In Claudii Albispinei Regis a mandatis immaturum obitum nenia*, au verso du vingtième feuillet. Une note de ce manuscrit porte que Claude de l'Aubespine est « decedé à Paris le xiiii^e sept. estant en l'age de xxvi à xxvii ans. »

34. L'ORACLE DE PAN..., page 66.

Cet oracle, le sonnet qui l'accompagne et le quatrain suivant sont tirés d'une plaquette in-4 de 23 pages, intitulée :

Eglogue Latine & Françoisse,
AVEC AVTRES VERS

RECITEZ DEVANT LE ROY

au festin de Messieurs de la
ville de Paris, le vi^e de
Feurier, 1578.

ENSEMBLE L'ORACLE DE PAN,

présenté au Roy, pour Estrénes.

*Jean Daurat Poëte du Roy, Clovis de Hesteau
Sieur de Nuisement, & J. Ant. de Bayf,
Auteurs.*

A PARIS,

De l'Imprimerie de Federic Morel, Imprimeur ordinaire du
Roy, en la rue S. Iaques, à l'enseigne de la Fontaine.

M. D. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE.

Pour les allusions contenues dans le *Sonet sur l'oracle de Pan*,
voyez note 4.

35. SONET SUR L'ANAGRAMME DE CLOVIS HESTEAV..., page 68.

Clovis Hesteau, que nous venons de voir collaborateur de Dorat
dans le recueil décrit dans la note précédente, était un de ses
nombreux élèves. En 1578 il publia un volume in-4 de poésies sous
ce titre :

LES OEUVRES

POETIQUES DE CLOVIS

HESTEAV SIEVR DE NVY-

fement, Secrétaire de la chambre
du Roy, & de Monsieur :

DEDIEES A MONSIEVR.

A PARIS,

Pour Abel l'Angelier, Libraire, tenant sa
boutique au premier pillier de la
grand'Salle du Palais.

1578.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Dans l'avis *AV LECTEUR*, il parle avec un certain orgueil de ses études et des « poètes tant Grecs, & Latins ouïs sous Monsieur d'Aurat ».

Celui-ci se charge, dans ce volume, de le présenter au public. Outre le *SONET SVR L'ANAGRAMME DE L'AVTEVR* que nous reproduisons et qui se trouve au verso du cinquième feuillet, il a encore composé pour lui une pièce *Ad illustrissimum ducem Franciscum regis fratrem* (v^o du 1^{er} feuillet), et une autre intitulée : *In Clodovei Nysfomantij opera poetica, epigramma* (recto du quatrième feuillet). Enfin Nicolas Goulou, gendre de Dorat, s'est mis de la partie et a composé sur le même, *ΕΙΣ ΑΥΤΟΝ*, un éloge en grec, (recto du quatrième feuillet) « & l'on n'ignore pas, comme l'a dit Molière dans la préface des *Precieuses*, qu'une louange en Grec, est d'une merueilleuse efficace à la teste d'un Livre ». Tant d'illustres recommandations n'ont pu cependant réussir à garantir le pauvre Clovis Hestean d'un oubli complet et bien mérité.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

OEVVRES POETIQUES DE I. DORAT.

| | Pages. |
|---|--------|
| Notice biographique sur Jean Dorat. | 1 |

OEVVRES POETIQUES DE JEAN DORAT.

| | |
|---|----|
| M. Denorry sur les oeuvres poetiques de Jean D'Aurat Poete, & Interprete du Roy. | 3 |
| Priuilege du Roy | 5 |
| Prefage de la paix de la sainct Remy. | 9 |
| Ad Lutetiam ob Henrici III. in Poloniam disses- sum. | 10 |
| Ad obseruantissimum patrem, F. Iacobum Hugo- nem. | 11 |
| In originem nominis, & matrimonii Henrici regis Nauarrae & Margaritae Valensiae. | 14 |
| Sur le retour de la Royne mere du Roy | 16 |
| A Messieurs du Conseil | 18 |

| | |
|--|----|
| De sacrosanctæ & coronæ spinæ reliquiis. | 18 |
| De la merueilleuse vision de la Royne Mere. | 20 |
| Ad beatam virginem Mariam Clæricam. | 21 |
| Epithalame... sur le... mariage de Anne Duc de loüeuse, & Marie de Lorraine | 22 |
| In Gasparem Colinæum | 31 |
| Pœan ou chant triumphal sur la victoire de Charles neuuième | 32 |
| Pœan ou hymne de victoire. A Monseigneur le Duc d'Aniou | 35 |

EPIGRAMMES.

| | |
|--|----|
| Ad Regem | 40 |
| Huictain à la Royne mere du Roy. | 40 |
| Au Roy | 41 |
| Ad Galliam | 41 |
| Anagramme. Iehan Heurteuin. | 41 |
| Anagramme. Pantaleon Theuenin. | 42 |
| Epitaphe de Palot | 42 |
| Du mesme. | 42 |

APPENDICE.

| | |
|---|----|
| Ad Carolum nonum | 43 |
| Sur le tombeau de messire Anne de Mommoranci. | 45 |
| Prefage de I. Dorat | 46 |
| NEVF CANTIQUES OV SONETZ DE LA PAIX | 47 |
| Au Roy, de sa plus grande victoire | 47 |
| Sur la louange de la paix | 48 |
| EPITHALAME... sur le Mariage de... Henri de Lor- raine Duc de Guyse & Catarine de Cleues | 52 |
| A tres-illustres prince & princesse espousez | 52 |
| Epithalame | 53 |

| | |
|--|-----------|
| Au tres illustre prince, & reuerendissime Cardinal | |
| de Lorraine. | 62 |
| Sonet sur le nom de la Royne | 63 |
| Anagramme sur le nom de Mon^{sr} de Villeroy. . . | 64 |
| Sur la paix de l'an 1570. | 64 |
| Sur le deces en fleur d'aage de feu Messire Claude | |
| de l'Aubespine | 65 |
| L'oracle de Pan | 66 |
| Sonet sur l'oracle de Pan | 67 |
| Vers... inscrits sur l'entrée de la grande salle . . . | 67 |
| Sonet sur l'anagramme de Clouis Hesteau | 68 |
| Notes | 69 |

FIN DE LA TABLE.



Achevé d'imprimer

LE PREMIER AVRIL MIL HUIT CENT SOIXANTE-QUINZE

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS



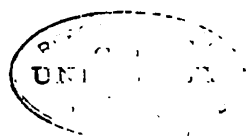
LA
PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande,
20 — sur papier de Chine.

N^o 87.

[Signature]





LES ŒUVRES POÉTIQUES

ET

JOINTVS DE TYALL

SUJENEVE DE BISSY

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M D C C L X V



LES OEUVRES POÉTIQUES
DE
PONTVS DE TYARD

SEIGNEVR DE BISSY

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M.D.CCC.LXXV





NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

PONTUS DE TYARD

PONTUS DE TYARD naquit en 1521¹ au château de Bissy-sur-Fley, en Mâconnais. Il eut pour père Jean de Tyard, qui remplit les fonctions de lieutenant général au bailliage

1. *Pontus de Tyard*, par J. P. Abel Jeandet. — Paris, Aubry, 1860, in-8, page 186. — Dans son édition des *Jugements des savants* d'Adrien Baillet (t. V, p. 35, note 1), La Monnoye fait la remarque suivante au sujet de ce prénom de Pontus : « On a quelquefois donné aux enfans des noms de... Héros fabuleux comme d'Amadis & de Pontus, témoin Amadis Jamin, & Pontus de Tyard Poètes contemporains. Le Roman d'Amadis, dont il y a tant de volumes, n'est ignoré de personne. Celui de Pontus, fils du roi de Galice est très-peu connu, quoique ce soit de là qu'a été tiré ce nom de batême. » La Monnoye renvoie ensuite à ce passage du *Menagiana* (t. I, p. 236) : « Pontus de Tyard, Evêque de Châlon, étant à la cérémonie d'un batême en qualité de Parrain, le Curé faisoit difficulté de nommer l'enfant Pontus, sur ce qu'il ne connoissoit point de Saint de ce nom-là. Comment, lui dit l'Evêque, M. le Curé, vous ne songez donc pas au Saint dont l'Eglise fait mention dans l'Hymne *Quem terra, pontus, æthera*? A ces mots, le bon Curé qui ne s'étoit jamais fort chargé de Latin, Monseigneur, lui dit-il, je vous demande pardon, il est vrai que je n'y songeois pas. Et là dessus batiza l'enfant sous ce nom. »

Pontus de Tyard.

a

royal de Mâcon, et pour mère Jeanne de Ganay, nièce du chancelier de France du même nom.

Ce fut un des rares poètes de ce temps qui jouirent d'une existence large et indépendante. Sa longue vie (il mourut à quatre-vingt-quatre ans) fut partagée entre une verte jeunesse, consacrée à l'amour et à la poésie, et entre une grave carrière scientifique et épiscopale fort digne d'estime et de respect, mais sur laquelle nous aurons peu à insister, car elle ne touche presque par aucun point à l'histoire littéraire de la Pléiade française.

Notre tâche de biographe, d'ordinaire assez laborieuse, se trouve d'ailleurs singulièrement simplifiée, grâce aux savantes recherches de M. Jeandet, que nous avons dû citer dès la première ligne de cette notice, et dont nous n'aurons que fort rarement à nous écarter. Elles nous fournissent tout d'abord le moyen d'établir que Pontus a fait ses études à Paris, ou que du moins il les y a terminées. Des lettres de protection et de sauvegarde, accordées, le 20 novembre 1537, à honnête personne Pontus de Tyard, écolier juré et étudiant en l'université de Paris, par Jehan d'Estouteville, conservateur des privilèges royaux de ladite université, ne laissent aucun doute à cet égard¹.

Ses études achevées, le jeune Pontus ne tarda guère à s'adonner à la poésie. « Le commençay fort ieune, dit-il, d'aimer & d'honorer la beauté & les graces, & de meisme aage fuz eschauffé de l'ardeur d'Apollon². »

Les pièces les plus anciennes des *Erreurs amoureuses* doivent, d'après son témoignage³, avoir été composées vers 1543, et ce ne sont probablement pas encore là les premiers essais de sa plume, car les poètes, quoique d'ordinaire assez présomptueux, ont

1. *Pontus de Tyard*, par J. P. Abel Jeandet, p. 199-201.

2. Ci-après, p. 1.

3. « Cette longue continuation commencée il y a trente ans. » (Dédicace de l'édition de 1573. Ci-après, p. 1.)

coutume de ^{noter} barbouiller bien du papier avant d'oser livrer quelque chose à l'impression. Au moment où Pontus commençait à écrire, les modèles manquaient encore pour le genre noble et élevé; mais lorsqu'il fit « prendre l'air » à ses poésies, c'est-à-dire en 1548, date de leur première publication, « fortirent en lumière les œuvres de Ronfard Vandomois, & du Bellay Angeuin, lesquels (ainsi que le dit notre auteur, non sans quelque amertume) le Parnasse françois receut, comme fils aînez des Muses, & les fauorisa du plus riche partage¹ ».

Il passe assez généralement pour le précurseur de ceux qu'il devait plus tard adopter pour ses chefs littéraires et poétiques.

« Pontus de Thiard..., dit de la Porte², poète fort excellent, & des premiers qui a retiré nostre Poésie françoise hors du boubrier d'ignorance, & lequel par la publication de son liure intitulé les *Erreurs amoureuses*, a serui comme de guide à vne infinité de bons esprits, qui depuis l'ont ensuiuy. »

Cet honorable témoignage ne faisait du reste que confirmer celui, bien autrement important, de Ronfard. En 1560, dans une pièce fort connue, très-fréquemment citée, adressée à *Jean de la Péruse*, et qui renferme un curieux tableau de la littérature contemporaine, l'illustre poète s'était exprimé ainsi :

*Presque d'un temps le mesme esprit diuin
Deffommeilla Du Bellay l'Angeuin*

.....
*Long temps deuant, d'un ton plus haut que luy,
Tyard chanta son amoureux ennuy,
Qui iusqu'à l'os consumoit sa mouelle
Pour les beaux yeux d'une dame cruelle³.*

1. Ci-après, p. 2.

2. *Les Epithetes*, article : *Pontus de Thiard*.

3. *Les Poèmes*. Liv. I.

Cette assertion fut vivement contestée par Estienne Pasquier. « Celuy, dit-il, qui premier apporta l'vsage des Sonnets, fut... du Bellay encore que ie sçache bien que Ronfard... l'attribue à Pontus de Thiart : mais il s'abuse, & ie m'en croy, pour l'auoir veu & obserué ¹. »

Quant à nous, tout en ajournant l'histoire assez complexe de l'origine du sonnet en France², nous remarquerons dès à présent que, malgré les assertions de Pasquier, les deux premiers volumes de vers de Pontus et de du Bellay peuvent être considérés comme ayant paru presque au même moment. En effet, les *Erreurs amoureuses* sont de 1548, et l'*Oline*, qui porte sur son frontispice la date de 1549, est accompagnée d'un privilège du 20 mars 1548.

On s'est demandé vainement quelle est la « dame cruelle » à qui sont adressées les *Erreurs amoureuses*. Pontus ne nous fait pas connaître son nom; il se contente de nous apprendre qu'il se compose de quatre lettres³, sans nous en donner l'anagramme, et la désigne sous le pseudonyme de Pasithée.

Nous avons bien en tête du volume le portrait reproduit dans notre édition⁴; mais il ne nous fournit aucun renseignement. Nous ne savons pas même quel en est l'auteur. Pontus l'appelle *le Flaman*⁵; cet artiste, auquel il attribue, peut-être fort gratuitement d'ailleurs, une très-grande réputation, est aujourd'hui tout à fait oublié. Pontus lui avait demandé de peindre Pasithée; mais, dit-il :

*Il ne m'osa promettre d'auantage
De retirer de ses beautex, que l'ombre⁶,*

1. *Les Recherches de la France*, liv. VII, chap. vii.

2. Voyez notre *Notice sur Joachim du Bellay*, p. xiiij.

3. *Il me suffit, sans plus, que ie reuere
Tacitement son tetragramme nom* (p. 54).

4. P. 6.

5. P. 58.

6. *Ibidem*.

c'est-à-dire qu'il fit simplement la gravure que nous connaissons et que le poète a fait entourer de ces mots : « *L'ombre de ma vie.* »

Pasithée, si nous en croyons Pontus, occupait un rang élevé¹ dans le monde. Passionnée pour la musique, dont elle connaissait à fond la théorie, elle jouait avec talent de l'épinette et du luth. Elle était moins versée dans la littérature, mais son amant cherchait à la rendre capable de composer des vers, comme elle le voyait faire autour d'elle, avec une certaine jalousie, à plusieurs femmes de son temps².

Dans un amour si platonique, les événements sont rares; cependant le quarante-quatrième sonnet du premier livre semble nous faire toucher au dénouement. S'il se fût réalisé, le poète n'aurait pas eu à se plaindre, car dans une intrigue de ce genre quarante-quatre sonnets sont peu de chose pour en arriver là. Pasithée semblait s'être engagée par des paroles fort claires :

Ami (dit elle en visage amoureux)
Je mettray fin à tes iours langoureux,
Pour commencer tes bien-heureuses nuits³.

Il est probable que Pontus ne sut pas profiter de son triomphe, car dans le quarante-sixième sonnet nous voyons Pasithée, redevenue cruelle, pousser la rigueur jusqu'à refuser à son amant des cheveux qu'elle lui avait promis⁴. Il est vrai qu'un peu plus tard elle lui laisse « *baïser sa blanche main⁵* ». Alors Pontus,

1. *Bien que fortune en haut degré le range*
Deffus sa rouë... (p. 73).

2. Voyez *Appendice*, p. 227.

3. XLVIII, p. 46.

4. XLVI, p. 47.

5. LII, p. 50.

ivre de joie, sèche ses pleurs, qui avaient causé une crue de la Saône. Il faut citer textuellement les vers, de peur d'être accusé d'avoir inventé ces belles choses :

*La Sone enflée au pleuvoir de mes yeux
Par le passé, en cours plus gracieux
Vient arroser noz riuës Maconnoises¹.*

A la fin du premier livre, l'amour de Pontus s'est tellement épuré que c'est au ciel qu'il en place la récompense :

*Noz deux esprits d'une complexion,
Sont eslongnez de toute passion,
Passion qui tourmente :
Viuant ainsi en ce mortel seiour
Avec espoir, qu'au Ciel leur grande amour
Sera du tout contente².*

Le second livre, qui porte une dédicace datée de 1550, ne fournit aucun détail nouveau pour l'histoire de cette liaison; mais, en 1551, Pontus, voulant pousser plus avant l'étude de la dialectique galante, qu'il n'avait encore traitée qu'en vers, traduit en prose les dialogues *De l'amour* de l'Italien Léon et les dédie à Pasithée³.

En 1552, elle figure comme interlocutrice dans deux autres dialogues, qui ne sont plus de simples traductions, mais des œuvres personnelles de Pontus.

Le premier semble reproduire avec assez de fidélité un entretien des deux amants. Malgré le soin que nous avons pris de l'abrégé, il paraîtra peut-être un peu long; mais comme il appartient à la partie des œuvres de Pontus que nous ne publions point, et qu'il con-

1. LIIII, p. 51.

2. P. 64.

3. Voyez note 8, p. 250.

tient sur sa personne et sur sa situation dans le monde d'assez curieux détails, nous espérons qu'on ne le trouvera pas déplacé ici :

« L'auois au plaisir que les champs me donnent aucune fois ores à l'exercice de la chasse, ores au solitaire feiour, auquel le plus souuent ou le fraiz d'un bois ombrageux ou la verdeur des gracieux coustaux m'inuitoit, passé quelques iours, quand, rappelé par la commodité de mes domestiques & priuez affaires, & encore plus vrgement par le desir, qui me sollicitoit à toute instance de reuoir Palithée, & retourné à la ville, i'allay au lieu de son ordinaire demeure. Où ie la trouuay assise & tenant vn Leut en ses mains, accordant au son des cordes, que diuinement elle touchoit, sa voix douce & facile : avec laquelle tant gracieusement elle mesuroit vne Ode Françoisse, que desia ie me sentoie rauy comme d'une celeste harmonie, & sans entrer plus auant, demeuroides coy pour n'entre rompre son plaisir, ny le contentement, que ie receuois à la contemplation de ses graces. Mais (ne scay-ie à quel bruit) elle, iettant sa veue du costé de l'entree & m'apperceuant tout changé de nouuel aise, se leua & (ayant sus vn lit prochain de la chaire, où elle estoit assise, posé son Leut) s'auança, receuant de moy les humbles reuerences, avec lesquelles ie suis coustumier de l'honorer, qu'elle recompensa d'un honneste recueil, duquel elle se daigne faire liberale en mon endroit. Apres les ceremonies qu'on fait ordinairement aux suruenues, & qu'elle, retournée au lieu, duquel elle s'estoit leuée, m'eust prié de prendre place sus vn siege qu'elle auoit commandé m'estre apporté : « Le ne scay (me dit-elle), Solitaire, si, vous demandant quel est vostre portement, ie serois indiscrete: ou inciuile, vous caressant de ioyeuse bien-venue. Car, à voir vostre visage, ie suis contrainte de croire, que vous n'avez abandonné les champs pour occasion plus necessaire

que celle que vous a presenté en ceste ville la commodité des Medecins, de l'aide desquels vous me semblez auoir bien grand besoin. Me trouuez-vous donq', Pasithée (luy dy-ie) tant estrangement changé depuis vn mois que vous ne m'avez veu? Ouy, en bonne foy, respondit-elle. Mais dites-moy (ie vous prie) quel accident vous est suruenü, qui a ainsi empiré vostre santé? Vrayement, si ie n'estois (dy-ie) assez sensif de ma disposition, vous mettriez ma santé en soupçon. Si toutefois vous iugez à ma face quelque alteration interieure, vostre coustumiere perspicacité n'a point esté deceuë : car les ordinaires pensées qui me font tant rude & continuelle guerre, n'ont donné repos à mon esprit trauaillé, tellement, que l'indisposition, laquelle vous pensez auoir cogneuë en moy, se doit plus-tost nommer fureur, qui vexe, & agite mon esprit, que non pas maladie qui distempere, ou debelite ma personne. Haa, Solitaire, ostez ces paroles de facheux presage (dit-elle, courant le serain de sa beauté d'une nuée meslée de pitié & ennuy de mon mal) jà ne permette Dieu que tel mal'heur empire vostre tranquillité, ny le contentement que ceux, qui vous cognoissent, reçoient en vostre bonne estime. Et certes (pour ne vous en cacher ma fantasie) ceste melancolie, de laquelle vous peignez vostre visage, & accompagnez vostre trop opiniatre solitude, vous pourra en fin estre dommageable : & ne me semble fort pertinente à homme de vostre aage, & vostre qualité. Que pourroit la fortune adiouster à vostre condition? à la vostre, dy-ie, qui estes formel ennemy des cupides, & tant viril impugnatureur de l'ambition, que vous estes pour auoir plus que vous ne desirez? Quant aux graces que les hommes bien naiz ou possèdent, ou acquierent, n'avez-vous à remercier nature, qui de sa plus large main... C'est assez (dy-ie pour entrerompre ce propos, lequel ie voyois se continuer à quelques loüanges que

ie ne desirois d'ouïr) c'est assez, Pasithée; il n'est besoin que sur subiect de si petit merite vous fassiez preuve de vostre diserte façon de dire : aussi que ie ne suis coustumier de crier en mes doleances, que la Fortune, ou la Nature m'ayent esté chiches. Pourquoy donq (repliqua-elle) vous consommez-vous en ceste maniere de viure, que chacun iuge n'estre entretenue & nourrie, que du plus triste desplaisir, qui puisse desplaire à l'homme, lequel Dieu a voulu former sur tous, l'animal plus compagnable? Et puis, non content de ce (car la puissance que vostre affection me promet sur vous, me permet encor d'vser de ce langage) vous cherchez à vous esgarer de vous-mesmes, &, sans en rien vous espargner, vous imposez ce facheux nom de fureur : en bonne foy, vous deuriez oublier & la façon de viure & la maniere de parler ainsi. l'ay à vous mercier (respondy-ie) & à me resiouir du bon vouloir, que voz paroles à ceste heure me descouurent. Mais, à ce que ie voy, ce mot fureur pour n'estre entiere-ment entendu, vous a mis en erreur¹. »

Ceci l'amène au sujet véritable de ce discours où il traite « des Muses & de la fureur poétique ».

Sur la fin de cet entretien, Pontus s'accompagne du luth de Pasithée pour chanter une ode². C'est ce qui sert de transition au *Solitaire second, ou Discours de la Musique*. Le Solitaire, revenant le lendemain chez Pasithée, la trouve « embefongnée en la consideration de quelques figures Astronomiques, appartenantes au mouuement de la Sphere ». Interrogée par son amant sur ce qu'elle fait, elle répond : « En bonne foy, ie voulois former vne figure du ciel pour rechercher de quel aspect fut sur vous ceste continuelle folitude descochée, & comme elle pourra ou quand estre allegrée. Quel

1. *Solitaire premier*, dans *Les Discours philosophiques*. — Paris, L'Angelier, M. D. LXXXVII, in-4°, ff. 3-4.

2. *Appendice*, p. 230.

Pontus de Tyard.

besoin, réplique Pontus, auez vous de consulter avec les corps tant eslongnez, qui au Ciel de vos graces faites luire les Astres desquels le benin ou le malin aspect me peut allegrer d'heur, ou contrister tant solitairement? La cause de ma solitude vous est assez cogneuë, mais la fin de mon allegresse ne vous est encores experimentée¹. » Pasithée, qui veut couper court à ces doléances, fait remarquer à Pontus qu'elles l'éloignent beaucoup de l'entretien sur la musique qu'il lui a promis; et, toujours docile, il se met en devoir de commencer.

Ce fut, suivant toute apparence, en 1552, pendant le cours de cette liaison qui occupait si vivement sa pensée et son cœur, ou au commencement de 1553, que Pontus de Tyard, déjà chanoine de l'église cathédrale de Saint-Vincent de Mâcon, fut promu à la dignité de protonotaire apostolique². Il n'en dédia pas moins « à sa dame », en 1554, le troisième livre des *Erreurs amoureuses*. Bien loin de laisser soupçonner que cette épître s'adresse à une maîtresse imaginaire qui sert simplement d'occasion et de prétexte à ses vers, il insiste, au contraire, sur la réalité de ses sentiments.

« Je confesse, dit-il, que ces discours passionnaires peuuent estre contrefaiz par les libres : mais i'ose me vanter, que vostre iugement employé à discerner le feint, du veritable, connoistra, par vne secrette difference, en quoy l'un ressemble à l'autre³. » Beaucoup moins discret dans ce troisième livre que dans la conclusion du premier, il cesse d'ajourner au moment de son entrée dans le séjour céleste l'accomplissement de ses désirs, et célèbre dès les premiers vers

... celle bouche, où s'enrose & s'embase
Vn baiser sec, & vn baiser humide⁴.

1. *Les Discours philosophiques*, f. 40.

2. *Pontus de Tyard*, par J. P. Abel Jeandet, p. 56.

3. P. 99.

4. P. 101.

Et ce n'est pas, s'il faut l'en croire, d'une manière purement spéculative : car, visitant un jour d'hiver la campagne désolée, il s'arrête devant un arbre dépouillé de ses feuilles, qu'il a quelque peine à reconnaître, et s'écrie :

*Est-ce cest Orme, où d'un rix amiable,
Disant, A dieu gloire de ma pensée,
Mignardement à mon col enlacée,
Elle me fut d'un baiser favorable¹ ?*

Aujourd'hui de tels sentiments, ou même de semblables distractions littéraires, nous choqueraient beaucoup de la part d'un ecclésiastique; alors, pourvu que les vers parussent bons, c'est-à-dire, suivant la mode du temps, très-ingénieusement recherchés, ils pouvaient, loin de lui nuire, servir à son avancement.

Il paraît certain que Pontus de Tyard se joignit, en 1555, aux amis de Louise Labé, qui ajoutèrent à ses vers un recueil à sa louange, presque aussi considérable que ses poésies. C'est en effet avec beaucoup de vraisemblance que M. Bregnot du Lut, qui a pris soin d'annoter l'édition des *Euures de Louise Labé*, publiée, en 1824, par Durand et Perrin, a cru reconnaître notre poète sous les initiales P. D. T., qui terminent un sonnet de ce volume². M. Jeandet, se fondant sur cette pièce et sur d'autres circonstances qu'il ne précise pas assez, conclut ainsi au sujet de l'héroïne des *Erreurs amoureuses* de Pontus : « De nombreux indices nous font supposer que ce fut à la célèbre Louise Labé, si connue sous le nom de la *Belle Cordière*, que s'adressèrent ses

1. XI, p. 106.

2. Voyez l'*Appendice*, p. 226, et la note 10, p. 251.

premiers hommages¹. » Il en coûte de s'écarter du sentiment de M. Jeandet, qui a si profondément creusé tout ce qui touche à la biographie de Pontus; mais ici nous ne saurions être de son avis. Nous avons pour cela plusieurs motifs qui nous semblent décisifs. D'abord, « l'ombre » de la dame de Pontus, comparée au portrait authentique et contemporain de Louise Labé, ne présente aucune conformité de traits; ensuite, Pasithée, nous l'avons vu, est pleine d'admiration pour les femmes poètes, et se reconnaît elle-même fort incapable de les imiter², ce qui n'était pas le cas de Louise Labé, qui au contraire pouvait être considérée comme le meilleur modèle qu'on eût alors à se proposer en ce genre; enfin ce sonnet « en contemplation de Louise Labé », invoqué comme indiquant qu'elle était la dame de Pontus, nous paraît prouver le contraire: car, à la fin, le poète indique avec beaucoup de galanterie, mais non moins de netteté, que la Belle Cordière, malgré tous ses charmes, ne peut rien sur un cœur « in en cendre³ ».

Ce fut aux environs de cette même année 1555 que Pontus, tout occupé de mythologie amoureuse, proposa *Douze fables de fleuves ou fontaines*, destinées à fournir des sujets érotiques aux peintres qui décoraient pour Diane de Poitiers le magnifique château d'Anet. Il reconnaît naïvement que certains des récits de son choix pourraient être d'une reproduction assez difficile. Dans la *Septiesme fable du fleuve Inde*, où vient la pierre qui conferue les vierges contre la violence des rauiffeurs, il s'exprime ainsi: « En vn autre endroit seroit Damalcide, laquelle Inde forceroit: ou si cet acte estoit estimé mal feant, pour estre representé en la peinture de ce lieu, faudroit peindre Damalcide

1. *Pontus de Tyard*, par J. P. Abel Jeandet, p. 210.

2. *Appendice*, p. 227.

3. *Appendice*, p. 226.

prosternée à genoux devant le roy Oxialce son pere, auquel elle feroit sa doleance¹. »

Cet ouvrage ne parut qu'en 1585, lorsque Pontus était déjà évêque de Châlon depuis sept ans. Il avait, non sans raison, refusé de le publier, à cause de son « sage & profession trop dissemblables à escrits de telle étoffe² » ; mais Tabourot le lui enleva dans son étude, à Bragny, et le livra à l'imprimeur. Ces sortes de soustractions, très-fréquentes à cette époque, faisaient partie des devoirs de l'amitié; l'on se rendait ces bons offices, à charge de revanche.

Pontus en avait agi ainsi, en 1554, pour une traduction d'Hérodien faite par Jacques des Contes de Vintimille³. Guillaume des Autels, dans une ode en tête du volume, compare ce « dérobement louable » au vol que Prométhée fit du feu du ciel pour le communiquer aux hommes, et l'auteur, dans l'*Avertissement* d'une nouvelle édition qu'il publia lui-même, n'hésita pas à se montrer reconnaissant de ce « gracieux larcin ».

Pontus n'écrivit guère de vers galants après les *Douze fables de fleuves* et le sonnet à Louise Labé. Il est vrai qu'il n'a publié qu'en 1573 la dernière édition de ses *Œuvres poétiques*; mais la plupart des pièces de ce recueil remontent à une date beaucoup plus ancienne. Les *Vers liriques* avaient presque tous paru en 1551 dans la *Continuation des erreurs amoureuses*, ou en 1552, à la suite de *Solitaire premier*⁴, et plusieurs avaient été composés quelques années auparavant. L'ode IV, par exemple, se trouve datée par le passage

1. P. 213.

2. P. 199.

3. *Histoire d'Herodian, excellent historiographe, traitant de la vie des successeurs de Marc Aurele à l'empire de Rome, traduite de Greq en Francoys*, par Jaques des Contes de Vintemille, Rhodien. — Lyon, Guillaume Rouille, 1554, in-fol.

4. Voyez note 5, p. 245.

suivant, où Pontus se plaint de sa vieillesse précoce :

*Ont quitté mes cheveux blancs
 Leur jeune naturel teint,
 N'ayant encorés mes ans
 Leur fixisme Lustre atteint¹?*

Elle a été écrite quand l'auteur n'avait pas trente ans, c'est-à-dire avant 1551.

Les *Œuvres*... par cy devant non encor imprimées contiennent aussi plusieurs pièces qui remontent à la même époque. Telle est, bien évidemment, la longue *Élégie*² dans laquelle il félicite Ronsard de ses succès amoureux, et déplore en même temps les maux que lui cause à lui sa trop constante passion pour Pasithée.

*..... blessé cent fois ta passion est gaye,
 Et ie meurs, languoureux, pour vne seule playe.*

lui dit-il; puis il lui raconte ses angoisses et jusqu'aux terreurs qui viennent l'agiter pendant son sommeil :

*..... il m'est aduis qu'un estrange vaisseau
 M'enuole ma maistresse, & que du bord de l'Eau
 L'oy son cry m'appellant pour quelque aide luy faire :
 A Dieu, l'on m'oste à toy, A Dieu, mon Solitaire.*

Ceci a été écrit, sans nul doute, à peu près au moment où paraissaient pour la première fois les deux discours dans lesquels Pontus se désigne sous ce nom de *Solitaire*.

Cette *élégie* est plus intéressante pour la biographie du poëte que ses *Erreurs amoureuses*. Elle nous le montre promenant son chagrin au milieu d'une foule de

1. P. 139.

2. P. 184.

serviteurs qui s'empresment autour de lui¹. A grand-peine trouve-t-il dans son château, rempli d'amis, quelque endroit solitaire où cacher sa douleur² : il lui faut se retirer dans son verger³ ou dans cette île consacrée par lui à Pasithée, et toute couverte de roses, qui lui a inspiré deux odes d'un tour assez gracieux⁴, et qu'il semble préférer à toutes les autres parties de son opulente demeure.

Au milieu de cette description de ses propriétés, naïvement mêlée à l'expression de sa douleur, il n'a garde d'oublier ses « bien-difans muets⁵ », c'est-à-dire, dans son langage prétentieux, sa bibliothèque, dont M. Jeandet a patiemment cherché à reconstituer le catalogue⁶.

Si cette *élégie*, qui se trouve à la fin des *Nouvelles œuvres*, se rapporte bien évidemment, comme nous venons de le voir, à la première maîtresse de Pontus, les *Sonnets d'amour*, par lesquels commence ce recueil portent au contraire le témoignage d'une passion nouvelle dont il s'étonne :

*... ayant recouuert ma chere liberté,
Et des trauaux passez portant vn tesmoignage,*

1. *Mes fonspirs sanglottez, & mes plaints esperduz,
De mes valets prochains font assez entendu,
Qui d'vne obeissance enuieux de me plaire,
Haïssent pour me leuer leur seruice ordinaire.* (P. 186.)
2. *le cherche en ma maison les moins habitez lieux.* (P. 186.)
3. *le fuy de mes amis les compagnables yeux,
Et dedans mon verger, caché, ou dans mon Isle,
Langoureux ma misere en larmes le distille.* (P. 188.)
4. *Ode, en nom de son isle*, p. 150; *Ode, les roses de son isle*, p. 152.
5. P. 186.
6. *Pontus de Tyard*, par J. P. Abel Jeandet, p. 192.

*Deffus le front ridé, & au cheuu pellage,
Comment souz nouveau long me suis ie encor iedé¹?*

Ce commerce de galanterie remonte au moins à 1569, époque à laquelle notre poète était âgé de quarante-huit ans. Il ne consiste, du reste, que dans un hommage des plus platoniques adressé, suivant toute apparence, à Claude-Catherine de Clermont de Vivonne, comtesse de Retz, à qui Pontus a dédié, en 1575, la seconde édition de *Solitaire premier*².

« Pontus du Tyard, dit M. Jeandet³, tenait de véritables réunions artistiques et scientifiques dans son château de Bissy.

« Parmi les habitués de cette société d'élite, où la gravité des plus hautes études était tempérée par la culture des arts d'agrément, on remarquait le savant poète lyonnais Maurice Scève, « l'ami extrêmement aimé, mais non jamais assez honoré » de Pontus⁴; son cousin Guillaume Des Autelz, « diligent amateur de « toutes disciplines » ; » le poète latin Salomon Clerguet, de Châlon...; Philippe Robert, qui y lisait des fragments de sa traduction d'Isée et de Démosthène⁵ ».

L'astronomie fournissait souvent la matière des entretiens et des observations de Pontus et de ses amis. « Laques Peletier étant icy, dit-il, pour, en m'honorant de sa gracieuse familiarité, se rafraîchir après le travail qu'il auoit presté à son Euclide, partie reuoyant son Algebre pour la donner aux Latins, partie se recreant avec moy selon qu'infinis suiets se presentoyent à nous pour philosopher ensemble: le vingt quatriesme

1. P. 163.

2. Voyez ci-après, note 6, p. 247.

3. *Pontus de Tyard*, par J. B. Abel Jeandet, p. 94.

4. *Discours philosophiques, Solitaire premier*, f. 51.

5. *Id. Le Solitaire second*, f. 96.

6. *De recta nominum impositione*, p. 80.

de May M.D.LVII. apres la minuit, comme il peult imaginer (car en sa chambre il n'auoit aucun instrument pour s'en asseurer) apperceut iupiter esclairant de raiz si lumineux que l'ombre apparoiſſoit¹.»

Sans parler de ses dialogues de l'*Vniuers*, publiés en 1557², il avoit composé en 1560, sur l'astronomie, deux ouvrages d'étendue et d'importance fort diverses, qui ne virent le jour que plus tard. Le premier, très-savant pour le temps où il parut, est intitulé : *Ephemerides octauæ spheræ*³; le second, *De cœlestibus asse-*

1. *Les Discours philosophiques. Le premier curieux*, feuillet 215 verso et 216 recto.

2. Voyez note 13, p. 254.

3.

EPHEMERIDES

OCTAVÆ

SPHERÆ,

SEV

*Tabellæ diariæ Ortus, Occasus, & Mediationis
Cœli illustrum Stellarum inerrantium, pro
vniuersa Gallia, & his regionibus quæ Polum
Boreum eleuatum habent à 39. ad 50. gr.*

AVTHORE

PONTO TYARDEO BISSIANO.

LVGDVNI,

APVD IOAN. TORNÆSIVM.

M. D. LXII.

Cum Prinilegio Regis.

In-fol., 18 feuillets non chiffrés et 276 pages. La dédicace est adressée à Saintot : « *Ad nobilissimum virum, Antonium Saintotium, supremæ in Normannia curiæ, æquissimum & doctissimum præſidem primarium.*

Pontus de Tyard.

c

*risimis*¹, est un petit poëme latin dédié à Ronsard.

A partir de l'avènement de Henri III, Pontus abandonna sans retour la poésie et la littérature, pour ne plus s'occuper que de théologie, de sciences et d'affaires.

Le nouveau souverain, après se l'être attaché en qualité d'aumônier ordinaire, le chargea de conduire de Bourgogne à Paris « les ambassadeurs suisses naguieres venus en France, de la part des cantons desdicts Suisses tant catholiques que protestans, pour se congratuler avec sa Magesté de son aduenement à la couronne & mariage² ». Il prit également soin de les reconduire et les accompagna jusqu'à la frontière.

Le roi, non content d'être le protecteur de Pontus, se montrait en outre son auditeur attentif et curieux. Le savant, tout ravi, donnait, le 27 août 1577, d'assez longs détails à ce sujet à Jacques Amyot, dans une lettre aujourd'hui perdue, mais à laquelle l'évêque d'Auxerre répondait de la sorte :

« Monsieur de Bissy, ie fus bien aise, laultre iour que ie receu vostre lettre du 27 d'aoust, dentendre lhonest occupation que prent le Roy de vous ouyr discourir de la constitution & mouuement du ciel, & que vous aiez

1. PONTI THYARDEI

BISSIANI, AD PETRVM
RONSARDVM, DE CÆLESTI-

bus Asterismis Poëmatium.

PARISIIS,
Apud Galëotum à Prato, via Iacobæa,
sub Navi aurea

1573.

In-4, 4 feuillets non chiffrés.

2. *Quittance du S. de Bissy, du 16 may 1575.* Portefeuilles Fontanieu, n° 337-338, Bibliothèque nationale. Manuscrite.

trouvé par experience ce quaultre fois ie vous en auois dit touchant la capacité de son entendement, laquelle il tient du Roy François, son grand pere, desirieux d'apprendre & entendre toutes choses haultes & grandes. Iay eu lhonneur de luy auoir monstté les premieres lettres, mais ie ne manié iamais esprit denfant qui me semblaist plus propre subiect pour en faire quelque iour vn bien sçauant homme, s'il eust continué en la façon destudier que ie luy auois commandée : car, oultre les parties de lentendement quil a telles que lon les scauroit desirer, il a la patience douyr, de lire & descrire, ce que son grand pere nauoit pas. Cest, a mon aduis, le plus meritoire seruice que lon pourroit faire a Dieu premierement, a sa patrie & a tous ceulx qui ont a viure soubz sa puissance & protection, que destudier a enrichir ce noble esprit de toutes sciences honestes & vertueuses, & dignes du lieu auquel nostre Seigneur la colloqué, afin quil soit de tant plus apte deformais a manier ses affaires luy mesme, & quil ne voie ny n'oye plus par les yeux & aureilles daultruy, car aiant ainsi lentendement exercité a veoir toutes choses dignes de luy il apprendra a commander luy mesme & estre Roy, non pas a regner a lappetit daultruy, & lhors ses subiects a lessay esprouueront le dire veritable de celuy qui promettoit que les peuples seront heureux quand les princes & Roys philosopheront, ou que les philosophes regneront¹. »

Ce témoignage intime nous prouve que Pontus ne parlait pas simplement le langage convenu des dédicaces lorsqu'il disait, le 1^{er} janvier 1578, en offrant au

1. Celui qui promettait cela n'était autre que Platon, ainsi que le remarque Rabelais : « C'est (dist Gargantua) ce que dist Platon, lib. V de rep., que lors les republiques seroient heureuses, quand les roys philosopheroient ou les philosophes regneroient. » (Tome I, p. 168 de notre édition.) — Nous ne donnons de la lettre d'Amyot que ce qui se rapporte à notre sujet. On peut en voir la fin dans l'ouvrage de M. Jeandet (p. 175), à qui l'autographe appartient.

roi la seconde édition de son *Vniuers*, publié sous un nouveau titre¹ :

« Souuent vous prestez tres-attentive & curieuse audience aux propos de toutes sortes de doctrines, & faites ouir de vostre bouche le recit de si doctes & elegans discours (tesmoins de vostre diserte parolle & memoire admirable) que vous pouuez estre vn exemplaire pour representer le prince vertueux & scauant. »

Le roi est alors la seule personne à qui il dédie ses livres. Le 31 mai, il lui adresse la seconde édition du *Discours du temps, de l'an & de ses parties*². Il acquittait ainsi une nouvelle dette de reconnaissance : Henri III l'avait nommé évêque de Châlon-sur-Saône, et quelques jours après la publication de son volume, le 16 juin, le pape Grégoire XIII lui expédiait les bulles qui confirmaient sa nomination.

Nous n'avons pas à entrer dans les menus détails de son administration épiscopale. Ceux qui seront curieux de les connaître les trouveront d'ailleurs dans le *Gallia Christiana*³; mais nous devons dire un mot du rôle politique que Pontus se trouva appelé à jouer.

Henri III était vivement ému de voir répandre dans le public de nombreux libelles dans lesquels on attaquait non-seulement sa personne, mais toute sa race, et où l'on s'efforçait de prouver que la maison de Lorraine avait le droit de succéder à la couronne de France. L'un de ces écrits, intitulé *Stemmata Ducum Lotharingiæ*, et composé par François de Rosière, qui n'échappa que par l'influence de la reine au terrible châtiment dont il était menacé, causa en 1580 une très-grande sensation.

Le roi chargea Pontus de Tyard d'établir la véritable origine de Hugues Capet et de réfuter les chimères des

1. Voyez note 13, p. 254.

2. *Ibidem*, p. 256.

3. T. IV, p. 941 et suiv.

princes de Lorraine, qui prétendaient descendre du duc Charles, dernier des Carlovingiens. Soit par prudence, soit plutôt par crainte de faire voir que ce livre avait été fait à l'instigation du roi, Pontus n'y mit point son nom¹.

Cet ouvrage, intitulé : *Extrait de la genealogie de Hugues, surnommé Capet, Roy de France : & des derniers successeurs de la race de Charles-magne en France*, n'est qu'une brochure in-8° de 23 pages, qui a paru plusieurs fois sans indication d'imprimeur et sans date, mais dont une édition a été publiée, en 1594, chez Mamert Patisson.

Pontus cherche à établir dans cet écrit que Charles, le dernier des Carlovingiens, prisonnier à Orléans en 991, laissa un fils nommé Othon, qui fut duc de Lorraine et mourut quatorze ans après sans enfants mâles; enfin, qu'après la mort d'Othon la Lorraine a été possédée, pendant l'espace d'environ cent ans, par quatre différentes familles.

Ces graves préoccupations n'avaient pas interrompu, aussi complètement qu'on serait tenté de le croire, les aimables entretiens du château de Bragny. Si Pontus avait renoncé aux délassements poétiques qui lui avaient été chers, il n'avait que plus de plaisir à se voir entouré d'écrivains dont l'enjouement égayait l'austérité de ses travaux habituels. C'est ce que nous apprend la curieuse épître, écrite de Verdun, le 10 octobre 1585, par Tabourot, Sieur des Accords, à l'évêque de Châlon à qui il dédie ses *Touches*.

« Monsieur, lui dit-il, depuis la my-Aoust dernière, tant à cause de la leuée de nostre cour de Parlement que du danger de peste, qui par vne maligne influence a autant affligé nostre ville de Dijon, que plusieurs autres de ce Royaume, comme ie me retirois à Verdun (fi

1. De Thou. *Histotre universelle*, liv. LXXVIII, année 1583.

proche de vostre maison de Bragny, qu'il n'y a que la Saone à passer) vostre honnesteté me surprit au passage & contraignit de sejourner dix ou douze iours aupres de vous: où il me fut bien aise de tromper mon ennuy, par la communication familiere de vos beaux discours & de vostre estude. Tellement que ie m'estimoy bien-heureux d'auoir vn si agreable malheur qui me faisoit iouir de vostre presence en vn si gracieux sejour: Pendant lequel mon esprit rasserené & plus gaillard que de coutume, se mit à dresser quelque leger Epigramme plus pour esbat qu'en intention de leur faire voir la lumiere. Et depuis estant à Verdun avec ma famille, ie continuay de vous en porter chacun iour, de sorte qu'en deux mois (comme vous en pouuez estre asseuré tesmoing) j'ay basti ces trois liures, & iceux surnommé du nom de *TOUCHES*, qui est assez propre pour le subiet qu'elles traitent, car c'est vne espee de legere escrime, où avec l'espée rabatue ie donne simplement vne touche, qui perce à grand'peine la peau, & ne peut viuement entamer la chair. Vous les auez bien voulu tant honorer, que les apeler Epigrammes...

Voici une de ces *Touches*, adressée par Tabourot à son hôte :

LA PERDRIX A PON. DE TYARD

Euefque de Chalon.

*Si pour quelqu'un autre que toy
Le chasseur m'eust osté la vie,
Mon docte & scauant Tyard, croy
De ma mort i'eusse esté marié :
Mais lors que ie fus auertie
Que i'estois morceau destiné
Pour estre mis à ton disné,
De ma mort ie fu reiouye.*

Il y a dans le recueil de Tabourot une *Response* à cette pièce, qu'on a quelquefois attribuée à Pontus, mais sans aucune espèce d'apparence, car l'auteur en est désigné par les initiales A.L.B. Nous ne trouvons plus d'ailleurs à cette époque aucun témoignage qui puisse indiquer que Pontus ait encore pris quelque part personnelle à des divertissements de ce genre.

Chaque jour augmentait son talent d'orateur et sa légitime prépondérance. « Sur tout il me fouient, dit Pasquier, qu'estant le premier des Deputez du Clergé de sa Prouince en l'assemblée des Estats qui fut tenuë dedans la ville de Blois l'an 1588. luy seul se roidit pour le seruice du Roy contre le demeurant du Clergé, lequel en ses communes deliberations ne respiroit que rebellion, & auilissement de la Maiesté de nos Roys. l'en puis parler comme celuy qui le voyois lors de deux ou trois iours l'vn¹. »

Le témoignage de Scévole de Sainte-Marthe n'est pas moins formel : « Dans le iuste ressentiment des obligations qu'il auoit à son Prince & à son bien-faicteur, il foustint si-bien les droits de sa Maiesté & son autorité Royale, contre ceux qui fauorisoient la faction d'Espagne, que par la force de ses raisonnements, & par ceste masle eloquence qui luy estoit naturelle, il emût puiffamment les cœurs de tous les Prelats de ceste grande assemblée, & r'appella dans leur debuoir la plus grande partie de ceux qui s'en estoient escartez². »

Un dévouement si absolu à la personne de Henri III devait éveiller contre Pontus l'animosité des ligueurs. Ils le forcèrent à quitter Châlon. Après ce premier succès, loin de se calmer, ils le harcelèrent de nouveau d'attaques encore plus hardies et plus efficaces.

1. *Les Recherches de la France*, liv. VII, chap. 11.

2. *Eloges des hommes illustres, qui depuis vn siecle ont fleury en France dans la profession des Lettres*. Composés en Latin par Scévole de Sainte-Marthe. Et mis en François par G. Colletet. — Paris, A. de Sommarville, M. DC. XLIII, in-4, p. 548 et 549.

Un jésuite, nommé Charles, osa le désigner à la haine publique en le traitant d'hérétique et de factieux. Pontus, n'écoulant que son indignation, répondit par une lettre éloquente qui est demeurée célèbre. Composée vers 1591, elle ne fut publiée qu'en 1604 par un ennemi de la célèbre compagnie. L'élévation des idées, l'énergie du langage, et par-dessus tout les fonctions épiscopales qu'occupait l'auteur, ont depuis fait considérer cet écrit comme un monument important dans toutes les polémiques qui se sont succédé¹. Pontus cherche dans cette lettre la cause des violences dirigées contre lui; il croit devoir les attribuer au refus de son neveu d'entrer dans la Ligue, et, tout en approuvant sa conduite, il fait remarquer qu'il ne saurait en être responsable².

Les adversaires de Pontus ne s'en tinrent pas aux menaces : ses biens furent désignés comme un butin aux soldats ligueurs. Au mois de juin 1591, ils s'emparèrent du château de Bissy et le livrèrent au pillage³.

Un règne réparateur allait enfin donner un peu de repos à la France et permettre à l'évêque de Châlon d'achever sa longue vie dans un calme que sa vieillesse n'avait point connu.

1. Cette lettre figure comme appendice dans l'ouvrage intitulé : *Caroli Molinæ, Franciæ & Germaniæ I. C. & in supremo Parisiorum Senatu antiqui Aduocati, Consilium super commodis vel incommodis novæ sectæ seu factitiæ religionis Iesuitarum. Accessit fragmentum epistolæ pii cuiusdam Episcopi : quo pseudo Iesuitæ Caroli, & eius congerronum maledicta decessit.* — Hanovici. Apud Thomam Villerianum MDC. IIII. in-8° de 62 pages et 1 feuillet blanc. Voyez aussi David Home. *Contre-Affassin*, 1612, p. 378.

2. Page 45. — Ce neveu de Pontus est Héliodore de Tyard de Bissy, gouverneur, pour Henri IV, des ville et château de Verdun, qui mourut en 1593, au château de Beaune, des suites des blessures qu'il avait reçues en combattant les ligueurs. Voyez sur lui : *Héliodore de Tyard & Marguerite de Buffeuil sa femme*, par J. B. Abel Jeandet. — *Châlon-sur-Saône*, J. de Jussieu, 1856, in-4.

3. *Pontus de Tyard*, par J. P. Abel Jeandet, p. 223.

Le 18 mai 1593, Henri IV lui écrivait de Mantes pour le mander auprès de lui, afin de l'éclairer au sujet de sa conversion. « A cette cause, lui disait-il, ie vous prie de vous rendre en cette Ville, près de moy, dans le quinzième de Juillet, où ie mande aussi à aucuns autres de vostre profession se trouuer à mesme temps, pour tous ensemble rendre à l'effet fudist les Offices dépendans de vostre deuoir & vocation, vous asseurant que vous me trouuerez disposé & docile à tout ce que doit vn Roy tres-Chrestien qui n'a rien de plus viuement graué dans le cœur que le zele du seruice de Dieu, & la manutention de la vraye religion¹. »

Pontus, à qui les ligueurs refusaient les passe-ports indispensables pour accomplir la mission dont Henri voulait le charger, ne quitta pas sa province; il ne demandait d'ailleurs qu'à demeurer tranquille dans sa retraite. Dès l'année 1589, il avait manifesté l'intention de céder son évêché à son neveu, Cyrus de Tyard, qui à cette époque, était archidiacre de la cathédrale. Le 20 mars 1592, Henri IV avait approuvé cette résignation de ses fonctions épiscopales; elle fut enfin ratifiée, et Cyrus fut sacré à Rome évêque de Châlon-sur-Saône, le 24 février 1594², trois jours avant la date du sacre du nouveau roi à Chartres.

Confiné dans son château de Bragny, Pontus s'y adonna de nouveau à l'étude, et mit la dernière main à des travaux dès longtemps commencés. Au commencement des troubles civils, il avait traduit, pour se distraire, l'ouvrage de Philon le Juif, et y avait ajouté des notes. Une autre traduction ayant paru chez Morel, Pontus de Tyard fit imprimer à part le travail préliminaire qu'il avait préparé, l'intitula *De recta nominum*

1. *Histoire de la ville de Châlon-sur-Saône*, par le P. Claude Perry. — Châlon-sur-Saône, M.DC.LIX, in-fol, p. 380.

2. *Gallia Christiana*, t. IV, p. 943.

Pontus de Tyard.

impositiōne, et le dédia à son petit-neveu Louis de Tyard¹.

Ce livre est un mélange assez indigeste de renseignements biographiques intéressants, d'étymologies hasardées et de jeux de mots curieux, mais qui n'étaient propres à plaire qu'à des érudits du seizième siècle. Pontus y parle de sa famille et de ses alliances dans un morceau consacré à la noblesse bourguignonne. Quant à ses subtiles rencontres, il en est une qui, toute puérile qu'elle est, a fait quelque fortune, et que les amateurs de Rabelais se rappellent encore. Cherchant dans l'hébreu, par une fantaisie singulière, le nom de l'auteur de *Gargantua*, il s'applique à établir qu'il signifie

1. D E R E C T A
N O M I N V M
I M P O S I T I O N E
A P O N T O T Y A R D A E O B I S S I A N O
Cabilonenſi Epifcopo.
L V G D V N I ,
A P V D I A C O B V M R O V S S I N .
Ad Dominicanos.

M. DCIII.

In-8, 3 feuillets non chiffrés et 127 pages.

Nous avons déjà donné, au bas des pages de cette *Notice*, la description de plusieurs ouvrages de Pontus. On trouvera, dans les notes qui terminent ce volume, la bibliographie complète de tous ceux de ses écrits que nous avons réimprimés soit en entier soit par fragments. Il en a composé quelques autres qui n'ont pas été publiés. Nous avons recueilli des passages assez étendus de ses *vers astronomiques*, destinés à faire partie d'un poème qui paraît n'avoir pas été achevé. (Voyez l'*Appendice*, p. 231-234 et les notes 12 et 13.) « M. le président Bouhier, dit Papillon (*Biblio-*

maître moqueur, ce qui certes n'est pas mal trouvé¹.

On voit que l'évêque de Châlon n'était pas sans quelque indulgence et même sans quelque sympathie pour le curé de Meudon. Ainsi que lui, il aimait la vie facile et ne détestait pas la bonne chère. « Comme il étoit très-gros, dit de Thou, il mangeoit beaucoup & recherchoit les meilleurs vins, tels que ceux qu'on recueille sur les bords de la Saone. Il en buvoit beaucoup & sans y mettre d'eau; cependant il ne s'enyuroit jamais. Lorsqu'il alloit se coucher, il en buvoit ordinairement un grand verre sans que sa santé en souffrit². »

On est parti de là pour faire de lui un ivrogne, et M. Jeandet a eu quelque peine à arrêter la légende, déjà fort développée, qui se formait à cette occasion. Dans son louable scrupule d'exactitude, il a été jusqu'à rechercher et à mesurer la coupe de Pontus de Tyard, qui, à ce qu'il paraît, n'excède pas une honnête capacité³. Ce qui est du moins hors de doute, c'est que le genre de vie qu'il avait adopté convenait fort à sa constitution.

« Sa santé, continue de Thou, fut toujours égale, & son esprit ne se sentit point des foiblesses ordinaires à la vieillesse. » Il mourut à quatre-vingt-quatre ans, non pas le 9 d'octobre, comme le prétend de Thou, mais le 23 septembre⁴.

Sainte-Marthe remarque qu'il succomba « presque au même temps qu'on vid paroistre ceste grande eclipse du soleil que l'on peut dire auoir esté fatale

thèque des auteurs de Bourgogne, t. II, p. 336), a un manuscrit qui a pour titre : *P. Tyardæi Inuestigatio Thematæ in sex Psalmos Davidis Hebraïcos.* »

1. Ouvrage cité, p. 27.

2. *Histoire universelle*. Livre CXXXIV, année 1605.

3. *Pontus de Tyard*, par J. P. Abel Jeandet, p. 156, note 1.

4. *Pontus de Tyard*, par J. P. Abel Jeandet, p. 110, note 1.

aux Muses, puisqu'en ce temps là même on vid mourir plusieurs de leurs plus celebres nourissons, tant en France que dans les pays estrangers ».

Cette observation, bien que flatteuse pour la mémoire de Pontus, vient d'une façon assez étrange à l'occasion du trépas d'un écrivain qui, dans son discours intitulé *Mantice*, s'était prononcé contre les superstitions qu'enfante l'astrologie judiciaire.

Sa dépouille mortelle fut déposée dans l'église paroissiale de son cher Bragny, « proche du maître-autel, à côté de l'Évangile », suivant Pavillon¹; mais sans qu'aucune inscription y perpétuât son souvenir. Ce fut dans la cathédrale de Châlon que Cyrus de Tyard, son neveu et son successeur, fit graver sur un cénotaphe une pièce de vers latins écrite en 1601 à la fin de son testament² et contenant l'expression de ses sentiments philosophiques et chrétiens. Elle a été traduite en vers français avec plus d'élégance que d'exactitude. En voici le sens : « Je ne suis point dévoré du désir d'une longue et douce existence. Celui dont la vie fut irréprochable a assez vécu. La gloire d'une illustre renommée ne me touche pas non plus : quant à mes écrits, peut-être ont-ils en eux-mêmes de quoi parvenir à la postérité. Je ne m'inquiète guère du monument qui couvrira mes os ; c'est là un soin pieux qui regardera mon héritier. Mais, ce que je désire, c'est que mon âme,

1. *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, t. II, p. 334.

2. Voyez l'extrait de ce testament dans l'ouvrage de M. Jeandet, p. 105-108. — Dans ce testament et dans toutes les pièces originales que M. Jeandet a vues, la signature est *Tyard* et non *Thyard* *Thiard* ou *Thiars*, comme écrivent certains membres de la famille de Pontus, et surtout plusieurs de ses biographes. Une quittance récemment publiée dans l'intéressante *Revue des documents historiques* de M. Charavay (2^e année, octobre 1874, p. 103), porte la même signature. Enfin, à l'exception du petit poème de *coelestibus asserimis*, où le nom est *Thyardeus* avec un *h* (voyez ci-dessus p. xxij, note 1.), on lit aussi Tyard, sur les frontispices des ouvrages imprimés.

appuyée sur le Christ, se trouve enfin soulagée du poids du péché, et que je sois porté dans la région céleste⁴. »

1. Voici le texte de ce morceau :

*Non teneor longæ dulcisque cupidine vitæ;
Sat vixit, cui non vita pudenda fuit.
Nec famæ illustris tangit me gloria : forsan
Per genium viuunt sat mea scripta suum.
Nilque moror quo sint mea membra tegenda sepulchro :
Hæc propria hæredis fit pia cura mei.
Sed cupio vt tandem mens Christo innixa, leuetur
Pondere peccati duro & ad astra vehar.*





LES ŒUVRES POÉTIQUES
DE
PONTVS DE TYARD



A VNE DOCTE ET VERTVEUSE

DAMOISELLE.

J'AVOIS desiré, que ces tesmoignages de mes premieres & ieunes affections, Madamoiselle, n'eussent iamais esté veuz : & m'estois resolu que ces derniers, produiz en vn age plus meur, ne seroient iamais monstrez en plus grande clarté que celle d'un coing de mon cabinet : quand congnoissant mon desir reduit à l'impossible, & ma resolution rompue à force des prieres de mes amis, i'ay fait recueillir mes vieilles & nouvelles Poësies en vn, & les ay publiées en faueur de vous, & des vertueuses, doctes, & gentilles Damoiselles voz semblables. Vous suppliant toutes de prendre garde, par le fil de ceste longue continuation commencée il y a trente ans, combien entre nous a esté la mutation du stile Poétique estrange, & grand & louable le progres & auancement qu'a fait nostre langage François depuis ce temps. Je commençay fort ieune d'aimer & d'honorer la beauté & les graces, & de mesme age fuz eschauffé de Pardeur d'Apollon. Toutesfois n'ayant aucun deuant moy, qui en François eust publié Poëmes respondans à l'elevation de mes passionnées conceptions, ie ne fuz aidé que de la force de la beauté qui me commandoit, pour complaire à

Pontus de Tyard.

laquelle ie mis peine d'embellir & hauffer le stile de mes vers, plus que n'estoit celuy des rimeurs qui m'auoient precedé : comme aussi mes affections passionnées pour vn obiet tres-excellent, deuoient estre plus hautes & plus belles. Mais au mesme temps que ie fiz prendre l'air à mes Poësies, sortirent en lumiere les œuvres de Ronfard Vandomois, & du Bellay Angeuin, lesquels le Parnasse François receut, comme fils aînez des Muses, & les fauorisa du plus riche partage. Peu de temps apres Balf, Belleau, Iodelle, & quelques autres fuiurent doctement mesme trace : laquelle d'an en an a esté pourfuiue, par plusieurs gentils esprits, dont la France a esté feconde en peu de temps, plus qu'autre nation qui nous ait precedé. Tellement que la posterité aura en si grand nombre d'escriuains, du choïs en abondance. Elle verra les vns purs & vrais possesseurs de leurs inuentions, & plus curieux de remplir leurs vers de docte substance, que de les farder mignardement. Les autres riches inuenteurs, & admirables en l'embellissement de la disposition, & d'autres subtils imitateurs, & qui ayans peu du leur propre scauent dextrement composer leurs ourages, comme en marquerterrie & pieces rapportées. De tous i'en estime les moindres & honore les meilleurs. Quant à ce que i'ay escrit en ce stile, ce n'a esté que pour exhaller mes passions, m'aquerir quelque faueur & rendre plus estimable aupres des beautez & des graces qui me reueilloient l'esprit à cest exercice : & maintenant ie pense le vous dedier fort à propos pour le rendre autant recommandable, comme ie le desire. Car, m'asseurant que vous y recognoistrez les vrayes marques d'un esprit affectionné, ie suis certain que vous louerez ceste mienne belle candeur, qui l'estant si passionnément affectionnée, ha exprimé fidellement & sans fard ses conceptions, & souuent caché souz les belles cendres Poetiques l'ardeur qui m'eschauffoit. Et ie ne fais doute que vous estant agreable, l'entiere troupe des honnestes & vertueux Gentils-hommes qui se despendent à

vous seruir ne desdaigneront pour vous complaire, d'incliner leur aduis au iugement, lequel vous prononcerez en ma faveur. Possible aussi quelqu'un se trouuera qui parmy ces miennes peines recognoistra des flesches, semblables à celles qui auront fait à son cœur vne playe incurable. Mais s'il s'en treuve qui ayent le cœur de si dure matiere, qu'ils ne puissent estre blesez par voz beautez, ie n'ay ny soucy ny desir que ces miens petiz ouvrages viennent deuant leurs yeux. Car c'est à vous à qui ie les dedie, continuant le premier vœu que i'ay faict aux Muses d'employer en l'honneur de voz graces & vertuz, toutes les faueurs que ie pourray iamais recevoir d'elles.

*Celui qui desire plus affectionnément auoir
part en voꝝ bonnes graces,
Pontus de Tyard.*



ERREURS AMOVREUSES'



VOEV.

*Pour reclamer à mes tristes langueurs
L'heureuse fin si long temps désirée,
Et par ma foy si fermement iurée,
Tirer pitié des plus feres rigueurs :
Pour inuoyer aux cruelles fureurs
De la tempeste à ma mort coniurée,
En ses deux feux mon Estoille adorée,
Calme presage à mes longues erreurs :
Pour descouvrir combien de reuerence
J'ay à la rare, ou vnique excellence,
Qui dore, emperle, & enrichit nostre aage :
J'appen, & voué en toute humilité
Ce, que ie puis de l'immortalité,
Aux sacrez piedz de cette sainte image.*





A SA DAME.

POVACE, que le desir, qui plus affectionné-
ment me passionne, est celuy que i'ay de vous
faire connoistre, ma Dame, combien ie suis
vostre : & que voz perfections me comman-
dent de corps, d'esprit, & d'ame, vous servir, estimer, &
adorer perpetuellement : l'ay fait d'assein de ne faire, pen-
ser, ou plus hautement discourir chose qui ne soit entie-
rement rapportée à vostre louange. Or ayant despendu
quelque temps à vostre service, au cours duquel l'oïsiueté
ne m'a tant accompagné, que ie n'aye représenté (sinon au
vif) au plus pres, que i'ay peu, quelques traiz, ou linea-
mens de voz beautez, & de mes affections : ie ne puis
moins satisfaire à mon devoir, que de vous presenter, ce,
que en reuerence, & imagination de vous, i'ay voulu
peindre : asseuré par cecy de vous persuader, que où ie
pourray (ce que i'espere, ayant vostre faueur) plus me-
morablement escrire, ce sera en descouurant & la foy
que ie vous iure & la grandeur de ce, que ie connois
en vous d'infinie perfection. Attendant donq, que
plus heureuse assurance de vostre bonne grace esclar-
cisse les brunes de la melancolie, qui tempeste & trouble
le plus ferein des inuentions, lesquelles par vostre

mesme obiet me sont données, receuez, Madame, ces miennes Erreurs, autant agreablement, que ie porte le long souffrir des peines endurées pour vn iugement, que i'ay fait tant à vostre aduantage, que d'autant que fuiuant vostre merite, sur toute autre ie vous estime, d'autant veux-ie immortellement consacrer mon ame en contemplation de vostre grandeur, & mon reste à l'o-beissance de voz commandemens.

1548.

AMOVR IMMORTELLE.



VII.

*Au premier tret, que mon œil rencontra
Des moins parfaits de sa perfection,
La plus grand part de ma deuotion
Soudainement en elle idolatra.
Mais quand le son de sa voix penetra
Dans mon ouïr, l'imagination
Rauissant haut ma contemplation,
Au plus parfait de son parfait entra.
Lors ie connuz que ce vermeil albastre,
Pour qui mon œil me rendoit idolatre,
Etoit fragile, & seulement vn temple :
Temple sacré à celle Delté,
Qu'incessamment en toute humilité
Ma langue honore, & mon esprit contemple.*

VIII.

*Lors que ie veis ces cheveux d'or dorer
Tant gentement cette vermeille glace,
Et de ces yeux les traits de bonne grace,
Puis çà, puis là gayement s'esgarer :
Lors que ie veis vn fourix, colorer
Et de douceur, & de pitié sa face,
Qui en leur beau toutes beautex efface,
Le la cuiday au Soleil comparer.
S'il fait que tout de chaleur süe, & fume,
D'ardeur, & pleurs ma Dame me consume.
Si par tout luit sa grande Sphere ronde,
D'elle le nom s'estend par tout le Monde.
Mais, eclipsant, sa clarté cessera,
Jamais le nom d'elle n'eclipsera.*

CHANT.

*Mon œil aux traits de ta beauté
Ebloui par affection,
Fait rapport à ma liberté
De ta grande perfection :
Dont elle tout soudain ravie,
Ayant de te servir envie,
Se met en ta subiection.*

*Alors mes penfers coutumiers
De discourir plus librement,
Je sentis vaincus les premiers :
Quand mon vouloir tint seurement,
Qu'en toy seule estoit la puissance
De me donner la jouissance
De tout heureux contentement.*

*Mais connoissant le but trop haut,
Où mon vouloir veut aspirer,
Je fuis ce que suiure il me faut,
Pensant hors d'erreur me tirer :
Combien que desir m'y attire,
Je crains le bien, que ie desire,
Desirant ne le desirer.*

*Toutefois l'humaine douceur
Estincellante en tes beaux yeux,
Permet mon miserable cœur
Se nourrir d'espoir gracieux ;
Ainsi ie me trompe moy-mesme,
Comme fait tout homme qui aime,
Esperant en fin d'avoir mieux.*



PREMIER LIVRE

DES

ERREURS AMOUREUSES.

SONNET A MAURICE SCEVE.

*Si en toy luit le flambeau gracieux,
Flambeau d'Amour, qui tout gent cœur allume,
Comme il faisoit lors, qu'à ta docte plume
Tu feis hausser le vol iusques aux cieux :
Donne, sans plus, vne heure à tes deux yeux
Pour voir l'ardeur, qui me bruste & consume
En ces Erreurs, qu'Amour sur son enclume
Me fait forger, de travail ocieux.
Tu y pourras recognoître la flame,
Qui enflama si hautement ton ame,
Mais non les traits de ta diuine veine.
Aussi ie prens le blasme en patience,
Prest d'endurer honteuse penitence,
Pour les erreurs de ma ieunesse vaine.*

II.

Qui veut sçauoir en quante, & quelle forte
 Amour cruel traueille les esprits
 De ceux, qui sont de son ardeur espris,
 Et, le seruant, quel fruit on en rapporte :
 Qu'il vienne voir ma peine ardente & forte,
 En discourant ces miens piteux esris :
 Car mes hélas, & mes soupirans cris
 Descouuriront la douleur que ie porte.
 Il me veyra craindre, & puis esperer,
 En desir croistre, & soudain empirer,
 Changer cent fois le iour de passion.
 Il me verra alors, qu'Amour se ioué
 De mon mal'heur, sur l'amoureuse roué,
 Souffrir le mal d'un dolent Ixion.

III.

Sous ton haut front, qui le cler Ciel ressemble,
 Sont deux Soleils gracieux & luisans,
 En deux sourcilz leur rayons conduisans,
 Aux mouuemens desquelz (las) mon cœur tremble.
 Ton blanc visage, où tout beau teint s'assemble,
 Ta bouche faite en deux couraux plaisans,
 Ton bien parler sur tous les biens disans,
 Et ton doux ris doucement mon cœur emble.
 Ta beauté veut, ta grace me commande
 Que ie te serue : & mon affection
 En ton endroit à iamais fera telle :
 Que peur de mort, tourment de passion,
 Tristesse, dueil, ou peine, tant soit grande,
 N'esteindra point mon amour immortelle.

IIII.

*Aux longs discours de ma libre pensée
Raison viuoit, & Amour, son contraire,
Taschant tousiours de son costé m'attirer,
Feit, que par moy elle fut delaisée.
Lors tout soudain mon ame au vis blessée
Dit à Amour, ó cruel aduersaire
De mon grand bien, mon grand bien necessaire
Pour me conduire, où Dieu m'a adressée,
Laisse passer le court fil de ces ans,
Sans me charger de tes soucis pesans,
En ceste chair, ma prison destinée.
Amour respond : Tu te dois contenter,
Car ie te veux pour tel bien tourmenter,
Que tu seras heureusement damnée.*

V.

*Quand ie m'eslieue en contemplation,
M'esmerueillant de ce diuin visage,
Saint & diuin, contre mortel usage,
Fait au pourtrait de la perfection,
Soudain l'ardeur de serue passion,
(Serue à l'obiet du plus seruil hommage)
Me prosternant aux piedz de cette image,
Fond mon desir tout en deuotion.
Alors j'adore en telle humilité,
Ce saint seul Dieu de ma felicité,
Lequel tousiours deuotement ie prie :
Que mon las cœur mourant à son seruice,
Pour agreable & plaisant sacrifice,
S'offre aux autelz de mon idolatrie.*

VI.

Quelqu'un voyant la belle pourtraiture
 De ton visage en un tableau peinte,
 S'esmerueilloit de chose si bien feinte,
 Et qui suiuiroit de si pres la nature.
 Hélas (pensay-ie) Amour par sa pointure,
 Ha mieux en moy cette beauté empreinte,
 Cette beauté tant cruellement sainte,
 Que, l'adorant, elle me deuient dure.
 Car ce tableau par main d'homme tracé
 Au fil des ans pourroit estre effacé,
 Ou obscurci perdant sa couleur viue :
 Mais la memoire empreinte en ma pensée,
 De sa beauté ne peut estre effacée
 Au laps du temps, au moins tant que ie viue.

EPIGRAMME.

Un iour Amour voltigeoit dans tes yeux,
 Ou bien plustost en tes soleils luifans,
 Pour estre en bref sur moy victorieux :
 Il allumoit quelques flambeaux cuifans :
 Et nous estions ensemble deuifans,
 Où ta douceur rauiffoit tant mon ame,
 Que ce pendant avec ardente flame,
 Amour surprint mon cœur à l'impourueü :
 Lors m'embrasa du feu, qui tant m'enflame,
 Pris au brasier de ta brulante veü.

*L'une de tes perfections
 Me peut plus de faueur prester,
 Que toutes mes affections
 Ne scauroient iamais meriter :
 Mais mon Amour sans fin ny terme,
 En son seruice ardent & ferme,
 A pitié te doit inciter.
 La force du tourment souffert
 N'empeschera d'orénauant
 Que le cœur, que ie t'ay offert,
 Ne soit à toy tout mon viuant.
 Et me fois tu douce ou cruelle,
 Mon Amour est tant immortelle,
 Que mort ie seray ton seruant.*

IX.

*Ie sens vn feu chaudement allumé,
 Qui brule en moy le plus froid de mon ame,
 Voyant le lieu, qui par son chant m'enflame,
 N'estre moins froid, que ie suis enflamé.
 Ie sens mon cœur rudement entamé,
 Qui sans mourir, cent mille fois se pame,
 Voyant le tret, tret qui au vif l'entame,
 Cruellement en rigueur animé.
 Mon ame ainsi peu à peu se consume,
 Puis que, quand plus en moy l'ardeur s'allume,
 Plus deuient froid le lieu de sa naissance.
 Ainsi sera ma douleur immortelle,
 Puis que le tret, qui me fait playe telle,
 Prend plus de force, où i'ay moins de puissance.
 Pontus de Tyard.*

X.

*Pourquoy me fut (ô Ciel) ta cruauté,
Tant ennemie au iour de ma naissance,
Que mon destin ne peut auoir puissance,
Pour me payer de ma grand'loyauté?
Pourquoy ne fut moindre ceste beauté,
Qui me traueille en son obeissance?
Ou que n'as tu (but de ma iouissance)
Moins de rigueur, & plus de priuauté?
Donq ie t'auray en vain mon cœur offert?
Donq tant de mal en vain i'auray souffert?
I'auray en vain donq fondus mes seruices?
Ha, ne laissez, ô Dieux, ce tort ainsi:
Ou ie diray que vous n'avez souci,
De nos pechez, ny de nos sacrifices.*

XI.

*Tu es, cruelle, à mon heur trop contraire,
Et trop ardente à mon grand desplaisir,
Trop ennemie à mon bouillant desir,
Lente à mon bien, & prompte à me meffaire.
De ces doux trets, dont tu scez si bien traire
Les cœurs à toy, tu vins le mien saisir
Si viuement, que ie ne puis choisir
Ailleurs, qu'en toy, plaisir, pour me complaire.
Et toutefois tu t'es de moy rauie,
Pour me priuer de l'ame de ma vie,
Cachant tes yeux, qui me fouloient nourrir.
Las, si mon viure ainsi t'est odieux,
Reuiens, cruelle, & montre tes beaux yeux;
Qui me feront cent fois le iour mourir.*

EPIGRAMME.

*Ce m'est vn mal, que ie n'eusse pensé,
De ne pouuoir, où ie pretens atteindre :
Ce m'est grand mal, quand tu m'as offensé,
De ne m'oser, & moins me sçauoir plaindre :
Ce m'est grand mal, qu'Amour me veut contraindre
A te seruir, voire toute ma vie,
Et que tu m'as ma liberté rauie.
Mais le mal, las, qui croist ma passion,
C'est, que plus i'ay de te seruir enuie,
Moins enuers moy croist ton affection.*

DISGRACE.

*La haute Idée à mon vniuers mere,
Si hautement de nul iamais comprise,
M'est à present tenebreuse Chimere.
Le tout, d'où fut toute ma forme prise,
Plus de mon tout, de mon tout exemplaire,
M'est simplement vne vaine feintise.
Ce, qui souloit mon imparfait parfaire
Par son parfait, sa force ha retirée,
Pour mon parfait en imparfait refaire.
Le Ciel, qui fut mon haut Ciel Empyrée,
Fixe moteur de ma force premiere,
Pour m'affoiblir rend sa force empirée.*

La grand clarté, à luire coutumière
En mon obscur, me semble estre eclipsée,
Pour me priuer du iour de sa lumière.
La Sphere en rond, de circuit lassée
Pour ma faueur, malgré sa symmetrie
En nouveau cours contre moy s'est poussée.
La harmonie, aux doux concens nourrie
Des sept accords, contre l'ordre spherique
Horriblement entour mon ouïr crie.
Le cler Soleil, par la ligne ecliptique
De son deuoir mes yeux plus n'illumine,
Mais (puis que pis ne peut) se fait oblique.
La delté, qui de moy determine,
De ne preuoir que mon mal'heur, m'asseure,
Et au passer du temps mon bien termine.
L'ame, qui seit long temps en moy demeure,
Iniquement d'autre corps s'associe :
Et s'esloignant de moy, veut que ie meure,
Pour s'exercer en palingenese.

XII.

Je mesurois pas à pas, & la plaine,
Et l'infini de vostre cruauté,
Et l'obstiné de ma grand' loyauté,
Et vostre foy fragile & incertaine.
Je mesurois vostre douceur hauteine,
Vostre angelique & diuine beauté,
Et mon desir trop hautement monté,
Et mon ardeur, vostre glace & ma peine.
Et ce pendant que mes affections,
Et la rigueur de voz perfections,
Fallois ainsi tristement mesurant :
Sur moy cent fois tournastes vostre veuë,
Sans estre en rien piteusement esmeuë
Du mal, qu'ainsi ie souffrois en mourant,

XIII.

*En ma pensée en ses discours lassée,
Le parangonne à ton dueil ma tristesse :
Et à ma viue & parfaite maistresse,
L'occasion de ta douceur passée.
Pleurant tu ars pour celle trespassée,
Celle, de qui le souuenir te blesse :
Et la rigueur de ma Dame me presse
D'entretenir, soupirant, ma pensée.
Celle qui est de moy, Ami, aimée,
Est, comme estoit ta Deesse, estimée :
Et ainsi qu'elle, adorée & servie.
Nous deux viuons de noz affections,
Mais nous souffrons contraires passions :
Moy viuant mort, & toy mourant sans vie.*

XIII.

*Lors que le bien, qui me rend miserable,
Fut apperceu de mes aueugles yeux,
Le mal (hélas) dont ie suis ennueux,
Print sa naissance, & se fait perdurable.
O forte ardeur, ô desir admirable,
Qui m'accompagne & me guide en tous lieux !
O doux tourment, ô plaisir ennuyeux,
O dueil heureux à mon cœur fauorable !
O cruauté non assez rigoureuse,
Ayez pitié de ceste ame amoureuse,
Puis que douceur ne la veut secourir.
Las, qui croira que ma peine soit telle,
Que ie languis en douleur immortelle :
Mourant sans fin pour ne pouuoir mourir ?*

CHANT NON MESVRÉ.

*J'ay passé plusieurs ans du temps de ma jeunesse,
Sans connoissance auoir de dueil, ou de tristesse :
Lors estoit ma pensée
De toute affection deliure & dispensée.
Sans ma passion d'esprit, en ce temps là, j'estois :
Mon regard franchement en tout lieu ie iettois :
Et moins de liberté
N'auoit, que mes deux yeux, ma franche volonté.
Mais les Dieux enuieux de mon aise & repos,
M'attirerent vn iour vn archer à propos :
Qui descochant sa fiesche,
Et tirant à mon cœur, luy fait piteuse bresche.
L'outrage qu'il ha fait à mon cœur martiré,
De regret infini à la mort m'a tiré :
Et m'est cette mort telle,
Que mourant ie suis vif en douleur immortelle.
Aumoins si j'esperois aucun allegement,
L'esperance seroit soulas à mon tourment :
Et la douteuse attente
Mettroit quelque confort au mal qui me tourmente.
Mais mon cœur trop nauré est priué de pouuoir,
Voire d'oser encor à son grief mal pouruoir :
Et si scet la maniere,
Pour retourner en brief en sa santé premiere.
Il faut (me dit Amour, Amour qui fait la playe)
Qu'auant que de santé bonne esperance i'aye,
En tel endroit ie blesse
Vne Dame sans per, & mortelle Deesse.
Et pour l'atteindre au lieu, où doit estre blessée,
Me faut viser au cuer, & poindre sa pensée :*

*Et qu'elle sente ainſi,
Vn pareil dueil au mien, & vn pareil ſouci.
Alors elle pourra par ſon dueil meſurer,
Combien elle m'a fait de trauail endurer
En ſa dure priſon :*
*Et, pour auoir ſanté, m'otteroia guerifon.
Mais, las, de quoy me ſert d'auoir la connoiſſance
Du moyen de guerir, ſ'il n'eſt en ma puiffance,
De recouurer & prendre
Ce, qui peut ma ſanté en vn inſtant me rendre ?
J'ay fait tous mes efforts, à vaincre la rudeſſe
De celle, que ie tien pour ma ſeulle Deeſſe :*
*Mais elle ha ſi haut cœur,
Qu'il eſt à tous les coups ſur mes efforts vainqueur.
J'ay taſché mainteſbis, & forcé mon deuoir,
De ſon rigoureux cœur à douceur eſmouuoir :*
*Car ie ſçay que ſes pleurs,
Eſteindroient la chaleur pour laquelle ie meurs :*
*Mais elle veut auoir autant de cruauté,
Comme ie voy qu'elle ha de diuine beauté :*
*Et d'autant qu'elle eſt belle,
D'autant en mon endroit ſe veut montrer cruelle.
Plus ie fais, plus ie diſ, plus ie vois eſcriuant,
Plus ſ'enflame mon cœur, plus ie ſuis ſon ſeruant,
Plus croit mon grief martyrre,
Plus ſ'eſlongne de moy, plus de moy ſe retire.
Plus j'aime ſon honneur, plus ſon mal m'eſt nuifant,
Plus mon ennuy luy eſt gracieux & plaiſant,
Plus mon tourment ſ'augmente,
Plus ſon cœur eſt ioyeux, plus elle ſe contente.
Et ſi ie vueil taſcher ſortir de ſon lien,
Ie n'en ay le pouuoir : puis ayant le moyen,
Mon obſtiné deſir,
Ne me permet alors de le vouloir choiſir.
Et ce qui fait encor mon tourment empirer,
C'eſt que rien ne me ſert, hélas, de deſirer :
Car le deſir prend vie,
Lors que ie ſens du tout l'eſperance rauie.*

*La place d'esperance vn desespoir la gaigne :
 Laquelle en triste dueil de fureur accompagne
 Le mi n desir croissant,
 Qui me fait pis que mort trop vivre en languissant.
 Or, donq, puis qu'il n'y ha homme viuant au monde,
 Qui sente ennuy prochain à ma douleur profonde,
 Et qu'elle est incurable,
 J'attens la seule mort pour m'estre secourable.*

XV.

*Celle qui tient en la clere lumiere
 De ses doux yeux le tret, qui fait ma playe,
 Ne s'orna point de vert, vert couleur gaye,
 Comme elle estoit en ce mois coutumiere :
 Pour ne donner à l'ame prisonniere
 Aucun espoir (non quelque mal que j'aye,
 Qu'à la loger en autre lieu j'essaye)
 De retourner en liberté premiere.
 Elle peut bien la terre en verneur voir,
 Verneur qui donne aux Laboureurs espoir
 De leurs trauaux recueillir les fruits meurs.
 Et ne voulut quelque verde esperance
 Me faire voir, comme pour assurance
 De voir fuir les trauaux où ie meurs.*

EPIGRAMME.

*Beauté cruelle, & douceur inhumaine,
 Qui gueproyez sans cesse en mon desir,
 Pour esbranler l'espoir du desplaisir,
 Qui me travaille en si plaisante peine,*

*Que le plus seur de ma vie incertaine,
Pert tout pouuoir de durer longuement :
Mettez vn bout (helas) à mon tourment,
Tourment souffert pour vous de tel vouloir,
Que me doulant ainsi ioyeuſement,
Mon ſeul plaifir c'eſt ſans fin me doulair.*

XVI.

*De qui me doiſ-ie (helas) pluſtoſt doulair,
Sentant ma peine en vain deuenir forte?
Ou de l'ardeur, qui mon deſir transporte,
Ou du deſir, qui force mon vouloir?
Ou du vouloir qui vendit mon pouuoir
Pour le vil pris d'vne eſperance morte?
Ou de mon œil (du cœur mal ſeure porte)
Qui le Soleil, qui me bruſle, oſa voir?
Mais dequoy ſert encor ce piteux plaindre?
Vaut-il pas mieux viuement me contraindre,
A faire en moy treſpaſſer toute enuie?
Las ie ne puis, & ſens que pour ce faire,
Il me faudroit premierement deſfaire
Ce triple corps de ſa penible vie.*

XVII.

*A ceſt anneau, parfait en forme ronde,
Enſemble & toy, & moy, ie parangonne.
La foy le clot : la foy ne m'abandonne.
Son teint eſt d'or : moins que l'or tu n'eſ blonde.
S'il eſt ſemé de larmes : trop abonde
L'humeur en moy, qui proye au dueil me donne.
Si vn eſcrit au dedans l'enutrone :
Tu m'eſ au cœur en graueure profonde.*

*Sa foy retient vn diamant lié
 Et mon service à toy tout dédié
 T'arrestera : tant fois cruelle, ou dure.
 Et puis, ainsi que ny force, ny flame
 Peut consumer vn diamant, (Madame)
 Malgré tout fort sans fin mon amour dure.*

XVIII.

*Le ferme dueil prenant en mon cœur vie,
 Fut engendré par l'amoureuse flame,
 Et se nourrit des soupirs de mon ame,
 Laquelle s'est à toy toute affermie.
 La grande ardeur d'Amour, qui me conuie
 A te servir, & qui mon cœur enflame,
 La iouissance incessamment reclame,
 Par le souhait de desiruse enuie.
 Mais le souhait qui tel heur me desire,
 N'est plustost né, que crainte vehemente
 M'a ià du tout l'esperance rauie.
 En desirant ie brule, & puis soupire,
 N'esperant rien : & soupirant l'augmente
 Le ferme dueil prenant en mon cœur vie.*

XIX.

*Quand le desir de ma haute pensée,
 Me fait voguer en mer de ta beauté,
 Espoir du fruit de ma grand'loyauté
 Tient voile large à mon desir haussée.
 Mais cette voile ainsi en l'air dressée,
 Pour me conduire au port de priauté,
 Treuve en chemin vn flot de cruauté,
 Duquel elle est rudement repoussée.
 Puis de mes yeux la larmoyante pluye,*

*Et les grands vents de mon soupirant cœur,
Autour de moy esmeuvent tel orage,
Que si l'ardeur de ton amour n'effuye
Cette abondance (hélas) de triste humeur,
Je suis prochain d'un périlleux naufrage.*

XX.

*J'ay si long temps réclamé mon mal'heur
(Mal'heur d'amour dont mon ame est saisie)
Que ie ne sens dedans ma fantaisie,
Croistre à présent que tristesse & douleur.
Amour m'a fait d'homme content & seur,
Tout mal content, tout plein de jalousie :
Le mien esprit tenant en frenesie,
Et mon visage en mauuaise couleur.
Depuis qu'Amour à moy s'est attaché,
Mal'heur me tient, & ne m'a point lasché.
O (donq) Amour tu me fais mal'heureux :
Non, mais tant plus le mal'heur mon bien chasse,
Plus le desire, & l'aime & le pourchasse :
C'est donq mal'heur qui me fait amoureux.*

CHANT.

*Amour m'a fait vassal souz son empire.
Si c'est aimer & estre en seruitude,
Entrer en solitude,
Cherchant les pleurs, lorsque ie soulois rire :
Amour m'a fait, &c.
Si c'est aimer, n'estimer beauté qu'une,
Et n'en pouuoir aucune
Autre louer, ou dans mon cueur escrire :
Amour m'a fait, &c.*

*Si c'est aimer, s'offrant à l'impouruee
Sa flamboyante veue,
Sentir ses rays iusque dans mon cœur luire :
Amour m'a fait, &c.*

*Si c'est aimer, ne trouuer autre idée
En mon cœur possedée,
Que celle là du fruit auquel l'aspire :
Amour m'a fait, &c.*

*Si c'est aimer, ne trouuer point lassée
Mon ardente pensée
De s'esgarer au bien que ie desire :
Amour m'a fait, &c.*

*Si c'est aimer, appeller bien-heureuse
La peine douloureuse,
Que ie voulu en si haut lieu eslire :
Amour m'a fait, &c.*

*Si c'est aimer, en absence me plaindre,
Et ne pouuoir contraindre
La bouche vn mot en la presence dire :
Amour m'a fait, &c.*

*Si c'est aimer, apres longue poursuite,
Pensant prendre la fuite,
Suiure le lieu, duquel ie me retire :
Amour m'a fait, &c.*

*Si c'est aimer, souffrir brusler mon ame,
De si ardente flame,
Qu'autre chaleur dedans moy ne respire :
Amour m'a fait, &c.*

*Si c'est aimer, sentir, quand ie recule
Du feu, qui tout me brusle,
Croistre l'ardeur, qui fait que ie souspire :
Amour m'a fait, &c.*

*Si c'est aimer, lors qu'il me prend enuie
De prolonger ma vie,*

*Penser sans plus, vn regard y fuffire :
Amour m'a fait vaffal foux fon empire.*

*C'est trop aimé, quand pour celle que i'aime,
L'aime fi peu moy-mefme,
Que contre moy dure mort ie conspire,
S'elle ne met fin brieve à mon martire.*

XXI.

*P'allois mourant feulemēt pour la crainte
Qu'aucunement ton honneur fust taché,
Voyant defia qu'enuie auoit taché,
Pour mon ardeur de luy donner atteinte :
Quand te montrant (ou fust vray, ou fust feinte)
Eftre piteufe en me voyant faché,
Je me sentis hors des bras arraché
De la mort dure, & fust ma peine eſteinte.
Non pas eſteinte (helas) mais feulemēt
Je me sentis defaigrir le tourment,
Pour vne mort changer en autre pire.
Car ie mourois craintif de tes douleurs,
Et maintenant (miferable) ie meurs,
Pour te voir trop ioyeuſe en mon martire.*

XXII.

*Ceſſez mes yeux, ceſſez de tant pleurer :
Non de pleurer, mais, las, de tant pleuuoir,
Et laiſſez faire à l'ardeur ſon deuoir,
Sans me contraindre en aſpre dueil durer.
O mon deſir, ceſſe de deſirer
Vn bien trop haut, que tu ne peux auoir :
Et toy, mon cœur, ceſſe de conceuoir
Vn feu ſi grand, pour touſiours ſouſpirer.*

*Pleurs, n'empeschez, que brulant ie ne meure :
 Ou vous sousepirs, permettez que ie pleure
 Tant, qu'au pleurer se distile ma vie.
 Sinon, desir, vueillez moy secourir,
 En desfrant asprement de mourir,
 Car assez meurt, qui n'a de viure enuie.*

XXIII.

*L'eau sur ma face en ce point distilante
 Vient à mes yeux (i'enten mes tristes pleurs)
 Par l'alambic d'amoureuses chaleurs,
 Auquel desir tient sa flame cuisante.
 Mes forts sousepirs, rendent cette eau bouillante,
 Dont plus en fort, plus croissent mes douleurs :
 Car la raison pour laquelle ie meurs,
 Vient de l'ardeur d'une chaleur brulante.
 Mes pleurs vouloient refroidir, ou esteindre
 Le feu, qui m'ard : & mes sousepirs ardents
 Vouloient secher mon pleurer ennuyeux :
 Mais (las) mes pleurs n'ont sceu leur but atteindre.
 Et mes sousepirs plus croissent au dedans,
 Plus font sortir de larmes de mes yeux.*

CHANT NON MESVRÉ.

*Que me sert la connoissance
 D'Amour, & de sa puissance,
 Et du mal qu'il fait sentir :
 Si ie n'ay la resistance,
 Pour m'en sçauoir garentir ?
 Que me sert en loyauté,
 Seruir la grande beauté
 D'une, qui ne veut m'ouir :
 Si ie n'ay la priuauté*

*Entierement d'en iouir ?
Que me sert le froit plaisir,
Qui me vient en vain saisir,
Quand le desir me transporte :
Si naissant ce mien desir,
Toute esperance m'est morte ?
Que me sert la courte ioye,
Que ie pris quand ie songeoye,
Estre au comble de tout bien :
Si ce, que dormant l'auoye,
Au reueil se treuve rien ?
Que me sert en ma tristesse
Verfer larme, & pleurs sans cesse,
Pensant noyer mon tourment :
Si l'ardant feu, qui me presse,
M'en brule plus chaudement ?
Que me sert en mon martire
Ietter, lorsque ie respire,
Souspirs d'ardantes chaleurs :
Si ce vent, dont ie souspire,
Ne peut deseicher mes pleurs ?
Que me sert l'affection
De fuir ma passion,
La pensant rendre moins forte :
Si (comme fait Ixion)
Mon mal avec moy s'emporte ?
Que me sert il de courir
Vers la mort secours querir,
Pour estre de mal deliure :
Si ce, qui me fait mourir,
Tout soudain me fait reuiure ?
Mais pourquoy chante ie ainsi,
Me plaignant du grief souci,
Où mon cœur est obstiné :
Puis qu'à ce grand malheur cy,
Les cieux m'ont predestiné ?*

XXIIII.

*Aux ieunes ans, qu'Amour me commandoit,
Et que l'entrois en son obeissance,
Mon cœur ayant sur foy quelque puissance,
Heureuse fin de ces maux attendoit.
Puis quand plus fort de chaleur il ardoit,
Il reposoit son heur sur l'esperance :
Ou n'esperant, pour auoir allegance,
Quelque secours à la Mort demandoit.
Ah, combien est plus ardent mon martire,
N'ayant espoir, la mort ie ne desfre :
La mort, fin seule à mon piteux tourment.
Car te voyant paistre de mon foudi,
Ie veux pour toy (cruelle sans merci)
En triste dueil viure immortellement.*

XXV.

*Après qu'Amour par trop mortelle atteinte
M'eut fait au cœur vne playe piteuse,
Et qu'il connut que sa flame amoureuse
Estoit en moy bien ardemment empreinte :
Il retira sa fiesche en mon sang teinte,
Laisant en moy son humeur venimeuse :
Mais ma maistresse (helas) trop rigoureuse,
Il ne toucha seulement que par feinte.
Or pour fuir la rigueur, qui me tue,
J'ay fait dessein d'abandonner ce lieu,
Où veit ma douce, & fascheux: contraire.
Mais pour empesche, Amour, ce petit Dieu,
Courrant mes yeux de son obscure nue,
Ne me permet de mon mal me distraire.*

SEXTINE.

*Le plus ardent de tous les Elemens
N'est si bouillant, alors que le Soleil,
Au fort d'esté le fier Lyon enflame,
Comme ie sens aux doux trets de ton œil,
Estre enflammée & bouillante mon ame :
Le triste corps languissant en tourmens.*

*A ces piteux trauaux, à ces tourmens,
N'ont les hauts Cieux, & moins les Elemens,
Fait incliner, ou descendre mon ame :
Mais, comme on voit les rayons du Soleil
Eschauffer tout çà bas, ainsi ton œil
Rouant sur moy de plus en plus m'enflame.*

*Ie voy souuent Amour, lequel enflame,
Pour me donner plus gracieux tourmens,
Ses trets cuisans en ton flamboyant œil :
Lors me muant en deux purs elemens,
Le corps se fond en pleurs, quand ce Soleil
Empraint le feu plus ardemment en l'ame.*

*Vienne secher toute langoureuse ame
(Si comme moy Amour trop fort l'enflame)
Ses tristes pleurs, aux rais de mon Soleil.
Vienne celui, qui, comblé de tourmens,
Se plaint de Dieu, du Ciel, des Elemens,
Chercher confort au doux tret de cest œil.*

*Le doux regard, ou fier tret de cest œil,
Fait ou ioyeuse, ou dolente toute ame,
Et temperez, ou non, les Elemens :
Aussi c'est luy, qui rend froide, ou enflame,
L'occasion de tous ces miens tourmens,
Et qui m'est nuit obscure, ou cler Soleil.*

*Fuyant le iour de ce mien beau Soleil,
Tout m'est obscur, & rien ne voit mon œil,
Que dueil, ennui, & funebres tourmens :*

Pontus de Tyard.

*Tourmens si grands, que ma douloureuse ame
Meut à pitié le Dieu, qui tant m'enflame,
Mesme le Ciel, & tous les Elemens.*

*Plustost ne soit resoult en Elemens
Ce corps, ny l'ame au Ciel sur le Soleil
Puisse saillir, que doux ne me soit l'œil,
Lequel m'enflame, & me tient en tourmens.*

XXVI.

*De tes cheveux si blondement dorez,
Qu'ils pourroient rendre vn Soleil obscurci,
Amour laça les retz dont le fouci
Tient mes pensers estroittement ferrez.
Puis de tes yeux couuerts & decorez
D'un sourcil double en hebene noirci,
Dont fait son arc d'ivoire racourci,
Tira des tretz mortellement ferrez.
Lors il tendit ses retz droit au passage,
Où mes deux yeux pour voir ton cler visage,
Me contraignoient cent fois le iour courir.
Puis enfonçant son arc il descocha
Tant de ses tretz sur moy, qu'il se fascha,
De plus m'occire, & moy de plus mourir.*

XXVII.

*Je fus contraint (grace à ma destinée)
En toy soudain viuement trespasser,
Quand ie te veis toute femme passer,
En vertu haute, & douce beauté née.
Je trespassay, car mon ame estonnée
De ta grandeur, pour librement penser,*

*Te voulut suiure, & le mien corps laisser,
Où elle fut long temps emprisonnée.
Dont maintenant viuant sans auoir vie,
Sinon ce peu, que destreufe enuie
Pour te seruir ardemment m'en enflame :
Il n'est estrange (ô Dame) si ce corps
Te va suiuant par tant & tant de mors,
Comme sepulchre où repose son ame.*

XXVIII.

*Amour cruel, Dieu de ma passion,
Logé en l'ame asprement tourmentée,
M'a de nouveau neuue peine apprestée,
Nouveau desir, nouvelle affection.
Fortune aussi croissant l'affliction
De ma douleur, tient sa rouë arrestée,
Au lieu, auquel mal'heur l'auoit voltée,
Pour me combler de perturbation.
Amour me poind à suiure mon desir,
Fortune m'offre vn triste desplaistr,
Qui m'empeschant en douleur m'entretient.
Las, ie vueil trop, mais la force me fuit :
Amour me lasse, & fortune me nuit :
L'un m'esperonne, & l'autre me retient.*

XXIX.

*J'auray regret au fruit de ma poursuite,
Que ie n'osay, le pouuant bien, poursuiure :
Car, ne pouuant, contraint ie suis de suiure
Celle, qui prend trop plus legere fuite.
Dont de l'ardeur mon ame toute cuite,
Pour les affaux, lesquels desir luy liure,*

*Ne me promet de plus longuement viure,
 Souz le dur faiz de l'amoureuse luite.
 Ferme tes pas (cruelle) & tourne arriere,
 Ne voy tu pas au son de ma priere
 Le Ciel troubler sa face tant sereine,
 Piteux de voir mes pleurs perpetuer
 En ta rigueur, & mesmes se muer
 Ton cœur en roc, & mes yeux en fontaine?*

XXX.

*Doux de ces yeux le tret qui me foudroye :
 Douce l'ardeur d'vn tel feu allumée :
 Doux le desir de chose tant aimée :
 Et doux l'espoir de tant heureuse proye.
 Douce l'erreur, qui veut que ie me croye
 Contre le vray : & douce la fumée
 Du songe faux, aussi tost consumée,
 Que le dormir briuelement le m'ottroye.
 Doux les desdains, douce peine soufferte
 En bien aimant : Mais ô tres-douce perte
 De liberté, pour son ingratitude.
 Le grand Romain, qui aima mieux s'occire,
 Que viure serf, ne craindroit pas d'eslire
 Sous si doux ioug si douce seruitude.*

XXXI.

*L'ardent desir qui d'esperer m'abuse
 Si bien la voye au penser d'Amour montre,
 Que bien souuent deuant moy ie rencontre
 Celle, pour qui tant, & tant de pas i'vye.
 Mais quand ma douce, & cruelle Meduze
 Fait à mes yeux de foy si belle montre*

*L'esprit vital, d'admirable rencontre,
Tout esperdu, son deuoir me refuse.
Vrayement aussi point ie ne m'esmerueille,
Si rencontrant tant diuine merueille,
Ainsi que mort ie deuiens froide image.
Mais j'ay grand dueil que ma metamorphose
Ne me permet de dire quelque chose,
Ou prosterné, du moins, luy faire hommage.*

XXXII.

*Quand elle veid à la Mort desployer
L'impiteux tret pour son voisin occire,
En permettant à la pitié d'eslire
Siege en son cœur, se print à larmoyer.
Et tant de tretz, qu'Amour vint employer,
Pour me contraindre en infini martire
Mourir tousiours, n'ont iamais peu suffire,
Pour à pitié, tant soit peu, la ployer.
Bien mille morts (morts de moy qui l'adore)
N'ont eu pouuoir de l'emouuoir encore
A deluger par l'œil quelque tristesse.
Mais ie sçay bien (ô tard) qu'il aduiendra,
Que mes traux perdus elle pleindra,
Lors que mes morts par la mort prendront cesse.*

CHANT.

*Ie suis contraint d'estimer
Et aimer
Ce, qu'en vous j'ay peu comprendre
Tant excellent & parfait,
Qu'il ha fait,
Que vostre ie me veux rendre.*

Chacun ingeant du dehors,
Et le corps,
Et la belle face estime :
Bien prisé-ie en vous ces deux :
Mais ie veux
Vous anoir en plus d'estime.
Vostre gent cœur reuestu
De vertu,
Auecques grace louable,
Maintien en douce beauté
Arresté,
Vous font personne admirable.
La grandeur de vostre esprit
Me surprit,
Quand d'elle i'eux connoissance :
Et ie remercie Amour,
Et le iour,
Qu'entray soux vostre puissance.
Ie sçay que mon ingement
Point ne ment,
Vous donnant louange haute :
Et si ie n'en dy assez,
Ne pensez
Qu'il procede de ma faute.
Mais croyez que le penser,
Sans cesser
Qui de vous au cœur me touche,
Excede bien mille fois
Et ma voix,
Et ce que chante la bouche.
Esperant tousiours i'attens,
Que le temps
Enfin vous face connoistre,
Que du tout à vous ie suis,
Et ne puis,
Ny veux d'autre iamais estre.
Se taisent les enuieux :
Car pour eux,

*Ma grand' amour ne s'arreste :
Ià n'en changera mon cœur :
Mon ardeur
Enuers vous est trop honnesté.
Puis que mon ardant desir
Veut choisir,
En vous l'heur de sa pensée,
Je ne demande qu'un bien :
C'est, qu'en rien
Vous n'en soyez offensée.
Vsez (ma Dame) sur moy
De la loy
Donnée à celui qui aime :
Et vous estimez auoir
Du pouuoir,
Plus sur moy que sur vous mesme.*

XXXIII.

*Quand pres de toy le travail ie repose
(Seule en ce Monde image de merueille)
Du long souci, qui mon penser reueille,
Et qu'Amour ditte au parler, quelque chose :
Je voy ta face en teint naïf de rose,
Estre à la blanche, ou la rouge pareille :
Ores pallir, puis deuenir vermeille :
Tant au changeant ta couleur se dispose.
Voy, que quand l'air son arc diuersifie
En cent, & cent couleurs, il signifie
Le temps prochain humide & pluuieux.
Seroit donc bien en l'air de ton visage
Ce teint changeant, quelque facheux presage,
(Ainsi qu'Iris) au pleuvoir de mes yeux?*

XXXIIII.

*Puis que la mer de mon triste pleurer
 Ne mouille plus mes yeux en ma tristesse :
 Puis que l'effort de ma grande ardeur cesse
 (Las d'exhaler esprit) au soupirer :
 Puis que desir ne peut plus aspirer,
 Pour me tromper en sa vaine lieffe :
 Et qu'au tourment, qui maintenant me presse,
 Mon foible espoir ne peut plus esperer :
 Je croy qu'Amour prend en mon mal plaisir,
 M'ostant espoir, pleurs, souspirs, & desir,
 Qui allegeoient ma viue maladie.
 Donc pour vomir mon dueil en mes escrits,
 L'excederay les lamentables cris
 D'une dolente, & funebre Lidie.*

EPIGRAMME.

*Lors fut Nature & dextre, & disposée,
 A bien former vn euvre souverain,
 Quand elle mit à ma Dame la main,
 Suiuant l'Idée au Ciel ià composée.
 Tant la rendit sage, honneste, & posée,
 Belle au parfait de son inuention,
 Qu'elle eut esté sans imperfection,
 Ne fust son cœur de si gelante glace,
 Que mon ardante, & chaude affection
 Ne peut dedans, tant soit peu, trouuer place.*

XXXV.

*Heureux le mois, heureuse la iournée,
 Heureuse l'heure, & heureux le moment,
 Heureux le siecle, heureux le Firmament
 Sous qui ma Dame heureusement fut née.
 Heureuse soit l'heureuse destinée
 De l'Astre heureux, qui fait heureusement
 Ce iour heureux son heureux mouvement,
 Sur toute estoille en bon aspect tournée.
 Heureux ce monde auquel elle sejourne,
 Et le Soleil, qui autour d'elle tourne,
 En seclipsant à l'obiet de sa veüe.
 Moy mal'heureux en mon affection,
 Qui n'estois ma triste passion,
 La connoissant de si grand heur pourueüe.*

XXXVI.

*Le doux regard, & le parler d'Heleine,
 Te font heureux : & haute est ma fortune,
 Quand ie me sens affable, & opportune
 Celle, qui est plus diuine qu'humaine.
 Vn grand mal'heur te donne estrange peine,
 Quand ton iour fuit, chassé de la nuit brune :
 Et sur le soir le serain de ma Lune,
 Piteusement à lamenter me meïne.
 Heleine est belle en sa douceur benine :
 Ma Lune est clere en sa beauté diuine :
 Pay bien & mal : tu as heur & souci.
 Mais si faut-il, ami, que te confesse,
 Que i'ay, seruant plus louable maistresse,
 Plus d'heur que toy, plus de mal'heur aussi.*

XXXVII.

*Dequoy me sert, quand la douleur me presse,
Blasmer ainsi mon destin, & les Dieux :
Dire tout Astre, & la Terre, & les Cieux
Estre inclinez à ma griéue tristesse ?
Le grand pouuoir de là haut ne se baisse,
Pour m'ennuyer iusques en ces bas lieux :
Mais mon ennuy vient de vous seuls, mes yeux,
Quand trop hardis vous veistes ma Deesse.
Amour estoit ce iour caché dedans
Ces deux beaux yeux, ou bien Soleils ardans,
Desquels, mal cauts sousteintes les regards.
Lors le cruel par vous au cœur passa,
Et tant de fois de ses trets le blessa,
Qu'encor de mal, ie plains, ie pleure, & ars.*

XXXVIII.

*Au temps premier, qu'Amour se vint loger
Au lieu plus haut de ma libre pensée,
Je la sentoie de dueil tant dispensée,
Qu'il n'auoit eu pouuoir de l'outrager.
Mais tout soudain que de son tret leger,
Ce Dieu rendit mon ame au vif blessée,
Si rudement elle fut offensée,
Et mon vouloir commença de changer.
Las, qu'ay-ie dit ! Amour ne m'offensa,
Quand en mon cœur secrettement passa,
Mais me rendit hautement bien-heureux :
Ce que j'estois, quand ma langue discrete
Sçauoit celer & tenir bien secrette,
L'ardeur du feu, qui me fait amoureux.*

XXXIX.

*Quand le doux fruit, auquel ma foy s'affeure
De compenser ma languissante peine,
S'offre au discours d'esperance hauteine,
Qui toujours fait en mes pensers demeure :
La hardiesse, au paravant mal seure,
Du doux espoir de mon grand desir pleine,
Deuant tes yeux à lamenter me meine
De ta rigueur, qui consent que ie meure.
Mais au rayer de tes Soleils, ie sens,
Si viuement se consumer mes sens,
Que le parler mesme m'est defendu.
Dont ie ne puis (ô forte passion)
Te descourrir ma grande affection,
Si me taisant, ie ne suis entendu.*

XL.

*Ta chasteté cruelle innocemment
Fut dans mon cœur à mon dommage empreinte,
Lors que l'ardeur triompha de la crainte,
Ouurant la bouche à dire mon tourment.
Ce fut alors, que par trop hardiment
Estant forcé de volonté contrainte,
Je descourris la douloureuse estrainte,
Qui m'estraingnoit l'ame si fermement.
Helas ! i'estois de desirer tant las,
Que mon trauail soupirant cest helas,
L'humble parler à la langue ottroya :
Quand ton chaste oeil cruellement piteux,
Accompagné d'un nenny despitieux,
D'un de ses trets à mort me foudroya.*

XL I.

*L'Astre divin, lequel à ma naissance
 Fut ascendant sur tous en l'hémisphère,
 Sous qui mon ame heur, ou malheur espère,
 Comme il plaira à sa grande puissance,
 Luit à présent par celeste alliance,
 En ton haut chaf : non pas chef, mais la Sphère.
 Ou bien le Ciel, qui mon vouloir tempère,
 Et mon espoir nourrit, ou des-avance.*
*O Ciel esleu, hautement décoré,
 Pour Zodiaque & diuins demeure
 De ce saint Astre, & immortelle essence !*
*O moy heureux de l'auoir adoré,
 Et plus heureux, puis qu'il faut que ie meure,
 Par le pouuoir de sa douce influence !*

XL II.

*Au maniment de ses deux mains marbrines
 Dessus le Luth, ou dessus l'Espinette,
 Et au mouoir tant soudain & honneste
 De ses dix doigts bordeç de perles fines :*
*Puis au fortir des parolles diuines,
 Hors des coraux de cette bouche nette,
 Poy vn doux son (Dame) qui m'admoneste,
 Que ie verray tes cruautez benines.*
*Car il n'y ha creature en ce Monde,
 En qui rigueur, ou fleté tant abonde,
 Qu'on n'adouciß avec telle armonie.*
*Dont il faudra (Amour m'en ha fait seur)
 Que puis qu'en toy loge telle douceur,
 La rigueur soit en fin de toy bannie.*

EPIGRAMME.

*Entour ce feu, figure de ma peine,
Allegrement ma Dame se pourmeine :
Et dans mon cœur flame plus violente
Fait que tousiours sa beauté m'est presente.
Entour ce feu (comme signe de ioye)
En grand plaisir dansant elle tournoye :
Et elle encor de mon piteux martire,
Et de ma grande ardeur ne fait que rire.
Mais, las, ce feu demain sera en cendre,
Et ma douleur iamais fin ne peut prendre.*

XLIII.

*De toute erreur par toy iamais commise,
Tu as pardon (langue à ce coup diserte)
Puis que par toy l'ardeur est descouuerte,
Dont viuement mon ame estoit esprise.
Par l'œil premier (& certes ie l'en prise)
Ma liberté fut à ma Dame offerte :
Et tu n'estois (craintiue) point ouuerte
A declairer le feu, qu'Amour attise.
Si non ce soir, qu'il plut tant d'heur sur moy,
Qu'elle à la fin, par yn ie ne sçay quoy,
De sa douceur t'esment à prendre audace.
Or fais donq (langue) or fais donq ton office,
A presenter humblement ce service,
Pour bien-heurer mon cœur de quelque grace.*

XLIII.

*Je fumoïſ tout en mon fort ſouſpirer,
 Si chaudement, que le froid de ſon cœur
 Le diſtila : & l'ardente vigueur
 Luy feit d'Amour vn ſouſpir respirer.
 Mes yeux auſſi, couſtumiers d'attirer
 A leurs ruiſſeaux tant de triſte liqueur,
 Amolliſſoient toute dure rigueur,
 Dont me ſouloit ma Dame martirer.
 Quand (comme eſmeué au ſoing de mon ſouci,
 Me bien-heurant de piteuſe merci,
 Merci, ſin ſeule à mes dolens ennuis :
 Ami (dit elle en viſage amoureux)
 Je mettray ſin à tes iours langoureux,
 Pour commencer tes bien-heureuſes nuits.*

XLV.

*Le feu d'amour, qui ſans ceſſe croiſſoit,
 Dedans mon cœur print augmentation,
 Juſque à bruler, en ma diſcretion,
 Ce temperé, lequel la nourriſſoit :
 Quand ie ſentis deſir, qui me pouſſoit,
 Accompagné de mon affection,
 Pour deſcourir ma triſte paſſion,
 Paſſion, las, qui trop fort me preſſoit.
 Donques preſſé en ſin i'ouuris la bouche,
 Me declairant à celle, qui me touche
 Si viuement, qu'elle en ha deſplaiſir.
 O que vaine eſt toute humaine eſperance !
 Fortune print pour ſoy ma iouiſſance,
 En m'eſloignant du Dieu de mon deſir.*

XLVI.

*Tu me promis (si promettre s'appelle
De consentir à mon humble requeste)
Quand à ces blonds fletz d'or de ta teste,
Je donnois pris sur toute chose belle,
Me faire part, pour memoire immortelle
Du doux lien, qui ton subiet m'arreste,
De tes cheneux, ausquels Amour s'appreste,
Pour m'enlacer en leur crespse cautelle.
Des-là hautain ie me vantois content,
(Autre que toy, possible, ne m'entent)
Comme aßeuré de tant haute richesse :
Quand le mentir, & le fascheux mesdire
D'un mal parlant, te fait soudain desdire,
Voire oublier & moy, & ta promesse.*

EPIGRAMME.

*La grande ardeur de mon affection
Feit de son feu sortir telle fumée,
Qu'on s'apperceut, combien la passion
Me tourmentoit de chose tant aimée.
Mais pour esteindre & bruit & renommée,
Je veux tenir ma flame si couuerte,
Que dans mon cœur sera la guerre ouuerte,
Entre sousepirs, & pleurs : qui prendront cesse,
Quand de ma vie ainsi ie feray perte,
Pour n'empirer l'honneur de ma Maistresse.*

XLVII.

*Donques par toy, mere d'inimitié,
Source de mal, de toute erreur nourrice,
Cruelle ennue, il faut que ie perisse,
Tu veux fermer donc la voye à pitié?
Donc tu des-ioins vn lien d'amitié,
Auquel le Ciel s'estoit montré propice :
Tu ne veux donc que mon desir iouisse
Du doux rencontre en fin de sa moitié.
Mais puis qu'au mal d'autrui tu te contentes,
Contraires soient à toutes tes attentes
Faveur humaine, & la bonté divine.
Et mon dessein tant heureux fruit me rende,
Qu'à ton mal gré ma moitié condescende
A r'assembler l'amoureuse Androgine.*

XLVIII.

*A bien permis ma Dame (hélas) trop dure,
Que l'on me vint si fierement desendre
De ne plus viure, au moins de ne plus prendre
Ce qui m'estoit vnique nourriture?
Las c'est par toy, qui dis, que ie procure
A luy noircir l'honneur, & fais entendre
Que ie ne veux (mordante enuie) tendre
Qu'à la tromper sous chaste couuerture.
Vengez moy, Dieux, faites pleuuoir vostre ire,
Peste, famine, & guerre, & tout martire,
Sur ce cruel siecle inique, où nous sommes :
Mesmes sur ceux vostre rigueur tonner,
Qui malgré moy, me font abandonner
Les temples saints, pour la crainte des hommes.*

XIX.

*Bien mille fois du Fort de ta vertu,
Par tes beautex tant largement vnies
En rares trets de graces infinies,
Le fuz auant qu'estre pris, combatu.
Et soux ton ioug maintenant abbatu,
Le sens en moy toutes forces finies :
Fors que ie tiens mes pensées munies
Du mesme effort, dont tu m'as tant batu.
Car tes beautex, graces, & vertus saintes,
Sont tellement dedans mon ame empraintes,
Qu'autres discours ie ne puis discourir.
Donc languissant soux la dure defense
De ne te voir, pour ne te faire offense,
Le seul penser me garde de mourir.*

L.

*L'enfant Amour durement descocha
Contre mon cœur, & luy fait playe grande :
Et puis ses yeux descouurit de leur bande,
Pour voir son coup, & de pres s'approcha.
Quand il eut veu l'endroit, il se fascha,
Ie dy l'endroit, d'où santé ie demande :
Vien-ça (dit-il) vien-ça que ie te bande :
Lors le cruel, comme on voit, me boucha.
Car connoissant la grand' beauté diuine
De ma Deesse, il me repute indigne
Que ie la serue, & la veut pour soy mesme.
Parquoy priuant mes yeux de connoissance,
Par son estrange & cruelle puissance
Me fait aimer, sans voir celle que j'aime.
Pontus de Tyard.*

L I.

*Si l'Astre, guide à ma fatalité,
 En m'insuant son destin favorable,
 Me fait renvoir le Soleil amiable,
 Qui foud ma vie en immortalité :
 Je quitteray toute autre qualité,
 Toute faueur de Fortune honorable,
 Tant haute soit, & au monde admirable,
 Pour m'es-joûir en ma felicité.
 Madame estant à gré de moy seruie,
 L'aime trop mieux laisser couler ma vie,
 Bas en estat, haut en contentement,
 Qu'en augmentant mes ans, & ma richesse,
 Pour m'auillir en si vaine lieffe,
 Estre sans elle, & voller hautement.*

. L I I.

*Je veis rougir son blanc poly iuoire,
 Et cliner bas humainement sa veuë,
 Quand ie luy dis : si ta rigueur me tuë,
 En auras tu, cruelle, quelque gloire ?
 Lors ie conneuë (aumoins ie le veux croire)
 Qu'Amour l'auoit atteinte à l'importueë
 Car elle esprise, & doucement esmeuë,
 Par vn sous-rië me promit la victoire.
 Et me laissant baiser sa blanche main,
 Me feit recueil si tendrement humain,
 Que d'autre bien depuis ie n'ay vescu.
 Mais esprouuant vn tret d'œil, sa douceur
 Si viuement me vint toucher au cœur,
 Que pensant vaincre, en fin ie fus vaincu.*

LIII.

*Fortune en fin piteuse à mon tourment,
Me fait revoir le Soleil de mes yeux,
Alors qu'Amour me traitant encor mieux,
Me fit iouir de mon contentement.
O Jour heureux esclarci clèrement,
De mon Soleil ! ô Soleil gracieux,
Saint, & luisant plus que celui des cieux !
Digne de luire en tout le firmament.
Le grand plaisir, que j'eux de toy iouir,
Fait tellement mes doux yeux esbloür,
Au flamboyer de tes viues ardeurs,
Que prenant peur de trop me contenter,
Content ie fux loing de toy m'absenter,
Dont maintenant, hélas, hélas, ie meurs.*

LIIII.

*Tu ne m'es pas de tes faueurs auare,
(Ie t'en rens grace infiniment, Nature)
Puis que la fleur en rien n'a fait iniure
A la beauté sur toutes beautez rare.
La terre aussi te merciant se pare,
Et se reuest gayement de verdure,
Comme prenant avec moy nourriture
De ce Soleil, qu'à l'autre ie compare.
L'air fait cesser ses ybernales pleurs :
Les arbres verts produisent maintes fleurs,
Où mille oiseaux esmeuvent douces noïses.
La Sone enflée au pleuuoir de mes yeux
Par le passé, en cours plus gracieux
Vient arroser noz riues Maconnoïses.*

LV.

*Pay hautement esté recompensé
Du dueil souffert, Dame, pour ton absence :
Et moins content ne m'a fait ta presence,
Que la perdant, durement offensé :
Quand (grace à toy qui m'en as dispensé,
Coustume heureuse, & fait en ma defense)
En inclinant tres-humble reuerence,
Pour te, baïser ie me suis auancé
Iamais ne soit qu'au cœur le fruit ne touche,
Que j'ay cueilli de ta vermeille bouche :
Iamais d'aleine autre ie ne respire.
Autre chaleur ma foy iamais n'allume,
Et (soit disante ou bien, ou mal) ma plume
D'autre faueur iamais ne puisse escrire.*

LVI.

*Je crains qu'Amour trop ardent en mon cœur
(O Dieu permets, que vain soit mon presage)
Face plus court le discours de mon aage,
Que si j'estois moins d'elle seruiteur.
Car s'il aduient qu'amoureuse vigueur
S'estlongne d'ell' : ou, changeant son courage,
Que le serain de son diuin visage
Soit obscurci de cruelle rigueur :
La Mort sera mon confort gracieux.
Mais, las, si Dieu pour embellir les cieux,
Mettoit la fin à ses bien-heureux iours,
Je ne voudrois apres elle suruiure,
Car ne pouuant par mort au Ciel la suiure,
Ce me seroit, viuant, mourir tousiours.*

LVII.

*Quand de ta main, main prison de ma peine,
Si doctement les diuers sons des cordes
De l'Espinette, ou du Leut, tu accordes
Au doux concert de ta voix tant seraine,
Fais moy ce bien (ô diserte Syrène)
Que de chanter mon mal tu te recordes,
Mal engendré d'ennuyeuses discordes,
Qui te font estre ainsi de moy lointaine.
Car, par tes yeux flamboyans ie te iure,
(Et par ceux là aussi ie te coniure,
Le croire ainsi, & m'en estre piteuse)
Que, puis le iour que liberté fut close
De t'approcher, ie n'ay point ouy chose,
Qu'horriblement ne me soit ennuyeuse.*

LVIII.

*Non la douleur trop amèrement aigre
Que i'ay, nauré du tret de ses beaux yeux,
Me fait chercher les solitaires lieux
Triste & pensif, miserablement maigre.
Pour elle ennuy m'est passe-temps allaire,
Et tout grief mal m'est plaisir gracieux :
Mais c'est par toy, faux & malicieux
Peuple, habitant en la nouvelle phlegre.
Veuillez-le aussi, Dieux iustes, foudroyer,
Puis que sa force il veut tant employer,
A me priuer & d'ami & d'amie.
L'un en ses bras gist mort cruellement,
L'autre, craignant son parler, fierement
Se veut monstrier ma mortelle ennemie.*

EPIGRAMME.

*Malgré fortune, & la mordante enuie,
Qui me pourront eslongner de ma Dame,
L'adoreray & de l'œil, & de l'ame,
Ce saint pourtrait, image de ma vie.*

LIX.

*A elle bien si peu de jugement,
(Tu me conduis, ô doute, en grand blasphème)
De ne connoître encor l'ardeur extreme
Du feu d'Amour, qui me tient en tourment ?
Seul ie le sens (hélas) mais clèrement
Chacun le juge à mon visage blefme,
Fors la cruelle incrédule, que j'aime :
Qui son sçavoir avec le vray desment.
Et tant en crainte il la me faut aimer,
Que seulement ie ne l'ose nommer,
Pour ne noircir le blanc de son renom.
Donq', ô scrupule en ma loy trop seuere,
Il me suffit, sans plus, que ie reuere
Tacitement son tetragramme nom.*

LX.

*Il falloit donq la roué infatigable
Du cercle tiers en autre aspect tourner,
Et de vertu moins saintement orner
Les chastes trets de ta beauté louable.*

*Il falloit donq à la force admirable
De ton esprit, moins de grace donner,
Pour autre part le penser destourner,
Qui te fait tant à mes desirs aimable.
Mais puis qu'il pleut au Ciel à ma naissance,
Me destiner soux ton obeissance,
Pour reuerer tes elegantes meurs :
Blasme mon Astre, & ta perfection,
Si pour t'aimer en trop d'affection,
Deuant tes yeux piteusement ie meurs.*

LXI.

*Tant dextrement ses pas elle compasse,
Quand à danser par fois elle s'ingere,
Et tant au bal, disposition legere,
Ses mille tours volte de bonne grace,
Qu'on iugeroit, aupres d'elle estre lasse
Du vray & faux la prompte messagere,
Qui des pieds touche au siege de Megere,
Et de son chef outre les nues passe.
Et toutefois ie ne la veis onq' estre
(Voyez, Amans, sa cruauté) si dextre
En sa plus viste & gaye promptitude,
Comme au fuir de moy elle est soudaine,
Quand ie luy veux faire entendre la peine
Que i'ay, viuant deffoux sa seruitude.*

LXII.

*I'ay tant crié, ô douce Mort, renuerse
Avec ce corps mon grief tourment soux terre,
Que ie me sens presque finir la guerre
De l'esperance à mon destr diuerse.*

*Voy, Dame, voy, que les pleurs que ie verse,
 Et les souspirs ardens que ie defferre
 Hors de mon cœur, & le tret qui m'enferre,
 Veulent finir si dure controuerse.
 Mes pleurs ont ià tant d'humeur attiré,
 Et mes souspirs tant d'ardeur respiré,
 Et tant de sang ce tret m'a fait resprendre,
 Que sans humeur, chaleur, ou sang encore,
 Ce peu d'esprit, qui m'est resté, t'adore
 En ce corps sec, froid, pafle, & presque en cendre.*

LXIII.

*A corps perdu ces Buffons dextrement
 (Qui çà, qui là, qui haut, qui bas s'eslancent)
 Or la Morefque, or la Pyrriche dançant,
 Non sans folastre, & plaifant mouuement.
 Et toutefois à tel esbattement,
 Si fobrement les doux regards s'auancent
 De tes doux yeux, que maints affiftans pensent,
 Que tu y prens peu de contentement.
 Auffi ie croy, que ton ame, sacrée
 A contempler plus haut, ne se recrée,
 Ou prend à gre si frivoles deduis.
 Ou bien voyant le mal qui m'exterminé,
 Et ma dolente & miserable mine,
 Tu es piteufe à mes triftes ennuis.*

LXIIII.

*Dequoy me fert n'auoir esté douteux
 De ta vertu (Dame) & de ta beauté?
 Mesmes d'auoir saintement chaste esté,
 Et en t'aimant pudiquement honteux?*

*Peuple barbare, incivil, impiteux,
 Sans foy aucune, inique, sans bonté,
 S'arme le Ciel de fiere cruauté
 Pour se monstrier contre toy despitieux.
 Tu vas cruel, enuieux, mesdisant,
 Mon chaste cœur en vice desguisant,
 Pour me priuer du bien, que ie merite :
 Dont celle encor, qui seule me fait viure,
 Contentee aussi ton opinion suiure,
 Jusque à mourir par ses desdains m'irrite.*

EPIGRAMME.

*Par tes desdains, fiere, tu entreprends
 De me contraindre à ne te plus aimer :
 Et t'adorant tant de peine ie prens,
 Pensant d'Amour ton froid cœur enflamer.
 Plus par rigueur tu penses consumer
 Mon amitié, & plus elle s'allume :
 Plus tu es froide, & plus d'ardeur ie fume.
 Ainsi tous deux nous perdons nostre temps :
 Toy. de vouloir que mon feu se consume,
 Moy, d'esperer voir mes desirs contens.*

LXV.

*Ie veux souuent d'excuse legitime
 Couvrir l'erreur de son ingrante faute :
 Elle est à moy, dy-ie, fierement haute,
 Ayant esgard au peu de mon estime.
 Ie croy (me dy-ie apres) qu'elle m'estime,
 Mais à son bruit elle est sagement caute.*

*D'une pensée en l'autre ainsi ie saute:
Or, je m'eslieue, ores ie me deprime.
Si vraiment l'effort de son merite
Ie parangonne à ma valeur petite,
Certe à bon droit de sa rigueur elle vse.
Si recompense aussi est adiugée
A chaste Amour, en cœur constant logée,
Sa cruauté demeure sans excuse.*

LXVI.

*L'estois pensif, melancolique & sombre,
Comme vexé de maint present dommage :
Quand, pourtrais, di-je au Flaman, cette image,
Pour m'estre saint recours à tout encombre.
Mais (non obstant qu'il fust digne du nombre
Des plus experts excellens de nostre aage)
Il ne m'osa promettre d'auantage
De retirer de ses beautés, que l'ombre.
Elle ha (dit-il) tant de beautés ensemble,
Et au soleil si luisamment ressemble,
Qu'elle esbloüit mes yeux de tous costés.
Puis ayant peint l'ombre, me dit ainsi :
Contente toy seulement de ceci,
Qui passe encor toutes autres beautés.*

LXVII.

*Il ne faut point au Flaman reprocher,
Et le iuger moins subtil en peinture,
Si de tirer en cette pourtraiture
Les beaux trets d'elle il ne peut approcher.
On ne me doit au ranc aussi coucher
Des ignorans, & taxer pour iniure,*

*Si ie ne puis par diuerse escriture,
Suffisamment sa louange toucher.
Car au parfait de sa grand' beauté peindre,
Ne pourroient pas les deux pinceaux atteindre,
L'un de Zeuxis, & l'autre d'Apelles :
Ny à louer ceste ame tant gentile,
Seroit bastant & l'un, & l'autre file
Du graue Sceue. & du doux Saingelais.*

LXVIII.

*Elle m'occit : & ma discretion
Me veut encor plus viuement occire.
J'aime ardemment, & si ne luy veux dire.
O trop craintive ardente passion!
Je sens l'ardeur de mon affection,
Qui guide l'œil où le desir me tire :
La pouuant voir, mon regard ie retire,
Quittant vn bien pour vne affliction.
Tu me fais tort, ô discrète pensée,
De craindre tant qu'elle soit offensée,
Que ie ne puis à mes desirs complaire.
Elle croira (comme elle est soupconneuse)
Que ma façon. feinte. & non dédaigneuse,
Soit peu d'Amour, non peur de luy desplaire.*

LXIX.

*Au long pener de mes douloureux iours
En t'adorant, Angeliquement belle,
Je vois, suiuant mon erreur naturelle,
Incessamment me perdre en mes discours.
Diuersement mes pensers prennent cours :
Car trauaillé de peine trop cruelle,*

*Mon esprit, las d'estre en prison mortelle,
 Cherche aux Enfers, en Terre & Ciel, secours.
 Veuillez donc, Dieux, vostre grace m'estendre,
 Et me donner quelque raison, pour prendre
 Contre tout Philtre amoureux, vn Moly :
 Ou sois pour moy la Nepenthe Deesse,
 Salubre au dueil : Ou moy, & ma tristesse
 Noye, ó Mort douce, en l'eternel oubli.*

LXX.

*Cest importun, qui si fort se rendit,
 Ou se feignoit, ravi de tes beautéz.
 Pour vn seul point de tant de raritez,
 Qui sont en toy, à t'aimer pretendit.
 Amour lascif en son cœur descendit,
 Au mouuement de tes dexteritez,
 Quand ses desseins follement proiettez,
 Et son travail en sueur il perdit.
 Luy pour penser ton chaste cœur surprendre,
 Son vain desir clerement feit entendre,
 Dont ie te vois, me sembloit, offensée,
 Et ce pendant, ami de ton honneur,
 Courrant l'effort de mon honneste ardeur,
 Je t'adorois seulement de pensée.*

DE CHASTE AMOVR,

CHANT NON MESVRÉ.

*Après auoir attendu longuement,
 Estant ma vie à seruir ardemment
 Sans cesse dispensée,*

*J'ay eu repos, contentement, plaisir,
Tel que desir l'osa iamaïs choisir,
Au fons de ma pensée.*
*Mon piteux dueil, ma peine, & mes ennuis,
Mes tristes iours, mes languoreuses nuits
Et mon martire estrange,
Ont fait vn change en seiour amoureux,
En nuit heureuse, & en iour tres-heureux.
O saint & diuin change!*
*J'ay veu qu'Amour avec Venus sa mere
M'estoit cruel, elle m'estant amere,
Tous deux me vouloient nuire :
Mais maintenant les Astres gracieux
Sont allumez frequemment aux Cieux,
Pour en ma faueur luire.*
*L'Estoille blonde esclairante à mon ame,
Et le Soleil, qui mon desir enflame
Ou à mort, ou à vie,
M'ont fait iouir de leur clarté dorée,
Clarté de moy si long temps adorée,
Et humblement serui.*
*Ce mien Soleil, cette Estoille luisante,
C'est la beauté de ma Dame plaisante,
A tout qui la contemple :
Et sa clarté, c'est vne grace exquise,
Par moy en elle & cherchée & requise,
Adorant son saint Temple.*
*Voyez. Amans, voyez de quelle sorte
Me brusle & ard le vouloir que ie porte
A ma Dame & Maistresse :
Je ne vueil rien penser, qu'elle ne pense,
Rien ne me plait, que ce, qui ne l'offense,
Son dueil est ma tristesse.*
*Le mesme iour que ie me disposay
De la servir, & qu'esperer j'osay
Vn fruit de mon attente,
J'obligeay tant tout mon vouloir au sien,
Que ie ne puis, & ne veux auoir rien,*

*Que ce, qui la contente.
O connoissance heureuse en ton sçavoir,
Qui as donné à mon Amour pouuoir,
Le faisant raisonnable!
Je dy pouuoir de n'estre point pensif
A se dresse pour but, vn bien lassif,
Sale & abominable :
Mais qui m'as fait entendre seurement,
Que ce, qui doit donner contentement
A tout homme qui aime,
C'est d'esprouuer que sa Dame n'estime
Peu son honneur, mais qu'elle en fait estime
Plus que de son cœur mesme.
Je ne feis onq dessein, ou entreprise,
Pour rendre en fin sa chasteté surprise,
Ou luy donner atteinte :
Car ie lisois ne sçay quoy dans ses yeux,
Yeux flamboyans, doucement furieux,
Qui me tenoit en crainte.
Si les Nerons, si vn Sarđanapale,
Et si tous ceux, qui de volonté sale
Regnent en impudence,
Luy vouloient rien de son honneur oster,
Elle pourroit leurs efforts surmonter,
Par sa chaste prudence.
Et toutefois j'ay creu, ie le confesse,
(Pardonne moy, ie te pry, ma Deesse)
Qu'il ne se pouuoit faire,
Qu'en corps si beau, beau en perfection,
Il n'y entra vn peu d'affection
De desir volontaire.
Bien peut (pensois-je) auoir permis Nature,
Que tant parfaite & belle creature
Si fort soit abaissée,
Qu'vn feu, non feu diuinement celeste,
Mais qui sans plus les fols humains moleste,
Allume sa pensée.
Quand ce penser en ce point m'esueilloit,*

*Vn grief tourment mon esprit trauailloit,
Lequel me faisoit craindre.
Voila le dueil, la peine, & les ennuis,
Les tristes iours, les langoureuses nuits,
Que l'on m'a ouy plaindre.
L'on ne me veit iamais mescontent d'elle,
Je ne dis onq qu'elle me fust cruelle,
Telle n'estoit ma plainte :
Mais ie disois, autant que de beauté,
Ma Dame, ayez de chaste priuauté,
Et d'honnesteté sainte.
Fuyez Venus, & son feu dangereux,
Et Cupido, le Dieu des amoureux,
Gardez qu'il ne vous pique :
Car Cupido n'est rien qu'un fol desir,
Venus sa mere est un fresle plaisir,
Et ord, & impudique.
Ma Dame alors en face gracieuse
Me respondoit : Je suis plus curieuse,
Et moins ne me soucie,
Que de garder ma vie, & ma personne,
D'entretenir ma renommée bonne,
Clere, & non obscurcie.
Aussi plus tost l'ordre des Elemens,
Et des hauts Cieux les diuins mouuemens,
Faudroient à leur office :
Qu'à mon honneur, qui est la belle rose,
Dont j'orneray mon chef sur toute chose,
Un outrage ie feisse.
Et toutefois l'affection logée
En ton bon cœur m'a si fort obligée,
Que ie ne suis plus mienne :
Mais tout ainsi, que tu te monstres tant
A mon honneur affecté & constant,
Tu me trouueras tienne.
Voila pourquoy ie suis seur que ma Dame
Aime l'honneur, & qu'elle craint le blame,
Et sous telle assurance*

*Je vis content. Heureusement ainſi
 Voyant ſon lox clèrement eſclarci,
 Je prens ma iouiſſance.
 J'ay des faueurs ce que i'en vueil auoir,
 Car ie ne veux que ce, qu'il ſaut vouloir,
 Et ſçay ſi bien conduire,
 Suiuant honneur, tout ce que ie demande,
 Qu'elle ne ſceut onques d'une demande
 Seulement m'eſconduire.
 Noſ deux eſprits d'une complexion,
 Sont eſlongnez de toute paſſion,
 Paſſion qui tourmente :
 Viuans ainſi en ce mortel ſejour
 Avec eſpoir, qu'au Ciel leur grande amour
 Sera du tout contente.
 Vueillez donc Dieu que tant qu'elle ſera
 En ce bas monde, & qu'elle y ſflera
 Ses ans, que i'y demeure :
 Et quant à foy il l'aura retirée,
 Pour enrichir ſon haut Ciel Empyrée,
 Que tout ſoudain ie meure.*

FIN DV PREMIER LIVRE.

AMOVR IMMORTELE.





A SA DAME.

Sur tous les vices, contre lesquels i'ay toujours désiré de former vne irreconciliable inimitié, ie iuge le larrecin estre le plus abominable : & ce d'autant plus, que le respect des choses, ou des personnes, le rend grief, & moins digne de pardon : A raison de quoy ayant tres-certaine assurance que le sacrilege (premier entre les miserables de telle espece) ne peut, avec long loisir, attendre la punition deuë à son meffait, ie me suis senti esguillonné de ie ne sçay quelle nouvelle crainte : sçachant que ie recelois parmi mes (ou plus, ou moins louables) autres labeurs vne chose, qui estoit entiere-ment vostre. Je vous laisse penser, Madame, si la reuerence, que ie vous porte, excédant la commune affection des affectionnez, comme vous outrepassez de grande longueur la perfection des parfaites, ha fait croistre la crainte de la peine esperée par ma faute, qui ne m'eust iamais abandonné, si par cette satisfaction ie n'eusse cherché grace du tort, que i'amende, vous rendant (pour n'oser dire offrant) cette continuation de mes Erreurs continuées par tant estroit commandement de voz vertuz, que ie les estime entierelement vostres : veu que

tel exercice me feroit peu familier, si l'obiect de voz graces ne me rendoit trop ami de mes passions, non escrites à autre fin, que pour tomber en voz mains. Pour donq ne rien cacher furtivement, & (retenant ce qui est consacré à si rares accomplissemens) n'acquérir nom de sacrilege, ie vous presente ce peu de vers, qui vous sont avec mon tout, vouez en celle deuotion, que ie desire l'heur & le contentement vous faire perpetuelle compagnie.

1550.

AMOVR IMMORTELLE.





SECOND LIVRE

DES

ERREURS AMOVREUSES.

SONNET I.

*Je n'atten point que mon nom l'on escrive
Au rang de ceux, qui ont des rameaux vers
Du blond Phebus les sçauans frons couuers,
Hors du danger de l'oublieuse riue.
Sçeu parmi les doctes bouches viue :
Reste Romans honoré par les vers
De Defautelx : & chante l'Vniuers
Le riche loz de l'Immortelle Oliue :
Vueille Apollon du double mont descendre,
Pour rendre grace à cest autre Terpandre,
Qui renouuelle & l'yne, & l'autre Lyre.
Mais moy, sçex tu à quoy, Dame, t'aspire ?
C'est souz espoir de piteuse te rendre,
Que seulement mes plains tu daignes lire.*

II.

*Je n'ay encor de la sainte eau sceu boire
 Deffouï le pied du prompt cheual des Cieux :
 Ny le doux songe ha repu mes deux yeux
 Au double mont, des filles de Memoire.
 Mais j'ose bien (soit ma honte, ou ma gloire)
 Me confesser du grand vainqueur des Dieux
 (Des ieunes cœurs le souci gracieux)
 Estre vaincu en superbe victoire.
 C'est donq d'Amour la poison aigre-douce,
 Qui en fureur Poétique me pousse,
 Pour consacrer mes vers sur son autel.
 Pourrois-je aussi sus vn œfle plus forte,
 Que celle là que le petit Dieu porte,
 Hauffer mon vol louable & immortel?*

III.

*Du chef, image à la beauté diuine,
 L'or blond filé par main non imitable,
 Est aux cheueux du beau Phebus semblable,
 Quand du Toreau ce monde il illumine.
 Le blanc pur lait, qui en rond se termine,
 Au front poli hautement venerable,
 Semble Phebé, monstrant sa face aimable
 A son dormeur, seraine & argentine.
 Les deux Zaphirs penetramment luisans,
 Semblent, & sont, deux Astres conduisans
 L'esprit d'Amour, où leur raix se respandent :
 Et la vertu, qui gouverne & decore
 Ce Ciel mortel, c'est le saint, que j'adore,
 A qui mes vœux deuotement se rendent.*

IIII.

*Fust-il figneur de l'abondante Corne,
Fust-il encor ceint du Ceste amoureux,
Et fust-il né souz aspect plus heureux,
Que ne te fut, Cæsar, ton Capricorne :
Fust-il plus beau, que l'Astre d'or, qui tourne
Sur son Laurier toujours l'œil radieux :
Ou plus vaillant que le Dieu furieux,
Qui de son feu le cinquiesme Ciel orne :
Si ne peut-il (dit celle qui se vange
D'autrui sur moy) faire que ie me range,
Dessouz le ioug de l'Amoureux triomphe.
La Loy d'honneur par les humains gardée,
Est en mon cœur si fermement fondée,
Qu'il faut qu'Honneur de son Amour triomphe.*

V.

*Quand de beauté ie vey la perle ornée
De mainte perle, vnüe, orientale,
Pour contre lustre en portion egale,
Mignonement au iayet cordonnée :
O couleur blanche, ennemie fatale
Du noir, couleur a fermeté donnée,
Sois pour ce coup (ce di-ie) blasonnée,
Pour liberté, & non pour foy loyalle.
Comme aisément tu reçois toute forme
D'autre couleur, tout ainsi se transforme
Madame libre en toute affection.
Comme le noir est ferme en sa teinture,
Aussi en moy eternellement dure
La trop cruelle & triste passion.*

VI.

*Des yeux auxquels ainsi, qu'en vn Trophée
L'arc, & les trets d'Amour sont amassez :
Des cheueux d'or, crespés, & enlacez
D'une coiffure en fin or estoiffée :
Et de la main, qui rendroit eschauffée
La volonté des fiers cœurs englacez :
Et des doux mots doucement prononcez,
Fut dessus moy victoire triomphée.
O de beauté celeste simulachre,
Riche ornement, & pompe de Nature,
Des raiz diuins lumière gracieuse :
Doit ta victoire estre plus glorieuse,
Pour tant de pleurs, fruit de ma peine dure,
Qu'incessamment en ton nom ie consacre ?*

CHANÇON.

*Puis que ie voy, que mes afflictions
Sont au plus haut degré de leur effort,
Et que le Ciel coniuré à ma mort
A tout mal'heur me guide :
Regretz, souspirs, plains, pleurs, & passions
Ie vous lasche la bride.
Ie n'ay espoir que mon cry entendu
Puisse adoucir la fiere cruauté,
De ma Deesse, & Dame de beauté :
Mais ce mal me console,
Que c'est bien peu, m'estant desia perdu,
De perdre ma parole.
Ie sens couler & les iours, & les nuits,
Mais non l'effort de l'ardeur s'appaiser*

*De mes souspirs, ou la mer s'espuiser
Des larmes, que ie pleure :
Car le penser (subiet de mes ennui)*
Toujours en moy demeure.
*Le tret par vous, ô mes yeux, fut receu,
Qui me bleffa au cœur si rudement,
Quand, attirez d'un vain contentement,
Luy feistes ouverture.*
*Las, si par vous, mal cauts, ie fus deceu,
Vous en payez l'usure.*
*Espoir trompeur, inutile secours,
Que ie voulu à mes travaux choisir :*
*Songe illust, ombre de mon desir,
Ta promesse faillie*
*Ne m'a laissé du fruit de mes discours,
Que la melancolie.*
*Je ne tien point pour comble de mal'heur
(Car ie me suis au dueil tant dédié,
Que j'ay mon bien, & moy-mesme oublié)
Que triste il me faut viure :*
*Mais ie me plain, que l'amere douleur
A la mort ne me liure.*
Mourir ne puy, hélas, & ne vy point :
*Si fay : ie vy, miserable : d'autant
Que la douleur, qui me va combattant,
Aux pleins, aux pleurs me meine :*
*Et n'ay de vie au plaisir vn seul point,
Vivant tout à la peine.*
*Quand ie nasqui, l'Astre de mon destin
Tout incliné à cruelle impitié,
M'eslongna tant des aspects d'amitié,
Que ie me hay moy-mesme.*
*Ah, ie connoy (mais trop tard) quelle fin
Prend qui vainement aime.*
*Laisse moy seul en ce lieu tourmenter
Chançon, non, mais complainte :*
*Car tu ne fais que le dueil augmenter,
Dont mon ame est atteinte.*

VII.

*Je voy chacun préparé en delices,
 Pour ce iour gras sacrer au Dieu yrongue
 (Duquel Venns, possible ne s'eslongue;
 Et luy dresser autel, & sacrifice.
 Tu ne fais point, ô Peuple, en vain service
 A ce Dieu cy : car assez bien tesmoigne
 Cette fureur, ioyeuse, qui l'empoigne,
 Que tu l'as en agreable & propice.
 Tu vas monstrant en publique evidence
 (Soit bien, soit mal) en ieux, festins, & dance,
 Combien tu es plein de gaye allegresse.
 Et ie vois seul avecques ma pensée,
 Et les fouspirs de mon ame offensée,
 Paissant mon cœur d'une amere destresse.*

VIII.

*Le fil des ans, la distance lointaine
 Par tant d'espace entre nous mesurée :
 Ny la douleur de la peine endurée
 Cruellement à mon cœur inhumaine :
 Ny sa rigueur, tant fierement hautaine,
 Que l'esperance en est desesperée :
 Rendront en rien mon amour empirée,
 Mon cœur fragile ou ma foy incertaine.
 Ny temps, ny lieux, douleur, ny cruauté,
 Ny desespoir, feront que sa beauté
 Eternisée en moy plus ne m'enchanté :
 Ou que tousiours, de la Magicienne
 Qui d'un tret d'œil feit ma liberté sienne,
 Mille grandeurs, l'adorant ie ne chante.*

IX.

*Bien que fortune en haut degré te range
Deffus sa roué, & combien que Nature
Pour t'embellir sur toute creature,
Te face luire en cette beauté d'Ange :
Si ne dois tu despriser la louange,
Que tu reçois de moy : car l'escriture
Plus que beauté mortelle, beaucoup dure :
L'escrit demeure, & fortune se change.
Croy que vieillesse en fin arriuera,
Laquelle, ou bien la mort, te priuera
De ces doux trets dont mon cœur tu allumes :
Mais soient les cœurs amans reduits en cendre,
Si se feront encor partout entendre,
Les beaux escrits des amoureuses plumes.*

X.

*Du cercle quart la lampe radieuse,
Aux Antiéthons l'autre iour finissoit,
Et son amant endormi delaissoit,
Du premier Ciel la Nocturne amoureuse :
Pour reposer la douleur ennuyeuse,
Et le travail qui trop fort me pressoit,
Tacitement le somme en moy glissoit,
Et me plongeoit dans la rive oublieuse :
Lors que Morphé par la porte d'ivoire
Faisoit reuoir à ma triste memoire
Pleins, pleurs, travaux, ennuis, soupairs, souci :
Et me sembloit qu'en larmoyant visage,
Courant apres vostre fuyante image,
Je criois : Dame, hélas, mort ou merci.*

Faut il dire,
 Faut-il rendre vain votre vaine
 Sans fin, comme une foy,
 Quelle nuit ardente
 Ne cache rien Si ce ?
 Quelle nuit ardente
 Et toujours de votre œil ?
 Et, ne devez attendre,
 D'obtenir tout ce que
 Les vœux vous
 Le Mors, & ce temps dore,
 Faut-il vous en dire,
 Avec vous, cherchez vain,
 En cette finitude,
 A tout moment
 Faut-il vous en dire,
 Que une nuit en tout temps.

XII.

De quelle Idée ay-je peu retirer
 Le haut degré de ma conception ?
 Comme s'est peu toute perfection,
 En un pourtrait, si vivement tirer ?
 Comme peux tu, beauté, me martirer ?
 Et esmouvoir si forte affection ?
 Mais comme puis-je, étrange passion,
 De ta froideur si grand feu attirer ?
 Ah, vain Amour, qu'oses tu espérer ?
 Pourray-je assez chaudement soupirer,
 Pour faire ardoir cette marbrine image ?
 Ainsi perdoit, & soupirs, & parole,
 Pigmalion, faisant à son Idole
 Trop vainement (le misérable) hommage.

XIII.

*La passion en moy n'est amortie,
Bien que ie monstre assez face ioyeuse :
Car par l'effort d'efficace amoureuse,
Mon ame est toute en Amour conuertie.
Bien qu'en mon œil (moins discrete partie
Du corps aimant, & la plus curieuse)
Ne soit la source aux larmes copieuse,
La douleur n'est hors de mon cœur sortie.
L'ame aux penfers passionnans s'employe,
Tirant du dueil par coustume vne ioye,
Tant elle s'est en l'Amour transformée,
Et la douleur m'est tant accoustumée,
Que l'œil n'en peut aucune larme rendre.
Puis quelle humeur fortiroit d'une cendre?*

SEXTINE.

*Lors que Phebus suë le long du iour,
Je me travaille en tourmens & ennui :
Et souz Phebé les languissantes nuits,
Ne me font rien qu'un penible seiour :
Ainsi tousiours pour l'amour de la belle,
Je voy mourant en douleur eternelle.
Bien doy-ie, hélas, en memoire eternelle,
Me souuenir & de l'heure & du iour,
Que ie fus pris aux beaux yeux de la belle :
Car onques puis ie n'ay receu qu'ennui,
Qui m'ont priué du plaisir, & seiour
Des plaisans iours, & reposantes nuits.
Heureux Amans, vous souhaitez les nuits,
Avoir durée obscure & eternelle,*

Pour prolonger vostre amoureux sejour :
 Et a moy seul, si rien plait, plait le iour
 Pour esperer, apres mes longs ennuy,
 Nourrir mes yeux aux beautez de la belle.
 Mais, rencontrant les Soleils de la belle,
 Tant qu'onni aux tenebreuses nuit
 De mes travaux ie r'entre, & aux ennuy
 De ma peine en son cours eternelle :
 Laquelle fait tout moment, nuit, & iour,
 Dans les delours de mon esprit sejour.
 Mais de ne pay trouver lieu de sejour,
 Tant d'ay de mal pour tes cruantez, belle :
 Car, si de brayle & ars le long du iour,
 Je me desol en pleurs toutes les nuits,
 Te voyant rare en rigueur eternelle,
 Pour me taire en eternels ennuy.
 Inquietude, ô Ame, en tes ennuy,
 Qui veux briser de ce mortel sejour,
 Pour s'envoler en la vie eternelle,
 Feras tu longuair pour une autre plus belle ?
 N'ayme enuier, espere : car ces nuit,
 S'espereront de quelque plaisant iour.
 Mais acte toy, ô iour, que mes ennuy,
 Envieront le iour aux faveurs de la belle :
 Charge l'edeur de mes dolentes nuit,
 En la clarte d'une ioye eternelle.

XIII.

En adorer & la beauté celeste,
 Et la vertu des graces presidente,
 L'affection en mon coeur residente,
 Et par rendre clairement manifeste :
 Quand l'importun, l'importun qui moleste
 Fout mon dessein par parole mordente,
 Vostre entre deux (ô malice evidente)

*Pour m'empescher de ne dire le reste.
 Ainsi voit-on l'oiseau, qui de son nom
 Redouble vn mot cent fois en mesme ton,
 Lors que Phebus des iumeaux s'accompagne,
 Doubler sa voix, oyant que Philomene
 (O l'ennuyeux) si douce noise meine,
 Se complaignant avecques sa compagne.*

XV.

*Celle qui fut chef d'œuvre de Nature,
 Pour n'estre point à quelque autre seconde,
 Estoit rauie en pensée profonde,
 Pensant, possible, à ma peine trop dure :
 Lors que, transt du grand mal que s'endure
 Pour l'aspect fuir de mon estoille blonde,
 Je vey venir les beautez de ce Monde
 Au tret parfait en sa lineature.
 Je vey au feu de deux Soleils ardens
 Bien cent Amours, qui s'esgayoient dedans
 Les beaux cheueux, rayons d'or de Madame.
 Je vey, heureux, ma fatale Planette
 (Grand merci œil piteusement honneste)
 S'allumer toute en amoureuse flame.*

XVI.

*Pourray-je bien sans toy, ma chere guide,
 Monstrer ce iour face seraine & claire?
 Mon œil qui luit seulement pour te plaire,
 Pourra il bien estre de pluye vuide?
 Si le doux feu de tes raiç ne me guide,
 Je suis certain mesme ruine faire,
 Que feit iadis le ieune temeraire,
 Qui aux cheuaux ardens mal tint la bride.*

1. *And then come I with a dirge*
For the poor soul of little Edward's wife,
Who is dead. *For another couple :*
Thomas, the son of Henry of Verne,
And his wife, after long toils and pains,
They are both dead, and buried in the same.

512

FLEURS UNIVERSELLES DU DE MONS VECHEZ,
 DE L'ETI AINS AU CUE. L'entouragement,
 Et du par d'aux (fleur) entourage,
 Mais pas les fleurs de la cour :
 FLEURS DE L'ETI AINS AU CUE. L'entouragement,
 Pour l'entourage d'aux (fleur) entourage,
 Les que mon cuez le couragement en couragement,
 Et mes yeux font de leur fleur l'entourage.
 Pour les fleurs de la cour, d'aux fleur d'entourage,
 Tous d'aux d'entourage d'entourage
 Desas le fleur de ma fleur cruelle :
 Que comme en verd le Temps je remouelle,
 Dont Pour la fleur fertile effeur s'effeur,
 Se remouelle mon fleur morte ?

XVIII.

*la commençoient les vilains de Lycie,
D'importuner la mere de la Lune,
Quand ie trouuay, par heureuse fortune,
Celle, de qui seule ie me soucie.*
Lors ma douleur sera, di-ie, adoucie
Quand tu croiras (soit fiere ou opportune)
Qu'autre que toy n'a sur moy force aucune :
Je le croy bien, dit elle, & t'en mercie.

*Tant fut ma langue en douleur desliée,
 Ma face en dueil tant melancoliée,
 Que l'incitay ma Deesse à pitié.
 Et tant fera loyalle ma constance,
 Que (si l'on prend d'un presage assurance)
 Je pourray bien l'enflamer d'amitié.*

CHANÇON.

*Le long souffrir de mes morts languissantes
 Estaingnoit ià la lampe de ma vie :
 Et la peine suiuite,
 Les mois, les iours, & les heures glissantes,
 Se presentoient à ma triste pensée,
 Quand mon ame offensée,
 Voulant laisser sa miserable esforce,
 Poussant du cœur un soupir, me fait dire :
 Je te deffle, Amour : car le martire
 A l'outrager me force.
 Il faut, cruel, ou qu'à present ie meure,
 Ou qu'en ta fin ie me donne allegeance :
 Ce disant, ie m'auance
 Comme un craintif, que desesper assaure,
 Et qui ne voit son salut qu'à combattre :
 Alors, ie veux rabbatre
 (Me dit Amour souf-riant) ta furie :
 Suy moy, & croy, que ie feray renaiître,
 Si tu me veux pour ton Seigneur connoître,
 L'esperance perie.
 Ainsi vaincu à sa seule promesse,
 Je commençay, en mourant, de reuiure,
 Et me mis à le suiure.
 Voici soudain apparoir ma Deesse,
 Ayant au sein le Ceston : & les Graces
 Chantoient : les effcaces
 Pontus de Tyard.*

De la vertu tres-saintement semée,
 Avec beauté mortellement diuine,
 Font cette cy trop suffisamment digne,
 D'estre des Cieux aimée.
 Lors esperdu (comme celui qui songe,
 Et qui ne peut r'asseurer sa memoire,
 Mais douteux qu'il doit croire,
 Reste confuz entre vray & mensonge)
 Pauoy la bouche ouuerte, & l'œil humide.
 Comment ! me dit ma guide,
 Qui d'un vif tref le cœur me vint atteindre,
 Ne veux tu point descouvrir ta blessure ?
 Vn si doux mal, hélas (di-je) l'endure,
 Que ie ne me-puy plaindre.
 En fin la peur me donna hardiesse,
 Je dy la peur de la douleur future,
 Et de la peine dure
 (Ah souuenir) qui me tient en tristesse !
 Il faut pour non mourir (pensay-je) encore,
 Que cette, que j'adore,
 Connoisse au vray si ie l'ay oubliée,
 Et s'amitié en mon cœur fait demeure :
 Lors fut ainsi en voix basse, & mal seure,
 Ma langue desliée :
 O, de vertu saintement reuerée,
 Et de beauté vniquement louable,
 Exemplaire admirable :
 Rare faueur qui du Ciel Empyrée,
 Pour enrichir ce Monde es descendue :
 Ne me soit defendue,
 La liberté de ma volonté serue.
 Connois, & crois, que tout tien ie veux estre :
 Et sans desdain, vueilles aumoins permettre,
 Que ie t'adore, & serue.
 Si tu connois que ta vertu me meine
 A t'estre tant deuot enclin, ie pense,
 Que telle recompense
 Satisfera richement à ma peine.

*De pitié chaste alors Madame esprise,
 Me repondit : Je prise
 L'affection de ton vouloir honneste.
 Encor n'estoit sa parole finie,
 Qu'elle accorda par diuine harmonie
 Sa voix à l'espinette.*
*Amour, du fond de deux couteaux d'albâtre,
 Ouit chanter les pompes de sa gloire :
 Et en deux mains d'ivoire,
 Veid les neuf Seurs, & Minerue, s'esbatre,
 Pour mille accords diuers ensemble ioinde :*
*Quand ie me senti poindre
 Si doucement, d'une ioye inconnue
 Que ie trouuay tellement effacée
 La triste image à ma douleur passée,
 Qu'onque puis ne l'ay veüe.*
*Si (ma chanson) tu rencontres la belle,
 Presente toy à elle,
 Disant : de vous (ô Dame) ne s'eslongne
 Le souuenir de celui, qui m'a faite,
 De qui l'Amour immortelle, & parfaite,
 Le long seruir tesmoigne.*

FAVORITE.

*Les tristes Seurs me vouloient mettre au nombre
 De ceux, auxquels elles trencent la toille,
 Et n'estois plus qu'errante, & nocturne ombre.*
*Ie ne voyois, Ciel, Soleil, ny Estaille,
 Vagant en nef, sur Mer fiere & profonde,
 Sans airon, antenne, mat, ou voile.*
*Ah! (m'escriay-ie apres longs pleurs) ah Monde!
 Seras tu tant de toute pitié vuide,
 Que, sans secours, ie perisse en ceste onde?*

Voici (faveur du Ciel, comme ie cuide)
 Parmi l'effort de la dure tempeste
 Surgir de loing le Phare, qui me guide :
 Voici encor le saint Herme, qui preste
 Fuir certain de fortune bonace,
 Qui de sus moy ses doux flambeaux arreste :
 Soudain la playe, & les vents, & la glace,
 Horrible esbat de ma nuit trop obscure)
 Font au ferein du gracieux iour place.
 Mondes, ou flets, la grand'fureur ne dure,
 Par qui ma nef puisse estre reietée
 Au sein cruel de quelque roche dure.
 Toute nuee au loin s'est escartée,
 Oran fait, ser & pluuieux signe,
 Lequel auoit la tourmente excitée.
 Et de mon iour douce clarté benine,
 De trefaint feu saintement allumée,
 De dire au Ciel immortellement digne!
 Reste plusost sans voix la renommée,
 Et plusost souffre vne eternelle eclipse
 La lampe d'or au quart cercle allumée :
 Faisie plusost à son nocturne office
 La blanche file à celle, que Lycie
 Irrita trop par ingrat malefice :
 Et plusost soit toute Estaille obscurcie :
 Voir puisse l'on, sans aucune contrainte,
 Que d'un contraire vu autre s'associe :
 Avant qu'on voye estre ta flame sainte,
 Et la vertu de ta lumiere claire,
 En autre corps plus viuement emprainte.
 Puis que ton iour si luisamment m'esclaire,
 Que sans danger, ou crainte de naufrage,
 Je pur par tout seurement voila faire :
 La peur, qui fait à mon triste visage
 Le teint mourant, maintenant se retire,
 Pour d'assurance emparer mon courage.
 Je voy le Ciel beninement me rire :
 Je voy Flora, qui doucement se ioué

*En son Prin-temps, des soupirs de Zephire.
Je voy le point de la fatale roué
Qui me promet tout bien : ie voy encore,
Comme Fortune au point de l'heur la cloué.
Je voy, apres si noire nuit, l'Aurore,
Qui pour ce iour plus gracieux me luire,
Son front serein de mille beautex dore.
Je voy l'effort, qui taschoit de me nuire,
Las & vaincu, & ma puissance viue,
Pour à bon port mon voyage conduire.
Je voy, ie voy, heureux, la ferme riue,
Où, pour cueillir le fruit de mon attente,
Et reposer mes longs traux, l'arriue.
Je voy (& c'est le point qui me contente)
L'ame, qui fust à ce mien corps raue,
Tourner à moy : & se monstrier contente,
Que d'elle l'aye & la mort & la vie.*

XIX.

*Le demi Lustre est desja reuolu,
Et l'œil du Ciel ha sa veuë tournée
A l'opposite & contraire iournée,
Que ie fu tout à liberté tollu.
Or suy-ie tant à l'aimer resolu,
Que fil du temps, cours du Ciel, laps d'année,
N'eslargiront mon ame emprisonnée,
Comme le fils de Venus l'a voulu.
Aussi en moy cette affection dure
Si fermement (par tes cheueux i'en iure,
Desquels tu tiens ma liberté liée)
Qu'à te servir ma vie est dediée :
Et mon esprit en l'adorant, ô Dame,
Sacrifié en l'amoureuse flame.*

XX.

*Du tiers, leger, chaud, humide Element,
En mouvement furieux concité,
N'est, sans raison, ce grand vent excité,
Qui tant s'eslieue, & tant est vehement.
Car luy, fasché de ton esloignement,
Pour se monstrier comme moy irrité,
Souspire ainsi entour cette Cité,
En exalant, comme moy, son tourment.
Reuiens Soleil : Soleil qui de ta flame
Fais esprouuer doucement à mon ame
Au mol Automne yn tres-ardant Esté.
Reuiens Soleil : & que l'air obscurci
Si longuement puissions voir esclarci,
Au blanc ferein de ta gaye beauté.*

XXI.

*O fort desir, par qui la longue plainte,
Et les ennuyx m'imprimerent si fort
Le pasle obiet du triste desconfort,
Que ie senti quasi ma vie estainte !
O foible espoir, qui de la froide crainte
As soustenu tant impiteux effort,
Qu'on m'en a veu des couleurs de la Mort,
Piteusement auoir la face peinte !
Enfans iumeaux de l'enfant de Cipris,
Qui les premiers osastes mettre à pris
Ma liberté, seule richesse humaine :
Croissez, croissez sus le seur fondement
Du paradis de mon contentement,
Auquel, heureux, ma loyauté me meine.*

XXII.

*L'objet sacré de sa vertu m'incline
A m'eslongner du peuple ambitieux,
Et embrasser la vertu, don des Cieux,
Pour n'être point de l'adorer indigne :
Et sa beauté, où Nature diuine
Pour l'accomplir met le plus de son mieux,
Preste à Amour les trets, trets de ses yeux,
Desquels armé dans mon cœur il domine.
Puis le danger, ennemi de la Fame,
La froide peur fait combattre à ma flamme,
Dont l'ars, & gele, & maintes mors l'endure.
O vertu viue, Amour fort, peine dure,
Deuez vous pas ma Deesse contraindre
A me louer, à m'aimer, & me plaindre ?*

XXIII.

*Leut, seur tesmoing & fidelle confort
De mes soupirs & trauaux languissans :
De qui souuent les accords rauissans
M'ont fait souffrir en mourant double mort :
Tu as long temps avec moy pleint le tort
Des deux doux yeux, Soleils esblouissans,
Qui, d'esclairer mes tenebres puissans,
Me refusoient le fruit de leur effort.
Va, bien-heureux : & si ces blanches mains,
Et si ces bras celestement humains
Te daignent tant honorer de te prendre,
Soient en tes sons si doucement deduiç
Les coustumiers accords de mes ennuiç,
Que mon Amour elle puisse comprendre.*

XXIIII.

*Lent, qui vn temps pour def-aigrir ma peine
 M'accompagnois en ce lieu folitaire :
 Lent, doux soulas, fidele secretaire
 De la douleur, dont mon ame estoit pleine :
 Combien de fois ay-ie ouï Philomene
 Pour escouter tes sons mourans se taire ?
 Puis tout soudain tes regrets contrefaire
 Aux doux accents du grief dueil qu'elle meine ?
 Tu fus l'organe à mes plaints douloureux :
 Et maintenant, que tu fers, bien-heureux,
 D'honneste esbat à ces deux mains d'iuoir,
 Sers moy d'espie : au-moins sçache s'il reste
 Dans l'estomac (ton riche appui) celeste
 Quelque de moy fouspirante memoire.*

XXV.

*L'aube, de fleurs & roses colorée,
 Tire apres soy les cheuaux radieux,
 Pour te guider iusqu'au labour fameux
 De la cité par Plance restaurée.
 Va donq, o va, ma lumiere adorée :
 En ta faueur l'air obscur pluuioux
 S'est esclarci : ce lent fleuve escumeux
 T'a descouuert son areine dorée.
 A l'arriuer de tes douces beautex
 S'effaceront cent, & cent raritez
 De Dames non, mais bien de mortels Anges.
 Le grand Poëte aussi ne s'en taira,
 Qui docement sur son Leut chantera
 Vn chant diuin de tes hautes louanges.*

XXVI.

*Blond cheveu d'or plus fin & delié,
Qu'autre qu'en chef mortel Nature crée,
Affect le neu (possible trop) m'aggrée,
Dont tu me tiens estroitement lié.
Mon œil, iadis tant melancolié,
Heureusement à te voir se recrée :
Mais, desrobbant vne chose sacrée
Auroy-ie point mon deuoir oublié?
Tacitement l'exemple me moleste
Du caut larron, sacrilege celeste,
Qui du saint rapt souffre punition.
Aussi sans cesse en viue affection
Clouée au mont des vertus, que j'adore,
Vn long penser tout mon espoir deuore.*

XXVII.

*Mal me guida, las, la sage Deesse
Du sacré chef du Dieu foudroyant née,
Lors que l'entrée au Ciel me fut donnée,
Ayant en main la verge larronneffe.
Ah feu diuin ! ah gendre mortel ! est-ce
La recompense à ma peine ordonnée?
Ah deité à saouler adonnée
Ta volonté cruelle vengereffe !
Dequoy se sent le Soleil empiré,
Si vn rayon des fiens, j'ay retiré,
Cruelle, inique, auare de ta grace?
Ainsi se plaint languissant, & lamente
En grief tourment, en fureur vehemente,
Du vieil Iapet l'audacieuse race.*

XXVIII.

*Fust entre nous celle simplicité,
Qu'a devoré la faux iniurieuse,
Qui rendoit moins de soupçon curieuse,
La venerable, & bonne antiquité :
Je t'auroy ià en mille vers chanté,
Voire tiré de la rime oublieuse
(Faisant de toy la Delie enuieuse)
Ton nom de grace, & ton nom de beauté.
Voy ce refueur Saturne à louer chiche,
Mais à blasmer liberalement riche,
Tout retrograde en opposition :
Qui, par aspect de maline influence,
Me fait couler souz le muet silence
Et ta louange, & mon affection.*

XXIX.

*Ah, œil benin, lampegeante lumiere
En mes erreurs, longues erreurs, suivie,
Qui fais ardoir la torche de ma vie
De t'adorer en bruslant coutumiere :
Me priues tu de la douceur premiere
Par qui fut l'ame à mon ame ravie ?
Las, voy le tort que la mordante enuie
Fait à ma foy : foy constamment entiere.
Vueilles encor prester (quand ta rigueur
Aura osté la vie au mien, tien, cœur)
A mon sepulchre vn raiz de ta clarté :
Où tu pourras (& ne soit sans pleurs) lire :
Mourant cestui, qui mort encor soupire,
Moururent Foy, Amour, & Fermeté.*

XXX.

*Mon esperance estoit des-ia montée
(Bien qu'elle fust & trauaillée, & lasse)
Iusques au Ciel de ta diuine grace,
Merci de l'asle au desir empruntée :
Quand, te voyant doucement irritée
En fier desdain de ta benine face,
Mon chaud desir fut transmué en glace,
Et l'esperance en bas precipitée.
Ah incredule, ingrate, inexorable !
Puis que tant est ma vie miserable,
Que desesper fait en moy son office :
Quand tu m'auras souz terre fait descendre,
Puisse tu faire à mon ombreuse cendre
De tes regretz eternal sacrifice.*

CHANÇON.

*L'Aurore au plus bel Orient,
Qui soit en tout le Globe rond,
Descouure vn visage riant,
Emperlant son humide front :
Et fait au plus hautain des Cieux
Clorre ses estincellans yeux.
Pay ouy le chant enroué
De la Tourtre, & son doux consort,
Qui ont l'un à l'autre voué
La foy durable apres la Mort.
Le sep reuerdit ses amours;
Laçant l'Ormeau en mille tours.
Pres de Flora Zephire pleint*

*En doux & gracieux soupirs.
 L'antique mere se depeint
 De Rubiz, Perles, & Saphirs.
 Ià Philomele ha commencé
 De pleindre l'honneur offensé.
 Du Ciel le lumineux flambeau
 Loin du Mouton d'or escarté,
 Les blanches cornes du Toreau
 Va enflamant de sa clarté :
 Et l'air avec ses douces pleurs
 Resuscite les mortes fleurs.
 Si toutefois l'autre Soleil,
 Qui iusques dans mon ame luit,
 Ne se represente à mon oeil,
 Tout iour m'est tenebreuse nuit :
 Luy seul cause de mes traux,
 Peut finir l'yuer de mes maux.
 Je ne iuge rien, estre beau,
 Pour pouuoir mon cœur contenter,
 De ce, que couure le manteau
 Du grand pere de Iupiter,
 Que l'ynique perfection,
 Qui nourrit mon affection.
 Lors que l'enuie, & le soupçon,
 Ennemis de ma loyauté,
 Avec la ialouse frisson,
 Ont dans mon esprit tempesté :
 Et que le triste amer esmoy
 M'eslongne moy-mesme de moy :
 L'on pourroit en ma face voir
 Vn air obscur, & pluuioux :
 Et entour mon cœur s'esmouuoir
 Vn cruel vent impetueux,
 Qui, soupirant incessamment,
 Ne peut exaler mon tourment.
 Onques le froid venin mortel
 Ne sembla bruuage plus doux
 Au cœur, que l'impiteux martel*

Ronge en desesperé couroux,
Qu'au mien, lors qu'Amour se repait
De l'aspre guerre, qu'il luy fait.
Mais quand mon beau Soleil depart
Dessus moy ses rayons dorez
Les Cieux courbez de toute part
En semblent estre enamourez :
Et vont d'un œil vif & ardent
L'honneur de ça bas regardant.
L'ardeur consumant moëlle, & os,
Le noir dueil, le paste souci,
Avec le penser sans repos
En mes tenebres obscurci,
Et le languissant soupirer,
Me laissent alors respirer.
L'image du contentement
Dans mon esprit reuient glissant :
Et l'espoir (doux enfantement
Du desir) renaît verdissant :
M'arrosant iusque au fond du cœur
La douce amoureuse liqueur.
Le captif longuement enclos,
Loin de toute clarté de iour,
N'a plus de ioye, estant desclos
Du cruel tenebreux seiour,
Que j'ay, quand, Soleil mien, tu luiz,
Contre l'obscur de mes ennuiz.
Phebus ses chevaux galloppant
Par les courbes lices d'enhaut,
Sa blanche lumiere respand
En l'air, ores froid, ores chaud :
Et aux esclairs de tes regards,
O Soleil mien, ie gele, & ars.
Quand Phebus va enueloppant
Au sein de Tetis sa clarté,
Par dessus la terre s'espand
La grande humide obscurité.
Las, ne te voyant, Soleil mien,

*Je fons en pleurs, & ne voy rien.
 Veuilles, Soleil mien gracieux,
 L'esprit tenebreux serener,
 Que le long travail foucieux
 Peu à peu cuide ruiner :
 Et me fais voir en mesme temps
 Le doux espoir de deux Prin-temps.
 Va là, où ta seur, ma chanson,
 Est touchée de meilleur son.*

XXXI.

*En ta prison (bien-heureux gan) conserue
 La docte main, la main blanche & polie :
 Main, qui pourroit endoctriner Talie,
 Voire venger Aracné de Minerue :
 Main, qui soux soy tient ma liberté serue,
 En vn desir d'espoir enseuelie :
 Main, qui mon cœur tant estroittement lie,
 Qu'il faut qu'il meure, ou que tousiours il serue.
 Tu fers, heureux, de trouffe bien-heureuse,
 Courrant la main sur moy victorieuse,
 Et qui s'allonge en amoureuses flesches :
 Flesches si droit contre moy descochées,
 Qu'elles me font dedans le cœur fichées
 En cent, & cent non reparables bresches.*

XXXII.

*Mon cœur, fuiuant la cause de ma peine,
 De moy s'eslongne, & s'en-fuit aupres d'elle,
 Volant avec si prompte amoureuse æfle,
 Qu'il est lointain, autant qu'elle est lointaine.*

*Mais, ce pendant, mon esprit qui se peine
 De recueillir en soy force nouvelle,
 Autant de morts dedans moy renouvelle,
 Que de discours en sa pensée vaine.
 Dea, croy-ie donc qu'en vie ie demeure
 Estant sans cœur ? mais croy-ie que ie meure,
 Sans que ie sente en moy l'esprit s'esteindre ?
 Las, que ie sois ou vif ou mort, j'ignore :
 Si ie ne suy (loin d'elle, que j'adore)
 L'ombre d'un mort, qui ne cesse de pleindre.*

XXXIII.

*Vicieux peuple, ô vil peuple ignorant,
 Enflé du fiel du mensonger mesdire,
 Oy les durs mots, les pleins que ie soupire,
 Pour l'honneur saint que tu vas deuorant.
 Le Ciel sans cesse en sa rondeur courant,
 Rien que douleur, en mon ame n'inspire,
 Pleuant sur moy les fiesches de son ire,
 Tant que tousiours ie languisse en mourant.
 Tant ie me treuve à moy mesme ennuyeux,
 Que tout cler iour soit obscur à mes yeux,
 Si j'ay pensé, malin, ce que tu penses.
 Mais si les cœurs de ma Dame & de moy,
 Ne sont tachez : tombe ce mal sur toy
 Meurtrier cruel de noz deux innocences.*

XXXIII.

*L'un souz Venus ses ans lascifs recrée :
 L'autre se noye en yurante ambrosie :
 Ou court apres sa vile fantaisie,
 Qui à la faim de l'or passe est sacrée.*

*Celui, haussé d'ambition, se crée
 Dominateur, d'Afrique, Europe, Asie.
 Cetui, poussé de sainte Poésie,
 Tasche à monter au prochain mont d'Ascrée.
 Ah que le sort humain est inconstant!
 Sur celui chet, qui s'affeure content,
 La non par luy evitable ruine.
 Ce n'est pourtant par fort, mais par malice,
 Que ma vertu reçoit le nom de vice,
 Et qu'en ce lieu le faux le vray ruine.*

XXXV.

*Doit donq, ô Dieux, viure si longuement
 Ce grand Barbare outrecuidé, qui pense
 Soux sa superbe & fiere contenance,
 Faire trembler le plus ferme Element?
 Si du meschant, menteur impudemment,
 Vous ne prenez quelque amere vengeance,
 Deuray-ie croire (excusez mon offense)
 Aux iustes loix de vostre iugement?
 Voir les hautains soux leurs faiz succomber,
 Et de vox bras l'horrible feu tomber,
 Pour foudroyer les enfans de la terre :
 Puis voir cetui, trop plus pernicieux,
 Faire en despit de vous, & de vox cieux,
 Au saint honneur de chasteté la guerre?*

XXXVI.

*Cest or flé, ce marbre, cest ivoire,
 Ces beaux œillets, dont l'Aurore se pare :
 Et de ces deux Zaphirs la beauté rare,
 Qui va pillant des trois Graces la gloire :*

Ne me pourront sortir de la memoire :
Non, bien que moy de moy-mesmes i'esgare :
Non, quand encor le Nautonnier auare
M'aura passé en la region noire.
La preuue assez (ó Dame) l'un tesmongne :
Car, bien qu'en toy mon cœur de moy s'eslongne,
En moy de toy va croissant la pensée.
J'espere aussi que le fleuve oublieux
En me noyant & la bouche & les yeux,
Ne te rendra en mon ame effacée.

CHANT

CHANTÉ AV MONT PARNASE

PAR PHEBUS

Aux Muses, eternisant ANTOINE DV MOVLIN.

L'esprit du Ciel en terre descendu,
Pour trauaillant avec vous se dépendre,
Je voy nostre air glorieusement fendre
D'un vol allai gre hautement estendu.
Ià le voici aupres de nous rendu,
Pour de ma branche immortel chapeau prendre,
Pendant qu'en bas dessus la ieune cendre
Maint œil se voit en tristes pleurs fondu.
Sus donq, mettons le (ó saint nombre de Sœurs)
Pour compenser ses louables labeurs,
Au reng heureux de ma sçauante troupe.
Pontus de Tyard.

*Et qu'il soit creu (disoit Phebus aux Muses)
Que par faueurs de voꝝ graces infuses,
Il est viuant au mont à double croupe.*

FIN DV SECOND LIVRE.

AMOVR IMMORTELLE.





A SA DAME.

Si ces petis tesmoignages vous semblent indignes d'estre receuz en la preuue, laquelle ie desire faire de la grandeur de mon affection : du moins qu'ils n'empirent les autres : & tirez en argument, que le craintif, quand avec plus d'industrie il pense se iustifier, moins pertinemment declaire la verité, laquelle il tasche descouvrir. Je confesse que ces discours passionnaires peuuent estre contrefaiz par les livres : mais i'ose me vanter, que vostre iugement employé à discerner le feint, du veritable, connoistra, par vne secrette difference, en quoy l'un ne ressemble à l'autre. S'il est dit, que c'est à moy perdre temps, & à vous ennuy de mon importunité : ie le confesse : Que cela toutefois rende mon affection de moindre merite, ie ne sçay avec quelle raison il me pourroit estre persuadé. Les ans (car avec tel nombre ie mesure) multipliez ne me laissent mentir : & la vertu (si i'ose m'auancer ce mot) de mon honneste amitié est assez fermement appuyée, pour ne pouuoir estre sappée d'un debile contraire. A vous seule, Madame, i'ay tousiours remiz la connoissance d'un merite caché à tout autre, pour vous estre communiqué. Aussi

n'atten-ie que de vous vne opinion, telle, que vostre gentil esprit scet concevoir : & si elle m'est defauorable, iagrate ma fortune : mais si elle flechit à ma faueur, contente ma vie, continuée en vne deuote obeissance de voz commandemens.

1554.

AMOVR IMMORTELLE.





TROISIEME LIVRE

DES

ERREURS AMOUREUSES

SONNET I.

*A l'œil brillant, qui m'englace, & m'enflame :
Au noir sourcil, qui m'esperonne, & bride :
A celle main, qui m'egare & me guide :
Au riz, qui d'heur & me foule, & affame :
A celle bouche, où s'enrose & s'embame
Vn baiser sec, & vn baiser humide :
A celle voix, nourrice, & homicide,
Qui à ma vie & donne & ofte l'ame :
Pour compenser la douce mort, & vie,
Que ie pren d'eux, & qui d'eux m'est rauie
De mon Auril au plus verdoyant lustre :
Ie vois trompant en leur faueur la barque
Du vieil nocher, & l'impiteuse Parque,
Par mes escrits, d'une cautelle illustre.*

II.

*Celle beauté, dont la menteuse Grece
Va emperlant sa trop requise Heleine :
L'amour d'honneur de l'honneste Romaine
D'autrui en foy trop chaste vengeresse :
Le gentil cœur, la dispose allegresse,
Le Royal port de celle Egyptienne,
Qui se gardant, & la promesse fienne,
Feit de sa vie à Antoine largesse :
L'esprit, la grace, & tout ce, que les cieux
Peuvent monstrier de parfait à noz yeux,
Est peint au front de ma toute diuine :
Mais, que me sert de mourir en l'aimant,
Si ie me sen d'estre aimé d'elle indigne?
Hée, que ma foy est bien de diamant.*

III.

*Non simplement sa grand' beauté prisee,
Comme vn obiect enamourant les cieux,
Ny les doux trets de ses rayonnans yeux,
Ont ma pensée en ce point embrasée :
Celle vertu du Ciel autorisée,
Celle vertu sainte m'embrasa mieux :
Et puis Antere alluma mille feux
En mon ardeur, d'ardeur fauorisée.
Vostre beauté fut le fusil, Madame,
Vostre vertu l'estincelle, & la flame
Fut contr'amour, mon cœur, la meche esprise.
Glissez sur moy, ô ans, glissez sus elle,
Car malgré vous, la flame & l'estincelle
Rechaufferont encor ma cendre grise.*

IIII.

*Pere diuin, sapience eternelle,
 Commencement, & fin de toute chose,
 Où en pourtrait indeleble repose
 De l'Vniuers, l'Idée vniuerselle :*
*Voy de tes Raix la plus belle estincelle,
 Qui soit çà bas en corps humain enclose,
 Que la trop fiere impiteuse Parque ose
 Tirer du clos de sa cendre mortelle.*
*Donq de mon feu pourra la flame claire,
 Qui à vertu heureusement m'esclaire,
 Me delâisser en tenebreuse plainte ?*
*Ah non : plustost pleuee la cruauté
 Du ciel sur moy, que voir celle clarté
 De mon Soleil, auant son soir esteinte.*

V.

*Du riche oiseau de Iunon les cent yeux,
 Ne peuuent tant veiller la blanche Vache
 (Ta race chere, ancien fleuve Inache)
 Qu'un Dieu facond ne la rauisse aux cieux.*
*Malgré la Tour du Roy trop curieux,
 Qui dans l'erain la belle dame cache,
 Au sein aimé l'Amant caché se lache,
 Soux le tresor de son or pluuiieux.*
*Mais trop en vain Mercure est bon sonneur,
 Pour endormir ta vigilante cure,
 Facheux respect, facheux respect d'honneur.*
*Mais trop foible est, or puissant, ta nature
 Pour faire entrer l'amoureuse douceur
 Aupres d'un cœur que la rigueur emmure.*

VI.

*Pour t'enrichir, ie n'esten la puissance
De l'aueuglée, inconstante Deesse :
Assez t'en est prodigue sa largesse,
Et ne te plaist si vile obeissance :
Pour t'embellir, mon desir ne t'agence
D'une beauté, qui plus me lasche, ou presse :
Ces yeux, ces trets, ont assez de rudesse,
Et leur douceur en prend assez vengeance.
Ta suffisance à Fortune fait honte :
Et ta beauté la Nature surmonte :
Que puis-je donc te vouër pour estreine,
Fors que l'esprit? qui d'immortelle preue
Fait que tousiours, en t'adorant, se treuve
Ferme ma foy, & plaisante ma peine.*

VII.

*Quel ioug, quel faiz, quelles forces estranges
Rendroient ailleurs ma seruitude esclaué?
Ne crains point, non, qu'autre prison m'enclaué;
Que celle là, Deesse, où tu me ranges.
Rien n'a sur moy celle, qui mes louanges
Alloit d'orant de sa parole graue :
Ny l'autre encor, qui sur son front engraue
Et la vertu, & la beauté des anges.
Les sains chaynons de ta parole riche,
Les traiz de l'œil libéralement chiche,
De cent beautéz la grace plus naïue,
Du plus beau Ciel ton esprit descendu,
Entour mon cœur ont vn tel lax tendu,
Qu'ailleurs ne peut mon ame estre captiue.*

VIII.

*Deà, comme ofay-ie ainfi fauorifer
Mon foible effort en la mondaine guerre :
Si mes deffeins (Fortune) font de Verre,
Tu peux (mais, las, tu as peu) les brifer?
Deà, comme en vain vouluç-ie vn neu prifer,
Que la bonté naturelle au cœur ferre?
Et fi mon heur s'enfeuelit en terre,
Que veux-ie tant du Ciel m'autorifer?
La bien-veillante amitié d'une Seur,
Et d'une Dame vne amere douceur,
Pauois dreflé Colomnes de ma vie :
La mort, ah, ah, la Mort celle ha rauie!
Et cette cy, de fes vertuç hautaine,
Me fait mourir de plaifir, & de peine.*

IX.

*En la froideur de ton criftal gelé,
En feu viuant dans ma moëlle tendre,
Tu vains Denife, & Oliue, & Caffandre,
Et moy Vandome, Anjou, & le Pulé.
C'eft trop, ma Nymphé, hélas, c'eft trop brulé.
Ce mien, tien cœur, ce mien cœur eft en cendre :
Et cef éfprit, que ie voulois dependre
A l'adorer, de moy s'eft efoulé.
Melline, eſtrainte en l'amoureux lien,
Rend plus mielleux l'efprit Catulien
Au vers mignard de fon heureux Balf.
Donç adouci la rigueur qui me touche :
Car fi ie voy ta beauté moins farouche,
Ie te peindray d'un pinceau plus naïf.*

X.

Oeil eslongné du Jour, qui te recrée,
 Comme, en l'obscur d'une Nuée épaisse
 Peux tu tirer une si vive espece
 D'un corps, non corps, qui vainement se crée?
 Cœur martelé, quelle Eride est entrée
 Dedans ton Fort? quelle peste crainte est-ce,
 Qui d'engendrer ta ruine te presse,
 Et d'alaiter la fere de Matrée?
 Tourne avec moy, tourne avec moy, mon œil :
 Le moindre raiç de nostre beau Soleil
 Chassera l'ombre, & le tenebreux songe.
 Courage, ô cœur, courage, où ie te meine :
 Vn rix serein, vn autre fils d'Alcmene,
 Affommera la fere, qui te ronge.

XI.

Sont-ce ces prez, où ma Deesse affable,
 Comme Diane allaigrement troussée,
 Chantoit vn chant de ma peine passée,
 Et s'en rendoit soy-mesme pitoyable?
 Est-ce cest Orme, où d'un rix amiable,
 Disant, A dieu gloire de ma pensée,
 — Mignardement à mon col enlacée,
 Elle me fut d'un baiser fauorable?
 Et deà, où est (ô prez defleurez) donq
 Le beau tappiz, qui vous ornoit adonq?
 Et l'honneur gay (Orme) de ta verdure?
 Languissez vous pour ma Nymphette absente?
 Donques sa veue est elle assez puissante,
 Pour, comme moy, vous donner nourriture?

XII.

*Quel Dieu graua cette majesté douce
En ce gay port d'une prompte allegresse?
De quel lys est, mais de quelle Deeſſe
Cette beauté, qui les autres destrouſſe?
Quelle Syrene hors du ſein ce chant pouſſe,
Qui deceuroit le caut Prince de Grece?
Quelz ſont ces yeux? mais bien quel Trophée eſt-ce,
Qui tient d'Amour l'arc, les trets, & la trouſſe?
Ici le Ciel liberal me fait voir
En leur parfait, grace, honneur, & ſçauoir,
Et de vertu le rare teſmoignage.
Ici le traître Amour me veut ſurprendre.
Ah, comme ardroit mon cœur reduit en cendre?
Comme en deux parts le puis-ie mettre en gage?*

XIII.

*Pay, mon cœur, j'ay, j'ay beaucoup fait pour toy,
De n'ouurir point à ce deſir la porte.
Làs, tu eſtois, helàs, tu eſtois morte,
O l'honneur ſeur de mon amour, ma foy.
Vn digne obieſt, pour me tirer à foy,
En ſa faueur mon iugement transporte :
Mais ie ſuis ſerf d'affection trop forte,
Pour engager plus que ie n'ay de moy.
Si d'un eſprit le plus ſain iugement
Çà, & là vogue, & donne librement
Toute louange aux beautez meritée :
Deà, comme n'eſt l'affection tentée?
S'elle eſt aueugle, & en ſuſpecte guide,
Que ne rend elle' au iugement la bride?*

XIII.

*Riches trefors, où la Nymphé qui garde
Mon ame esclave en sa propre victoire,
D'or, & de foye, & de perles la gloire
A esmaillé de sa main plus mignarde :
Chers ornemens, lors que ie vous regarde,
Heureusement ie peins en ma memoire
Les bras marbrins, les deux pommes d'ivoire,
Qu'Amour conferue en plus songneuse garde.
Puis tel desir bien souvent m'esperonne
Que cent baisers mille fois ie vous donne,
Pleignant ainsi : Ah beautex angeliques,
Quand s'esteindra cette ardeur, qui me presse?
Doy-ie long temps, lointain de ma Deesse,
Idolatrer vainement ses reliques?*

XV.

*Ton œil perçoit d'un raiz de sa douceur
Si doucement le profond de mon ame,
Qu'il entr'ouurit un spirail à la flame
Qui me nourrit, & deuore le cœur.
Lors soupirant d'une molle langueur,
Je voulux dire, & ne peu, las! ma Dame,
Laisse piller à mes leures le bame,
Qui sucra l'amer de ta rigueur :
Quand me sentant toutes parolles closes,
Loignant ma bouche au corail, & aux roses,
Je t'inspiray mon amoureux courage.
Ah baiser, ah amoureuse jagette,
De quelle ardeur euidentement secrette
R'enflamas-tu mon cœur, & son visage?*

XVI.

*O temps heureux, quand ma penible vie,
Se nourrissoit de l'espoir de sa peine!
Quand ta beauté craintivement hauteine,
Auilissoit l'honneur d'estre servie!
O de l'effect promesse mal suivie,
Rendrois tu bien mon esperance vaine?
O foy, apuy de la police humaine,
Te serois tu à Fortune asseruie?
Donques i'auray à mon aspre souci
En ta rigueur trouué plus de merci,
Qu'en ta pitié de douceur asseurée?
Donq tu feindras ta foy, & ie viuray?
Hà non, ma Nimphe, il ne peut estre vray :
Car ma fin est à ta foy mesurée.*

XVII.

*Deà, en faueur de qui doiuent donq luire
Tes deux Zaphirs, tes deux brillans flambeaux?
Et deà, pour qui en tes mollets coraux
Est ce Nectar qu'un Paradis respire?
Au souuenir de qui doit ton cœur rire?
Qui est l'obiet de tes pensers plus beaux?
N'imite, hélas, la Nympe aux froides eaux,
La trop fragile, & peu constante Argire.
Si ton desir ne veut au mien répondre,
Tu me verras, comme Selemne, fondre
Et mes deux yeux s'escouler en riuere :
Où tout Amant delaiissé de sa Dame,
Venant noyer son amoureuse flame,
Recouvrera sa liberté premiere.*

XXII.

*Diuin Ronfard, qui de plume gentille
 Mignardes mieux les amoureux escris,
 Vn mol chappeau des rameaux de Cypris
 Entour ton front mollement entortille.
 Gentil Bellay, de qui le diuin stile
 Fait estonner les plus braues esprits,
 Couronne toy (ton plus desiré pris)
 De la faueur de ta branche tranquile.
 Orne ton chef, orne, mon Defautelz,
 De cent honneurs, cent honneurs immortelz,
 Qui chanteront ton nom par tout le Monde,
 Mais suis-ie point de vostre heur enuieux?
 Non, non : car i'ay vn autre heur plus heureux,
 L'aspect benin de mon Estoille blonde.*

XXIII.

*Ruisseau d'argent, qui de source inconnue
 Viens escouler ton beau cristal ici,
 En arrosant aux pieds de mon bissy,
 Le roc vestu, & la Campagne nuë :
 Pour la pensée en mon cœur suruenue,
 Quand pres de toy ie fondois mon souci,
 Je te vien rendre eternal grammerci,
 Couché aupres de ta Riue chenuë.
 Vn vert esmail d'une ceinture large
 T'enjaspera & l'une & l'autre marge,
 Puis t'escriray ces vers sus vn Porphire :
 LOIN, LOIN, PASTEURS, SI PROFANES VOUS ESTES,
 CAR LES NEUF SEVRES, EN FAVEUR DES PORTES,
 M'ONT CONSACRÉ LE MACONNOIS BAPHIRE.*

XXIIII.

*Des traits benins de celle image sainte
 Là desseignée en ma ieune verueur,
 D'heureux amour au tremblant de mon cœur
 Soit l'assurance indelebement peinte :
 D'un neu sacré, qui d'une estroite estrainte,
 Rend l'incertain, certain : le douteux, seur :
 Soit l'inconstant fragile fait sans peur,
 Pour rebeller à tout autre contrainte :
 Puis que ie sen jà l'heur, que m'a promis,
 Par son conseil, l'heroe des amis,
 L'esprit errant, du grand Protéfilas.
 Ma Nympe m'aime, & d'autant de durée
 Sera sa foy, que s'elle estoit iurée,
 Sur le tombeau d'Hercule, & d'Iolas.*

CHANÇON.

*Ma maiſtresse esmeué à pitié
 Du trauail de mon amitié,
 Me choiſſant pour ſa moitié,
 Ioingne à ma vie heureuſe,
 L'Androgine amoureuse.
 Les raiꝝ du Soleil gracieux,
 Qui m'embrasent de mille feux,
 Soient transformez en deux beaux yeux,
 Qui r'allument mon ame
 D'une plus douce flame.
 La face d'Oeillets & de Liꝝ,
 Et celle bouche de Rubiꝝ,
 Ne me tienne ſon Paradis,
 Pontus de Tyard.*

De Musq, d'Ambre, & de Roses,
Toujours à portes closes.
La rigueur qui m'emprisonna,
Qui à la Mort me condamna,
Et l'aspre aigreur qui m'eslongna.
En douceur soit changée,
Et ma vie allongée.
O vie, qui es si long temps
Triste pourtrait des mal contens,
Craignant qu'en l'Auril de tes ans,
La fiere destinée,
Finisse nostre année;
Jouïssons du feu appresté,
Par vne Angelique beauté
Qui brusle si fort nostre esté,
Qu'encor espoir il donne
D'ardoir en nostre Automne;
Pendant que l'objeâ, qui nourrit
Le plus vital de mon esprit,
Par vn labeur au ciel escrit,
Hausse dessus son æfle
Mon amour immortelle.
Je veux, Chançon, le plus doux son,
Qu'onq retentit ma Lyre.
En ta faueur eslire.

XXV.

Si follement ie me le persuade,
Le iugement ainsi me subornerent
Tes doctes vers, qui mon honneur sonnerent,
Tes vers gentils, ô ma blonde Naiade :
Si mon cœur est heureusement malade,
Ainsi, ainsi, tes yeux l'empoisonnerent,
Qui contre moy traitreusement tournerent
Les trets benins d'une meurtriere œillade.

*Vn beau penſer gayement me deçoit,
Mon cœur ne ſent la douleur qu'il reçoit,
Tant transportée eſt mon opinion :
Mais trop heureuſe eſt l'opinion folle,
Si tes beaux yeux, & ta douce parole
Du fol venin ſont le Doricnion.*

XXVI.

*Eſpoir ſuperbe, & ton deſir hautain,
Faux nourriſſons de ma chere penſée,
Ce coup, ce coup, eſt ma force effacée
Qui vous nourrit ſi longuement en vain.
Voy, vil pouuoir, voy, pouuoir incertain,
Ton dextre effort, ta brauade abaiffée.
Helas ie meurs, & ma vie bleſſée
N'attend qu'un terme impiteux & ſoudain.
Haa, traître Amour, tu m'as bien fait entendre
Comme tu peux un cœur reduire en cendre,
Et que de moy la verdure eſt rauie.
Corps languiffant, puis que ta molle eſcorce
N'a peu ardoir ſur ſi brulante amorce,
Hé meurs, meurs, meurs, ſi tu as point de vie.*

XXVII.

*Lors qu'un corps eſt malade, languiffant
De peu à peu, ſa force diminue :
Et plus, plus eſt la douleur continue,
Moins de ſentir le mal il eſt puiſſant :
Mais le penſer en un eſprit gliffant
Secrettement, d'une beauté connue
Rend autrement la peine entretenue :
Car plus il penſe, & plus de mal il ſent.*

*Qu'eussions nous fait de noz deux maux eschange.
 Vous trouveriez vostre conseil estrange :
 Deà, eslongner l'obiet de mon martire?
 L'esprit en moy n'est rien, que le penser :
 La pensée est ce qui vient m'offenser :
 Il faut que moy donq de moy ie retire.*

XXVIII.

*Tu scez disertement tirer d'obscurité,
 Du grand peuple Gaulois la superbe origine :
 Tu scez avec quel branle vne prose chemine,
 Et deffoux quelle loy vn vers est arresté.
 Tu scez connoistre au Ciel, quelle immortalité
 Suruit à nostre mort : d'une essence diuine,
 D'un secret naturel, de sa cause, & son fine,
 Tu scez subtilement montrer la verité.
 Mais si tu as iamais par quelque espreuve appris,
 Quel coup la fiesche fait de l'enfant de Cipris,
 Et quel remède il faut, mon cher, mon cher, Sauvage :
 Oblige moy autant de ta fertile voix,
 Que ton gentil labour oblige les François,
 Aufquels tu sers de Barde, & de Druide, & d'Eubage.*

XXIX.

*Au plus beau feu qu'onq le Ciel deferma,
 Pour sa lumiere à noz yeux faire apperte,
 Mon ame estant pour sacrifice offerte,
 Deuant tes pieds, Deesse, s'alluma :
 Quand celle ardeur, qui plaintiue fuma,
 Comme embrasant vne ieunesse verte,
 En s'exhalant fut veué, & descouuerte,
 Dont le vulgaire ignorant la blasma.*

*Helas ie puis si peu l'amour courir,
 Que si ie veux l'œil, ou la bouche ouvrir,
 Il faut qu'un tret, ou qu'un soupir en sorte :
 Et ce pendant, voici, pour me deffaire,
 . Le vil troupeau de ce grossier vulgaire,
 Qui à l'honneur d'un faux respect fait scorte.*

XXX.

*De l'impiteux, qui les Drois Cypriens
 Tient à mespris, taschant de les enfreindre :
 De ce chagrin s'efforçant de destraindre
 Les sacrez neuz des amoureux liens :
 Du vieil fascheux, qui les feux Paphiens,
 Veut deflamer, obscurcir & esteindre :
 O Iupiter infernal, qu'on doit craindre,
 Te soient sacrez & la teste & les biens.
 Deà, souffrez vous, ô esprits amoureux,
 Cest ignorant, barbare, iniurieux,
 Nous diffamer, & nous nommer profanes?
 Sus massacrons-le, & empourprons noz mains
 Dedans son sang, ainsi que les Romains,
 Qui librement immoloient les Zoanes.*

XXXI.

*Du plus vil tort, & de plus vile noise,
 Des plus vils mots, de plus vile malice
 Dont le vil teint de l'Enuie palisse,
 Encor m'affaut la Craffe Maconnoise.
 Ma patience au Ciel les deux bras croise,
 Au Ciel, qui voit la vertu, & le vice :
 Qui ne permet que la vertu languisse,
 Et que ma plainte en vain iusqu'à luy voise.*

*Pendant, Chandon, qu'une vie sans peine
 Tu vis heureux au riuage de Seine,
 Où la chanson, en Helicon choisie,
 De ton Magni, tous les soucis te ront :
 Et où Iodelle engrave sur son front
 L'honneur plus cher de notre Poésie.*

XXXII.

*Mon œil peu cant beuant alterément
 D'une beauté l'amoureuse douceur,
 Glissantement m'attira dans le cœur
 Le doux venin d'aggreable tourment.
 Dans le cœur fut sublimé hautement
 Vn esprit, fol d'aneuglée fureur,
 Qui transporté en deuoyée erreur
 Contre ma paix m'esmeut mutinement :
 Mais tout soudain qu'en la beauté diuine,
 Qui m'empoisonne, & m'affolle, & mutine,
 J'ay vn doux tret, doucement resuccé,
 Je ne suis plus malade, n'incensé,
 Ny contre moy collerement mutin.
 Oh, rare effet d'un miel Trapesuntin !*

XXXIII.

*Mon esprit ha heureusement porté
 Au plus beau Ciel sa force outrecuidée,
 Pour s'abbreuuer en la plus belle Idée,
 D'où le pourtrait j'ay pris de ta beauté.
 Heureusement mon cœur s'est enretté
 Dans ta beauté d'un libre œil regardée :
 Et ma foy t'est heureusement gardée,
 Et t'a ma bouche heureusement chantée :*

*Mais si encor heureusement j'espere,
Qu'en fin ton cours (ô ma divine Sphere)
Veut affermer la crainte, qui me touche,
J'auray parfait en toy l'heur de ma vie,
Et toy en moy l'heur d'estre bien servie
D'esprit, de cœur, d'œil, de foy & de bouche.*

FIN DV TROISIEME LIVRE.

AMOUR IMMORTELE.





LIVRE

DE VERS LIRIQUES'.

CHANT

EN FAVEUR DE QUELQUES EXCELLENS POETES
DE CE TEMPS.

*Soit que l'Astre de la nuit
Tombe, ou que Phebus deuale,
L'on sent par mesme interualle,
Que l'une l'autre heure suit.
L'Eternel, premier moteur,
Mille fois mille ans assemble,
Desquels l'un l'autre ressemble :
L'ordre d'enhaut est certain,
Guide de divine main :
Et çà bas tout est menteur,
Mesmement l'espoir humain.
Tel vaillamment se perdit
Souz la Troyenne victoire,
Esperant que la memoire*

*Le pris de foy luy rendit,
Qui dedans son fang noya
Sa vie, & l'efpoir ensemble.
Telle ame encor de peur tremble,
Combien qu'elle foit dehors
Du pufillanime corps,
Qu'on chante, qui desploya
Ses bras contre les plus fors.
Heureux (puis que le feul lox
De nous apres nous demeure,
Et qu'il faut que l'homme meure)
Celuy, de qui n'est encloz
Le nom deffouz le Tombeau.
Heureux, qui refifte contre
L'obfcur oubli : & rencontre
La faueur, les doctes vers
Des frons de Laurier couuers,
Qui le font luisant, & beau,
Mort viure par l'Vniuers.
Tenez vous donq affeurez
D'estre heureux, ô vous, qui estes
Amis des sacrez Poëtes.
Vous, qui Parnafe honorez,
Voyez, ô diuins Efprits,
Que def-jà fus vous redonde
Le miel de vofre faconde
Sur les Princes refpandu,
Ou aux trets d'Amour perdu :
Et le bruit de vox efcriss
Est par ce monde estendu.
Je voy la Pofterité,
Qui prend en noz ans naiffance,
Vous offrant pour recompense
L'honneur par vous meritê.
Le doux fruit de voz travaux
Soit cueilli en la louange
Immortelle, qui vous venge
Des corbeaux iniurieux :*

*Et qui voꝝ noms glorieux
Tire du peril des eaux,
Du profond fleuve oublieux.
Le Ciel implacable, & fier,
D'un œil enflamé regarde,
Lors que sa iuste ire il darde
Sur l'ingrat, sur le meurtrier
De l'honneur & de vertu.
Gardez vous d'ingratitude,
N'esprouuez la fiesche rude
Qui clost le chemin des Cieux,
Et crene aux Mortels les yeux.
Il est jà tout abbatu,
Qui est ennemi des Dieux.
Sus, non ingrats succeffeurs,
Poussez d'un à l'autre Pole,
Des trets de vostre parole,
Les sains Prestres des neuf Seurs,
Et leur Apollon HENRI,
Qui d'une egale balance
Poise la plume & la lance :
Qui l'honneur deu va baillant
Et au docte & au vaillant :
Et qui le siecle peri
(Siecle d'or) va recueillant.
Les Dieux benins ont fait voir
En la fertile prouince,
De tant digne & rare Prince
L'accroissement du sçauoir.
Deuant l'ynique FRANÇOIS,
Auoit descouuert la course
De la Cabaline source,
Dont son aage il arrofa :
Puis au saint Mont reposa,
Où, au langage François,
Plus riche asle il composa.
Lors fut au sacré palaiꝝ
D'immortalité, nommée*

L'inuisible renommée
 De Mellin de Saingelai.
 O que s'il vous fait iouir
 De la douceur distillée
 De sa plume emmiellée,
 Heureux siecle, qui auois
 (Direx vous) le Leut, la voix,
 Qui se sçurent faire ouïr,
 Des oreilles de deux Rois !
 SCEVE si haut son sonna
 Sur l'vne & l'autre riuere,
 Qu'avecques son mont Foruiere
 La France s'en estonna :
 Qui premier la course ha pris
 Par la louable carriere,
 Laisant les autres derriere
 (Que luy peut en murmurant
 Nuire le vil ignorant ?)
 Premier emporte le pris,
 Auquel tous vont aspirant.
 Voyez encores l'Amour,
 Qui heroiquement parle
 Souz Heroet. Voyez Carle ,
 Qui dort en l'heureux seiour
 Du mont au double coupeau.
 Voyez Heleine Gregeoise,
 Habillée à la Françoisise,
 Par Salel : oyez le chant,
 Que ça, & là, ya touchant
 Le ieune docte troupeau,
 Qui se monstre en se cachant.
 Des Mafures soit loué,
 Qui au bien imité style
 Pour vn doublement Vergile
 Des Muses est auoué.
 Faites qu'à Marot heureux,
 Formant sa veine fluide
 En Roy Hebrien, ou Ouide,

*Les longs ans ne nuisent rien :
N'à Martin, qui ha fait sien
Le beau discours amoureux
Du disert Italien.*

Osera quelqu'un celer

*L'honneur de ta main, qui guide
L'immortalisante bride
Du cheual nouant par l'air.
Ronsard ? Tu t'es peu vanter
En François fredons liriques,
Prince des neuf Grecs antiques :
Pendant que le tret puissant
De l'aueugle esblouissant,
Feit si bien Bellay chanter
Son rameau verpallissant.*

Deà, que ne sont immortelz

*Ces vers, que ie vueil dependre,
Pour faire la gloire entendre
De mon ieune Defautelz,
Qui ha en ses premiers ans
Fait preuue tant honorée
De sa plume enamorée :
Et qui le tort ha remiz
Au front de ses ennemis ?
Sus, logez le au rang des Grands,
Que le Ciel luy ha promis.*

Voicy, ma Muse, voicy

*L'aspre coutumier martire,
Qui de ce chant me retire,
Pour chanter l'autre souci :
Le doux souci qui me ront
Le fil de toute autre trame,
Pour chanter le tret, la flame,
Et les longs penfers ardens
Sans cesse en moy residens :
Mais si bien peints sur mon front,
Qu'ils sont assez euidens.*

Donq, m'amie, retournons

*A mes peines languissantes,
 Et sus æfles plus puissantes
 Laissons voler les beaux noms
 Grauez indelebement
 Et non perissable ourage :
 Et m'emplume le courage
 De telle legereté,
 Que mon labeur soit porté
 Au superbe firmament
 De leur immortalité.*

CHANT A SON LEUT.

*Chante, mon Leut, non la mortelle plainte
 Dont iustement, làs, ie me passionne :
 Mais la beauté dont ma Deesse est peinte,
 Chante, & de toy, rien qu'elle ne resonance,
 Y employant la mieux parlante corde
 Que touche Albert, ou que Saingelais sonne.
 Laisse le son, que l'inique discorde
 Te fait chanter pleignant ma peine dure,
 Et à ma voix vn plus doux chant accorde.
 Chante cest or filé par la Nature,
 Pour enrichir de blonds cheveux la teste :
 Qui pallit l'or de sa riche coiffure.
 Chante ce front, ce Ciel, ce siege honneste,
 Où la Vertu en majesté repose,
 Et de l'aimer me poind & admoneste.
 Chante le teint de celle blanche rose,
 Qui la beauté de toute fleur efface
 Au plus beau iour du plus beau Mois desclose.
 Chante ces arcs, soux lesquels Amour passe
 Quand sa douceur benine, ou rigueur fiere,*

De vie ou mort m'affeure, ou me menace.
 Chante la graue & modeste maniere
 De ces beaux yeux, que le Soleil honore,
 Comme allumant son feu en leur lumiere.
 Chante ce pourpre & ce lait, qui colore
 Vermeillement & l'une & l'autre iouë
 Faisant de soy enuieuse l'Aurore.
 Chante ce nez dilicat : mon Leut, louë
 Les deux Rubis, & les Perles pareilles,
 Que l'Orient en sa richesse auouë.
 Chante ces deux impollues oreilles
 Closés au mal, & non iamais fermées
 Aux saints propos des celestes merueilles.
 Chante ces cent & cent graces semées
 Parmi ce ris, ris chastelement folastre,
 Qui tient en moy cent torches allumées.
 Chante ce col, la colonne d'albastre,
 Soutenement du chef de mon Idole,
 Qui me rend tout vainement idolastre.
 Chante le droit, chante le gauche Pole :
 Chante le pur de la voye lactée,
 D'où le penser seulement me console.
 Chante la main doctement vfitée
 A te sonner : admirable à escrire
 L'inuention du rare esprit diçée.
 Ne chante point ce que ie n'ose dire :
 Tout ce parfait, que l'honneur esté cele,
 Que craintif i'aime, & sans espoir desire.
 Mais chante moy celle essence immortelle,
 Qui, pour tenter du Ciel nouvelle trace,
 Son æfle empenne, & son vol renouuelle.
 Chante combien celle diuine grace
 Gaigne sur moy, & scet viuement peindre
 L'amour au cœur, & le dueil en la face.
 Si tu ne peux à la louange atteindre,
 Que la beauté merite de ma dame,
 Veuilles au moins si doucement te pleindre,
 Qu'elle ait pitié (triste Leut) de ma flame.

ODE PREMIERE.

AV CIEL, EN FAVEUR DE SA DAME.

*Ciel, qui du plus haut desir,
Qui de toy se peut choisir,
En ta plus viue flame
Brule mon ame.
De ta plus clere clarté,
Voy la plus belle beauté,
Comme ta lampe blonde,
Dorant le monde.
Et beninement luy riç
De tes yeux plus fauoriç,
Dont l'heur à ceux tu dardes,
Que tu regardes.
Fais que son nom reuestu
De l'ornement de Vertu,
Rende vn raiz de son lustre
Toufours illustre.
Fais que ses sereins discours
D'vn infatigable cours,
En ta sainte hauteffe
Vaguent sans cesse.
Fais qu'en l'Automne, ou l'Hyuer,
Que les ans font arriuer,
Le Prin-temps de sa grace
Point ne s'efface.
Conferue ce beau tresor,
Les perles, le pourpre, & l'or
Qu'auecques moy encore
Phebus honore.
Mais que des affections
De cent & cent passions*

*Adorée, & requise,
 Seul ell' me prise.
 Fais que ses lampegeans yeux,
 Ces deux Astres gracieux,
 Rendent l'ame à ma vie,
 Qu'ils ont rauie.
 Et que ces arcs hebenins,
 Fais piteusement benins,
 Les trets sur moy ne tirent,
 Dont ils m'occirent.
 Mais qu'un tref de leur douceur,
 Descoché dedans mon cœur,
 Jusques à l'ame pousse
 La mort plus douce.
 Lors les vers que ie feray,
 Richement i'estofferay,
 En louange immortelle
 De toy, & d'elle.*

ODE II.

AV IOVR DES BACCHANALES.

*Loin l'enflée ambition,
 Loin, loin, celle affection
 De l'aure fils de Chryse,
 Qui d'assembler en tresor
 Les pasles monceaux de l'or,
 Feit la premiere entreprinse :*

*Loin les hauts pensers, qui font,
 Que sous vn seuere front
 L'un sourcil l'autre repousse.
 Pontus de Tyard.*

*Loin l'aueugle Archer vainqueur,
Qui d'un tret m'ouurit le cœur,
Le plus doré de sa trouffe.*

*Maintenant ne me voit-on
Baïsser le triste menton,
Auecques songearde mine :
Ià, meurt en moy tout souci :
Ià le libre Dieu voici,
Qui m'enflame la poitrine.*

*Quel accordiscordant bruit
S'entremesle, & s'entrefuit,
Qui mes esprits espouuante ?
Euodé, l'enten au son,
La fremissante chanson
De la folle troupe Euante.*

*Je l'enten sortir du bois :
L'oy, l'oy les Bacchiques voix
Des cors enrrouez, qui tonnent :
Je voy neuf celestes Seurs
Yures des saintes liqueurs,
Qui ce trionse environnent.*

*Voila la brusque terreur,
Et la ioyeuse fureur,
Flanc à flanc à ce char iointes.
Te voici, ô Dieu, qui fais
Deffous ton humide faix
Plier les nerueuses iointes.*

*La superbe maïesté,
La force, & la grauité,
Et la chaste continence,
Sont sous le ioug de tes loix :
Et les sages, & les Rois,
Le murmur, & le silence,*

*La sanglante cruauté,
L'odieuse verité,
L'obscur oubli, la memoire,
La discorde, & l'amitié,
La rigueur, & la pitié,
Accompagnent ta victoire.*

*O fils, ô pere des Dieux,
Cornu, vengeur, radieux,
Martien, piteux, satyre,
Tu me vains : hoh, ie sen bien
Comme est puissant le lien,
Qui sous ton pouuoir m'attire.*

*Cette fureur qui me poind,
Pourtant, n'eneruera point
En moy le pront vouloir masle :
Ie veux, si tu le permets,
Me vouer d'estre à iamais
Ton plus viril Ithyphale.*

*Mes membres vaincus, & las,
Te suiuent en tremblant pas,
Euijé, Libre pere.
Son asne tardif en vain
De pié Silene, & de main,
Bat, presse, & se desespere.*

*Dessus vn lit chancelant
Dans les bras du Sommeil lent,
Frere des trois pasles Fées,
Ie te vois (victorieux)
Sacer deux sommeillans yeux,
Pour honorer tes Trofées.*

ODE III.

DV SOCRATIQUE.

*Le Grec trop audacieux,
Duquel l'infame pensée
Fut jusqu'au Ciel avancée,
Pour y enfermer les Dieux,
Et là les feindre ocieux,
Soupira son indolence,
Lors que l'ame, yure du corps,
Par fatale violence,
Veint aux obliuieux bors.*

*Luy, comme les inhumains,
Qui feirent au Ciel la guerre
Pour l'egaler à la terre,
Sentit les diuines mains
Affommer les discours vains
Dedans sa poitrine infecte,
Qu'encor depuis ont teté
Les nourrissons, de la secte,
Qui fouille la Delté.*

*L'un, qui pense rien n'auoir
Plus immortel que le ventre,
Fait & au Ciel, & au Centre,
L'horrible impiété voir
De son profane sçauoir,
Qu'il soustient, & fortifie
D'un Diogenic baston :
Armé duquel il deffe
Le diuin front de Platon.*

*L'autre va (l'industrieux)
Palliant sa fantaisie
D'un Manteau d'hypocrisie,
Qu'il fait sembler vertueux
Aux fots superstitieux :
Et d'importable ioug greue
Sous l'ombre de piété,
De l'orphelin, & la veuve,
La fuitive liberté.*

*Ny celui là toutefois,
Qui son libre estat auoué,
Ny cest autre encor, qui noué
D'un lien d'estroites loix
Et ses eures, & sa voix,
Feront mon esprit par force
Devenir leur professeur :
Ny par la subtile amorce,
De leur ventreuse douceur.*

*Ne soit par telle façon
Ma tranquillité trompée :
I'ay en leur feinte pipée
Trop bien descouuert le son
D'une trompeuse chanson :
Et mon ame non esprise
Du gout d'un terrestre miel,
Rien n'admire, & rien ne prise,
Que ce, qui est pur du Ciel.*

*Si ne preten-je imprimer
Au blanc tableau d'innocence
Quelque impostrice puissance,
Ou de nouveaux dieux m'armer,
Pour mieux me faire estimer :
Ny le triple neu diffoudre
De ce Politiq Amour,
Qui l'estat humain peut coudre
A son plus calme seiour.*

*Mais ie desirerois bien,
Que la verité cachée
Songneusement arrachée
Du noir Puits Cimmerien,
Avec l'or Saturnien,
Veinssent redorer nostre aage,
Qui par l'alteré souci
De l'Avarice, & l'outrage
De l'ignorance est noirci.*

*D'Aristophane moqueur,
Les Nuës non escoutées,
En vain seroient recitées
Deuant le Peuple amateur
Du langage non menteur :
Du fard de la double feinte
Des dissimulations,
Ne seroit la face peinte
Des humaines actions.*

*La molle deesse Até,
Qui fait au siecle, où nous sommes,
Son paüé des chefs des hommes,
Gluant à l'humanité
La triste calamité,
Dans les Abismes r'entrée,
Fuiroit l'esclair radieux,
Duquel l'equitable Astrée
Viendrait esclairer noz yeux.*

*Lors en noz affections
Ne seroient point poursuuies
Cent pallissantes enuies :
Lors des delectations
Des lasciuës passions
Seroit l'orde troupe estainte :
Lors les vices combatuz,
Fuyans chassez, auroient crainte
Du saint squadron des vertuз.*

*Jupiter prendroit en gré
Du Cecropien office
Le non sanglant sacrifice,
Qui luy seroit consacré
Dessus son autel sacré :
Car la déité moquée
Des grossiers entendemens,
Lors ne seroit point masquée
Sous les humains vestemens.*

*O centre, où sied la bonté
En non mobile assurance,
Fais qu'en ta circonference,
La vagabonde beauté
Des saints raix de la clarté
De ta lumiere seconde
Incorpore sa couleur,
Rendant la Sphere du Monde
En sa parfaite rondeur.*

*Ainsi les erreurs reprend
De l'humaine race ingrate,
Vn disciple de Socrate :
Qui, peu craintif, entreprend
Des hauts secretz, qu'il apprend,
Comme son Daimon l'incite,
Guerroyer les vicieux,
Malgré d'Anite, & Melite,
Le parler calomnieux.*

ODE IIII.

DE SES AFFECTIONS.

*Au plus haut de l'humain chef
Sied l'Ame de la raison,
Tentant voler derechef
En l'eternelle maison,
D'où iadis le Cheual noir,
(Cheual rebour) la fait choir,
Malgré l'autre aux blanches æfles.
Renouellant donc son cours
S'empenne par ses discours
De maintes plumes nouvelles.*

*Elle apporte, en trebuchant,
Deux brandons pernicieux,
Qu'elle allume en approchant
Le cinquieme, & tiers des Cieux.
En ces deux Cieux peuvent voir
Les chetifs Mortelz, ardoir
Deux astres (couple adultere)
Par lesquels d'ireux fouci,
De concupiscible auffi,
L'humaine raison s'altere.*

*Ainsi vient le fier desir
De s'abbreuver dans le sang,
Un colere cœur saisir
Entre l'un & l'autre flanc :
Ainsi l'un est arresté
A lascive volupté,
Lors que la soif de pecune,
Ou la haute ambition,*

*Sacre vne autre affection
A l'aveuglée Fortune.*

*L'Ame (quand luy sont conuuz
Les sacrez, secretz hautains)
Qui de Mars, qui de Venus,
Ha en soy les feux estains,
Scet souz son nalf ranger
Ce naturel estranger.
Làs, la mienne peu experte
Se laisse encor deceuoir
Au commun trompeur Eespoir
D'vn gain de plus grande perte.*

*L'espoir d'vn fruit vicieux,
Ha longuement combatu
L'autre espoir ambitieux
D'atteindre au mont de vertu,
Pendant que l'aage lascif,
L'inutil seiour oisif,
(Deux succulentes nourriffes)
D'vne trompeuse douceur,
Allettoient dedans mon cœur
Le mol troupeau des delices.*

*là s'estoit l'espoir premier
Soumiz aux loix du second,
Qui me faisoit familier
Des neuf Seurs du double mont :
Voici celle, qui ha pris
Son nom, du fils de Cypris,
Qui vn coronnant Panache
(Tesmoin du chant dont le Cœur
Aonien fut vainqueur)
De dessus son chef destache.*

*(Quand la race d'Achelois
Animée par Iunon ,*

*Osa penser de sa voix
Fouler l'Aonide nom,
Le prix de la gloire deu
Au mieux chantant fut rendu ,
Aux neuf filles de Memoire,
Qui ont sur leurs noirs cheveux
Mis l'honneur des dos plumeux,
Pour couronner leur victoire)*

*Je veux de ceci forger
(Dit-elle) vne æfle à tes vers :
A fin que d'un vol leger
Ils portent par l'Vniuers
Le saint honneur de l'obie&,
Auquel tu t'es fait sujet
Sur la Maconnoise rive :
Et qu'encor l'amoureux son
Iusques en nostre Helicon
De ta douce lyre arriue.*

*Depuis j'ay toujours chanté
La rare perfection
D'une Angelique beauté :
J'ay chanté ma passion
Inconstante constamment
En glace, en feu, du tourment
Qui l'esprit me mine, & ronge :
Comme l'homme se seduit
(Le fol) d'un espoir sans fruit,
Qu'en veillant son esprit songe.*

*Quante-fois ay-ie deceu
Les pleurs de mes longues nuits
D'un court vain songe receu
Au mourir de mes ennui&.x
Quels quarlunaires travaux
Se balanceront aux maux
De ma peine affe&e; conneué,*

*Puis que Madame la scet,
Et Pimpiteux, qui ha fait
La ma ieunesse chenuë.*

*Ont quitté mes cheveux blans
Leur ieune naturel teint,
N'ayant encores mes ans
Leur sixieme Lustre atteint ?
Amour, qui fait vn Hyuer
Sur mon Prin-temps arriuer,
De fleurs blanches me coronne,
Quand j'esperois pour honneur
D'vn autre Dieu couronneur,
Vne plus riche couronne.*

*Phebus ne permettroit pas
Que ie fusse couronné
Des tousiours verdoyans bras
De sa fuyarde Daphné,
N'osant entreprendre rien
Dessus le Dieu Cyprien,
Qui ses fleurs dessaisonnées
Fait fleurir en moy, à fin,
Que ie connoisse la fin,
Où elles sont ordonnées.*

*Non de trop vigilant soin,
Non des ans meurs, & discrets,
Ceci peut estre tesmoin :
Mais bien d'autant de regrets
Au centre du cœur naissans,
Que j'ay de poils blanchissans.
Ah, que faut il que j'espere ?
Amour, ma Dame, & ma foy,
Trois coniurex contre moy,
Ont conspiré ma misere.*

Amour (comme il ha peu d'yeux)

*Choisit le cler qui moins luit :
 Mais, làs, il obscurcit mieux
 L'obscurité de ma nuit.
 Ma dame en sa cruauté
 Rend parfaite sa beauté,
 Dont ma foy outreuidée,
 Vengeant, dessus moy, son tort,
 Fait viure avecques ma mort,
 La verité lapidée.*

*Toy seule pourras tuer
 La Mort, Muse, si tu veux
 Ces miens vers perpetuer
 Jusqu'à noz derniers neuzeux.
 Vollez, tristes vers, vollez,
 Et aux mains de celle allez,
 Qui se plait en mon martire,
 Pendant que d'un ponce lent
 Sous un chant doux & tremblant,
 Je vous traine sur ma lyre.*

ODE V.

SVR LA MORT DE LA PETITE CHIENNE DE IANE,
 NOMMEE FLORE :

En faueur de G. des Autelz.

*Qui ne croira que nous sommes
 Immortels? & que les Dieux
 Ont permis que tous les hommes
 Fussent capables des cieux?*

*Vrayement les celestes mains
Distribuent aux humains
Immortalitez egales :
Toutefois à leurs prophetes,
Les bons & sacrez Poëtes,
Elles sont plus liberales.
Car ils sont faits seuls pour eterniser
La peu durable, & deleble memoire,
Et pour le cloz du noir tombeau briser,
Dorant l'obscur d'une luisante gloire.*

*Si moy, qui le flambeau porte,
Qu'il plait aux dieux d'allumer,
Vne chose deux fois morte
L'entreprend reanimer,
Doy-ie penser qu'il me faut
Pousser vn vol iusqu'en haut,
Pour, de la quarte lumiere
Furtiuement empruntée,
Ainsi que feit Promethée,
Donner vie à ma matiere ?
Non, non : s'il plait à mon Soleil doré
Couler en moy quelque raiç de sa flame,
Assez fera le sujet honoré,
Qui succera d'vn si beau feu son ame.*

*Or sus donq, Muse, qu'on tache
(L'aveugle Dieu des Amans
Vn peu de trefue nous lasche)
De voller iusqu'à Romans :
Là du miel de ta douceur
Des-aignir l'aigre douleur
De l'ane, qui pleure encore,
(Tant la mignarde est peu sienne)
Et pleint sa petite chienne,
Sa petite chienne Flore.
La perte n'est telle que vous pensez,
Pour estre ainsi de tant de pleurs suiuite :*

*Escoutez, Iane, & ces larmes laissez,
Je la vous vois maintenant mettre en vie.*

*Le puissant Dieu du tonnerre,
Qui d'un fouci merueilleux,
Perce Ciel, Feu, Air, Mer, Terre,
Et le centre tenebreux,
Espoinçonnoit aux trauaux
Du Ciel ses doux animaux,
Quand, iettant sa veuë basse,
Il vit Iane, qui s'ennuie,
Versant des yeux vne pluye
Sur sa Flore, qui trepasse :
Faisant encor à l'or de ses cheveux,
A son cinabre, à son yuoire, outrage :
Recompenser (dit le pere) ie veux
D'un plus grand bien le tort de ce dommage.*

*Cest animal (tes delices
Iane) ne fera point ars
Sur l'autel des sacrifices
Du braue Dieu des soudars,
Ny offert au brulant chien
Alteré, Icarien :
Et en vain la triple hure,
Horrible, baueuse, & sale,
Songneuse garde infernale,
Bée à si digne pasture.
L'on ha iadis d'un superbe tombeau
L'Aure honoré, la chienne d'Atalante :
L'en dresseray à la tienne vn plus beau,
Comme ell' estoit plus rare & excellente.*

*Acheuant ce mot, il torne
L'un de ses tout voyans yeux
Du costé du Capricorne :
Et du signe pluuiieux,
Où l'enfant Troyen il vid*

*Sous l'Aigle, qui le rautit
 Malgré sa peu seure gande,
 Qui laschant, chiens, couples, leffes
 Loin les ferres larronneffes
 Menaçant en vain regarde.
 Sus mon oiseau (dit-il) obeissant,
 Descens, fens l'air de l'æfle plus legere :
 Va, où tu vois le Rone rauissant
 Ioindre à ses eaux la finueuse Isere.*

*Rame par là la voye torte
 Sur l'un, & l'autre auiron :
 Tot, diligente, & m'apporte
 Flore, qui dans le giron
 De lane dolente dort
 Du froit sommeil de la mort.
 Lors l'oiseau d'une æfle large
 Se donne vent, puis se pouffe
 En terre d'une secouffe :
 Où executant sa charge,
 Rafant le bas, se monstra si soudain
 En defrobbant (le rauisseur) sa proye,
 Que lane encor sous sa marbrine main
 La pense auoir, bien que plus ne la voye.*

*Cette charge delicate
 Plufoft au Ciel ne posa,
 Qu'une estoille en chasque pate
 Le grand Dieu luy embrasa :
 Et dit (luy fichant aux yeux
 Deux petis feux radieux)
 Ainsi de fix flames cleres
 Celle part du Ciel ie pare,
 Qui mon blanc Toreau separe
 Des deux Amicleans freres.
 L'enten encor, que sous l'aspe& benin
 De l'Astre neuf, que j'ay fait, s'enrichisse*

*La terre verte & du Lis, & du Tin,
Des fleurs d'Ajax, de Clitie, & Narcisse.*

*Le vent que l'ane soupire,
Avance toy, & le prens,
Pour (ô gracieux Zephire ;
En halener le Prin-temps.
Et pour arroser tes fleurs
(L'ascine Flore) ses pleurs
Te serviront de rosée,
Pleurs, dont celle, qui te semble
De saison, & non ensemble,
En mourant fut arrosée.*

*Ces doux soupirs, ces pleurs, cest animal
Finix en terre, auront plus haut durée :
P'en iure Stix, le noir fleuve infernal ,
Eau non iamais des Dieux en vain iurée.*

*Ainsi dit le Dieu, qui guide
D'un seul clin d'œil l'Vniuers.
Mais, hola ma chere guide,
Tire la bride à mes vers.
Muse (l'honneste soulas
De mes ennui) crains-tu pas
Que nostre douce guerriere,
Nostre ame, nostre pensée,
S'irrite, & soit offensée,
Que ie chante vne estrangere ?
Puis que l'Amour, qui me fait tant souffrir,
Ne peut glisser dans ses mouëlles tendres,
Vueilles au moins en mon nom luy offrir
Le feu caché deffous mes froides cendres.*

EPICEDE,

OV REGRET A LA MORT DE MONSIEVR L'ESCVYER
DE SAINT SARNIN SON COVSIN.

I.

*Nymphé, qui fit longuement
M'aueç fait verser des larmes,
Pour l'aspr'-aigreur du tourment,
Que les Cypriennes armes
M'ont graué dedans le cœur :
Prestez moy des pleurs autant,
Que veut pousser de douleur
Mon estomac sanglottant.*

II.

*Helas, quelle passion
Trouble mon ame confuse ?
Hé, quelle confusion
A mes tristes yeux refuse
L'humeur, dont ils sont si pleins ?
Qui me fait au cœur sentir
Cent, & cent funebres pleins
Sentr'empeschans de sortir ?*

III.

*C'est la cruauté du fort,
(Vilté de l'humaine race)
Pontus de Tyard.*

*Qui veut, que la fiere Mort
Egal le tout au rien face :
Qui veut que le braue honneur,
Eternellement prisé,
Serue de fueille à vn heur
Traitreusement desguisé.*

IIII.

*En vain l'Homme iournallier
D'un souhait sa vie allonge :
Le premier iour, est dernier,
L'Homme n'est qu'ombre d'un songe :
Or l'Homme se voit haussé
Sur le sommet de plaisir,
Puis d'un conseil renuersé,
Or ore, à terre gesir.*

V.

*Bien, vrayement, la Fortune est
Folle, sourde, aueugle, ingrate,
Qui, des presens qu'elle fait,
Si trompeusement nous flatte :
Et qui fait contre raison
Trebucher les vertueux,
Sous la caute trahison
Des plus lasches vicieux.*

VI.

*De la fameuse vertu
Ainsi du grand-ame Achile,
Se veid l'effort abbatu
Par la main couarde & vile*

*De ce lascif rusten,
Qui le coup lointain donna,
Lors que du Dieu Delphien
Le saint temple il profana.*

VII.

*Contre le fort malueillant
L'on ne peut trouuer remede :
En vain fut sage & vaillant,
L'industrieux Palamede
Contre le Grec caut & fin :
Comme en vain fort & discret,
Fut l'Armé-né saint Sarnin,
Contre son haineux secret.*

VIII.

*Bellerophon n'eust pas mieux
Le doux onguent mis en bouche
A vn cheual furieux,
Pour le rendre moins farouche,
Le mol, ou le paresseux
Devenu prompt, & seruant,
Il faisoit sembler à ceux,
Qui sont engendrez du vent.*

IX.

*Mars n'eust sceu mieux foudroyer
Vne horreur, vne vaillance :
Ny mieux Bellone employer
Le roide faiz d'une lance :
Dont l'Espagnol, dont l'Anglois,
Contre la France bouillans*

*En ont porté maintefois
Les tesmoignages sanglans.*

X.

*Nul tint en vn ieune corps,
Plus de pensées chenuës :
Nul de plus musculeux efforts
Poussa mieux dedans les nuës,
Balle, pierre, barre, pal :
Nul vn saut cheualeureux,
Ou vn hauffement de bal,
Feit d'un nerf plus vigoureux.*

XI.

*Deà, qu'a serui le cœur haut ,
L'allegresse, & l'industrie ?
Si par vn, qui trop moins vaut,
Cette vigueur est meurtrie ?
Merci de la lacheté,
Qu'une cauteleuse main
A vilement acheté
D'un homicide inhumain.*

XII.

*Vn froit serpent, impiteux,
Eternel te ronge l'Ame,
Avec vn remors honteux,
Empourprant ta face infame :
Tousjours d'un horrible dueil
Sois tu tourmenté, sinon
Que sous vn mesme cercueil
Gisent ta vie & ton nom.*

✓ XIII.

*Mais voy, esprit, qui as lieu
En la sainte compagnie,
Estant avecques son Dieu
Eternellement vnïe,
Voy ton honneur qui reluit,
D'autant de langues prouué,
Qu'auoit d'yeux l'obscure nuit,
Qui ton desastre ha couué.*

XIII.

*Si d'enhaut l'on ha pitié
De l'affection humaine,
Voy, làs, voy où l'amitié
Tenebreusement me meine :
Voy, làs, voy le triste cours
Du dueil auquel ie me pers,
Pour l'inutile secours
De ces lamentables vers.*

XV.

*Et si tu prises encor
Nostre prochain parentage,
Fais part à moy, ton Castor,
De ton Celeste heritage :
Ainsi comme ie pretens,
Des beaux tresors de Pallas,
Malgré l'outrage du Temps,
Te faire immortel çà bas.*

ODE,

EN NOM DE SON ISLE.

*Qui ha de l'honneste douceur
De liberté l'Ame sucrée,
Qui chante au Castalien cœur,
Ou qui de tel chant se recrée,
Et à qui le Neêar aggrée
Serui au banquet de Platon,
Entre ici : car ie suis sacrée,
A Pasithée, & Eraton.*

*Mon Pontus me daigne tenir
Comme seiour doux, cher, tranquille,
Où coustumier, il veut venir,
Quand la tumultueuse Ville
Tache, en malice citoyenne,
Sa libre vertu espier,
Pour dans cette eau magicienne
Le iuste courroux expier.*

*Ici folitaire vn autel
Religieux il edifie,
Où son souuenir immortel
Aux noms aimez il sacrifie
De ceux, qui des fleurs anciennes,
Honorant leurs inuentions,
De cent douceurs Hymetiennes,
Arrosent leurs affections.*

*Du Laurier tousiours verdissant,
Du Myrthe mol, du rampant l'hierre,
De l'Oliuier verpalissant,*

*Et du Pampre fraix il l'enferre :
Il y respand la fleur fragile
Du Iasmin, du Pauot tranfi,
De l'odorante Camomille,
Du chaud Thin, & du rous Souci :*

*Afin que ceux, lesquels Cypris,
Ou bien Phebus affectionne,
Puiſſent ici cueillir le pris
D'un bouquet, ou d'une couronne :
Et ſi quelqu'un la fureur ſemble
Sentir de l'un & l'autre Dieu,
Et bouquet, & couronne enſemble,
Il puiſſe cueillir en ce lieu.*

*Autant que viuront les Vertus
De ta Nymphé, autant que Minerue
Luy ſera compagne, ó Pontus,
Ma verdeur en moy ſe conſerue :
Et autant qu'eſt ta belle flame,
Pres de l'honneur, & de la foy
(Contre l'ignorant qui la blaſme)
Autant ſoit celui loin de moy.*

*Qui au roc auaricieux
Tient la Nef de ſon ame ancrée,
Qui d'un travail ambitieux
Blasphème le ſejour d'Aſcrée,
Et qui deſſus ſa face crée
Le ſourcilleux front de Caton,
Qu'il n'entre ici : ie ſuis ſacrée
A Paſithée & Eraton.*

ODE,

LES ROSES DE SON ISLE.

*L'Aurore qui se mignardoit
En desnoiant ses cheveux blonds,
Derrier soy Phebus regardoit,
Ià-ià luy pressant les talons :
Et au souuenir de Cephale,
Sur son teint vermeillement pale
Pleuroit doucement la rosée,
Dont cette Isle estoit arrosée ;*

*Quand pour fuir à la frescheur
Le feu qui m'accompagne, & suit,
Couché dessus ce bord pescheur,
Las d'une languissante nuit,
Montant ma Lyre Lydienne
Au chant de Progne, & Philomenne,
Je vois mille fleurantes roses,
Ou entr'ouuertes, ou desclofes.*

*Vn petit Alabastre vert,
Vn petit Cyndrin bouton,
Je vois beant, & entr'ouuert
Aux pleurs de la femme à Thiton :
Je vois par vne verte iointe
Vne petite blanche pointe,
Puis vne rouge, vn peu mieux née,
En obelisque façonnée.*

*Ic vois d'une egale rondeur
Cinq petits doix fermans vn cloz,
Où vint feuillons crespéz en cœur*

*Etoient mignonnement encloz :
Là, de Cynabre, là, d'Albâtre
Se creusoit vn petit Theatre,
Vne petite forme expresse,
Du gelafin de ma maistresse.*

*P'en veis vne autre qui ouuroit
Le sein de son plus beau trefor,
Et en son centre descouuroit
Vint petites flamesches d'or
Enceintes de feuilles vermeilles,
Au teint de ma Nymphes pareilles,
Quand vne gaye honte assemble
Et sa neige, & son Nacre ensemble.*

*Vne autre à grand peine naissoit,
M'y montrant vn petit brin blanc,
Qu'une espine luy trespassoit
Cruellement le gauche flanc.
Plus languissamment est panchée,
Plus la poind l'espine accrochée :
Et tant plus de sortir essaye,
Plus, plus, croit la meurtriere playe.*

*La blanche, & la rouge ie veiz,
Qui l'une en l'autre se courboient,
Et le teint naif des Rubiz,
Et du lait, s'entre-desfroboient :
La blanche print de sa voisine
Vn peu de couleur cramoisine :
Et d'une blancheur delicate,
La rouge se fait incarnate.*

*Ha, ha, que l'idolatre en vain
Cette mignarde nouveauté!
La premiere pillarde main
(Dy-ie) ravit cette beauté :
Beauté de fraile destinée,*

*Ore viue & ore fenée :
 Beauté (belles) qui vous affeure,
 Que votre beauté bien peu dure*

ODE,

AV ROSSIGNOL, ET A L'ARONDELLE,
 D'VN ENNVY SECRET.

*La pleintiue melodie
 De vostre douce langueur,
 De mon aspre maladie
 M'adoucit l'aigre rigueur,
 Royalles seurs, qui d'une voix gentille
 Remplissez l'air de ma solitaire Isle.*

*Car la chanson vif mourante,
 Que vous desgorgez ici,
 L'occasion me presente
 D'un plus langoureux souci.
 Votre mal est seulement en l'escorce,
 Et l'on m'estraint d'une plus viue force*

*Quand impudemment Terée
 Doublement sa foy perdit,
 L'affection alterée
 Simplement au corps tendit :
 Et moy, qui n'ay corporelle pensée,
 Sen seulement mon ame estre offensée.*

*Vn affecté pucelage
 Desrobbé lasciuement,
 Vous de vengereffe rage*

*Esmeut courageusement
Quand le faillant d'une cruauté caute
Voulut courir vostre honneur & sa faute.*

*La richesse de ma vie,
Las, ma douce liberté,
Me fut cautelement rauie
D'une cruelle beauté,
Qui me fait force, & pour me plus contraindre,
M'arrache encor le vouloir de me plaindre.*

*D'une satisfaite enuie
Or' ore vous vous vantez,
Or' la vengeance suiuite,
Bien-heureuse vous chantez :
Rien, rien ici votre chant ne murmure,
Qu'un pere au fils, l'horrible sepulture :*

*Assez l'impie cuisine
Fut facile à vostre dueil,
Quand la parente poitrine
Seruit au fils de cercueil,
Et que d'un pere vne dent affamée,
Mascha son sang, & sa chair bien aimée.*

*D'une beauté apperceué,
De mon desir amoureux
L'ay l'affection conceué,
Qui m'a rendu langoureux :
Et ay tant fait, qu'une vengeance douce
Dedans le cœur de ma Dame le pousse.*

*Mais fraile est l'heur, qui encore
Vague sus un penser vain.
Vostre plaisir s'incorpore,
Et le mien est en dessein :
Des-jà la mort la vie vous apporte,
Et ie connois ma vie encores morte.*

*La melancolie annelle
Vous relasche quelques mois,
Et puis la saison nouvelle
Renouvelle votre voix,
Qui librement d'une chanson mignonne,
Tereux, Tereux, le nom hai refonne.*

*O, que ma peine cruelle
Ne me traite pas ainsi
Qui se fait continuelle
D'un passionné fouci,
Qui plus s'escrie au travail que l'endure,
Plus rend de foy l'occasion obscure.*

*Que me sert celle fumée,
Que nous appellons honneur,
S'une douleur animée
Me vient estrangler le cœur ?
Que sert au corps une allegresse saine,
Si l'ame vit en languissante peine ?*

*Puis que mon gain est en perte,
Et mon fruit demeure en fleur,
Soit, soit encore couverte
La cause de ma douleur.
Si iustement le dueil en moy demeure
Qu'il me suffit, s'il suffit que ie meure.*

*Tandis vostre chant se double,
Royalles Seurs, & voici
Que l'enfeveli yn trouble
Dans mon discours obscurci,
Et que mon dueil, impuissant de se taire,
Vient lamenter en ce lieu solitaire,*

*Où la fureur, Arondelle,
Pousse ton inconstant vol,
Où tu chantes la querelle*

*D'un tort souffert, Rossignol :
Où le sort veut aussi que ie r'assemble
Mes pas perduz, & mes plaintes ensemble.*

ODE.

LES GRENOILLES.

*Pour avoir esté ingrats
A la Déesse alterée,
Est à voz monstrueux bras
Cette forme demeurée,
Vilains, bourbenay troupeau,
Qui d'un importun usage
Souillez le cler de cette eau,
Et le verd de son riuage.*

*Iunon contre Iupiter
D'un desdain ialoux courcée,
Feit le Pithon irriter
Contre la fille de Cée :
Il la suit pour l'accrocher,
Elle, bannie du monde,
Craintive se veint cacher
En Ortyge vagabonde.*

*S'estant deschargé le flanc
D'une Deité iumelle,
De peur, vn teint pasle blanc,
Par son vermeil s'entremelle :
Encor la pourette fuit,
Et de nouveau fugitive,*

*De soy lasse, & de son fruit,
Devient doublement craintive.*

D'un bruler Icarien

*Toute la terre estoit cuite,
Quand fus vn lac Lycyen
Elle ha arresté sa fuite :
Où mettant sa charge bas
Pensoit refreschir sa bouche,
Mais, comme elle plie vn pas,
Et sur la riue s'abouche :*

Va ailleurs (crie vn Vilain)

*Ternir l'eau de ton haleine,
Va, ou cette (hauffant la main)
T'en fera sentir la peine :
Elle tremblante de peur
Tournant vers luy le visage,
Tasche à luy mollir le cœur,
Par ce gracieux langage :*

Helas, me defendez vous

*Vn bien commun de nature ?
Si l'eau est commune à tous,
Je ne vous fais point d'iniure :
Toutefois mon desir veut
Que le deuoir ne s'estende,
Qu'autant qu'impetrer en peut
De vous vne humble demande.*

Trop, & trop estroittement

*Je vous seray obligée,
Si de cette eau seulement
Ma soif peut estre allegée :
L'eau (votre merci) sera
Vne liqueur Nectarée,
Qui en moy rembrafera
La vie pres-que expirée.*

*Si voꝝ faueurs d'amitié
Du tout indigne me treuuent,
Heé, au moins quelque pitié
Mes petits tendrons esmeuent,
Qui (de fortune prochains
D'elle, les bras ils desplient)
Pour vous rendre plus humains,
Auecques moy vous supplient.*

*Ce pendant qu'elle pensoit
Flechir l'ame leonine,
Deçà, delà, samassoit
Vne grand'tourbe maline :
Le menacer sourcilleux,
Et le violent outrage,
Et le moquer orgueilleux,
Preuuent leur malin courage.*

*Iusques au col se baignans,
Par euvre malicieuse,
L'eau des ords pieds trepignans,
Troublent d'escume fangeuse :
Lors la Deesse peingnit
Son teint de genereuse ire,
Qui la soif luy esteingnit,
Commençant ainsi à dire :*

*Que puissiez vous en ce lieu
A iamais, ô Vilains, viure.
Ce souhait le tonnant Dieu
Feit soudain d'un effe& suiure :
Tel la iambe tient nageant,
Ores droite, & ores courbe :
Tel, soudain se va plongeant
En la limonneuse bourbe :*

*Tel fait, accroupi au bord,
Vne ridicule moué,*

*Tel, suspendu feint le mort,
Et entre deux eaux se ioué,
Tel baaille, comme animé
Pour desgorger vne iniure,
Qui jà, jà, est transformé
D'une nouvelle figure.*

*De leur bouche va croissant
L'ouverture deshonnesté,
Où, vn hale iaunissant
D'un teint rustique leur reste :
La teste ne se meut point,
Mais d'imparfaite mesure,
A l'eschine se conioint
Peinte d'herbeuse verdure.*

*Leur ventre blanchit deffoux
D'une blancheur deflauee,
Et encor vit le courroux,
Dans leur gorge deprauée,
Qui (tant difficilement
Meurt vn naturel infame)
Enfle vn vil croacement,
Cuidant macher quelque blame.*

*Ainsi, Grenoilles, ainsi
Vostre ingrate vilenie
Pour vn refus endurci
Fut meritément punie :
Mais si vn tard repentir
Ne suit vostre experience,
Vous pourriex ores sentir
Vne seconde vengeance.*

*Ici tient le Paphien
L'ineuitable sagette,
Et fait le Latonien
L'office de Musagette :*

*Ici l'enchanté l'ennui
De ma solitaire vie :
Ici le trouble ie fui
De la citoyenne enuie.*

*Sortez hors, Vilains, dehors,
Allez autre siege eslire,
Et ne troublez les accords
Des sons mourans de ma Lyre,
Auxquels Pasithée fait
Retrainer cent, & cent plaintes,
Voyant le nombre imparfait
Des cinq Apiades saintes.*

ENIGME

*Subtile suis, & de telle beauté,
Qu'autre beauté ne peut estre conneuë,
Que ie n'y soye en vne qualité.
En liberté ie veux estre tenuë
Euidemment : car qui me veut contraindre,
Il perd & moy & l'object de sa veüe.
S'il pense encor à ma substance atteindre,
Et me toucher, i'en pren telle vengeance,
Que ie luy donne assez dequoy se pleindre.
Et l'œil du ciel en vain son influence
Coule çà bas, s'il ne se fait sensible
Des qualitez prinſes de mon essence.
Il est à l'homme à grand peine possible
Viure sans moy : & si le fais dissoudre,
S'il est de moy entierement passible.
Mon corps couuert d'une legere poudre
Ne me sçauroit avec soy arrester :*

Pontus de Tyard.

*Car ie le fuis plus vite que la foudre.
Qui, tant soit peu, me veut solliciter,
Il me peut voir en colere incroyable
Les plus hauts lieux en bas precipiter.
Mobile fuis, fans arret, variable,
Sans couleur, forme, ou certaine figure,
Et fi fuis veué en ma force admirable.
Le vix de faire à mon contraire iniure,
Qui par fa mort m'apporte tel encombre.
Qu'en fin la mort moy-mefme i'en endure.
Or deuinez fi ie fuis corps ou ombre.*

AMOUR IMMORTELE.

FIN DES VERS LIRIQUES.





RECVEIL
DES
NOVELL' OEVVRES POETIQUES

DE PONTVS DE TYARD,

SEIGNEVR DE BISSY,

par cy deuant non encor Imprimées^e.

SONNETS D'AMOUR.

I.

*Tu ne feis grand effort, ô premiere beauté
Qui me bleffas le cueur, i'estois encor volage,
Encor nulle toison m'ombrageoit le visage,
Et d'un foible lien pouuois estre arresté.
Mais ayant recouuert ma chere liberté,
Et des traux passex portant vn tesmoignage,
Dessus le front ridé, & au chenu pellaage,
Comment souz nouueau Ioug me suis-ie encor iecté?
Comment, m'estant Armé d'une opinion telle,
Que i'auois à mespris toute beauté plus belle,
D'un plus estroit lien qu'onques suis-ie enlacé?
Grande est, grande est vrayement, ceste perfection,
Et pourroit embraser vn feu d'affection
Aux cueurs plus refroidiz souz le pole glacé.*

II.

*Quelle douce Python di&era la harangue
De ma conception si hautement pensée ?
De quelle tienne ardeur (Phebus) sera poussée .
L'Ame pour desfler suffisamment ma langue ?
De quel Laurier faut il que la feuille ie mange ?
Et de quel son faut il que ma voix soit haussée,
Pour d'un parler disert descourir ma pensée,
Chantant de vo& vertus vne digne louange ?
Mais quelle autre Python faut il que ie reclame ?
Mais quel autre Appollon peut esleuer mon Ame ?
Quel Laurier pour ronger faut il que ie souhaite ?
Vous seule me serés Python, Phebus, Parnasse :
Et rendrez (s'il vous plaist me prester vostre grace)
Pour vous persuader, ma voix affez parfaicte.*

III.

*C'est l'œil vif de Venus, dans lequel Amour cele
Les doux traits dont il peut douce blessure faire,
Aueq'celle blancheur, dont Artemis esclaire
Vne seraine nuit de sa lumiere belle.
C'est de Pallas la bouche, diserte, & vermeille,
Qui me peut en parlant faire estonner & taire,
Cesont, di-ie, trois points qui en vous m'ont sceu plaire,
Et qui me font brusler d'affection nouvelle.
Fai&es que l'honneur riche offert à vo& beaut&,
En adorant en vous ces trois diuinit&,
Venus (ô Venus douce), et Diane & Minerue,
Reconneu par douceur d'un accueil gracieux
Esleue ma fureur pour vous porter aux Cieux,
Vous immortalisant par ma liberté serue.*

IV.

*Si c'est fidelité, aimer mieux que la flame
Qui brille en voꝝ beaux yeux me deuore le cuer,
Que des faueurs d'Amour iouissant & vainqueur
Me laisser dans l'esprit imprimer autre Dame :
Si c'est fidelité, le beau trait qui m'entame,
Bien qu'il me soit cruel, n'estimer que douceur,
N'asseoir ailleurs qu'en vous le comble de mon heur,
L'honneur de mon honneur, ny l'Ame de mon Ame :
Si c'est fidelité, ne vouloir aspirer
Qu'à ce qu'il vous plaira me laisser desfrer,
Ny me hauffer le vol qu'au mouuoir de vostre æfle :
Si c'est fidelité, autant aimer ma vie
Qu'elle vous agréra pour en estre seruié,
Je viens icy iurer que ie vous suis fidelle.*

V.

*Lyre (Cher ornement de Madame & des Cieux)
Qui tiras les forests doucement à l'ysage
Du sentiment humain : Et le Rocher sauuage
Feis esmouuoir au son de ton chant gracieux :
Qui rendis le trauail de Sifse ocieux,
Et qui feis retourner à la mort son voyage,
Qui à la fiere Parque amollis le courage,
Et seule as fait couler les larmes de ses yeux :
Lyre qui as pouuoir d'esmouuoir la pitié,
De conioindre les cueurs, d'engendrer l'amitié,
Si i'ay de ma maistresse à ce coup quelque grace
En dix hymnes cet an ie t'offriray dix vœux,
Humblement consacrez à l'honneur de dix feux
Qui pres d'Hercule au ciel font reluire ta place.*



VI.

*Pere du doux repos, Sommeil pere du fonge,
 Maintenant que la nuit, d'une grande ombre obscure,
 Fait à cet air serain humide couverture,
 Vien, Sommeil desiré & dans mes yeux te plonge.
 Ton absence, Sommeil, languissamment alonge,
 Et me fait plus sentir la peine que i'endure.
 Viens, Sommeil, l'assoupir & la rendre moins dure,
 Viens abuser mon mal de quelque doux mensonge.
 Ia le muet Silence vn esquadron conduit,
 De fantosmes ballans deffous l'aveugle nuit,
 Tu me dedaignes seul qui te suis tant deuot!
 Vien, Sommeil desiré, m'enuironner la teste,
 Car, d'un vœu non menteur, vn bouquet ie t'appreste
 De ta chere morelle, & de ton cher pauot.*

VII.

*Sommeil fils de la nuit, faueur chere à noz yeux,
 Ores que le Soleil nous oste son vsage,
 Que le garçon Troyen esleue son image,
 Sur nous au ciel percé de mille & mille feux :
 Vien assommer en moy le trauail soucieux,
 Et m'ameine Morphé qui d'un feint personnage
 Trompeur me face veoir l'Angelique visage
 De celle en qui mon heur veoit son pis & son mieux.
 Heé, Sommeil qu'attens tu, ne viens tu pas encore?
 Ia la blanche Venus traine aueq' soy l'Aurore
 Qui tout nostre Orient taint d'une couleur rouge.
 Ha tardif, ia Phebus ta noire mere efface,
 Ia vers Temistitan souz la Terre il te chaffe,
 L'opiniastre peine, hélas, de moy ne bouge.*

VIII.

*Il ne te suffit donq, ô cruelle froideur,
Que contre mon ardeur sans cesser elle gele,
Et pour l'entretenir contre mon feu rebelle,
En l'estomac glacé luy emmurer le cuer.
Mais encor as osé, assemblant ton humeur,
Luy distiller dessus ceste pluye mortelle,
Pour l'allumer au ciel vne estoille nouvelle,
Et m'estaindre ça bas d'éternelle douleur.
Hé froideur, si tu es à mon feu tant contraire,
Ne vueilles toutefois si promptement deffaire
Celle qui faiçà honneur à ta grand cruauté.
En quel autre subiect peux tu mieux t'esprouuer?
Ton froid & mon ardeur & sa rare beauté
Ne pourroient point ailleurs trois semblables trouuer.*

CHANÇON.

*Plus subtile œuure tirée
Ne fut onq de foye ou d'or,
Qu'est vostre tresse dorée
De beauté riche thresor :
Onq Amour plus seurement
Ne tendit ses lacs ailleurs
Pour s'y celer cautement
Et surprendre mille cueurs.
La belle douce lumiere
Qui luit desouz vostre front
Semble l'estoille premiere
Qui l'ombre de la nuit ront :
Onques d'un astre plus beau*

Amour son brandon n'esprit,
Ny plus honneſte flambeau
Peut r'allumer vn eſprit.
A voſtre bouche reſſemble
Vn corail, qui tient ferme
Deux rancs de perles enſemble,
D'ambre & de muſc parfumez :
Amour ne peut mieux choiſir
Pour donner commencement
A vn amoureux deſir,
Et le forcer doucement.
De la plus vermeille Aurore,
Guide d'un Soleil ſerquin,
Qui de blancheur ſe colore,
Vous eſt preſté ce beau tain :
Amour onques ne trouua
Vn obieſt plus gracieux
Par lequel il eſprouua
Comme il ſçait gagner les yeux.
D'Aracné ou de Minerue
Se print voſtre belle main,
Qui tient la liberté ſerue
Et le cueur eſtraint au ſein :
Ce nœud gracieux & fort
A l'Amour aux preſté,
Pour contre tout autre effort
Contraindre vne volonté.
La contenance & la grace
Peinte en voſtre grauité,
Repreſente au viſ la face
De la meſme maieſté :
Amour vous doit reſſembler
Quand voletant par les lieux
Il fait deſſouz ſoy trembler
Et les hommes & les Dieux.
Or ceſte beauté tant belle
N'eut iamais ſceu touteſois
Renger mon eſprit rebelle

*Souz les amoureuses loix,
 Car desia pour autre obieâ
 Ayant souffert mille Mors
 Il fuyoit d'estre subieâ
 A toutes beautex du corps.
 Vostre esprit qui en Parnasse
 Beut tant de vostre liqueur
 Qu'il tient la dixiesme place
 De l'Eliconien cueur,
 C'est ce que i'ay admiré
 Et qui tant m'attire à soy
 Qu'aux mains d'Amour i'ay iuré
 Vne inuiolable foy.
 Luy d'une eternelle source
 Aeternel toujours viura,
 Mon amour de mesme course
 Aeternel donq' le suiura :
 Et si vraye est la fureur
 Dont Phebus le cueur me poingt,
 Vostre esprit, ny mon ardeur,
 Ny mes vers ne mourront point.*

IX.

*Mon ame est en voz mains heureusement estrainte
 Du plus gracieux nœud qu'onq' beauté enlaça,
 Vne plus douce fleche onques cueur ne blessa
 Que celle qui par vous dedans mon sang est tainte.
 Plus docte Poésie en-vostre esprit est peinte
 Qu'onques sur Helicon Appollon n'en pensa :
 Vn plus illustre retz onq' Phebus n'eslança,
 Qu'est celuy, dont mon cueur nourrit sa flamme empreinte.
 De Python, des neuf sœurs, & des Graces, ensemble
 La troupe des Vertus, en vous seule s'assemble,
 Et la fureur d'Amour toute en moy seule abonde.*

*Si vous aimez autant donq' mes affections,
Comme doux m'est le ioug de voꝝ perfections,
Vn fi vray pair d'Amour ne seroit point au monde.*

X.

*Si en crainte iectant les yeux sur vne Image
Tout abstrait s'esleuer en contemplation,
Si humble & prosterné en adoration
Sacrer reueremment & la foy & l'hommage :
Si d'une bouche franche, & non fardé langage
Faire de son cueur net ardante oblation,
Si deuot requerir aide à sa passion,
De religion vraye à Dieu fait tesmoignage :
Et si Dieu receuant le non feint Sacrifice
Se rend à son deuot fauorable & propice,
Accorde sa priere & sa douleur allége :
Vous pouuez iustement à mes vœux satisfaire,
Et moy de voꝝ faueurs riche ie me puis faire,
Comme religieux, non comme Sacrilege.*

XI.

*Le ren grace au destin, qui de ma liberté
A voulu longuement faire garde si seure,
Pour espier en fin ma fortune meilleure,
Et m'afferuir au ioug de vostre volonté.
Le ren grace au Laurier que Phebus m'a presté,
A fin qu'aupres de vous quelque honneur me demeure :
Le ren grace à Amour, qui se rit à ceste heure
De mes yeux qui fuyoient vostre rare beauté.
Le vous ren grace aussi qui d'un de voꝝ cheueux
M'auez daigné lier, pour tenter, si ie veux
Fidelle m'arrester à vous faire seruite.*

*Je voue à voꝝ cheveux leur faire autant d'honneur
 (Si voſtre affection eſchauffe ma fureur)
 Comme Catule en feit à ceux de Berenice.*

XII.

*La ioye qui ne peut iamais eſtre enfermée
 Souꝝ ſi ſecrette clef qu'au front & au viſage
 Vn guay portrait tracé n'en porte teſmoignage,
 Pluſtoſt morte en mon cueur demeure conſumée :
 Pluſtoſt iamais ne vole en l'air celle fumée
 Qui me peut ſur ma mort reparer le dommage,
 Et hors de mon Tombeau encor vn ſecond aage
 Me peut faire reuiure en claire renommée :
 Pluſtoſt ce que i'oy clair (ſi l'ay rien) dans l'eſprit,
 Qui vous a contenté par voix ou par eſcrit,
 Se change en tenebreuſe & noire frenéſie :
 Et pluſtoſt ma ſanté ſoit changée en tourment,
 Que par faute d'aimer ie vous donne argument
 Du plus leger ſoupçon qui ſoit en ialouſie.*

CHANÇON.

*Au iugement de mes yeux,
 Voſtre beauté non vulgaire,
 En mille traits gracieux,
 A tout vn monde peut plaire :
 Et ſçay bien qu'vn tel honneur
 Eſt luiſant en voſtre face,
 Qu'il peut eſmouuoir d'Ardeur
 La froidure d'vne glace.
 Quand ie voy ſur voſtre front
 Si belle maieſté peinte,*

*Compagnes en moy se font
L'humilité & la crainte :
Et mes desseins long temps fiers,
D'une gaillarde hauteffe,
Aupres de vous volontiers
Remarquent leur petiteffe.
J'auois creu bien longuement
(Mais ma creance estoit vaine)
Qu'aucun humain argument
Ne me pouuoit donner peine,
Qu'en beauté, ny bon esprit
N'esclaireroit tant de lumiere
Que quelque flame s'éprit
En ma froideur coustumiere.
Mais ainsi qu'un fier Geant,
Qui faisoit au Ciel la guerre,
Et tous les Dieux outrageant
Les esgalloit à la terre,
D'un coup de foudre atterré
Abaisant l'orgueilleuse Ame,
Dessous un mont enterré
Ne vomit rien que la flame :
Aussi ma folle fierté
Longuement enorgueillie,
D'un trait de vox yeux ietté,
Est punie en sa folleie :
Car de mon libre plaisir
La fierté est abaissée,
Et n'ay qu'un ardant desir
Qui me brusle la pensée.
Soit que ie remarque en vous
Celle Diuinité graue
Qui son port hautain, & doux,
Dedans ma memoire engraue :
Ou soit que vostre grandeur,
D'un doux trait d'œil me nourrisse,
Ou qu'un mesme œil commandeur,
Me force à vostre seruice.*

*Soit que ie vous voye aller,
D'un pas muet solitaire :
Ou bien vous oye parler,
Ainsi comme il vous peut plaire :
Ou soit qu'un desir soudain,
A m'escouter vous attire,
Ou vostre iuste desdain
Me commande de rien dire.
Soit qu'un riche accoustrement
Vous donne Royale grace,
Ou, moins curieusement,
Diane sembler vous face,
Ou bien soit vostre maintien
Difficile, ou accointable,
Toujours, Dame, ie vous tien
Beaucoup crainte, & plus amiable.
Ie ne puis plus m'estimer
Estre maistre de moymesme,
Et n'ose nommer aimer,
(Madame) combien que i'aime.
Si ce mot est de refus,
Dans mon cueur ie le conserue,
Et me permettez, sans plus
De dire que ie vous serue.
Pauouray ma liberté
Trop heureusement perdue,
Quand deffouz vostre bonté
Elle sera despendue :
Et feray que le deuoir
De mon humble seruitude,
Ne meritera d'auoir
Un payement d'ingratitude.*

*Mais qu'est-ce que ie sen pres de vous ceste fois
Tremblant, mal-assuré & de cuer & de voix ?
O Dieux, préservez moy de tout sinistre augure.*

XIIII.

*Si celle Deité qui m'a promis sa grace,
Cruelle maintenant, la me veut refuser
Et si ma viue foy se voit ore abuser
Vainement sans effect, sans fruit, sans efficace :
Si celle affection qui print en mon cuer place,
Qui de zele & d'ardeur me peut tant embraser,
Au lieu d'un pareil feu qu'elle pense attiser
Ne rencontre qu'un roc froid de neige, & de glace :
Et si l'Amour en vous est de si fraisle sorte,
Qu'à peine encor naissant de foy-mesme il s'avorte,
Sans laisser de son feu la moins chaude scintille :
L'estimeray des Dieux la promesse legere,
Je croiray que la foy est toute mensongere,
Et que l'honneste ardeur d'Amour est inutile.*

XV.

*Ores que le clair fils de ma diuine Thie
De ce beau lieu du Ciel, Sainctement honoré
Par la chaste Erigone est presque retiré,
Vien entre mes genoux, vien destin File-vie.
Vien destin, & autour de ton fuseau replie
De ton plus heureux fil en long siecle tiré,
Un lien pour lier ce mien raiz inspiré
Dans un corps, la bonté des beautéz accomplit.
Je fais maintenant naistre vne Nymphé gentille,
Qui accroistra l'honneur de ma celeste race,
Comme dixiesme Muse & comme quarte grace.*

*Fais donc faueur, destin, fais faueur à ma fille,
Ainsi dit Iupiter, & lors le destin sage
Vous fait luire ça bas, miracle de nostre aage.*

XVI.

*Le grand esprit errant par la machine ronde,
Du Ciel plus haut vouté les innombrables yeux,
Le courbe porte-figue & les estoilez Dieux,
Guides de noz destins, & troupe vagabonde :
Le feu plus Etheré, l'ær-leger, l'humide Onde,
Et la terre pesante, au giron fructueux,
Changent incessamment, ou de forme ou de lieux :
Rien n'est constant, Ah! rien n'est constant en ce monde.
Si est vraiment, ie sens vne constance en moy :
L'inuiolable, ferme, opiniastre foy,
Qui ne peut iamais croistre, & qui ne peut s'estaindre.
Et dea! vous ma maistresse, auez vous rien constant?
Vous plaißt-il pas pour moy reciproquer autant?
He, crainte-crainte, Helas! que tu me donne à plaindre.*

ODE DE CONTRAMOVR

O V

ANTEROS, QVI EST AMOVR RECIPROQVE.

*Le Dieu auquel ma pensée,
Deuotement adressée,
Consacre ses humbles vœux,
Pontus de Tyard.*

Miraculeusement se fait, & vn, & deux.
Où son saint pouuoir s'assemble
Il les met en deux ensemble,
Et les conioint tellement,
Qu'vn & vn, ne sont deux, mais sont vn seulement.
L'ardeur dont estiez esprise
Auec la mienne il a mise,
De deux brafiers faisant vn,
Qui à vous & à moy, demeure vn feu commun.
Mesme il fait qu'une seule Ame
Vie à noz deux cueurs enflame,
Combien qu'en vous & en moy
Deux Ames, chafque cueur garde cheres à foy.
Mais il ne nous faut permettre
Deux en vn & vn se mettre :
Car ce Dieu cy irrité
Quand on fepare deux, efface l'vnité.

XVII.

Autre que moy ne peut plus ardemment l'aimer,
Et si croy (veu l'Amour dont mon Ame est ja pleine)
Qu'vn autre ne luy peut iurer foy plus certaine,
Ny plus reueremment ses vertus estimer.
Amour, quel nouveau feu peux-tu faire allumer,
Pour embraser mon cueur ? quelle nouvelle peine
Naist de defir certain & d'esperance vaine,
Pour en douce langueur, triste me consumer ?
Mais quels pensers nouveaux font-ce, Amour, que ie pense ?
Comme puis-ie nourrir tel dueil pour son absence ?
Puis-que si fermement sa foy m'est asseurée ?
Ha ! ie sen que ton feu, Amour, n'est guere espris,
Quand sa chaleur ne fait ardoir que les esprits,
Ta flame est bien en moy autre part penetrée.

XVIII.

*J'aurois toujours au cœur celle iniure gravée,
Dont vous me surnommiez ingrat, meschant, pariure
(Combien qu'à l'innocent on ne peut faire iniure
Et que mon ame soit de ces taches laquée).
Mais puis que la bonté qui s'est en vous trouuée
Trop plus que le desdain & que la rigueur dure,
De vous patiemment le doux despit l'endure,
Et ne veux point d'excuse ou vraye ou controuuée.
Bien qu'à tort vous m'ayez chargé de telle offence,
Trop agreablement i'en fais la penitence,
Puis que vostre douceur si douce grace donne.
O que ie veux tenir chere ceste douceur,
Vous me faictes sembler ce Carefme au Pecheur,
Auquel pour vn soupir, Dieu le meffait pardonne.*

XIX.

*Onques plus humble voix ne fust vers Dieu poussée
Par vn, qui repentant de son iniquité,
S'essaye d'amollir le courroux irrité
De la Diuinité griéusement offensée :
Et d'un œil plus piteux n'a point esté percée
La profondeur du Ciel (Sacre siege vouté
Et de Dieu & des Saints) ny d'un soupir ietté
Auec plus triste œillade enuers le ciel haussée :
Qu'estoit ma voix, mon œil, & ce soupir (Madame)
Qui tremblant fut tiré du centre de mon Ame
Quand du peché non faict ie vous criay mercy,
Mais la bonté de Dieu ne fut onq' plus facile
Au pecheur, qui se dit seruiteur inutile,
Que fut vostre douceur à pardonner aussi.*

XX.

*Vous le m'avez donné d'une si belle main
Vostre Amour, ma maistresse ! & moy ie l'ay receu
D'un vouloir si loyal que ie suis bien deceu,
Ou mon desir ne doit plus desirer en vain.
Il est temps de flechir vostre cuer plus humain
Pour m'apprendre, de vous ce qu'encor ie n'ay sceu :
Et me faire sentir un bien non apperceu,
Pour de ma vieille perte avoir un nouveau gain.
Quatre ans continuelz dedans mon cuer s'allume
Le doux feu, dont Amour peu à peu me consume,
Sans ailleurs qu'en mon cuer quelque substance prendre.
Mais ceste flamme veut se nourrir de faueur,
Ma maistresse, adioustez matiere à mon ardeur :
Ou bien ie deviendray moins de feu que de cendre.*

XXI.

*Qui voit quand Phebus est sur le Toreau monté,
L'argent, l'azur, le vert & l'or, dont Flora dore
Le dos des prez herbeuz, peut penser voir encore
L'honneur du gay Prin-temps de sa douce beauté.
Qui peut nombrer les raiç, desquelz l'obscurité
D'un Nuage mouilé la belle Iris colore,
Il peut l'infinité des Graces, que i'adore,
Par un nombre reduire en un conte arresté.
Qui peut par le menu les Atomes comprendre,
Espanduz par le Vuyde, auquel l'on voit estendre
Du plus grand œil du Ciel la lumineuse flame,
Celuy, possible, aussi peut aisément cognoistre,
Au centre de mon cuer, combien grande peut estre
L'extreme affection, que ie porte à Madame.*

CHANÇON.

*Plaise à qui plaire peut , & loué qui voudra
La liberté, qu'il a loing d'Amoureuse guerre :
Quand à moy, le doux nœud dont Amour mon cueur serre,
Me plaist tant, que iamais il ne se dissoudra.
Car j'ay creu iusqu'icy, & croiray, qu'un esprit
Languist comme en prison & noire sepulture,
Estant dedans vn chef, franc d'amoureuse cure,
Et qui n'a sur son front tousiours Amour escrit.
Se plaigne qui voudra qu'Amour peut dechasser
Tous les autres discours d'un cueur où il prent place,
Quant à moy sa douceur m'est de telle effcace
Que ie ne veux nourrir mon cueur d'autre penser.
Car puis que le plus ieune, & plus puissant des Dieux
Me veut paistre l'esprit d'une si douce viande,
Ça bas autre Nectar iamais ie ne demande
Pour me repaistre l'Ame, & le cueur & les yeux.
Regrette qui voudra, que ce pendant qu'il suit
Ce Dieu, & qu'intentif sa pensée il luy donne,
Tout autre auancement & honneur l'abandonne,
Et le riche proffit de fortune le fuit.
Car quant à moy si l'hœur de mon affection
Peut flechir à m'aimer ceste Nymphe gentile,
Ie quitte les faueurs que fortune distille
Sur les auares cueurs enslex d'ambition.
S'esgaye qui voudra en tout autre desir,
Aux Armes, à la chasse, aux banquets, à l'estude,
Et soit en compagnie ou soit en solitude,
Ne se laisse iamais despourueu de plaisir :
Quand à moy ie seray comblé d'assez grand hœur
De louer les doux yeux de ma docte maistresse,
Veoir sa gaye beauté, & dans sa blonde tresse
Les lacs d'or, dont Amour tient enlacé mon cueur.*

CHANÇON.

Depuis que du vainqueur
 Dieu Cyprien mon Ame fut atteinte,
 J'ay eu tousiours au cueur
 Vostre beauté si viuement emprainte,
 Que pour l'absence
 La ressemblance
 De vostre face
 Point ne s'efface,
 Car telle en moy en absence estes veüe
 Que ie vous hay en presence cogneüe.
 La grace dont les Cieux
 Feirent en vous liberalité telle,
 Qu'aux plus clair voyans yeux
 Vostre grace est des graces la plus belle :
 La vertu riche,
 Que Phebus chiche
 Seulement donne
 A la personne,
 Qui des neuf Sœurs est chèrement aimée,
 Dans mon esprit vous rendent imprimée.
 Comme vn qui au Soleil
 A descouuert sa veüe vn peu seiourne,
 Retient apres dans l'œil
 Vn blond portrait quelque part qu'il se tourne,
 Ainsi tracée
 Est ma pensée,
 De la memoire
 Du blanc yuoire
 Et des beautex qui font honte à l'Aurore
 Qu'en vous ie veis, & qu'absent ie voy ore.
 Tousiours mon cueur vous sent,
 Mon œil vous voit tousiours : ma main vous touche,

*Bien que ie fois absent
Foy les discours de vostre belle bouche,
Et ne faut craindre
Qu'Amour soit moindre,
Si la Fortune
Trop importune,
Veut que de vous eslongné ie demeure,
Le souuenir ne souffre qu'Amour meure.
Ainsi de vous lointain,
D'un seul regret est mon Ame greuée,
Que ie ne suis certain
Que comme en moy vous estes engraüée,
Dedans vostre Ame
La mesme flame,
Qui me consume
Cypris allume,
Et que la foy que ie vous ay iurée,
Me soit de vous fermement asseurée.
Si du beau trait doré,
Dont la peinture est en mon cueur fichée,
L'estois bien asseuré
Qu'en vous ne fust la pointe rebouchée :
Onques pensée
Ne fut blessée,
De plus heureuse
Playe Amoureuse :
Mais pour n'auoir de vous telle asseurance,
L'Amour trop fort affoiblit l'esperance.*

*Allez, chanson, faire entendre à Madame,
Que son portrait est graué dans mon Ame.*

ELEGIE

A PIERRE DE RONSARD.

*Je n'oserois, RONSARD, ie n'oserois penser
 Que de toy, qui m'es cher, l'heur me puisse offencer :
 Mais ie confesse bien que ma trainante vie,
 Porte à la tienne heureuse vne secrette enuie :
 Non pource que tu as l'œil gracieux du Roy :
 Le desir courtisan ne me tient en esmoy,
 Ny pource que fortune en biens te fauorise :
 Elle aueugle me suit plus que ie ne la prise.
 Ny pource que disposé, ieune & beau ie te voy :
 Nature de tels biens ne fust trop chiche en moy.
 Ny pource qu'à iamais ton sçauoir te fâit viure :
 En cela me suffit t'admirer & te suiure.*

*Mais pource qu'en l'Amour duquel nous sommes serfs
 Tu te gagnes tousiours & tousiours ie me pers,
 Et que blessé cent fois ta passion est gaye,
 Et ie meurs, langoureux, pour vne seule playe.
 Or si vers moy tu as reciproque vouloir,
 Affin qu'en me plaignant ie te face douloir,
 Oy de mille traux, de differente sorte,
 Ceux lesquels, eslongné de Pasithé ie porte.*

*Ce pendant que Phebus repose ses cheuaux,
 Suans, & las encor des iournaliers traux :
 Et que les oiseaux peints reposent sur les arbres :
 Et les poissons muets sous les liquides marbres :
 Que cent tours retournez en cent discours dimers
 M'ont les yeux esplorez des paupieres couuers,
 Affin qu'un doux repos (le doux efface-peines)
 Coule en mes os brisez & en mes vuides veines :
 Sur mon travail veillant, le sommeil fait vainqueur,
 D'un dormir travaillant me reueille le cuer :*

*Et bien que le corps lent estendu ne labeure
 L'esprit vif (las trop vif) sans travail ne demeure :
 Car plus celuy se lasche en l'image d'un mort
 Plus cestuy va en soy recueillant son effort
 Pour asseurer la peur que luy font mille formes
 Desquelles aux dormans, Morphé, tu te transformes.
 Ores il m'est aduis qu'un estranger vaisseau
 M'enuole ma maistresse, & que du bord de l'Eau
 Poy son cry m'appellant pour quelque aide luy faire :
 A Dieu, l'on m'oste à toy, A Dieu, mon Solitaire.
 Lors luy voulant respondre & au secours courir
 Je me sen & la langue & les iambes mourir,
 Et plus clair l'apperçoy qu'on l'emmeine captiue
 A l'esperon du cueur la force est plus restiue.*

*Onc esclair plus soudain parmi l'ær ne souist
 Que l'idole trompeur de moy s'éuanouist,
 Que ceste vaine horreur de fumée s'efface,
 Pour en me retrompant faire à vne autre place :
 Et me faire apparoir qu'un aduersaire sien
 L'enchainant par le corps : Or, dit il, ie te tien
 Pour mieux saouller mon ire, esclau de la peine :
 Et ainsi le cruel avecque soy l'entraine,
 Malgré mon vain desir Phantastic, qui poursuit,
 De bras & de pieds mors le Phantasme qui fuit
 Aupres d'un roc, lauë d'une lente riuere,
 Où me renaist encor vne autre horreur plus fiere
 D'un Lyon qui la va entiere deuorant,
 Excepté (las! Helas!) le seul esprit errant,
 Qui d'un long cry plaintif, vn mot douteux m'escrie :
 Haa pers! Ah! ne pers pas avecques moy ta vie.*

*Ce mot obscur, de moy dechasse le sommeil,
 Me laissant le front mol, & le visage & l'œil
 Et la bouche enfiellée, & les debiles membres
 Laschement estenduz dessus les plumes tendres,
 Impatient au lië du paresseux repos,
 Bien qu'un deuoir nerueux me refusent les os.
 Mais trop, ô trop heureux! si la douleur veillante
 Ne me bourreloit plus, que l'horreur sommeillante.*

*Mes souspirs sanglottesz, & mes plaints esperduz
De mes valets prochains sont assez entenduz,
Qui d'une obeissance ennieux de me plaire,
Hastent pour me leuer leur service ordinaire.
Toutefois linge blanc, ou net habillement,
Ne me peuvent donner aucun contentement :
Car l'esprit languissant d'une amere tristesse
Anonchallit le corps de toute politesse.
De ces linges de main maistresse elabourez
De joye & de parfums ceux là soient decorez
Que le Dieu Paphien fauorit & mignarde,
Non moy, que d'un triste œil la fortune regarde.
De ce penser bastard fait tout incurieux
Je cherche en ma maison les moins habitez lieux,
Ou vois accompagnant ma morne solitude
Des bien-disans muets, hostes de mon estude
Qui des Atheniens & des Romains secrets
Essayent d'enchanter l'ennuy de mes regrets.
Ah ! fideles amis, qu'en vain ie me confie
Au secours que promet vostre Philosophie!
L'Art nombreux me semond tirer d'infinité
Infinies douleurs en vn conte arresté.
Je voy aux traits parfaits de la Geometrie
Le parfait de ce beau qui mon Ame ha meurtrie,
Et l'Art doux, du doux nom des Muses enrichy
(O que ie l'ay en vain d'ignorance affranchy)
De ma peine long temps à son honneur prestée,
Pour frui& l'esloignement me rend de Pasithée.
Si ie sens que le pris d'un trauail coronneur
Me soit blasme & ennuy, pour louange & honneur,
Qu'atten-ie donq' de toy, ou toy de moy (Amie)
Des esprits esleuez hautaine Astronomie?
Vaut-il pas mieux, lointain de ces humains discours
Me seindre aueq Platon quelque nœux secours?
Ou opiniastrant en la vieille querelle,
Tirer du fond secret la cause naturelle?
Non : icy ie ne voy que Discorde, Amitié,
Hayne, Accord, balancez en esgalle moitié.*

*Là Platon m'aduertit de beauté faire eſtime,
Ou m'apprend à aimer avecques Diotime :
Et l'Amour, la beauté, la haine & la laidetur,
Sont l'obieâ trop cogneu de mon triſte malheur.*

*Dea ! que ne m'aidez vous, ô couuertes ſciences,
Qui iugez l'aduenir ſur voſ experiences ?
O, vain Iudiciaire, ô poudreux Geomant,
O, Necromant nocturne, ô fraiſle Chiromant,
O, ſuperſtitieuſe, ô, demonique Eſcole
Que vous me deceuez d'opinion friuolle,
Qui, contraires, doutez de ma future fin
Comme encor douteux eſt cet ordre Medecin.
Qui par art de guerir, ou par Anatomie
Ne voit ſanté, n'endroit de ma playe ennemie !*

*Donq, liures, demeurez en proye à l'artaïſon,
Puis-que ie ne rencontre entre vous guarifon,
Car au plaiſant diſcours de la diuerſe hiſtoire,
Qui des faiâs anciens illuſtre la memoire,
Ie voy les plus beaux traits me preſenter touſſours,
Avec l'horreur de Mars les fleches de l'Amour.
Et vous qui quelquefois (ô Phebeans Poetes)
M'auez pleu & receu, que desplaiſans vous m'eſtes !
Ie croy de voſ plaiſirs tous les chants menſongers,
Et me ſemblent les crix de voſ peines legers,
Si vous chantez voſtre heur, la voix le ſubieâ paſſe,
Si vous plaignez vn dueil, voſtre plainte eſt trop baſſe.*

*Ah ! que iamais ne peut ſ'eſtandre par eſcrit
La viue paſſion d'un langoureux eſprit !
O que de celui eſt l'opinion trop folle,
Qui penſe vn mal furieux guerir d'une parolle !*

*Pendant que ces penſers confundent ma raiſon,
Le Soleil eſleué deſſus noſtre Oriſon
De la ligne guidant ſa peine iournaliere,
Vne tierce partie a ia laiſſé derriere :
Et l'heure deſſa tarde au corps ne permet pas
D'attendre plus long temps le couſtumier repas,
Quand de la viande preſte & de la nappe miſe
Vne & vne autre fois vn importun m'auïſe.*

*Mais de mon estomac le sobre naturel ,
Presque tout transformé en ieun perpetuel ,
Me fait tout aborrer , & le cueur me soulieue
Si fort , que le manger me semble peine grievee.*

*Heureuse (di-ie) heureuse , ô ma complexion !
Qui pourras mettre fin à mon affliction :
Car la substance au corps (lampe de vie) esteinte ,
L'esprit seul aux enfers ira faire sa plainte ,
Où tousiours languissant de ce dernier tourment
Ne relanguira point d'un nouuel argument ,
Soit que ma Nymphé pleure & ma perte regrette ,
Ou bien , qu'à la façon de son sexe suiette ,
Elle laisse de moy sa memoire effacer :*

*Ah triste ! Ah miserable ! Ah inique penser !
S'elle (ou soit que ie viue , ou qu'Acheron ie passe)
Iamais de son Pontus le souuenir efface ,
S'elle se fait iamais adorer d'autre vœu ,
S'elle embrase son cueur iamais d'un autre feu ,
Et si tout son viuant ma perte elle ne pleure ,
Ie dy qu'onques la foy ça bas ne feist demeure ,
Que l'honneur , la vertu , sont mots simplement vains ,
Au dommage inuentez des innocens humains ,
Et qu'aussi vainement qu'un febricitant songe
Qui d'elle ou d'autre femme espere que mensonge .
De ce penser meurtrier fait tout incurieux ,
Ie fuy de mes amis les compagnables yeux ,
Et dedans mon verger , caché , ou dans mon Iste ,
Langoureux ma misere en larmes ie distille .
Ores tout englacé d'une tremblante peur
Ie vois imaginant quelque disert trompeur ,
Qui avec feints souspirs , & feintes pleurs essaye
De feindre qu'il languist d'une amoureuse playe ,
Comparant sa palleur de feinte passion
A la viue candeur de mon affection :
Et qu'elle sou-riant , porte au visage signe
Qu'elle doute qui est d'estre aimé le plus digne ,
Ou luy qui scait mentir , n'aimer point , beaucoup feindre ,
Ou moy loyal , qui meurs beaucoup , & sçay peu pleindre .*

*Ores ie la soupçonne aueq vn vieil refueur,
Qui luy enaigrissant l'amoureuse faueur,
Presche de combien d'yeux & de langues semée,
Au populaire vent volle la renommée :
Et que le moindre mal que fait l'vn de ces deux,
Ne peut estre guery d'vn seruice amoureux.*

*Helas ! sera sa part d'amitié si petite,
Que ce grand langageur estaigne mon merite ?
Helas ! s'elle ne veut l'oreille refuser,
Doit-elle ce pendant de ce cueur abuser ?
Ce cueur, qu'elle ne peut ailleurs en gage mettre
Puis-que ie ne le veux (qui tien sa foy) permettre,
Me desrober sa foy ? le voudroit elle bien
Quand il luy promettroit vn thresor Indien ?
L'esloignement, ou bien, le temps, qui tout deuore,
Me pourroit-il priuer de sa promesse encore ?*

*Ainsi de mon merite, & de sa foy douteux,
Suis fait mutinement contre moy despitieux,
Et sans me delester de plaisir qu'on me donne,
Inutile au sejour oisif ie m'abandonne.
Ny le braque couchant, ny l'humain Epagneuil,
Ny le viste leurier peuuent tromper mon dueil,
Ny (mon plaisir vn temps cherement agreable)
L'Esperuier de cueur guay, non de faim, seruiable.
Ie laisse ces plaisirs à qui d'ennuy n'a point
Ou à qui peut esteindre vn malheur qui le point.
Mais quant à moy, ie sens le dueil, qui me pointelle,
Auoir attaint mon cueur d'vne douleur mortelle,
Qui ne me laisse attendre autre espoir de guerir
Que l'ynique secours d'agreable mourir.*

*O, que mon Ame veut laisser son mortel hofte
Auec plus de raison que n'eust onq Cleombrote !
Ah ! que d'estre affranchi ainsi que fust Caton
Me semble mieux que viure, au vouloir de Platon !
Quoy ? souffrir que le serf le libre tirannise
Plustost que par mourir acheter sa franchise ?
Non, non : si le dueil n'est pour m'occire assez fort,
I'ay le moyen d'ouurir la porte de la mort.*

*Si la fortune peut me rendre miserable,
Son triumphe la mort peut rendre peu durable.
Mais, pensers esgarez ! où me transportez vous ?
Que sçay-ie si le Ciel se montrera plus doux ?
Que sçay-ie si Madame, en ce lieu renne,
Souffrirant pleurera ceste peine cogne ?
Si d'un mignard despit, sa foy & mon soupçon
Elle ira sur-nommant d'ardeur & de glaçon ?
Blasfant d'un doux courroux ma flame impatiente,
Mais m'assurant de l'œil comme elle s'en contente :
Cognoissant que celuy brusle en bien froide ardeur
Qui peut couvrir son feu de discrète froideur.
Que sçay-ie, si, quand plus loing de moy on l'esclame,
Plus en son cueur de moy la figure elle engraine ?*

*De tel soing ores mort, ores resuscité
Je suis diuersement en ma peine traité :
Et, moins qu'en son accez ma fureur violente,
Du clair Latonien se fait la course lente,
Qui me fait au retour de ma maison penser,
Non pour finir mon deuil, mais pour recommencer.
Qui aura iamais veu dans la Nef tempestée
(Le fol iouet des vents) à la rade arrestée,
Vn pastre Nautonnier de peur & de travail
Demi mort estendu pres de son gouuernail,
Ayant l'horreur des flots tellement imprimée,
Qu'il croit, viuant encor, sa vie estre abismée,
Bien que hors du peril du dangereux malheur,
De foy & de sa Nef luy reste le meilleur :
S'assure d'auoir veu ma peine au vis portraite,
Quand suruenant la nuit sur mon lit ie me iette :
Ou d'un nouveau travail, mon travail redoublé
De deux diuers discours me tient l'esprit troublé :
Doutant lequel vaut mieux, ou estaindre ma flame
Ou souffrir de ce feu tousiours bruler mon Ame.
Mais, Ronsard ! si Phebus t'a son archet donné :
Si du plus beau Laurier ses sœurs t'ont couronné :
Si ie iuge celuy de sacrilege audace
Qui voudroit (trop en vain) te desrober leur grace :*

*Si tu as autant d'heur sur les Poëtes heureux,
Que j'ay de passion sur tous les Amoureux :
Si tu sçais combien pert, qui de son cueur fait perte,
Par espreuue d'auoir telle peine soufferte,
De conseil ou pitié (ie te prie) aide moy :
Qu'ainfi d'œil desiré te regarde le Roy,
Et veuille Cupidon fauorables te rendre
Et Iane & Marguerite, & Marie & Cassandre.*

ELEGIE POVR VNE DAME,

ENAMOVREE D'VNE AVTRE DAME.

*J'auois tousiours pensé que d'Amour & d'honneur,
Les deux feuilles ardeurs qui me bruslent le cueur,
Se pouuoit allumer vne si belle flame
Que plus belle clarté ne luiisoit dedans l'Ame :
Mais ie ne me pouuois en l'Esprit imprimer
Comme ensemble on deuoit ces deux feux allumer :
Car combien que d'Amour beauté soit la matiere,
Et qu'en l'honneur entier la beauté soit entiere,
Il ne me sembloit point qu'vne mesme beauté,
Deust seruir à l'Amour & à l'honesteté.
Je disois : ma beauté d'honneur est en moy-mesme,
Mais non pas la beauté, laquelle il faut que i'aime :
Car la seule beauté de moy-mesme estimer
Ne seroit seulement que mon honneur aimer.
Et il faut que l'Amante hors de soy face queste
De la beauté, qu'Amour luy donne pour conqueste :
Donq' l'ardeur de l'honneur en moy seule aura lieu ?
Donques doy-ie fuir l'ardeur de l'autre Dieu ?
Helas, beauté d'Amour, te choisiray-ie aux hommes !
Ha, non : ie cognois trop le siecle auquel nous sommes.
L'homme aime la beauté & de l'honneur se rit,
Plus la beauté luy plait, plustost l'honneur perit.*

*Aixé du seul bonheur cherement curieuse
Libre ie desdaigneis toute flame amoureuse,
Quand de ma liberté Amour trop offensé
Va agraet me tendit subtilement pensé.*

*Il s'escrioit l'Ecrit : il te sacre la bouche
Et le parler d'ort : En tes yeux il se couche,
En tes cœurs il lace vn nœud non iamais ven,
Deu il m'estroit à toy : Il fait ardoir vn feu
Helas, ça me croira de si nouvelle flame
Que femme il m'enamoura, Helas ! d'une autre femme.*

*Lesas plus villement Amour n'auoit glissé
Dedans vn autre cœur : car l'honneur non blessé
Retient sa beaulté nullement entamée,
Et l'auant n'estoit de la beaulté aimée
En vn vœu joint, ô quel contentement !
Si legere il l'eust pieu n'aimer legerement :
Mais le cruel Amour, m'ayant au vis blessée
Seul tout pouëe dans moy, & vuide il l'a laissée
Autre vuide d'Amour, vuide d'affection,
Comme il remplit mon cœur de triste passion
Et de taëte de pit, qu'il faut que ie te prie,
Legrete, & que de moy ta liberté se rie.
Cà est ta foy promise & tes sermens pressez ?
Cà fut de tes discours les beaux mots inuentez ?
Comme d'une Python seinte & persuasive
Qui m'as ceu enchainer par l'oreille, captive !*

*Helas ! que l'ay en vain espanché mes discours !
Que l'ay fay en vain tous les autres Amours !
Qu'en vain seule ie l'ay (desdaigneuse) choisie
Pour l'unique plaisir de ma plus douce vie !
Qu'en vain l'ancus pensé que le temps aduenir
Nous deuoit pour miracle en longs siecles tenir :
Et que d'un seul exemple, en la françoise histoire
Notre Amour seruiroit d'eternelle memoire,
Pour prouuer que l'Amour de femme à femme épris
Sur les mayes Amours emporteroit le pris !
Vn Damon à Pythie, vn Aenée à Achate,
Vn Hercule à Nestor, Cherephon à Socrate,*

*Vn Hoppie à Dimante, ont seurement monsté,
 Que l'Amour d'homme à homme entier s'est rencontré :
 De l'Amour d'homme à femme est la preuue si ample
 Qu'il ne m'est ia besoin d'en alleguer exemple :
 Mais d'une femme à femme, il ne se trouue encor
 Soux l'empire d'Amour vn si riche thesor,
 Et ne se peut trouuer, ó trop & trop legere,
 Puis qu'à ma foy la tienne est faite mensongere.
 Car iamais purité ne fust plus grande au Ciel,
 Plus grande ardeur au feu, plus grand douceur au miel,
 Plus grand bonté ne fust au reste de nature
 Qu'en mon cueur, où l'Amour a pris sa nourriture.
 Mais plus qu'un Roc marin ton cueur a de durté,
 Plus qu'un Scythe barbare il a de cruauté :
 Et l'Ourse Caliston ne voit point tant de glace
 Que tu en as au sein : Ny la muable face
 Du Nocturne Morphé n'a de formes autant,
 Qu'a de penfers diuers ton esprit inconstant.*

*Helas ! que le despit loing de moy me transporte !
 Ouure à l'Amour, ingrate ! Ouure à l'Amour la porte :
 Souffre que le doux trait, qui noz cueurs a percé,
 R'entame de nouueau le tien trop peu blessé,
 Recerche en tes discours l'affection passée :
 Resserre le doux nœud dont estoit enlacée
 L'affection commune & à toy & à moy,
 Et reioignons ces mains qui iurerent la foy.
 La foy dans mon esprit tellement asseurée
 Qu'elle ne sera point par la mort pariurée.
 Mais si nouuel Amour l'embrase vne autre ardeur,
 Je supply¹ (Contr' Amour) Contr' amour Dieu vengeur !
 Qu'auant que la douleur dedans mon cueur enclose
 Me puisse transformer, & me faire autre chose
 Que ce qu'ores ie suis, soit que ma triste voix
 Reste seule de moy errante par ce bois,
 Ou soit qu'en peu de temps ma larmoyante peine
 Me distille en vn fleuve, ou m'escoule en fontaine,
 Et pendant que ie dy & aux Cerfs & aux Dains
 Seule en ce bois touffu, ingrate, tes dedains,*

*Tu passes, d'un fâcéz visage consumée,
Amour languissamment, & n'es point aimée.*

EPISTRE

A MADAMEISSELLE DE SAILLANT,

Sur la mort de Madame la Comtesse de Beine.

*Si l'on pouvoit jamais par un ruisseau de pleurs,
Effacer d'un exay les mortelles douleurs,
Si par pitié, par sanglots & par larmes espandre
L'on pouvoit au corps mort la vie & l'ame rendre :
Je verserois mes deux yeux en vain, j'en diffillerois
Pour en vain soulager vôtre dœil consolerois :
J'exterminerois le regret, j'effacerois la peine
Qu'on te vois coulant la Comtesse de Beine :
Qu'on te la suive en bas & remontant au Ciel
Se repaît de douceur & vous remplit de fiel :
Et par mille sanglots renouellerois sa vie,
Savoir. Hélas ! qui est par la Parque ravie.
Mais il faut que chacun arrive à telle fin,
Et que la Mort à tous est un commun destin,
Si la Mort la Mort même à tous humains commune,
Ne se laisse tenter d'égé que la fortune :
Que l'on se desoleroit d'un courroux despité ?
• En vain, j'écris un cry contre NECESSITÉ.
Rien ne fait à ceux qu'on voit quitter le mortel viure,
Que nous monstrent l'endroit par où il les faut suivre,
Aussi comme elle a fait, qui a prins le devant
Pour monstrent le chemin que nous allons suivant,
Et après la fureur d'une mortelle peine,
Entrer au doux repos où la vertu nous meine :*

*Celle chere vertu, qui du cours de noz ans
 Soulage les durs faiz & les rend moins pesans :
 Celle vertu qui rend, trompant la Parque blesme,
 La meilleur part de nous suruiuante à nous mesme :
 Je ne comprends ça bas heur ny felicité
 Que ce qui nous en est par l'honneur apporté,
 Et ne voy point d'honneur, pour faire l'homme illustre,
 Que celui qui reçoit de la vertu son lustre.
 Soit donques la vertu le desirable prix,
 Auquel seul ardemment aspirent noz esprits.
 Heureux, ô trop heureux ! qui rien qu'elle ne pense :
 La vertu est de soy la propre recompense.
 La parfaicte vertu nous fait egaux aux Dieux,
 Bien-heureux immortels, & citoyens des Cieux.
 Mais si à vn tel bien iamais l'ame n'arriue,
 Tant que dedans ce corps ceste vie elle viue :
 Dites moy (ie vous prie) osez vous bien pleurer
 Le bien duquel Dieu veut la Contesse asseurer ?
 Vous desplait-il qu'au Ciel, le pris de sa victoire
 Des vices combatuz soit l'eternelle gloire ?
 Souhaitiez vous qu'ell' fust en ceste terre encor
 Assiegée de Phœur, des honneurs & de l'or,
 Des estats, des grandeurs, de beauté, de ieunesse
 (Troupe de la raison trop caute larronneffe)
 Pour perdre, ou pour le moins, au combat hasarder
 De rechef la vertu qu'elle a bien sceu garder ?
 « Ne blasmes point la Mort : car iusqu'à ce qu'on meure,
 « Ny honneur ny vertu en seureté demeure.
 « Mais apres que la Mort nous a fermé les yeux,
 « De nous se voit au vray & le pis & le mieux.
 « La Mort met le bon hors du peril de dommage,
 « Et fait que le mauuais n'empire d'auantage. »
 Le bien de la Contesse, Eternel asseuré,
 Ne doit des yeux mortels ça bas estre pleuré :
 Et trop mieux s'emploira vostre plume disert
 Louant son guain receu qu'à pleindre vostre perte.
 Cessez voz pleurs, faisant que la posterité
 Sache par vous l'honneur qu'elle a bien merité.*

*Un si grand vray & si plus ionable chose,
 De tant plus d'apaiser par vostre langue arrosee,
 Et de tant plus par le comble d'honneur,
 De tant plus d'admirer par son ionable fendeur.*

EPITAPHE

DE ROBERT CATHELINE DE LA MADELAINE,

Comtesse de Beine

*Le grand miroir du Ciel & nature seconde,
 Pour en veoir l'art faire veoir à ce monde
 Comme est & grand leur pouvoir, réduit en son effect,
 Ceste qui fut en tout adroit parfait :
 Le Ciel & plus belle Ame en ses beaux yeux choisie
 Empruntant pour en faire une belle vie :
 Et nature ougla les plus riches thresors
 Pour ce beau Ciel du Ciel loger en digne corps :
 Avec le plus bonheur du Ciel & de Nature
 Fit de son art ça bas en une creature :
 Qui d'Esprit & de Corps tesmoigna la grandeur
 De sa forme & nature, & de son Createur :
 Car toutes les vertus qui l'Esprit enrichissent,
 Et toutes les beautez qui le corps embellissent,
 Les Sciences, les Arts, la Sainte Pieté,
 La grace, la vigueur & la dexterité,
 Feirent estre ceste Ame un divin exemplaire :
 Et feirent que ce Corps onques ne sceut desplaire
 Qu'à son Ame, qui n'eust autre obiect pour penser
 Que celui qui pourroit à son Ciel la haulcer.
 Comme le corps pesant, qui forcé dans l'air entre
 Bien tost courbe sa voye & rechet sur le centre,*

*Ainsi le feu leger longuement ne peut pas
 Contre son naturel demeurer icy bas.
 Aussi ceste belle Ame estant au corps forcée,
 D'ordinaire desir contre le Ciel poussée,
 Impetra par l'effe& d'une viue oraison
 De sortir de ce Corps sa mortelle prison :
 Autour duquel icy autre chose ne reste
 Qu'une Image de mort à ses amis moleste.
 Et de tant de vertuz n'est demeuré sinon
 Vne gloire immortelle & vn illustre nom,
 Pouffé d'un vol æslé de diserte parolle
 Par la do&e Saillant, de l'un à l'autre Pole,
 Pendant que l'Ame au Ciel iouist d'un doux repos,
 Et mollement la Terre icy couure ses os.*

FIN.



.

.

.



DOVZE FABLES
DE
FLEVVES OV FONTAINES,

AVEC LA DESCRIPTION POVR LA PEINTVRE
ET LES EPIGRAMMES¹.

A PONTVS DE TYARD,

Seigneur de Bissy, Euesque de Chalon.

MONSIEVR, vous ne serez pas marri si i'ay
entrepris de faire imprimer ce papier que
ie pris y a enuiron deux mois, en vostre
estude à Bragny, & lequel vous enuieiez trop
auarement au public, & sous si foibles excuses, que ie ne
les ay peu ny deu prendre en payement : Car quant
à vostre aage & profession trop dissemblables à escrits
de telle étoffe que mettez en auant, cela n'a rien de
commun à l'eage ny à la saison esquels vous les fistes,
d'autant que ce fut en vn temps où l'on le pouuoit ap-
peller vn treshonneſte & louable exercice, sçauoir y a
enuiron trente ans, lors que l'on accommodoit cette su-
perbe maison d'Anet, qui a pris son plus grand lustre de
vos belles inuentions, dont aucuns se sont emparez, &

en me emporter la pierre à bon marché. Recevez-le
donc comme vôtre & ne le dédaignez pas : car ie
m'assure qu'il ne fera point de tort à vos autres efforts,
& que la France ne s'enra bon gré de mon bonneste
intention. Vous pouvez facilement croire, que sans cette
assurance ie n'ose pas la hardiesse de le mettre en la
main à vôtre usage, comme celuy qui ne voudroit rien
faire qui vous fust désagréable, & qui démontrera à
vous.

Vostre humble & obéissant serviteur

TABOURET.

Le Paris ce jour de Troisième, 1585.





DOVZE FABLES
DE
FLEVVES OV FONTAINES,

AVEC LA DESCRIPTION POVR LA PEINTVRE,
ET LES EPIGRAMMES :

*Tirees d'Homere, d'Ouide, de Diodore, de Pausanias,
de Plutarque, & autres anciens Auteurs.*

PREMIERE FABLE DV FLEVVE CLYTORIE,

QVI A FORCE DE DESENYVRER.

Semelé, fille de Cadmus Roy de Thebes, estant enceinte, fut sollicitée par Iunon, sous la semblance de Beroë nourrice de Semelé, d'expérimenter si celui qui l'auoit engroissée estoit Iupiter : La preuue deuoit estre, d'impetrer de luy qu'il vint coucher avec elle, en mesme façon qu'il couchoit avec Iunon sa femme. La simple Semelé se fait octroyer ceste faueur à Iupiter :

Et ne pouvant souffrir la foudroyante violence de ce Dieu qui jeteroit au ciel la femme qu'en foudre à punir elle fut traitée par la tempeste. A sa mort est accouchée de Bacchus : lequel une Nymphe, nommée Clytorie, nourrit au sein, & éteignant avec ses larmes la flamme qui embrasoit le petit Bacchus, fut transformée & devenue en déesse de son nom, qui depuis étant la déesse du vin, comme le vin trouvé par Bacchus, portoit encore de la naturelle ardeur du feu.

DESCRIPTION POUR LA PEINTURE.

Seroit peinte une Semelé foudroyée, & mourante devant sa tête tombant du Ciel. Et en la haute region de l'air vu Jupiter, qui remontant au ciel, ietteroit un pieux regard sur elle. Aupres de Semelé seroit Clytorie à demi transformée en déesse : & entre ses bras seroit le petit Bacchus, partie encore enveloppé de feu, & en partie de son enfant, selon que les larmes de Clytorie seroient versées sur luy.

ÉPIGRAMME DV FLEUVRE CLYTORIE.

*Dans un feu foudroyé d'une tempeste obscure,
Pour caresse amoureuse indignement cherchée,
La jeune Semelé de Bacchus accouchée,
De la plus aigre mort recut la peine dure :
Mais du petit enfant la divine nature
Saine, & qui ne peut de mort estre approchée)
De ce feu sans dommage est mollement lesschée,
Luy laissant quelque part de sa force & pointure.*

*Au piteux accident Clytorie arriua,
 Qui secourant le Dieu, de larmes le laua,
 Estaignant à l'entour la viue flame empreinte.
 Il est encor ardent à qui sans eau l'espreuee :
 Elle, fondant en pleurs, de son nom fait vn fleuee,
 Qui rend l'ardeur du vin pour enyurer, estainte.*

SECONDE FABLE DE LA FONTAINE D'ANDRE,

QVI A FORCE D'ENYVRER.

Bacchus ayant prins port en l'Isle Andros, marchoit par l'Isle en ses Bachanales processions, accompagné des femmes Baches ou Bachantes, de Satyres, de Comus Dieu des Festins & de Silene. Silene auoit tant trauaillé son Asne, que l'Asne ayant soif, & voyant le ruisseau d'une fontaine, l'alla ietter dedans, malgré Silene, qui se laissa cheoir dedans l'eau. Là accoururent quelques Satyres, & Baches, qui en riant & moquant, tirerent le vieil yurongne dehors. A ceste rísee furuint Bacchus, ordonnant pour memoire de l'inconuenient de Silene, que iamais betail ne s'abreueroit en ceste fontaine. Laquelle aiant goust de vin, enyurerait tout homme qui en boirait.

DESCRIPTION POVR LA PEINTVRE.

Il faudroit peindre l'Isle Andros en l'Archipelago d'assez large estendue, en laquelle se verroit Silene maffcharé & tout barbouillé, de telle façon, que ceux qui ont mangé de la vandange : une femme ainfi barbouillée

que Sileus, & vestue d'une peau de chevreuil ou de mouton, ayant son Thyrsé au bras d'elle, & un Satyre à son costé, tirent hors du ruisseau d'une fontaine voisine de son Siene, en se moquant de luy. Quelques Satyres courrent apres l'asne de Sileus pour le reprendre. Asez pres de là seroit Comus, peint ieune, sans barbe gris, & de couleur rouge, tel e que d'un homme qui boit trop de vin : & des yeux éblouissants comme d'un soleil, car tel le décrit Philostrate. Ioguar Comus seroit Bacchus couronné d'un chapeau de figuier, de vigne, & de thierre : avec son Thyrsé en la main gauche, & de la droite haussée seroit un signe de promesse : à l'entour de luy seroit une troupe de femmes Bacchantes, & de Satyres tous en contenance d'ivrognerie, & armés de Thyrses. Le Thyrsé est un baston comme une lance, avec le bout d'en haut en figure de pomme de pin, la pointe contremont, & tout couvert de thierre.

EPIGRAMME DE LA FONTAINE D'ANDRE.

*En l'isle Andre est Denis, Denis le libre Pere,
Qui le pampre, le thierre, & le figuier couronne,
De Satyres dans un grand nombre l'environne,
Avec Comus le gras, le Dieu de bonne chere.
Sileus est par son asne, & le presse, & l'altere,
L'asne voit là au pres un ruisseau qui bouillonne :
Il s'advance & pour boire au trot dedans il donne :
Sileus bien dans l'eau se despit & colere.
Vee Bacche riante avecques un Satyre
Le vieillard tout honteux hors du ruisseau retire :
Pere jure Bacchus par les eaux Stygiales
Jamais aucun bestail icy ne viendra boire :
Ceste eau cy soit vineuse, & d'elle en ta memoire
S'enayrent les deuots de mes saints Bacchanales.*

TROISIÈSME FABLE DV FLEVVE SELEMNE,

QVI EFFACE LA PASSION D'AMOUR.

Argire, Nymphé marine enamourée d'un ieune pasteur, nommé Selemne, fortit hors de la mer, & vint avecques luy cueillir les fruits de l'Amour. Peu de temps apres, qu'il ne luy sembla plus beau, elle se desaccoustuma de le favoriser, dont luy impatient d'Amour, se laissa mourir, & fut, mourant, transformé en un fleuve, auquel Venus donna vertu de faire oublier l'Amour à ceux qui, tourmentez de celle passion, se viendroient lauer dedans.

DESCRIPTION DE LA PEINTURE.

Argire, Nymphé marine feroit peinte assise sur un Dauphin assez pres du riuage de la mer : & accompagnée d'un Triton, duquel, au rapport de Pausanias en sa Bœotie, la figure est telle : Il a la teste chevelue, & de couleur telle que les Grenouilles palustres : le nez ainsi qu'un homme, mais la bouche plus grande, & les dents comme une beste brute : Il a sous les oreilles des branches ou petits ailerons, comme les poissons, & les yeux de couleur entre le bleu & le vert : Il a des mains, & les ongles des doigts sont faites en petites coquilles : le reste du corps finissant en forme menue & greffe, est recouvert d'une escaille aspre, comme l'Angelot de mer : dessous le ventre il a en lieu de pieds, une queue comme un Dauphin. Argyre donc riant comme par moquerie, montreroit au Triton, Selemne mort,

À presq'ue transformé en bœue, auprès duquel païs-
soient un troupeau de bœufs & d'autre bétail.

ÉPIGRAMME DU FLEUVE SELEMNE.

*En de la fleur des ans qu'une toison doree,
Le mercur & la icne à Selemne frisoit,
Quand aux patus herbis les bœufs il condaisoit,
De marce Nymphe fut sa beauté desirée.
La Nymphe Argire en fut plus qu'autre enamourée :
Et jectant de la mer, avec luy se plaisoit,
Où des faveurs d'Amour telle part luy faisoit,
Que la liberté fut au pauvre empiree.
Elle étoit : l'incogitante en peu de temps sa flamme
Quand plus plus le pauvre la sent croistre en son ame :
L'incogitante se rit de ce dont il soupire.
Luy en faisoit d'aimer, de vivre aussi se foule :
Et pour l'achiv d'Amour, Venus en eau l'esconle
Qui l'ame & qui étoit tout amoureux martyre.*

QUATRIÈME FABLE DE LA FONTAINE CALLIRHOE,

QUI ENGENDRE LE RECIPROQUE AMOUR.

L'un des prestres de Denis Calydonien, nommé Co-
reus, enamoure d'une vierge nommée Callirhoe, & ne
voyant espoir de quelque heureuse issue de son amour,
à cause de l'inimitié qu'elle luy portoit, recourut pour
dernier refuge à son Dieu, devant lequel prosterné, il

se complaignit en requerant quelque ayde à son malheur. Denis à la priere de son prestre, enuoya sur son peuple Calydonien vne si grande & miserable maladie, qu'ils estoient tous elangourez, & comme gens yures, transportez d'esprit : Dequoy estonnez ils enuoyerent en Dodone, où certaines colombes respondoient de dessus vn chefne sacré, de toutes choses dont elles estoient interroguees. Ils eurent response de l'Oracle, que celle calamité ne prendroit fin, auant qu'on eust sacrifié à Denis la vierge Callirhoë, ou quelcun qui volontairement se voudroit offrir en sa place. A ce conseil lon prend Callirhoë, qui (ne trouuant parent ou amy qui voulut se faire sacrifier en son lieu) fut liee & agencee comme les victimes qu'on doit mener à l'autel pour y estre tuees. Mais quand elle fut conduite au lieu du sacrifice, Corese (duquel l'office estoit d'executer le sacrifice, & immoler la Vierge) esmeu d'horreur & d'amour, ayma mieux mourir, que de sa main offer la vie à celle qu'il aimoit tant extremement. Donc il voulut luy faire preuue combien estoit grande son amitié, & se tua soy-mesme pour victime & oblation à son Dieu, satisfaisant à l'Oracle, rachetant la vie de sa maitresse : & apaisant son Dieu, restitua aux Calydoniens la santé perdue. Mais Callirhoe, voyant tant asseuré tesmoignage de l'amitié de Corese mourant pour elle, d'une repentance de sa rigueur passée, & d'une pitié de si triste fin d'amour, voulut par sa mort accompagner celuy, lequel viuant elle auoit dedaigné & fuy. Et se tua aupres d'une fontaine, qui depuis fut appelée de son nom : ayant vertu de faire aimer ceux qui sont aimez, & d'engendrer l'amour reciproque & mutuelle. Le nom Callirhoe a grande affinité à Fontainebleau.

DESCRIPTION POUR LA PEINTURE.

Quelques Calydoniens seroyent attendans l'Oracle Dodoneux : & s'asseroient pour le représenter, qu'en un endroit & en Persephone de l'estaine venue fust peinte une forêt de chênes, au plus vilaine endroit de laquelle seroit un chêne élevé plus que les autres, & sur lequel une Colombe profete de couleur blanche seroit branchée. & devant leur chêne, auquel y auroit quelques couronnes penchées, les Calydoniens escoutans l'oracle. En un autre endroit & en une plus prochaine, se verroit en la plus haute marche d'un autel sur lequel seroit l'image du Dieu Bacchus. Corése Prestre blessé du costé des sacrifices, & essayant de se jeter dedans le feu sacré : Au bas, & assez pres de l'autel, se verroit Callirhoe blessée, qui d'un oeil mourant regarderoit Corése : le sang d'elle couleroit jusques dedans la fontaine de son nom. Et elle seroit couronnée d'une couronne Bachique, c'est à dire de pampre, de thierre & de figues. Et auroit en ceinture, & en echarpe, & aux bras des cordes d'herbe, & de pampre : la autour seroit une troupe de Calydoniens & Calydoniennes, en diverses conténaances de personnes qui s'émerueillent.

ÉPIGRAMME DE LA FONTAINE CALLIRHOE.

*Bacchus persécutoit toute la Calydonne
D'un étourdissement & d'esprit & de teste :
Le peuple va chercher la Colombe profete
Qui respond à chacun sur le chesne en Dodonne.
Il fant respond l'oyseau, que Callirhoe on donne
Ofrande pour Bacchus à sa premiere feste,
S'elle ne peut treuver qui sa vie luy preste,
Et pour la racheter en son lieu s'abandonne.*

*Corese, qui sentoit pour elle vn feu dans l'ame,
 Pour elle sur l'autel s'offre en la sainte flame,
 Elle se fait (mais tard) piteuse de cruelle :
 Et taschant par la mort recognoistre sa peine,
 Son sang avec son nom laisse en ceste fontaine,
 Qui peut faire allumer vne amour mutuelle.*

CINQVIESME FABLE DV FLEVVE PHASIS,

QVI ASSEVRE LES IALOVX.

Phebus estant en Scythie eut vn fils, nommé Phasis, d'une ieune fille nommee Ocyroe : Laquelle, Phasis devenu grand, & chaste obseruateur de la continence, rencontra en adultere. Alors Phasis depité & déplaisant du peché de sa mere, ne pouuant refreindre sa colere, la tua, puis d'un soudain regret se noya dedans vn fleuve prochain, appellé Arcture : tirant sa denomination de l'Estoile qui est entre les iambes de Bootes, constellation Septentrionale. Et depuis ce temps, ce fleuve retint le nom de Phasis, dedans lequel croist vne plante nommee Leucophile : laquelle les maris ialoux cueillent au commencement du Printemps, & la mettent dedans leurs lits, pour faire contenir leurs femmes en loyauté coniugale.

DESCRIPTION POVR LA PEINTVRE.

Il faudroit peindre vn paisage hyuernal : & en vn quartier de veue lointaine, faire Phebus avec Ocyroe :

Pontus de Tyard.

SIXIESME FABLE DV FLEVVE ARAXE,

OV SE PREVVE SI LA FILLE EST VIERGE.

Araxe, Roy d'Armenie, faisant la guerre aux Perles, fut aduerty par vn Oracle, que pour auoir victoire de ses ennemis, il estoit necessaire qu'il sacriast deux vierges de noble race, aux Dieux Apotropœes, qui chassoient les malheurs & infortunes, entre lesquels estoient Iupiter, Apollon & Hercule. Araxe, pour ne perdre le moyen donné par cet aduertissement, ne voulant toutesfois (selon la naturelle affection du pere aux enfans) faire mourir deux siennes filles vierges : fit prendre les deux filles de Mnefalce, homme riche & d'une des plus anciennes maisons d'Armenie, & les sacrifia. Chose que Mnefalce porta fort impatiemment, dissimulant neantmoins son indignation, iusques à vn iour, que voyant sa commodité, il executa sur les deux filles du Roy, pareille cruauté que les siennes auoient soufferte. Dequoy Araxe aduerty, & abbattu de courage en tant soudaine, & non esperee calamité, l'alla noyer dedans vn fleuve nommé Alme, qui depuis fut, pour ce fait, appelé Araxe. Mais les Dieux le transformerent en vne herbe, que ceux du pays nomment Araxe, c'est à dire, ennemie des vierges : car si vne vierge l'a cueillie, soudain elle deuient seiche & fenée, perdant sa nasse verdure entre les mains de la vierge.

DESCRIPTION POVR LA PEINTVRE.

En vn temple deuant vn autel, sur lequel seroit le simulachre d'Hercule, le Roy Araxe assisteroit au sacri-

fice, qui se feroit de deux vierges. En vn autre endroit se verroit Mnefalce, tuant l'vne des filles du Roy, & l'autre qui feroit defia morte & bruflante en vn feu. Puis en prochaine veüe se verroit Araxe dedans vn fleuve, en partie transformé en herbe comme les pieds & l'vn des bras, à la discretion du peintre.

EPIGRAMME DV FLEVVE ARAXE.

*De l'oracle douteux Araxe trop credule,
Deux vierges d'Armenie immole en sacrifice,
Les bruflant fur l'autel, pour se rendre propice
Le Dieu Apotropœe, & chasse-mal Hercule.
Mnefalce' Pere aux deux feurs l'outrage diffimule,
Jusqu'à ce que vengeance le cruel malefice,
Les deux filles d'Araxe en semblable supplice
Il tue : & les corps morts en vn pareil feu bruflent.
Araxe impatient de fa calamité,
Au fleuve de son nom, hors d'efpoir s'est ietté :
Tourné en l'herbe Arax', de vierges preuue eſtrange,
Car ſi l'herbe eſt cueillie & de la main tenue
D'vne par qui Venus n'aura eſté connue,
Soudain elle ſe ſene & ſa verdure change.*

SEPTIESME FABLE DV FLEVVE INDE,

OV VIENT LA PIERRE QVI CONSERVE LES VIERGES CONTRE
LA VIOLENCE DES RAVISSEURS.

Ce pendant que lon celebroit les ſecrets myſteres de
Bachus, & que tout le peuple eſtoit ententif en deuo-

tion, vn ieune homme nommé Inde, rencontrant à propos Damalcide (fille du Roy Oxialce) la força, & en fit son plaisir. Le Roy aduertý de cet outrage, fit poursuite du ieune insolent, qui fuyant pour se sauuer, essaya de passer le fleuue Maufol. Mais estant las & debile, tant de peur, que de la fuite precedente, il ne peut gaigner le courant de l'eau, & se noyant en ce fleuue (qui depuis eut le nom d'Inde) fut transformé en vne pierre de telle puissance, que toute vierge qui la porte sur foy, ne peut estre aucunement forcee.

DESCRIPTION POVR LA PEINTVRE.

Faudroit peindre les solennitez & sacrifices de Bachus, ce qui se feroit en representant les Bachans, acoustrez de Nebrides, c'est à dire de vestemens de peau de fan de biche ou cheureul, & portans leurs Thyrses, & encontenancez à bouches ouuertes, comme pour crier. Quelques ieunes filles porteroient des paniers ou coffins, couuers : & se pourroient peindre les Prestres, embesoignez autour de quelques vases remplis de miel, les autres de lait, & les autres de vin : & les autres tenans des cheureaux & des boucs, selon les anciennes ceremonies des sacrifices de Bachus : En vn autre endroit feroit Damalcide, laquelle Inde forceroit : ou si cet acte estoit estimé mal seant, pour estre representé en la peinture de ce lieu, faudroit peindre Damalcide prosternee à genoux deuant le Roy Oxialce son pere, auquel elle feroit sa doleance. Oxialce feroit vn signe de commandement à quelques hommes armez d'arcs & de fleches, ou autres armes barbares : & celle troupe suiueroit le ieune Inde, qui se verroit precipité, & se noyant dans le fleuue, duquel le cours feroit repre-

senté roide & violent : & Inde se transformant en pierre.

EPIGRAMME DV FLEUVE INDE.

*Cependant que Bachus retient l'ame ententine
Du peuple qui se trompe en deuote mensonge :
Le ieune Inde, estaignant vne ardeur qui le ronge,
Rend à son chaud vouloir Damalcide captine.
Du vieil Pere Oxialce vne troupe hastine
Poursuit le rauisseur : qui le pas viste alonge,
Et en fin dans Mausol, de peur se iette au plonge,
Quand il se sent faillir la vifesse fuitine.
Lors le fleuve Mausol le nom d'Inde retint,
Et le ieune amoureux forme de pierre print,
Mourant sa foible force, au cours de l'eau trop roide.
Ceste pierre, l'honneur des vierges tient en garde,
Et l'impudic vouloir alentit & retarde,
Rendant des rauisseurs la vigueur molle & froide.*

HVITIESME FABLE DE LA FONTAINE
DE NARCISSE,

DANS LAQUELLE SI VN AMOVREUX SE MIRE, IL REÇOIT
ALLEGANCE.

Narcisse fut amoureux d'une sienne seur, qui avoit esté nee avec luy d'une mesme ventree, & qui le ressembloit si viuement, qu'onques chose ne ressembloit plus une autre. Mais elle mourut au temps qu'il en

estoit le plus passionné : & que l'amour en eux estoit reciproque. Dont conduit presque au desespoir, il s'escarta de toute compagnie, & vn iour s'aschant aupres d'une fontaine, vit son image en l'eau tranquille : lors pensant voir l'image de sa seur aymee, il se sentit allegé de quelque partie de sa douleur. Mais ne voulant abandonner la fontaine, il y mourut : & lors la fontaine nommee de son nom, print ceste vertu, qu'un amoureux passionné s'y allant mirer, sent quelque allegement de son martyre.

DESCRIPTION POVR LA PEINTVRE.

Faudroit peindre vne ieune fille morte, toute ressemblante à Narcisse : & faudroit qu'en vn paisage solitaire & escarté, Narcisse fust couché aupres d'une fontaine, en laquelle son image se representeroit, comme dans vn miroir : il seroit peint d'un visage mourant. Ainsi sa seur, son image, & lui feroient tous semblables.

EPIGRAMME DE LA FONTAINE DE NARCISSE.

*Narcisse ayme sa seur, sa chere seur iumelle,
 Sa seur aussi pour luy brusle d'ardeur extreme :
 L'un en l'autre se sent estre vn second soy mesme,
 Ce qu'elle veut pour luy, il veut aussi pour elle.
 De semblable beauté est ceste couple belle,
 Et semblable est le feu qui fait que l'un l'autre ayme,
 Mais la seur est premiere à qui la Parque blesme
 Ferme les ieunes yeux d'une nuit eternelle.*

*Narcisse en l'eau se void, y pensant voir sa seur :
 Ce penser le repaist d'une vaine douceur,
 Qui coulee en son cœur, luy amoindrit sa peine.
 De luy son nom retint l'amoureuse fontaine,
 Dans laquelle reçoit, quiconque ayment s'y mire,
 Quelque douce allegance à l'amoureux martire.*

NEVFIESME FABLE DV FLEUVE SALMACE,

QVI FAIT LES HERMAPHRODITES.

Hermaphrodite fils de Mercure & de Venus, desquels il porte le nom, estoit aupres du fleuve Salmace: dedans lequel ordinairement demouroit vne Nymphé, de mesme nom que le fleuve. Ceste Nymphé enamourée de Hermaphrodite, & le treuvant rebours & dedaigneux à l'amour, se cacha, espiant la commodité pour le surprendre. Le ieune Hermaphrodite ne se doutant de rien, se despouilla, & nud entra dedans le fleuve, pour se baigner : là accourut Salmace, & l'embrassant essaya de l'inciter à luy donner plaisir, mais ce fut en vain. Elle donc le tenant embrassé, impetra des Dieux qu'elle ne fust iamais separee de luy : & furent si conioints, que leurs deux corps assemblez, deuindrent vn. Alors Hermaphrodite, par vne autre requeste impetra de Venus, que quiconque entreroit en ce fleuve, deuint composé des deux sexes, tels que font en ce temps les Hermaphrodites.

DESCRIPTION DE LA PEINTVRE.

Faudroit que dedans vn fleuve, sur le bord duquel feroient les vestemens de Hermaphrodite, vne Nymphe nue tint ledit Hermaphrodite embrassé, & Hermaphrodite essayant de luy eschaper & de se deffaire d'elle : leurs deux corps feroient (comme vn commencement de transformation) desia ioints ensemble, comme s'ils n'estoient qu'un, combien que la teste, les bras, & les iambes fussent encores separez. Venus & Mercure se verroient en quelque image par l'air, qui, comme parlans ensemble, regarderoient ceste Metamorphose.

EPIGRAMME DE SALMACE.

*A peine auoit seize ans, de la belle Venus
Et du Cyllenien la ieune & chere race :
Quand, au temps que Phebus son plus long chemin trace,
Dans vn fleuve il voulut baigner ses membres nuds.
Mes souhais (dit Salmace) ores sont aduenus.
Ce disant, elle court, entre en l'eau & l'embrasse,
La peur saisit le cœur, & la honte la face
D'Hermaphrodit, qui n'a les feus d'Amour connus.
Plus la Nymphe l'estraint, plus d'eschaper il tasche.
Dea (dit elle) fascheux, donc ma beauté te fasche,
Si faut il qu'à iamais ton corps au mien s'assemble.
Soit ainfi (dit Venus) mais aussi vray sera
Que quiconque en ton fleuve, ô Salmace, entrera,
Aura, comme vous deux, les deux sexes ensemble.*

DIZIESME FABLE DV FLEVVE CHRYSOROAS,

DEDANS LEQVEL SE TROUVE L'OR.

Assez vulgaire est la fable d'Apollon, qui estant banny du Ciel, & suspendu de sa diuinité pour neuf ans, pour ce qu'il auoit tué les Cyclopes, garda les bœufs d'Admete Roy de Theffalie, aupres du fleuve Amphrise. Pendant ce temps Apathippe deuint amoureuse de luy, & en eut vn fils, nommé Chios, qui (comme par contagion de la misere en laquelle son pere viuoit au temps de sa naissance) fut pauvre, & tant necessiteux, qu'il s'adonna au larrecin, tellement qu'il fut surpris vne fois derobant le threfor de Crœsus. Ceux de la garde luy coururent apres : mais il estoit fort & dispos, & tout chargé qu'il estoit courut longuement : en fin, voyant qu'il aprochoit le danger d'estre pris, il se ietta dedans vn fleuve, avec son or : dont le fleuve print son nom, dedans lequel depuis s'est tousiours trouué de l'or abondamment.

DESCRIPTION DE LA PEINTVRE.

L'on pourroit peindre le Dieu Apollon gardant les bœufs sur le riuage d'un fleuve : & aupres de luy Apathippe, avec son fils Chios. En vn autre endroit de veue plus prochaine, seroit le palais de Crœsus en monstre de quelque magnifique & superbe edifice, auquel se verroit vne ouuerture, comme de porte ou muraille rompue, au dedans de laquelle se representeroit de l'or en monceaux, & vn Roi accompagné d'hommes, au deuant de l'ouuerture feroit signe, comme d'un com-

mandement, pour faire prendre Chios. Qui seroit fuiuy à la file, de plusieurs hommes courans : & faudroit qu'il fust chargé d'or, à la discretion du peintre tombant dedans le fleuve, parmy l'eau duquel l'or se verroit roulant.

EPIGRAMME DV FLEVVE CHRYSOROAS.

*Apollon suspendu de sa diuinité,
 D'Apathippe, qui fut de son amour eprise,
 Gardant les bœufs d'Admete au riuage d'Amphrise,
 Eut Chios heritier de sa mendicité.
 Chios, pour se bannir de la neccessité,
 Dessus l'or de Croesus conçoit vne entreprise :
 Mais en l'executant sa malice est surprise,
 Dont il fuit, s'asseurant de sa legereté.
 Comme il fuit chargé d'or d'une vitesse pronte,
 Ia ia il se voit choir en la peine & la honte,
 S'il ne deuance tost la fuite qui le presse.
 Pour se sauuer il pert avecques soy son or
 Dedans Chrysooroas : qui va roulant encor
 En son fond les monceaux de la pafle richesse.*

ONZIESME FABLE DV FLEVVE STRYMON,

QVI CONSOLE LES DESOLEZ.

Durant le siege de Troye, Dolon ieune Troyen entreprit de fortir, & aller voir la contenance des Grecs : mais il fut surpris par Diomedé & Vlisse, auxquels (pen-

sant sauuer sa vie par ce moyen) il declara beaucoup des affaires des Troyens, mesmes comme l'endroit auquel estoit logé Rhesus, ieune Roy de Thrace, leur seroit accessible, & facile à surprendre. Diomedes, apres auoir aprins tous ces aduertissemens, tua Dolon : & avecques Vlyse alla surprendre Rhesus en son quartier, & le tua en dormant. Strymon fils de Mars & de Helice, aduerty de la mort de Rhesus, duquel il estoit compaignon & amy entierement, porta ceste nouuelle avec tant d'impatience, qu'il s'alla noyer dedans vn fleuve, auparauant nommé Palestin. Les Dieux le transformerent en vne pierre appelée Pausilype, qui efface toute sollicitude : ce que signifie le mot *παυσίλυπος*.

DESCRIPTION POVR LA PEINTVRE.

La ville de Troye seroit peinte, & le camp des Grecs prochain de la mer, avec grand nombre de naufs : Dolon vestu d'une peau de loup (comme le décrit Homere) & portant vn arc sur ses espauls, & couuert la teste d'un morrion cresté d'un furon, ou autre semblable bestion, seroit entre Vlyse & Diomedes, en contenance d'homme estonné, & demandant mercy : & Diomedes luy donneroit vn coup de coutelas sur le col. En vn autre endroit se verroit Diomedes parmy des cheuaux & des chariots, & des hommes couchez, desquels aucuns seroient morts de coups d'espee. Vlyse tireroit vn mort par les iambes à quartier, comme l'ostant du chemin, pour crainte que les cheuaux, lesquels il vouloit emmener, n'eussent peur. Diomedes couperoit la gorge à Rhesus, endormy entre ses cheuaux blancs. Ailleurs seroit peint vn fleuve, dedans lequel se noyeroit Strymon, desia se transformant en pierre : qui est Pausilype.

EPIGRAMME DV FLEVVE STRYMON.

*De l'espion Troyen la mal-caute malice
Fit tuer en dormant le ieune Roy de Thrace,
Quand par le sang d'autruy il veut impetrer grace,
Du vaillant Diomedé & du prudent Vlyffe.
Strymon le fils de Mars & de la belle Helice,
Ennuyé pour la mort de l'Eienne race,
Cherchant quelque secours qui son grand dueil efface,
S'eslance en Palestin d'un mortel precipice.
Du fleuve Palestin lors se changea le nom,
En retenant celuy du desolé Strymon,
Qui, noé, s'enduroit en pierre emerueillable.
Pour sa rare vertu Paufilype on la nomme,
Car mise dans la main du plus desolé homme,
Elle peut consoler vn dueil inconsolable.*

DOVZIESME FABLE DV LAVATOIRE D'ISIS,

QVI SERT D'ASSEVRANCE CONTRÉ LES LARVES,
MALINS ESPRITS, ET CHIENS ABOYANS.

Garmathone, Royne d'Egypte, pleurant son fils Chryforoas, mort en sa premiere ieunesse, émeut tellement la Deesse Isis à pitié, pour luy auoir esté deuote & officieuse, qu'aux prieres de la Deesse, le Dieu Osiris descendit aux enfers, pour aller querir Chryforoas : mais à son arriuee les ombres infernales s'esmeurent, & Cerberus aboya si horriblement, que Garmathone esperdue de peur, recourut à Isis, l'inuoquant à son ayde : lors

Isis la fit descendre dedans son lauatoire, qui efface toute peur & tout danger des larues, malins esprits, & chiens vrlans & aboyans. Ceste fable est autrement recitee, Que Nilus mari de Garmathone de peur au cry de Cerberus s'alla noyer dedans le Nil, luy donnant son nom, & que dedans le Nil se treuve vne pierre en façon d'une febue, qui a la vertu que j'ay dite au lauatoire. Toutesfois en quelque sorte que la fable s'effcriue, il n'y a pas grande difference, car le Nil est consacré à Isis. Mais le lauatoire me semble plus propre à ce lieu, pource qu'Isis, entre les Theologiens d'Egypte, n'est autre chose que la Lune, comme la peinture monstrea.

DESCRIPTION DE LA PEINTVRE.

Faudroit peindre à l'entree d'un enfer Poetique (tel comme l'ont descrit Virgile & les autres Poetes) Osiris, qui seroit vestu d'une robe longue blanche, & à l'entour de sa teste quelques rayons Solaires : car les Egyptiens l'estimoient estre le Soleil. Il seroit assez pres de Cerberus, chien à trois testes, selon la vulgaire description, representé aboyant à gueule ouuerte. En un autre endroit seroit representé un temple d'Isis, qui se pourroit faire par une perspectiue à ligne visuelle de front, & basses diagonales de la maison d'Anet, pourueu que le peintre adiousta à la porte quelques testes de Lyons ayans les gueules ouuertes, selon la superstition des Egyptiens. Et ainsi, par la porte se pourroit voir le dedans d'une partie du temple, sur le paue duquel seroit escrit cecy, *Meum peplum nullus mortalium retexit*, ou en Grec, *Τὸ ἐμὸν πέπλον οὐδεὶς τῶν θνητῶν ἀπεκάλυψεν* : car ceste inscription est tiree de ce qui estoit escrit sur le paue du Temple d'Isis en Egypte. Aupres du Temple se verroit un Lauatoire, tel que celuy mesme d'Anet, dedans lequel Garmathon Royné Egyptienne descendroit, guidee par

Ifis, vestue d'une longue robe, comme celle d'Osiris : excepté qu'elle seroit peinte de diuerfes couleurs, comme blanc, bleu, rouge, & sur tout de noir, selon qu'elle est descrite par les anciens : le suis toutesfois d'auis (& me semble l'auoir leu en bon auteur) qu'Ifis se peut vestir de couleur blanche & noire, ou d'une longue estole ou robe blanche, & d'une noire plus courte en façon de surpelis qui seroit sur la blanche. Elle doit auoir au haut du front, vn croissant : Car Ifis represente la Lune, comme Osiris represente le Soleil. Au reste, la vertu du Lauatoire est assez commodément rapportee à ce lieu.

EPIGRAMME DV LAVATOIRE D'ISIS.

*La sainte Lune Ifis, son Soleil amiable,
Osiris, par pitié fit aux Enfers descendre
Trouuer Chrysores, le tirer, & le rendre
A Garmathon, plaignant d'un duel inconsolable.
Osiris y descend : Cerbere épouuantable
Iusques en terre fait ses hurlements entendre :
Dont une froide peur Garmathon vint surprendre,
S'escriant, ô Ifis, soyez moy secourable.
Vien (dit Ifis) descens dedans mon Lauatoire,
Et ne crains les horreurs de la region noire,
Pendant que tu auras ma faueur opportune :
Ne crains iamais icy ny les larues ombreuses,
Ny des malins esprits les faces tenebreuses,
Ny les chiens aboyans vainement à la Lune.*







APPENDICE.

A MAISTRE ANTOINE DV MOVLIN,

Masconnois⁹.

*Auant qu'oser en main la plume prendre,
Pour cest Hebrieu mettre en nostre langage,
Crainte, long temps, tint suspend mon courage :
Je le voulois, & n'osois l'entreprendre.
Comme Icarus ie ne veux point estendre
Vn vol haultain, sus debile pennage :
En vain (disois ie) est entrepris l'ouurage,
Duquel lon peut honteuse fin attendre.
Ainsi m'auoit la crainte retiré,
Voyant (Amy) que cest œuvre est tiré,
Des poinçs profonds de la Philosophie.
Mais j'ay pensé que ie ne puis mal faire,
Si, de bon heur, ce mien labeur peut plaire,
Au iugement de ma sainte SOPHIE.*

P. D. T.

Sonet⁹.

*Il ne fault plus que remede on mendie,
Des Grecs hautains, ou des Arabes vieux
(Voy le en François, France deuant tes yeux)
Contre la Peste, horrible maladie :
Pontus de Tyard.*

*Celuy qu'on dit qui gist en Arcadie,
 Ientens le flux du quart Astre des Cieux,
 En deliura le Tybre ambicieux,
 Par le moyen que Textor te dedie :
 Si le Romain, le Romain idolatre,
 Pour satisfaire à son Dieu Archiatre
 Luy consacra vn Temple & vn autel :
 Que peux tu moins, qu'à l'Auteur de ce liure,
 Qui de ce mal dangereux te deliure,
 Donner vn nom louable & immortel ?*

 EN CONTEMPLACION
DE DAME LOVIZE LABÉ¹⁰.

*Quel Dieu grana cette magesté douce
 En ce gay port d'une pronte alegresse ?
 De quel lix est, mais de quelle Deesse
 Cette beauté, qui les autres destrouffe ?
 Quelle Syrene hors du sein ce chant pouffe,
 Qui deceuroit le caut Prince de Grece ?
 Quels sont ces yeus, mais bien quel Trofee est ce,
 Qui tient d'Amour l'arc, les trets & la trouffe ?
 Ici le Ciel liberal me fait voir
 En leur parfait, grace, honneur & savaïr,
 Et de vertu le rare témoignage :
 Ici le traytre Amour me veut surprendre :
 Ah ! de quel feu brule vn cœur ia en cendre ?
 Comme en deus pars se peut il mettre en gage ?*

 P. D. T.

EXTRAITS
DE
SOLITAIRE PREMIER".

I

« ... Les anciens esmeuz non tant de leurs simples fantasmes que de l'industrie de cacher quelques secrets fous telles fictions, ont diuersifié l'estat des Muses, duquel ie penseray vous auoir assez longuement entretenue, quand i'auray adiousté qu'elles ont esté surnommées diuersement : & ne vous ennuirois de ce discours, si ie ne sçauois que le souuenir de telles choses vous seruira de quelque lumiere à la lecture des œuvres de tant de doctes Poëtes de ce temps, qui decorrent si richement leurs vers des ornemens de l'antiquité, que malaisément y pourront les ignorans & grossiers rien comprendre. Je louë (dit Pasithée) & admire leur mode d'escrire, & suis aise que tels gentils esprits se delectent à rapporter les rares & precieuses richesses, qu'ils ont acquises aux voyages faiz sus la Grece, & sus la Latine mer, pour les semer & faire pulluler en nostre France, par le passé tant pource qu'elle estoit contrainte de demeurer nue... ne pouuant seulement atteindre de pensée aux hautes & belles conceptions dont nous voyons noz liures François maintenant tant illustrément illustrer, mesmes les vers de quelques damoiselles (car bien que ie sois ialouse d'elles, si ne puis-je, & ne voudrois celer combien elles sont louables) qui cachant leurs noms, me semblent se faire tort de vouloir ainsi desrober leur louange à la renommée. Vrayement Pasithée (dy-je) vous cognoissez en elles ce que l'espere d'ouyr estimer en vous, si (comme il sera

vray) vous continuez à contenter la soif des humaines lettres & bonnes disciplines, desquelles vous estes tant altérée & desiruse. Aumoins par tel exemple seront contrains les seueres censeurs, ennemis de nostre vulgaire, de rougir (s'ils ne sont plus impudens que la mesme impudence) & de confesser, que l'esprit logé en delicat corps feminin, & la langue Françoisse, sont plus capables des doctrines familières & abstruses, que leurs grosses testes coiffées de stupidité : & quant aux langages, que le nostre peut estre haussé en tel degré d'eloquence, que ny les Grecs, ny les Latins, auront à penser qu'il leur demeure derriere. Pensez (Solitaire) à ce que vous dites (dit-elle avec vn mouuement de main menaçante) car si vous vous declarez si hardy, que de vous faire fort pour la suffisance de l'esprit féminin & du langage François, tous deux tant peu estimez d'un grand nombre de ceux qui se font nommer sages, qu'ils r'enuoyent le premier à la contemplation du contour d'un fuseau, & l'autre à la narration d'un conte, qu'ils appellent des quenouilles, vous aures la guerre à ces frons armez de sourcils mal piteux : mais plustost mettez en auant la solidité de la docte troupe que ie vous enten louer si souuent, trop suffisante pour faire barbe aux foibles efforts de leurs debiles opinions. Je ne suis (respondy-ie) coustumier de m'armer fort curieusement pour entrer au camp de tel combat, & les contraindre de confesser que les bons vers François (vous sçauiez desquels ie parle, Pasithée) pourront comparoistre au parangon de tous ceux qui les ont precedez : & de ce ie n'en appelle à plus impugnable preuue que les Epigrammes, les Sonnets & les Odes, & telles doctes Poësies nées depuis peu de temps. Mais (repliqua-elle) que respondrez vous à ce qu'ils dient, que si par estranges façons de parler vous taschez d'obscurcir & enseuelir dans voz vers voz conceptions tellement, que les simples & les vulgaires, qui sont (iurent-ils) hommes de ce monde comme vous, n'y peuuent reconnoistre leur langue, pource qu'elle est masquée & def-

guisée de certains accoustremens estrangers, vous eussiez encor mieux fait, pour atteindre à ce but de non estre entendus, de rien n'escire du tout? le leur respondray (dy-ie) que l'intention du bon Poëte n'est de non estre entendu, ny aussi de se baïsser & accommoder à la vilté du vulgaire (duquel ils font le chef) pour n'attendre autre iugement de ses œuvres que celui, qui naistroit d'une tant lourde cognoissance. Aussi n'est-ce en si sterile terroir qu'il desire semer la semence qui luy rapporte louange. Bien desireroit-il que ces chassieux (mais aueugles) eussent la veüe bonne, & peussent cognoistre que ce qu'ils cherchent sous nom de facilité, n'est rien moins que facilité : mais doit auoir nom d'ignorance peinte aux rudes lineamens de leurs grossieres inuentions. Qui a-il, Pasithée (dy-ie en m'interrompant, pource que ie la voyois, se courant d'un grand parfumé, commencer de sou-rire) ay-ie fait quelque faute? Non, ne vous esmouuez point (Solitaire) dit-elle : car ie sou-riois d'un mot lequel j'attendois en vostre responce, & qu'autrefois ie vous ay ouy dire à un Monsieur, qui se tourmentoit sus ce mesme argument. Vous sçavez bien qui ie veux dire. Non fais, pardonnez moy, luy respondy-ie. Vous souuient-il point (repliqua elle) de celui qui un iour arriuant icy, me trouua une Delie en main : & de quelle grace, l'ayant prinse & encor non leu le second vers entier, il se rida le front & la ietta sus la table à demy courroucé? Oh, si fais deà (respondy-ie) & ay bien memoire qu'entre autres choses, quand ie le vy autant nouveau & incapable d'entendre la raison, que les doctes vers du Seigneur Maurice Scæue (lequel vous sçavez Pasithée, que ie nomme tousiours avec honneur) ie luy respondis, qu'aussi se foucioit bien peu le Seigneur Maurice que sa Delie fust veüe, ny maniée des veaux. Est-ce ce que vous attendiez sou-riant à ma responce? Ouy certes, respondit-elle. Mais pource que tels iugemens ne meritent qu'on trauaille beaucoup à contester avec eux, ie suis d'aduís que vous r'entriez au discours d'où vous estes issu. »

II

O D E.

Strophe.

*Ià-ià les chevaux brulans
Du saint Cinthien archer,
S'en vont de leurs pieds volans
L'humide Element toucher,
Où repos ils vont cercher,
Au mol giron de Thetis.
Voicy mille feux petis,
Qui de diuerse peinture,
Au front de la nuit obscure,
Traceront les animaux,
Souz lesquels semble estre faite
L'humaine vie subiecte
Ou aux plaisirs, ou aux maux.*

Antistrophe.

*Ainsi, Soleil gracieux,
Qui mes iours plus serains luiz,
Quand tu es loing de mes yeux,
Mille tenebreux ennui
M'obscurcissent mille nuiz.
Puis d'autant de beaux souci
Mille pensers esclarciz
Au souuenir de tes graces,
Me peignent en mille faces
Tes mille perfections,
Desquelles seules i'espere
Fin d'heur, ou fin de misere,
A bien mille passions.*

Epode.

*Mais (làs) plus ma destinée
Est fierement obstinée,
Que la fuite coustumiere
De la celeste lumiere,
Egalement dispensée
Ores clere, or' eclipsée :
Car ta vertu poursuinie
Plus luit pour me secourir,
Plus elle me fait mourir
Vne tenebreuse vie.*

EXTRAITS

DE

MANTICE"

I

Ce que ie dy, peut estre recogneu en tous les Poëtes :
voire en toutes les fables anciennes, comme vous (s'a-
dressant à moy) auez rapporté en vos vers Astrono-
miques, où i'ay souuenance d'auoir leu entre autres
descriptions de la source de l'Astrologie, que

*Quand Nature accomplit le bastiment du Monde,
Enuelopant le tour de celle voulte ronde,
Où sont par cy par là, les Astres respendus,
Enfermant quatre corps iustement suspendus,
Le Feu chant, l'Air esmeu de vaporeuse guerre,
L'eau coulante, & le faix de la pesante Terre,*

*Ensemble accompagnans ces Elemens diuers
L'un par l'autre nourris au creux de l'Vniuers,
Rendant en vne paix, mille paix composees,
D'un accord, gouvèrnant les causes opposees :
Pour (comme est son pouuoir) faire vn effect entier,
Et que ce Monde n'eust d'autre que soy mestier :
Ne voulant point ailleurs qu'au mesme Monde mettre
La conduite du tout, qui au monde peust estre :
Elle s'acha dans le Ciel avec cloux eternels
La vie & le Destin.*

II

Les plus simples & grossiers matelots eslieuent l'œil
en haut, pour y rechercher quelque signe de tranquillité
desirée comme là où Theocrite chante :

*Deçà, delà, par l'air toute Nuée fuit :
Et derechef au Ciel l'une & l'autre Ourse luit :
Mesmes les deux Asnons, avec leur creche obscure
Se descourans à clair, de bonace future
Font signe aux Mariniers.*

EXTRAITS

DV

PREMIER CVRIEVX¹².

I

Vous (s'adressant à moy) en auez nommé cinquante
& vn (*signes*) en vos vers Astronomiques, qui m'ont
tellement pleu, que ie les ay en bien prompte me-

moire. Puis que (dit Hieronyme s'adressant à moy)
vous ne m'avez encores voulu fauoriser de me les faire
voir : le Curieux ne me refusera de reciter ceux dont
il se fouuient, mesme si à propos. Alors le Curieux
reprint la parolle & dit : En la partie Septentrionelle
font ces vingt & quatre,

*L'Ourse Phenicienne : & l'Ourse Calisto :
Le Dragon vigilant : le Chartier Erichthon :
Les blonds Cheueux vouëz : & le brillant Arcture :
Ta Couronne, Ariadne : & ta Lyre, Mercure :
Entre lesquelles luit Thamyris aueuglé,
Qui priant les neuf Sœurs s'escrie agenouillé :
Le Serpent, enlaçant le Dieu de Medecine :
L'Aigle gorgé du foy' de Prométhé : le Cygne,
Qui desflora Leda : le Trait Herculien :
L'industriel Dauphin, poisson Neptunien :
La Tête du Cheual : la Pegastienne œle :
Andromede, attachée à la chaîne cruelle,
Pour souffrir le tourment, qu'auoit mieux mérité
Sa mere Cassiope orgueilleuse en beauté :
Qui, bien qu'honteusement, auprès du Pole assise,
Pres son mary Cephee, encor sa beauté prise :
Le Triangle diuin : l'élé Acrisien,
Portant au Ciel l'horreur du front Medusien.*

Puis ces quinze en la partie Australe,

*Orion, qui ne fait du Lieure craintif conte,
Suyui de ses deux Chiens d'une viftesse prompte :
La Nef qui laboura les campagnes de l'eau
Premiere sous Iason : & l'oubliex Corbeau :
La Cruche d'Apollon : & l'Hydre espouventable :
Le Loup, sacrifié par Chiron equitable
Sur l'Autel, témoignant l'entreprinse des Dieux,
Alors que les Titans assiegerent les Cieux :
Le Poisson Syrien : la Couronne : & le Fleuve :
Pres du Monstre plus grand qui dans la Mer se treuve.*

Au Zodiac les 12. signes sont disposez en six Boreaux,

*Le Mouton laine-d'or : l'European Taureau :
Hercule & Apollon : le Cancre amy de l'eau :
Le Lyon Nemean : la Cereenne Gerbe :*

Et en six Austraux :

*La Liure : & le meurtrier d'Orion le superbe :
Croton cher aux neuf Sœurs : le My-bouc froidureux :
Après l'Enfant Troyen : les Poissons amoureux.*

II

*Les fiers vents enfermez dans le creux de la Terre,
S'essayans de forcer la prison qui les ferre,
Cherchent deçà, delà, fente pour s'enuoller,
Et librement courir la carriere de l'Aer :
Mais ne trouuans issue à leur force esoufflee
(Ainsi que par l'haleine vne balle est enfee)
Ils font la terre estendre, & pouffans contremont,
La haussent en montagne : ou, furieux, la font
Branler d'un tremblement qui la plus haute cyme,
Semble vouloir plonger au plus profond abisme.*

EXTRAITS

DV

SECOND CVRIEVX".

I

SIRE,

Quand ie commençay de composer ces discours, i'a-
uois de long temps preueu, qu'ils ne pouuoient estre

que difficilement bien écrits, ou agreablement receuz en nostre langue. Car voyant les escriuains François n'auoir encores traicté en prose, que des recueils d'histoires ou Romans fabuleux, en quoy ils auoyent employé la façon de parler plus vulgaire & familiere, comme leur sujet estoit vulgaire & familier : le ne doutois point qu'il seroit mal-aisé de former vn stile de plus eleuee & belle façon, pour dignement representer & exprimer les hautes & belles conceptions des Philosophes, ou que celuy qui s'y essayeroit, ne rencontreroit promptement le iugement vulgaire en sa faueur. l'auois bien souuenance des difficultez debatues sur semblable argument entre Varron & Ciceron, disertes lumieres de leur langue, qui, pour rapporter la philosophie Grecque en langage Latin, voulurent, voire furent contraints, de s'esleuer sur le stile vulgaire, en danger toutesfois de ne point estre leuz : Pource (disoit l'un d'eux) que les sçauans dedaigneroient les liures Latins, puis qu'ils auoient les Grecs : & que les ignorans, ainsi qu'ainsi, ne les entendroyent pas, traitans de choses tant difficiles, & matieres si hautes. le sçay que semblables parolles se tiennent, quand on discourt de l'enrichissement du langage François, lequel ne peut estre estimé de plusieurs François mesmes, digne ou capable d'estre employé plus hautement qu'au froid recit de quelques plaifans contes, ou à la plainte de quelque amoureuse langueur. le n'ay recogneu que trop grand nombre de ceux qui, degoustez des fruits de leur jardin, recherchent pour appetit de plus grandes delices, les plantes estrangeres : en quoy leur goust ne me semble proceder du plus sain naturel. Aussi pour la satisfaction du desir que i'ay de laisser à la posterité memoire de la part des lettres que i'auray cultiuees : ie ferneray en mon propre terroir, l'estimant autant capable de porter de bons fruits, qu'autre duquel mon voisin me puisse accommoder. Et ne veux alleguer pour exemple imitable, les premiers Grecs qui ont honoré leur langage de toutes les sciences,

comme Orphee, Hefiode, Homere, Herodote, Hippocrate, Platon, Aristote, Xenophon, Demosthene, & les autres, precedens & voisins de leurs siecles, pource que l'on me respondroit qu'ils n'auoient, peut estre, cognoissance d'autre langage que de leur maternel. Mais i'en nommeray d'autres, pour le respect desquels ceste exception ne fera point admise. Qui ne sçait que Plutarque, Ptolomee & Galen (non plus redeuables aux lettres, possible que les lettres à eux) ordinaires au seruice des Empereurs Latins, & qui ont fait à Rome, en long sejour, monstre de leur gentil esprit & doctrine admirable, auoyent familiere & bonne cognoissance de la langue Latine? Est il à croire que Plutarque (sur-nommé par Eunapius, la Venus & la lyre de philosophie) precepteur & familier de Trajan, & Galen medecin d'Antonin, Comode, Pertinax & Seuerus, fussent ignorans du langage duquel leurs Princes, & ceux de leurs maisons, se seruoient en discours & entretien ordinaire? Quand cela se tireroit en doute, plusieurs passages de leurs liures en seroient tres-suffisante preuue. Si donc ils auoyent l'usage en main de la langue Latine, pourquoy n'ont-ils en ceste seruente deuotion de complaire à leurs Princes Romains, escrit en langage Romain? La responce est facile: qu'ils tenoient pour resolution veritable, le naturel estre tousiours en l'homme, meilleur que l'artifice: & que chacun exprime en sa langue naturelle plus nalfuement les imaginations de son esprit, qu'en vn langage aprins, tant prompt & familier le puisse il auoir. Et de mon aduis celuy tesmoigne trop de son seruille & esclauue naturel, & combien il a la langue dure & miserablement empeschée, non sans tache de vaine ostentation, qui tasche de s'expliquer mieux en vn langage estranger qu'au sien propre: mesmes entre ceux qui le sçauent entendre. Aussi ne voulurent ces doctes Grecs, faire part à leurs successeurs, des belles sciences dont ils auoyent les esprits enrichis, qu'en la langue en laquelle ils se sçauoient si naturellement faire entendre, & si disertement. Chose

que les Latins ne blasmerent, & dont leurs concitoyens Grecs receurent honneur, leur en demeurant perpetuellement obligez. De mesme affection furent touchez les Latins de la plus belle marque : Caton (qui fort avancé d'âge apprint la langue Grecque) Varron, Ciceron, Salluste, Cesar, Vergile, Horace, Ovide, & les autres de nature elegante, auoyent & les sciences & la langue Grecque à commandement : mais qui est celuy d'entr'eux, qui n'ayma mieux escrire en la sienne naturelle, qu'en celle qu'il auoit acquise par laborieux & artificiel estude ? Et quel encre ont-ils employé pour escrire leurs liures ? Je veux dire en quel stile ont-ils publié la cognoissance qu'ils auoyent des doctrines ? ce n'a esté en tel langage qu'ils discouroyent de leurs priuez affaires entre leurs domestiques. Ils hauserent vrayment & esleuerent les façons de parler, ils s'enrichirent de mots bien choisis, & balancerent leurs paroles de mieux mesuree, plus agreable, & plus douce cadence : la lettre missiue, ou epistre familiere, l'oraison, & le discours philosophique, auoyent chacun leur propre & peculiere mode. Aussi me semblent ceux là beaucoup estre deceuz, qui pensent le langage vulgaire des Romains estre celuy qu'ils lisent dans les liures de la nature des Dieux, les Tusculanes, ou Academiques de Ciceron. Et que telles fussent les façons de parler en leur entretien ordinaire, qu'ils voyent en vne oraison escrite pour Milon, pour Roscius, ou bien contre Antoine ou Verrés. Si donc en traitant diuers sujets, ils ont hazardé l'entreprinse d'embellir de plusieurs & diuers changemens leur langage : & si apres tant de crainte de n'estre leuz, & receuz, ils ont rencontré vn plus heureux succés à la reception de leurs liures, profit des studieux, honneur de leur langue, & loüable memoire à la posterité : doiuent les beaux esprits François desesperer, de pouoir à la fin trouuer la France fauorable, & penser qu'il ne se rencontrera personne gracieuse & respectueuse à leurs escrits ? Suyuant les beaux exemples Grecs & Latins, il faut oser, & se bien-heurer

d'un espoir que nostre langue receura de l'honneur, & qu'elle en est capable. Vous serez en cecy seure guide & tres belle lumiere, SIRE, qui tant agreablement & disertement y sçavez discourir de toutes belles & rares sciences, & qui en vers & en prose escriuez si nettement vos riches imaginations, que le doux stile, duquel vous vſez, emporte dignement le surnom de Royal. Et deura à l'imitation de V. M. la plus gentille & genereuse partie de la Noblesse, exercer son entendement & se façonner l'esprit, & la langue, & la plume, pour sçauoir, parler & escrire ce à quoy nos deuanciers n'ont possible attainit seulement du desir. Donc i'atten (& Dieu ne vueille tromper ma preuoyance) que ceux de nostre langue, auxquels les estrangeres ne seront point cogneuës, & qui toutesfois auront l'esprit doué de quelque studieuse curiosité, liront nos œuvres, ne pouuans entendre les escrits des autres nations : & ne seront, croy-ie, tant esblouis d'entendement les doctes & exercerez aux autheurs Grecs & Latins, qu'ils mesprisent dedaignusement leur langage & propre, & naturel. l'en conçois vne bonne esperance, voyant nos plus sçauans aimer desia & rechercher la poésie Françoisse, pource qu'en ce genre d'escrire les François ont tant auancé au changement du stile des rymeurs qui les ont precedez de trente ans seulement, qu'ils semblent ceder bien peu aux Grecs & aux Latins : & que quelques disertes traductions sont curieusement recueillies, & cherement embrassées de chacun. Si donc quelqu'un de nostre langue rencontre heureusement à expliquer les beaux discours de la Philosophie, plus disertement, agreablement & mieux que quelque Amasanius ou Rabirius, les François feront-ils tant iniquement enuieux, qu'ils ne prestent aux leurs les mesmes ou semblables heures, lesquelles ils veulent bien employer à la lecture des estrangers ? Voudront-ils pas permettre, que la prose s'esleue sur le stile bas & rampant des premiers, comme ils appreuuent, honorent & cherissent les beaux vers des Poëtes de ce temps, tant esleuez dessus les rymes de leurs

predecesseurs Ennies & Lucilles? Cest espoir m'a donné courage, & m'a fait ofer escrire le premier, n'y ayant autre que ie sçache, qui m'ait precedé en ce sujet de Philosophie & de ceste façon. Que si ce n'a esté assez suffisamment pour endoctriner, ny avec autant d'ornement qu'en requiert la matiere, ce deura auoir esté assez pour inciter les autres à mieux faire.

II

Voyez donc si souz les noms de ces trois Dieux (*Oromaze, Arimanis et Mitra*) ils (*les Egyptiens*) vouloient point comprendre la sainte Trinité, commencement, milieu, & fin de toute chose, & comme vous avez chanté autresfois (continua-il en s'adressant à moy)

*Où en portrait indeleble repose
De l'Vniuers l'Idée vniuerselle?*

EXTRAITS

DES

HOMILIES

I

Je puis dire (à l'imitation d'un des meilleurs Poetes Latins, parlant de l'institution d'Astrologie) que la doctrine Chrestienne

*D'un langage fardé ne veut estre accoustree,
Il suffit qu'elle soit sincerement monstree.*

Le volume, de format in-8°, se compose de 86 pages et d'un feuillet non chiffré. On lit au bas de la page 86 : « Achevé d'imprimer ce v. de Novembre M. D. XLIX. » Au recto du dernier feuillet se trouve le privilège « donné à Paris le XIII. de Septembre mille cinq cens quaranteneuf. » Cette édition que nous décrivons d'après un exemplaire conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, où il porte le n° 9250 des Belles-Lettres, ne contient que le premier livre. Au verso du titre est un portrait plus petit que celui que nous avons reproduit, sans inscription, et tourné en sens inverse; il n'est pas accompagné de la pièce intitulée *VOEUV*, qui se trouve à la page 7 de notre édition. On y lit la dédicace *A sa Dame* (p. 9 de notre édition), terminée par la date de 1548 et par la devise *AMOUR IMMORTELE*, que nous retrouvons à la fin des poésies. Dans la seconde partie de sa vie, Pontus de Tyard en adopta deux autres bien différentes : *Solitudo mihi prouincia est*, et : *Nec turbæ, nec in turbam*.

A la fin du *Vœu*, on lit dans la *Continuation des Erreurs amoureuses*, 1551 : *au sacrez pieds*; dans l'édition de 1555 : *au sacrez piez*, et dans celle de 1573 : *au sacrez piedz*.

Dans ce premier livre des *Erreurs amoureuses* (p. 33 de notre édition) et dans le second (p. 77) se trouvent deux pièces qui ont pour titre : *Sextine*. Notre poète passe pour avoir introduit ce rythme en France.

« Je ne fais, dit le seigneur des Accords, comme l'aurois oublié la *Sextine*, que ce grand Pontus de Tyard, seigneur de Biffy, a le premier d'italien habillé à la françoise; qui est vne poësie pauvre de rime & riche d'inuention; car il faut rimer six fois sur le mesme mot, outre la conclusion de quatre vers. » (*Les Bigarrures*. — Rouen, Loys du Mesnil, 1640, p. 280.)

Page 61, vers 14, il y a dans l'édition de 1549 : *aux Cieux*; dans celle de 1555 : *aus Cieus*, et dans celle de 1573 : *au Cieux*.

3. A SA DAME, p. 65.

Cette dédicace, datée de 1550, a paru en 1551, en tête du second livre, publié pour la première fois sous ce titre :

Continuation des Er-
REVRS AMOV-
REVSES,

★

Avec vn Chant en faueur de quel-
ques excellens Poëtes de
ce Tems.

A LYON,
PAR IEAN DE TOVRNES,

—
M. D. LI.

In-8° de 70 pages et 1 feuillet blanc. Au verso du titre se trouve le portrait que nous avons reproduit, et, en regard, à la page 3, le *Vœu*. Un exemplaire de cette édition fort rare, que M. Jeandet n'a pas connue, appartient à la Bibliothèque de l'Arsenal. Il est relié à la suite de l'édition des *Erreurs amoureuses* que nous venons de décrire dans la note précédente. La *Continuation* se termine par un *Sonnet au lecteur*, qui est devenu le sonnet II du second livre (p. 58 de notre édition). Le volume contient plusieurs pièces qui ont été placées dans le *Liure des vers liriques*. (Voyez note 5.) Ce volume contient des variantes qui fournissent rarement des rectifications utiles.

Page 67, vers 7. *Defautelz*.

Dans la *Continuation*, il y a : *Montcent*.

Page 69, sonnet v, vers 1. Il y a bien dans les éditions de 1555 et de 1573 :

Quand de beauté ie vey la perle ornée.

mais la *Continuation* donne : *porte* au lieu de : *perle*.

Page 71, vers 6. *Qui me bleffa au cœur fi rudement.*

Continuation : *Lequel bleffa mon cueur fi durement.*

1555 : *Qui me bleffa au cœur fi durement.*

Page 74. *Chançon*, vers 7. *le veux semer.*

Continuation : *T'ay ie veu semer.*

Page 80, sonnet xvii, vers 13. *Dont Pomona fertile espoir f'apporte.*

Continuation : apporte.

Page 82, vers 18 et 19. La *Continuation* porte : *tint pour tient*, la *Continuation* et 1555 : *mon mourir pour non mourir.*

Page 86, sonnet xxi, vers 3. *Et les ennuiz m'imprimerent si fort Le pasle objet du triste desconfort.*

Continuation et 1555 : *Et les ennuis imprimerent si fort.*

Continuation : En moy l'image au triste desconfort.

Page 88, sonnet xxv, vers 4. *Plance.*

Plancus, dans la *Continuation*.

Page 89, sonnet xxvi, vers 1. Il y a dans l'édition de 1555 : *Blond cheueus d'or*, dans la *Continuation*, et dans l'édition de 1573 : *Blond cheueus d'or.*

Page 94, sonnet xxxi, vers 11. *Et qui s'allonge.*

Qui s'allongit, dans la *Continuation*.

4. A SA DAME. P. 99.

Cette dédicace, datée de 1554, a été publiée en tête du troisième livre réuni aux deux premiers dans l'édition qui a pour titre :

ERREURS

AMOVREV-

SES,

★

Augmentees d'une tierce partie.

PLVS,

Vn Liure de Vers Liriques.

A LYON

PAR IAN DE TOVRNES,

M. D. LV.

In-8° de 169 pages et 1 feuillet.

Le titre est renfermé dans un cartouche entouré d'arabesques d'une grande légèreté. Le verso de la page 169 est occupé par un

sonnet de *François Tartaret Chalonnais*, à la louange de l'auteur; au recto du dernier feuillet est la liste des « Fautes omises en l'impression, » et au verso l'emblème de Jean de Tournes : un ange supportant une banderolle dont les enroulements *tournent* plusieurs fois, avec la devise : *Son art en Dieu*.

Page 114, sonnet xxv, vers 4, on a imprimé à tort :

Tes vers gentils, ô ma blonde Naiade.

Dans ce dernier mot, l'édition originale donne, au lieu d'un *i*, un *j* qui aurait dû être conservé : *Najade*. C'est l'indice d'une prononciation exprimée quelquefois, d'une façon encore moins équivoque, par l'orthographe *nageade* :

Nymphes des bois, Dryades, & Nageades.

(Rabelais, *Épître du Lymoſten*, t. III, p. 276 de notre édition.)

5. LIVRE DE VERS LIRIQUES, p. 121.

Ce *Livre de vers liriques* a été publié pour la première fois sous ce titre en 1555, dans l'édition que nous venons de décrire; mais presque tous les ouvrages dont il se compose avaient déjà paru ailleurs : *Le Chant en faueur de quelques excellens poètes de ce temps* (p. 121 de notre édition) figure à la page 59 de la *Continuation des Erreurs amoureuses*, publiée en 1551; le *Chant à son leut* (p. 126), à la page 54 du même ouvrage; les *Odes I-V* (p. 128-144), à la suite de l'édition originale de *Solitaire premier* (voyez note 11); enfin l'*Enigme* (p. 161), à la page 57 de la *Continuation*.

L'Ode II, *Au iour des Bacchanales* (p. 129), paraît avoir été composée pour la fête donnée en l'honneur de Jodelle à Arcueil. (Voyez notre *Notice biographique sur Estienne Jodelle*, p. xviii-xxiii.)

L'Ode V (p. 140) porte en 1552 ce titre assez différent de celui de 1555 : *En faueur de l'ame sus la mort de sa chienne Flore*. C'est du reste la seule variante de quelque importance que présente ce premier texte. Notons néanmoins qu'on y trouve souvent, comme dans l'exemple qui précède, *sus* au lieu de *sur*, et qu'au vers 15 de la page 144 on lit *infernal* au lieu d'*enfèrnal* que porte la dernière édition.

Page 126, vers 5. *Et non periffable ourage.*

Ainsi dans les éditions de 1555 et 1573. La *Continuation* donne en au lieu de *et*, ce qui est meilleur.

6. RECUEIL DES NOUVELL' OEUVRES POETIQUES... *Par cy deuant non encor Imprimées*, p. 163.

Ce recueil a paru pour la première fois en 1573, à la suite d'une

réimpression des divers ouvrages dont nous avons fait connaître la publication successive dans nos notes 2-4. Cette édition est intitulée :

LES
OE V V R E S
P O E T I Q V E S D E

PONTVS DE TYARD

Seigneur de Biffy :

ASÇAVOIR,

Trois liures des Erreurs Amoureuses

Vn liure de vers Liriques.

PLVS

Vn recueil de nouuelles œuvres Poétiques.

A PARIS,

Par Galiot du Pré, rue S. Iaques,
à l'enfeigne de la Galere d'or

1573.

In-4° de 4 feuillets, 164 pages, et vingt feuillets non chiffrés.
Le frontispice est entouré d'un encadrement avec cariatides. Au

verso du titre, on trouve un *Sonnet de P. de Ronfard, sur les Erreurs amoureuses*... et en tête du *second liure*, une pièce latine et une pièce française de Guillaume des Autels. Il y a un grand nombre d'exemplaires qui contiennent avant les feuillets non chiffrés, c'est-à-dire entre les *Vers liriques* et les *Nouvelles œuvres*, l'opuscule intitulé : *de cœlestibus asterisimis Poëmatium*. (Voyez *Notice biographique*, p. xxij, note 1.)

C'est en tête de cette édition que figure pour la première fois, la dédicace : *A vne docte & vertueuse damoiselle* (p. 1 de notre édition). Bien que cette dédicace semble adressée à la même personne que celle de 1550, ce n'est plus la première beauté qui est célébrée dans les *Nouvelles œuvres*. Pontus s'étonne, dès le début du recueil, d'avoir succombé à une autre passion dans un âge déjà avancé. L'esprit du reste a plus de part que le cœur à ce sentiment tardif :

*Plus docte Poëste en vostre esprit est peinte
Qu'onques sur Helicon Appollon n'en pensa :
Vn plus illustre retz onq' Phebus n'eslança,
Qu'est celui, dont mon cueur nourrit sa flamme empreinte.*

(P. 169.)

Ces mots : « *vn plus illustre retz* » sont déjà de nature à faire pressentir à qui connaît les jeux de mots des poètes de la Pléiade (voyez *Œuvres de Jodelle*, t. II, p. 354) qu'il s'agit ici d'une personne de la famille de Retz. Le doute n'est plus permis lorsqu'on voit Pontus dédier deux ans plus tard, le « premier d'Auril 1575 », la seconde édition de son *Solitaire premier* : « A non moins docte & prudente que genereuse & vertueuse dame, Dame Catherine de Clermont, contesse de Raiz. »

Tout prouve d'ailleurs que dans ses vers et dans sa dédicace Pontus parle bien de la même dame. Dans ses sonnets il la considère

Comme dixiesme Muse & comme quarte Grace. (P. 176.)

Dans son épître, en tête de *Solitaire premier*, il déclare qu'il n'aurait pu « choisir dame plus comparable aux Muses ».

Les *Nouvelles œuvres* nous apprennent avec assez de précision la date de cet attachement :

*Quatre ans continuel dedans mon cuer s'allume
Le doux feu, dont Amour peu à peu me consume.* (P. 180.)

Cela nous reporte à 1569, si ces vers ont été écrits au moment de la publication du volume. Quand on les ferait remonter à quelques années plus haut, il serait bien difficile d'identifier la comtesse de Retz avec la Pasithée, interlocutrice du *Solitaire premier* publié en 1552. Celle-ci, qu'elle ait eu une existence réelle ou purement imaginaire, représente la première passion du poète.

Il faut remarquer du reste que cette mention, pourtant si formelle du titre : « Par cy deuant non encor imprimées », n'est pas rigoureusement exacte. Le *Sonnet d'amour* XXI (p. 180) avait paru, dès 1551, en vers de dix pieds, à la page 31 de la *Contiuation des Erreurs amoureuses*, avant la pièce intitulée *Favorite*, qui commence à la page 83 de notre édition. Voici le premier texte de ce sonnet :

*Qui void (Phebus fus le Toreau monté)
Le blanc, l'azur, le verd, dont Flora dore
Les prez herbuiz, peult penser voir encore,
Le gay printemps de sa douce beauté.
Nombrant les raiiz, desquelz au temps d'esté,
Diuersement l'arc en Ciel se colore,
L'infinitté des graces que l'adore
Il peult nombrer en vn conte arresté.
Et qui pourra les Atomes comprendre
Du grand espace, auquel lon void estendre,
De l'œil du Ciel la lumineuse flamme :
Celuy, possible, auſſi pourra congnoistre,
Dedens mon cuer combien grande peult estre,
L'affection que ie porte à ma dame.*

7. DOYZE FABLES DE FLEVVES OV FONTAINES..., p. 199.

Cet ouvrage n'a pas été réuni aux *Œuvres poétiques* de Pontus de Tyard; nous le publions d'après la seule édition qui en ait été donnée. En voici la description :

DOVZE
F A B L E S

DE FLEVVES OV

FONTAINES, AVEC

la description pour la Peinture,
& les Epigrammes.

Par P. D. T.

A PARIS.

Chez Jean Richer, rue saint Jean de Latran, à
l'enseigne de l'arbre Verdoiant.

1586

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-12 de 23 feuillets chiffrés.

8. A MAISTRE ANTOINE DV MOVLIN MASCONNOIS,
p. 225.

Ce sonnet est placé en tête de l'ouvrage intitulé :

LEON HE-

BRIEV DE

L'AMOVV.



A LYON

PAR IEAN DE TOVRNES

M. D. LI.

Avec Privilege du Roy pour cinq ans.

2 vol. in-8°. On lit à la fin du tome I^{er} :

« Acheué d'imprimer ce quinziesme de Ianuier, mille cinq cens cinquante & vn. » et à la fin du tome II : « Acheué d'imprimer le dernier iour de Feurier, mille cinq cens cinquante & vn. »

Ces deux volumes sont une traduction faite par Pontus de Tyard, sur l'édition Aldine de 1545, du livre intitulé : *Dialogi di Amore, composti per Leone medico, di natione Hebreo & dipoi fatto christiano*, publié d'abord en 1535, à Rome, chez Antonio Baldo, et successivement réimprimé par les Alde en 1541, 1543, 1549, 1552 et 1558.

La traduction française ne porte point le nom de Pontus de Tyard, mais en tête de chacun des volumes se trouve une épître dédicatoire adressée par : *Le traducteur à sa dame*, et terminée par la devise de jeunesse de notre poète : *Amour immortelle*. La première de ces dédicaces contient sur les expressions imitées de l'italien par Pontus quelques considérations intéressantes pour l'histoire de notre langue et qu'à ce titre nous croyons devoir reproduire.

« Vous y trouueriez scay ie bien, non seulement vn grand nombre de mots, mais aussi quelques paroles entieres, non adoptées, ou receües de nostre langue : desquelles il m'est force d'vfer pour ne pouoir autrement declairer, ce que l'Italien prend du Latin son pere, mot pour mot. Et s'est trouué le François (non encores orné de maints vocables de la Philosophie) en cest endroit si poure, que l'ay esté contraint, luy donnant du mien, emprunter de l'autrui. Ce que l'ay bien voulu vous faire entendre, à fin que si la delicatesse de voz oreilles, remplies des plus musicales harmonies, ausquelles les Muses se pourroient exercer, en est aucunement offensee, l'en aye plus facilement pardon : & aussi que congnoissiez le desir que l'ay de m'employer à vous donner plaisir, estre si grand, que ie prefere l'accomplissement d'iceluy à la crainte que ie pourrois auoir d'estre repris pour trop entreprendre. »

Pontus appelle au dernier vers sa dame « *ma sainte SOPHIE* » par allusion aux dialogues qu'il publie et dont les deux interlocuteurs sont Sophie et Philon.

g. P. D. T. Sonet, p. 225.

Ce sonnet, précédé des initiales de Pontus de Tyard, est placé en tête de l'ouvrage intitulé :

De la maniere de prefer-
uer de la Pestilence, & den
guerir, selon les bons
Auteurs,

★

*Par Benoit Textor Medecin, natif de
Pont de Vaux en Bresse.*

A LYON,

PAR IEAN DE TOVRNES,
ET GVIL. GAZEAV.

—
M. D. LI.

In-8°, 8 feuillets non chiffrés, 155 pages et 6 feuillets dont 3 blancs.

On lit en tête de l'épître dédicatoire : « A noble, sage & vertueux seigneur IEAN DE TYARD, seigneur de Bissi, docteur es Droicts, Lieutenant general au Bailliage & Iudicature Royal du Mafconnois, son bon seigneur & entier amy, Benoit Textor, medecin, Salut. »

Ce Jean de Tyard est le père de notre poëte. Celui-ci a composé en l'honneur de Textor, outre le sonnet que nous avons reproduit, un sixain latin, dans lequel il le compare au centaure Chiron.

10. EN CONTEMPLACION DE DAME LOVIZE LABÉ, p. 226.

Ce sonnet, signé des initiales de Pontus de Tyard, se trouve parmi les *Escrix de diuers Poetes à la louenge de Louïze Labé Lionnoïse* placés à la suite des *Euures de Louïze Labé Lionnoïse*, publiés pour la première fois A Lion, par Ian de Tournes, en 1555, et dont la dédicace est datée du 24 juillet de la même année.

11. EXTRAITS DE SOLITAIRE PREMIER, p. 227.

Ces extraits sont tirés de l'ouvrage intitulé :

SOLITAIRE

PREMIER,

OU,

Prose des Muses, & de la fu-
reur Poétique.

PLUS,

Quelques vers Liriques.



A LYON,

Par JEAN DE TOVRNES.

M. D. LII.

Ce volume, de format in-16, se compose de 151 pages. Les vers lyriques qui y sont joints, et qui ont été supprimés dans les éditions suivantes, sont les Odes I-V (p. 128-144 de notre édition. (Voyez note 5.)

Ce même ouvrage a reparu sous ce titre légèrement modifié :

SOLITAIRE PREMIER

OU,

DIALOGUE DE LA FUREUR
POÉTIQUE.

PAR

Pontus de Tyard, Seigneur
de Biffy.

Seconde Edition, augmentée.

A PARIS,

Chéz Galliot du Pré, rue Saint Ia-
ques, à l'enfeigne de la
Galere d'or.AVEC PRIVILEGE
DV ROY.

In-4°, 2 feuillets non chiffrés et 98 pages. Le frontispice de cette seconde édition est entouré d'un encadrement d'emblèmes guerriers : canons, casques, fascines, grenades, barils de poudre, etc. Il ne porte pas de millésime, mais la dédicace, adressée à la comtesse de Retz, est datée : « De Biffy, ce premier d'Avril 1575. » (Voyez ci-dessus, p. 247.)

En 1552, l'année où Pontus faisait paraître son *Solitaire premier*, il y ajoutait un complément : *Solitaire second, ou discours de la musique*, publié également à Lyon, chez Jean de Tournes, in-4°. Le même éditeur réimprima cette seconde partie dans le même format en 1555. C'est au verso du titre de cette édition que se trouve le portrait de Pontus « en son an 31 », que M. Jeandet a reproduit dans son livre. Le *Premier* et le *Second Solitaire* reparurent dans *Les Discours philosophiques*, publiés en 1587. (Voyez ci-après, p. 255 et 256.)

Le morceau n° I nous a paru mériter d'être recueilli à cause des détails qu'il donne sur la littérature du temps. Il est réimprimé aux feuillets 31-33 des *Discours philosophiques*.

L'*Ode* qui forme le n° II se trouve aux feuillets 36 verso et 37 recto du même recueil. Outre ces deux extraits nous avons reproduit dans la *Notice biographique* une longue conversation entre Pontus et Pasithée tirée du même ouvrage.

Dans *Solitaire second* (feuillets 50 et 51 des *Discours philosophiques*) se trouvent quatre vers que nous n'avons pas cru devoir recueillir parmi ceux de Pontus de Tyard, parce qu'il les cite seulement comme un refrain connu, et que la manière dont il en parle semble indiquer qu'il n'en est pas l'auteur. Voici du reste le passage. Le Solitaire, après avoir expliqué à Pasithée une ancienne notation musicale, continue de la sorte : « Voyez en vn exemple qui seruira pour satisfaire à vostre enuie, (luy dy-ie, écriuant ceste Strophe) :

*Plus, d'une paix rebelle
Vostre douceur cruelle
Au travail me dispose,
Plus ie repose.*

Vous sçavez avec quel air ceste Ode se chante & que les notes vltées auiourd'huy sont telles... »

12. EXTRAITS DE MANTICE, p. 229.

Le titre complet de l'ouvrage d'où ces deux fragments sont tirés est :

MANTICE,

ou,

Discours de la verité de Diuina-
tion par Astrologie.

A LION,

PAR IAN DE TOVRNES
ET GVIL. GAZEAV.

M. D. LVIII.

In-4°, 8 feuillets non chiffrés, 97 pages et 1 feuillet blanc. Le frontispice, encadré d'arabesques, porte au verso un portrait de Pontus « en son an 31 » (Voyez la note précédente, p. 253.)

Dans un avis de « l'imprimeur a tout beniuole lecteur », daté « de Lyon ce xx d'Aoust 1558 », l'ouvrage est donné comme publié au « deceu » de l'auteur. Mais, en 1573, il en fait imprimer chez Gallot du Pré une nouvelle édition également in-4° (2 feuillets non chiffrés, 144 pages et 1 feuillet de « Fautes suruenues en l'impression de Mantice »). Cette édition est dédiée : « Au Roy tres-chrestien Charles neuueme de ce nom. » M. Jeandet ne l'a pas connue, mais il en signale une sans date qu'il place approximativement sous l'année 1571 ; c'est probablement la même avec un frontispice différent. Cet ouvrage a été réimprimé dans *Les Discours philosophiques*, décrits dans la note suivante.

Le n° I est tiré d'un poème astronomique de Pontus, demeuré probablement inachevé, et dont nous ne connaissons que quelques fragments. (Voyez la note suivante.) Il se trouve au feuillet 169 des *Discours philosophiques*.

Le n° II, imité de Théocrite, appartenait, suivant toute apparence, au même poème. Il se trouve au recto du feuillet 178 des *Discours philosophiques*.

13. EXTRAITS DV PREMIER CURIEX, p. 233.

Le *Premier curieux* a paru pour la première fois avec le *Second curieux* dans un recueil intitulé : *L'Vniuers ou discours des*

parties & de la nature du monde. — Lyon, I. de Tournes & Guill. Gazeau, 1557, in-4°.

Ce recueil a reparu ensuite sous ce titre :

DEVX DISCOVRS

DE LA NATVRE DV

Monde, & de ses
parties.

A SÇAVOIR :

LE PREMIER CVRIEVX,

TRAITTANT DES CHOSES MA-

teriellles : & le second CVRIEVX,
des intellectuelles.

PAR PONTVS DE TYARD,

SEIGNEVR DE BISSY.

A PARIS,

Par Mamert Patisson Imprimeur du Roy,
au logis de Robert Estienne.

M. D. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-4°, 6 feuillets non chiffrés, 128 feuillets et 4 feuillets de table.

Enfin les deux *Solitaires* ont été réunis à *Mantice* et aux deux *Curieux*. On y a joint l'ouvrage intitulé :

DISCOVRS
DV TEMPS,
DE L'AN,
ET
DE SES PARTIES



A LION
PAR IAN DE TOVRNES

M. D. LVI.

In-8° de 81 pages et 3 feuillets de table, réimprimé en 1578 à Paris, par Mamert Patisson, in-4°. Le tout a formé le Recueil intitulé :

LES DISCOVRS

PHILOSOPHIQUES DE
PONTVS DE TYARD, SEI-

GNEVR DE BISSY, ET DEPVIS

Euesque de Chalon.

A PARIS,

Chez ABEL L'ANGELIER, au premier pillier
de la grand' Salle du Palais.

M. D. LXXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-4° de 4 feuillets non chiffrés, 368 feuillets chiffrés, et 12 feuillets de « Corrections » et de « table ». Au verso du second feuillet se trouve le portrait de Pontus par Thomas de Leu, que nous

avons reproduit en tête de notre édition. On lit au-dessus : *ÆTAT.* 54. A°. 1577. Il est entouré de deux branches de laurier entremêlées de bandelettes avec cette inscription : *DVM VIREAT SIT AMARVS HONOS.*

Les deux morceaux que nous reproduisons appartiennent au poème astronomique dont nous venons de parler dans la note précédente. Le n° I est réimprimé au feuillet 211 des *Discours philosophiques*. Les divers Signes y sont indiqués par des notes marginales. En voici quelques-unes, que nous croyons utile de reproduire parce qu'elles dissipent certaines obscurités du texte, ou constatent des synonymies curieuses :

| Notes. | Texte. |
|---|--|
| <i>La perruque de Berenice.</i> | <i>Les blonds cheveux voutz.</i> |
| <i>Boote, ou Arcture.</i> | <i>Le brillant d'Arcture.</i> |
| <i>La Couronne Septen (septentrionale).</i> | <i>Ta Couronne, Ariadne.</i> |
| <i>Hercule, ou Erigone.</i> | <i>Thamyris.</i> |
| <i>Le Serpentier, ou Ophiucus.</i> | <i>Le Dieu de Medecine.</i> |
| <i>Le Cyne, ou la Geline, ou l'Oiseau.</i> | <i>Le Cygne, Qui deflora Leda.</i> |
| <i>La Fleche.</i> | <i>Le Trait Herculien.</i> |
| <i>Le Triangle, ou Deltoton.</i> | <i>Le Triangle divin.</i> |
| <i>Persee.</i> | <i>L'aile Acrifien.</i> |
| <i>Gorgone.</i> | <i>L'horreur du front Medusen.</i> |
| <i>Le Chien. L'Ananchien, ou Procyon.</i> | <i>Deux Chiens.</i> |
| <i>Le Poisson Austral.</i> | <i>Le Poisson Syrien.</i> |
| <i>La Couronne Australe.</i> | <i>La Couronne.</i> |
| <i>Le fleuve, ou Eridanus.</i> | <i>Le Fleuve.</i> |
| <i>Les Jumeaux.</i> | <i>Hercule & Apollon.</i> |
| <i>La Vierge.</i> | <i>La Cereenne gerbe.</i> |
| <i>Le Scorpion.</i> | <i>Le meurtrier d'Orion le fupperbe.</i> |
| <i>Le Sagittaire.</i> | <i>Croton cher aux neuf Sœurs.</i> |
| <i>Le Capricorne.</i> | <i>Le My-bouc froidureux.</i> |
| <i>Le Verseau.</i> | <i>L'Enfant Troyen.</i> |

Le n° II se trouve au feuillet 281 des *Discours philosophiques*.

14. EXTRAITS DU SECOND CYRIEUX, p. 234.

Le n° I, qui est la dédicace de l'ouvrage, montre l'influence exercée par les écrivains de la Pléiade sur la langue française et le soin curieux avec lequel ils l'ont patiemment assouplie à des emplois nouveaux et à des attributions de plus en plus étendues. Il peut, à certains égards, servir de complément à la *Deffence & Pontus de Tyard*.

illustration de la langue françoise, publiée en 1549 par Joachim Dubellay, et que nous avons placée en tête de notre publication.

Les œuvres de Pontus abondent en mots nouvellement introduits dans notre langue. Nous avons reproduit la déclaration fort nette qu'il fait à ce sujet dans l'épître dédicatoire des dialogues de *Léon Hebreux*. Quelquefois il ne hasarde un terme inusité qu'avec de certaines précautions : « l'enten, dit-il dans le *Premier curieux* (publié pour la première fois en 1557), que le Ciel est vne substance liquide, outrepassable, ou (pardonnez-moy ce mot) permeable. » (*Les Discours philosophiques*, feuillet 228 verso). L'expression mérite d'être recueillie, car on est porté à la croire plus récente, et, bien que M. Littré l'indique comme ayant été insérée dans le Dictionnaire de Cotgrave en 1611, il ne cite aucun écrivain antérieur à Buffon qui s'en soit servi.

Au lieu de : *quelques disertes traductions*, qu'on lit dans *Les Discours philosophiques* (p. 238, l. 26 de notre édition), le texte primitif du *Second curieux* porte : « les disertes traductions de Plutarque & quelques autres autheurs. »

15. EXTRAITS DES HOMILIES, p. 239.

Pontus de Tyard a publié, en 1585, un petit volume in-12 de 4 feuillets non chiffrés et 80 feuillets chiffrés, intitulé :

HOMILIES, OV

DISCOVERS SVR

L'ORAISON DOMI-

nicale, écrite au 6.

de S. Matthieu, &

II. de S. Luc.

PAR

PONTVS DE TYARD,

Euefque de Challon.

A PARIS,

Par Mamert Patiffon, Imprimeur du

Roy : Chez Rob. Estienne.

M. D. LXXXV.

AVEC PRIVILEGE.

Dans la dédicace au Roi, dont le n° I est tiré, Pontus se vante d'avoir, l'un des premiers, traité ces matières en français :

« Si l'apperceoy, SIRE, ce premier liure agreer à Vostre Majesté,

& que ceste façon peu ou point vûtée, que ie sçache, entre ceux qui escriuent de telle matiere en vostre langue, vous semble bonne : ie continueray, avec l'aide de Dieu, pour vfer le reste de ce qu'il luy plaira m'allonger de vie, en essayant de faire chose qui vous soit agreable. »

L'année suivante, en effet, il ajouta à ce volume un complément formant 4 feuillets non chiffrés, 47 feuillets chiffrés et un feuillet blanc, intitulé :

HOMILIES, OV

CONTEMPLATIONS

SVR LA PASSION

de nostre Sauueur

IESVSCHRIST.

C'est en tête de cette seconde partie que se trouve le n° II.

Outre ces deux séries d'*Homilies*, que nous avons vues à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, la bibliothèque de Troyes, qui possède ce qui reste des livres de Pontus de Tyard, en renferme une troisième, ainsi décrite par M. Jeandet (p. 218, note 1) d'après une communication du bibliothécaire, M. Émile Socard : *Homilies sur la premiere table du decalogue*. — Paris, Claude Chappelet, imprimeur, rue Saint-Jacques, à la Licorne, 1588, in-12 de 184 feuillets.

Nous avons écrit à M. Socard, pour lui demander si cette troisième partie ne renfermait pas, comme la seconde, quelques vers de Pontus. Il nous a répondu, avec une obligeance et un empressement dont nous sommes heureux de le remercier ici, en nous envoyant le distique n° III. Ces vers sont la traduction du passage suivant de l'Évangile : *Cæcus... si cæco ducatum præstet ambo in foueam cadunt* (Matth., xxv, 14). Ils se trouvent dans l'*Épître au tres-chrestien Roy de France & de Pologne*, feuillet 3, verso.







TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

ŒUVRES POÉTIQUES DE P. DE TYARD

| | Pages. |
|---|--------|
| NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR PONTUS DE TYARD. | v |
| A vne docte & vertueufe Damoiselle. | i |

ERREURS AMOUREUSES.

| | |
|--------------------|---|
| Vœu | 7 |
| A fa Dame. | 9 |

PREMIER LIVRE DES ERREURS AMOUREUSES.

| | |
|-----------------------------------|-------|
| — Sonnet à Maurice Sceue. | 11 |
| Sonnets II-VI | 12-14 |
| Epigramme. | 14 |
| Sonnets VII-VIII. | 15 |

| | |
|--|-------|
| Chant. | 16 |
| Sonnets IX-XI | 17-18 |
| Epigramme | 19 |
| Disgrace | 19 |
| Sonnets XII-XIII | 20-21 |
| Chant non mesuré. | 22 |
| Sonnet XV. | 24 |
| Epigramme | 24 |
| Sonnets XVI-XX. | 25-27 |
| Chant | 27 |
| Sonnets XXI-XXIII. | 29-30 |
| Chant non mesuré. | 30 |
| Sonnets XXIII-XXV. | 32 |
| Sextine. | 33 |
| Sonnets XXVI-XXXII. | 34-37 |
| Chant | 37 |
| Sonnets XXXIII-XXXVIII. | 39-40 |
| Epigramme. | 40 |
| Sonnets XXXV-XLII. | 41-44 |
| Epigramme. | 45 |
| Sonnets XLIII-XLVI | 45-47 |
| Epigramme. | 47 |
| Sonnets XLVII-LVIII. | 48-53 |
| Epigramme. | 54 |
| Sonnets LIX-LXIII | 54-56 |
| Epigramme. | 57 |
| Sonnets LXV-LXX. | 57-60 |
| De chaste amour, chant non mesuré. | 60 |

SECOND LIVRE DES ERREURS AMOUREUSES.

| | |
|-------------------------|-------|
| A la Dame. | 65 |
| Sonnets I-VI. | 67-70 |
| Chançon | 70 |
| Sonnets VII-XI. | 72-74 |

| | |
|---|-------|
| Chançon | 74 |
| Sonnets XII-XIII. | 76-77 |
| Sextine. | 77 |
| Sonnets XIII-XVIII | 78-80 |
| Chançon | 81 |
| Fauorite | 83 |
| Sonnets XIX-XXX | 85-91 |
| Chançon | 91 |
| Sonnets XXXI-XXXVI | 94-97 |
| Chant chanté au mont Parnase par Phebus aux Muses, eternifant Antoine du Moulin. | 97 |

TROISIEME LIVRE DES ERREURS AMOUREUSES.

| | |
|------------------------------|---------|
| A fa Dame | 99 |
| Sonnets I-XXIII | 101-113 |
| Chançon | 113 |
| Sonnets XXV-XXXIII | 114-119 |

LIVRE DE VERS LIRIQUES.

| | |
|--|-----|
| Chant en faueur de quelques excellens poetes de ce temps. | 121 |
| Chant à son leut. | 126 |
| Ode premiere. Au ciel, en faueur de fa Dame . . | 128 |
| — Ode II. Au iour des Bacchanales. | 129 |
| Ode III. Du Socratique. | 132 |
| Ode IIII. De ses affections | 136 |
| Ode V. Sur la mort de la petite chienne de Iane, nommée Flore : En faueur de G. des Autelz. . | 140 |
| Epicede, ou regret à la mort de monsieur l'escuyer de Saint Sarnin son cousin. | 145 |
| Ode, en nom de son isle. | 150 |
| Ode, les roses de son isle. | 152 |

| | |
|--|-----|
| Ode, au roffignol, & à l'arondelle, d'un ennuy secret | 154 |
| Ode, les grenouilles | 157 |
| Enigme. | 161 |

RECUEIL DES NOUVELLES ŒUVRES POÉTIQUES
DE PONTUS DE TYARD.

| | |
|--|---------|
| Sonnets d'amour I-VIII. | 163-167 |
| Chançon | 167 |
| Sonnets IX-XII. | 169-171 |
| Chançon | 171 |
| Rime tierce | 174 |
| Sonnets XIII-XVI | 175-177 |
| Ode de contramour ou Anteros, qui est amour reciproque. | 177 |
| Sonnet XVII-XXI | 178-180 |
| Chançon | 181 |
| Chançon | 182 |
| Elegie à Pierre de Ronfard. | 184 |
| Elegie pour une Dame, enamorée d'une autre Dame | 191 |
| Epistre à Mademoiselle de Saillant, sur la mort de Madame la Contesse de Beine. | 194 |
| Epitaphe de Madame Catherine de la Madelaine, Contesse de Beine. | 196 |

DOUZE FABLES DE FLEUVES OV FONTAINES,
AVEC LA DESCRIPTION POUR LA PEINTURE
ET LES EPIGRAMMES.

| | |
|---|-----|
| A Pontus de Tyard (Tabourot). | 199 |
| Première fable du fleuve Clytorie, qui a force de defenyurer | 201 |
| Description pour la peinture | 202 |
| Epigramme du fleuve Clytorie | 202 |

| | |
|---|-----|
| Seconde fable de la fontaine d'Andre, qui a forcée d'enyurer. | 203 |
| Description pour la peinture. | 203 |
| Epigramme de la fontaine d'Andre | 204 |
| Toisiesme fable du fleuve Selemnne, qui efface la passion d'amour. | 205 |
| Description de la peinture | 205 |
| Epigramme du fleuve Selemnne. | 206 |
| Quatriesme fable de la fontaine Callirhoe, qui engendre le reciproque amour | 206 |
| Description pour la peinture. | 208 |
| Epigramme de la fontaine Callirhoe. | 208 |
| Cinquiesme fable du fleuve Phasis, qui assure les ialoux | 209 |
| Description pour la peinture | 209 |
| Epigramme du fleuve Phasis. | 210 |
| — Sixiesme fable du fleuve Araxe, où se preuve si la fille est vierge. | 211 |
| Description pour la peinture. | 211 |
| Epigramme du fleuve Araxe. | 212 |
| Septiesme fable du fleuve Inde, où vient la pierre qui conserue les vierges contre la violence des rauisseurs | 212 |
| Description pour la peinture. | 213 |
| Epigramme du fleuve Inde | 214 |
| Huitiesme fable de la fontaine de Narcisse, dans laquelle si vn amoureux se mire, il reçoit alle- geance | 214 |
| Description pour la peinture | 215 |
| Epigramme de la fontaine de Narcisse. | 215 |
| — Neufiesme fable du fleuve Salmace, qui fait les hermaphrodites. | 216 |
| Description de la peinture | 217 |
| Epigramme de Salmace. | 217 |
| Diziesme fable du fleuve Chrysoeroas, dedans le- quel se trouue l'or. | 218 |

| | |
|--|-----|
| Description de la peinture | 218 |
| Epigramme du fleuve Chrysores | 219 |
| Onzième fable du fleuve Strymon, qui console les desolez. | 219 |
| Description pour la peinture. | 220 |
| Epigramme du fleuve Strymon. | 221 |
| Douzième fable du lavatoire d'Iris, qui sert d'assu- rance contre les larves, malins esprits, & chiens aboyans | 221 |
| Description de la peinture | 222 |
| Epigramme du lavatoire d'Iris | 223 |

APPENDICE.

| | |
|--|-----|
| A Maître Antoine du Moulin, masconnois. . . . | 225 |
| P. D. T. Sonet. | 225 |
| — En contemplation de Dame Louise Labé | 226 |
| Extraits de <i>Solitaire premier</i> | 227 |
| Extraits de <i>Mantice</i> | 231 |
| Extraits du <i>Premier curieux</i> | 232 |
| Extraits du <i>Second curieux</i> | 234 |
| Extraits des <i>Homilies</i> | 239 |

FIN DE LA TABLE.



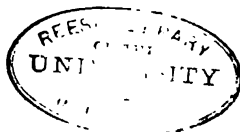
Achevé d'imprimer

LE VINGT JUIN MIL HUIT CENT SOIXANTE-QUINZE

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS



.

.

.

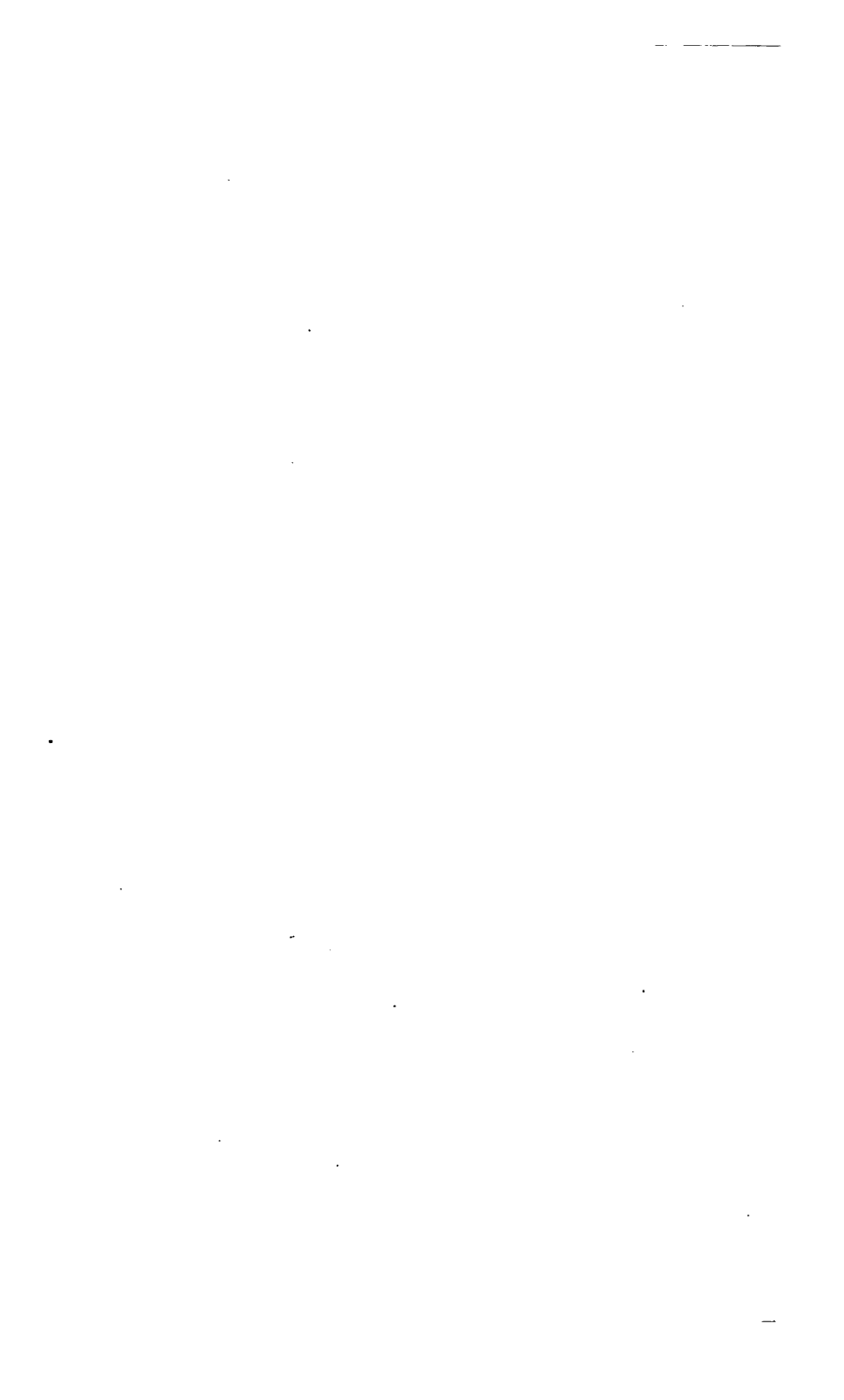
.

.

.

3

2







14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

R

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below,
or on the date to which renewed. Renewals only:

Tel. No. 642-3405

Renewals may be made 4 days prior to date due.

Renewed books are subject to immediate recall.

REC'D LD APR 27 71 -5PM 52

OCT 8 1976 4 0

REC. CIR. SEP 8 '76

S

E

JUL

REC. CIR. JUN 9 '77

JAN 22 1984

REC. CIR. DEC 29 '83

LD31A-50w-2, '71
(P2001a10)476-A-32

General Library
University of California
Berkeley

U.C. BERKELEY LIBRARIES



C039609061